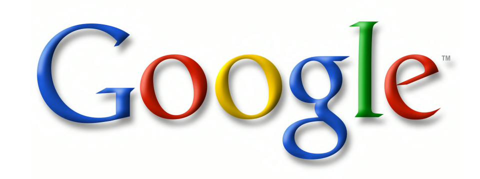
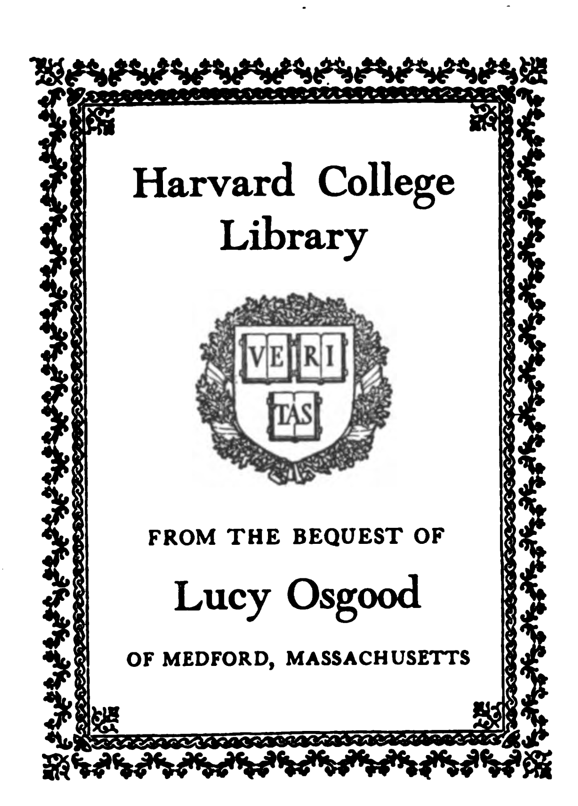




Voyage d'exploration archéologique dans le Pont et la ...

Franz Valery Marie Cumont, Eugène Cumont




Harvard College
Library
VE RI
TAS
FROM THE BEQUEST OF
Lucy Osgood
OF MEDFORD, MASSACHUSETTS



STUDIA PONTICA

II.

VOYAGE

D'EXPLORATION ARCHÉOLOGIQUE

DANS LE PONT

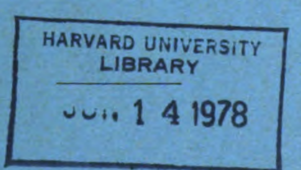
ET LA PETITE ARMÉNIE

PAR

Franz CUMONT
PROFESSEUR
A L'UNIVERSITÉ DE GAND

et

Eugène CUMONT
PROFESSEUR
A L'ÉCOLE DE GUERRE



BRUXELLES
H. LAMERTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
20, RUE DU MARCHÉ AU BOIS, 20

1906

VOYAGE

D'EXPLORATION ARCHÉOLOGIQUE

DANS LE PONT

ET LA PETITE ARMÉNIE

PAR

Franz CUMONT et **Eugène CUMONT**

PROFESSEUR
A L'UNIVERSITÉ DE GAND

PROFESSEUR
A L'ÉCOLE DE GUERRE

8

VOYAGE
D'EXPLORATION ARCHÉOLOGIQUE
DANS LE PONT
ET LA PETITE ARMÉNIE

Le voyage archéologique dont nous publions le récit, fut entrepris au printemps de 1900, dans la contrée qui avait été parcourue l'année précédente par MM. Anderson, Munro et Welsh. Nous évitâmes, dans la mesure du possible, de suivre les chemins que nos devanciers avaient pris, mais nous dûmes forcément repasser par certains sites historiques où ils s'étaient déjà arrêtés. Dans ce cas, nous avons pu nous contenter de renvoyer à l'ouvrage de notre collaborateur anglais, en ajoutant parfois à ses descriptions quelques indications nouvelles. Nos deux narrations se complètent donc l'une l'autre, de manière que, réunies, elles embrassent, sinon toutes, du moins les principales cités et routes antiques du Pont.

Les aires de nos investigations ne coïncident pas exactement. M. Anderson s'est maintenu davantage sur les frontières de la Galatie et du Pont; nous avons poussé plus avant, du côté de l'Arménie. Cette région orientale a été traversée en 1894 [1] par

---

[1] Cf. Yorke, *The Geographical Journal*, VIII, 1896, p. 450 ss.?

MM. Hogarth et Yorke, en 1891 par MM. Hogarth et Munro ([1]). Leurs itinéraires offrent peu de points de contact avec le nôtre, et c'est surtout pour notre recueil d'inscriptions, que nous avons profité de leurs recherches.

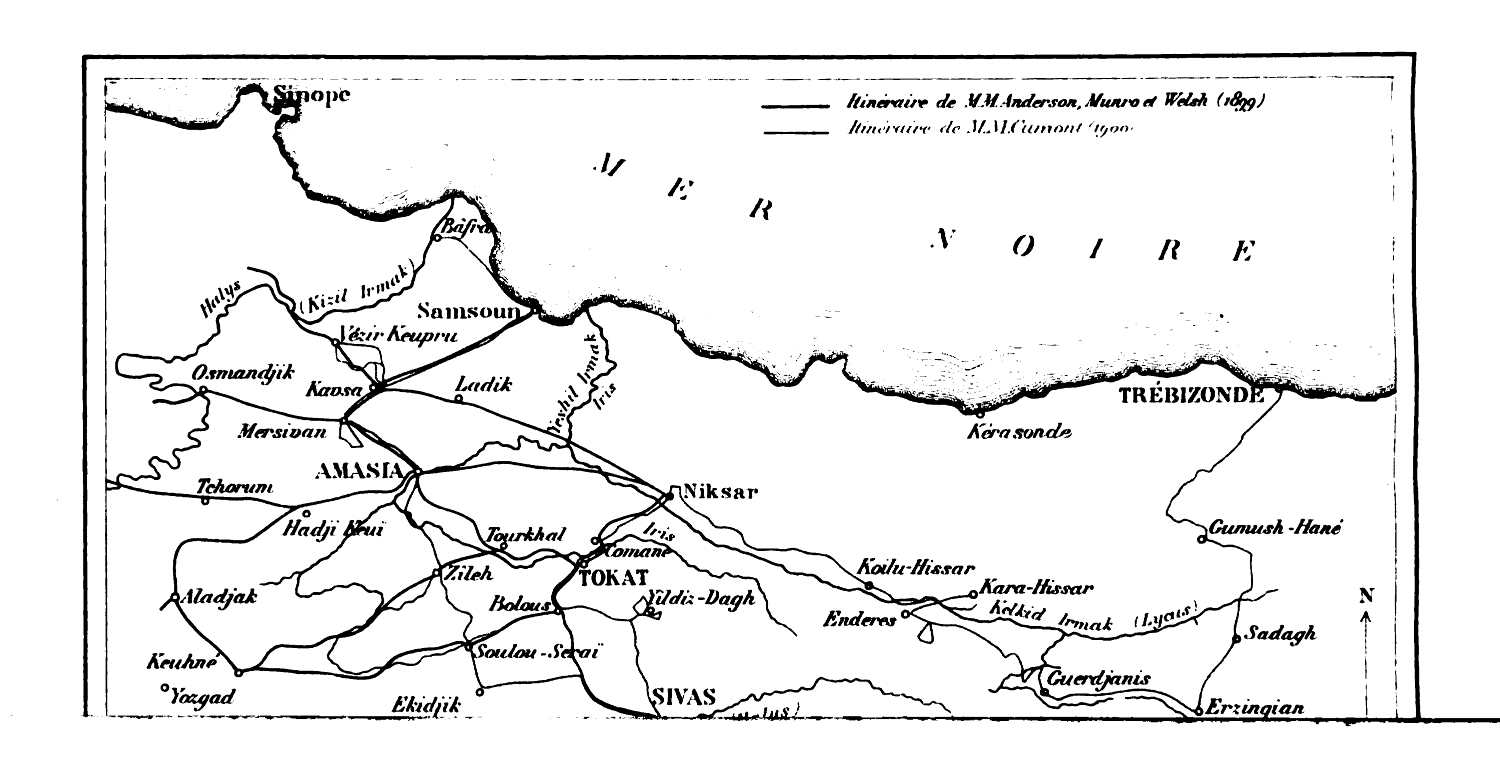
Durant nos pérégrinations communes, nous nous étions partagé la besogne, mon frère et moi, suivant nos aptitudes. Il se chargea de relever notre route et de noter les observations géographiques; je suis responsable des renseignements sur l'épigraphie et l'archéologie du pays. De même, pour la préparation de ce volume, il dressa les cartes destinées à compléter et corriger celles, très défectueuses, qu'on possède de cette partie de l'Anatolie; j'entrepris de rédiger le texte et de publier les inscriptions. Distrait par d'autres occupations, j'ai dû abandonner et reprendre plusieurs fois cet ouvrage et je crains qu'il ne se ressente de ces à-coups. Tel quel, l'ensemble sera néanmoins, nous osons l'espérer, une contribution utile à la connaissance de l'Asie Mineure orientale, encore si mal explorée. Nos successeurs achèveront notre œuvre.

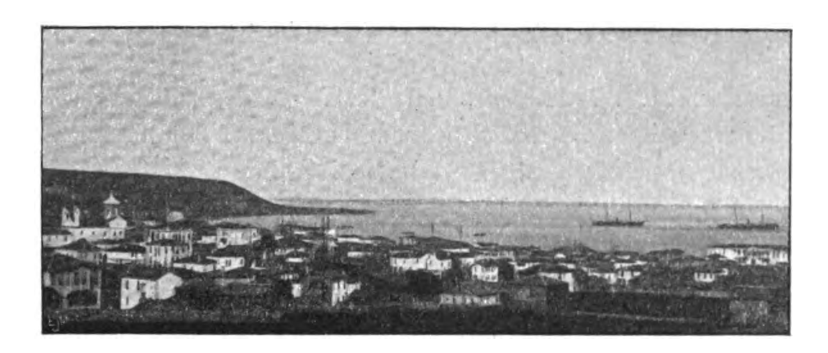
Ce nous est un devoir de remercier ici ceux dont l'aide ou la protection nous ont permis d'entreprendre et de mener à bonne fin cette expédition : Tout d'abord, le ministère de l'Instruction publique, qui voulut bien nous confier une mission en Asie Mineure, et la légation de Belgique à Constantinople, dont les membres nous prêtèrent leur appui officiel et officieux sans s'épargner aucune démarche; — M. Otto Benndorf, qui, durant un séjour que nous fîmes à Vienne, mit à notre disposition les

([1]) *Modern and ancient roads in eastern Asia Minor* (Roy. Geogr. Society, Supplem. Papers, III), 1893, p. 643 ss.

documents recueillis par l'Institut archéologique autrichien et nous guida par ses conseils autorisés; — S.-E. Hamdy Bey, directeur du Musée impérial ottoman, qui témoigna à notre entreprise un intérêt particulier et nous recommanda aux employés de la Dette Publique en Turquie d'Asie; — S. E. Constantin Carathéodory, dont l'obligeante intervention nous fit obtenir des lettres officielles du Patriarcat pour les prélats orthodoxes; — les consuls de France et les jésuites français des missions d'Anatolie, qui nous firent profiter à la fois de leur hospitalité, de leur influence et de leur expérience du pays; — M. Van Millingen, professeur à l'Institut américain de Rouméli-Hissar, qui voulut bien nous introduire auprès de ses collègues de Mersivan; — enfin, les autorités ottomanes des vilayets de Trébizonde, de Sivas et d'Erzeroum, qui ne négligèrent aucun soin pour protéger notre sécurité personnelle et nous assurer un accueil bienveillant chez leurs subordonnés.

F. C.


Itinéraire de MM. Anderson, Munro et Welsh (1899)
Itinéraire de MM. Cumont (1900
MER NOIRE
Sinope
Bafra
Halys
(Kizil Irmak)
Samsoun
Vézir Keupru
Osmandjik
Kavsa
Ladik
Yeshil Irmak
Iris
Mersivan
TRÉBIZONDE
Kérasonde
AMASIA
Tchorum
Niksar
Hadji Keui
Tourkhal
Iris
Comane
Gumush-Hané
Aladjak
Zileh
TOKAT
Koilu-Hissar
Kara-Hissar
Bolous
Yildiz-Dagh
Enderes
Kelkid Irmak (Lycus)
Sadagh
N
Keuhné
Soulou-Seraï
Guerdjanis
Yozgad
Ekidjik
SIVAS
Erzingian



RADE DE SAMSOUN

I. AMISOS.

§ 1. SAMSOUN. — Nous débarquâmes à Samsoun, le mercredi 4 avril 1900, à l'aube. La triple ville, grecque, turque et arménienne, s'étend en forme de croissant sur les collines qui bordent la rade largement ouverte. Ses constructions, blanchies à la chaux, alignées le long de rues tracées au cordeau, n'offrent rien qui retienne la curiosité de l'archéologue. Elles sont toutes récentes : au XIXe siècle, l'accroissement rapide de son trafic a fait retrouver à ce port son ancienne prospérité (1), et c'est pour ce motif qu'il avait paru le lieu le plus propice à la préparation de notre voyage. La présence dans cette grande place de commerce d'un vice-consul de Belgique, nous fut d'un grand secours : M. Achille Kypriottis, quoique déjà atteint du mal qui bientôt devait l'emporter, mit à nous assister le zèle le plus obligeant, et son intervention aplanit toutes les difficultés qu'auraient pu présenter l'engagement des hommes et l'achat des chevaux qui devaient composer notre

(1) Cf. Cuinet, *La Turquie d'Asie*, I, p. 87 ss.

caravane. M. Whittall, *nazir* de la Régie des tabacs, eut la prévenance de nous offrir pour ses agents de l'intérieur des lettres qui nous donnèrent des facilités inespérées, en nous assurant dans les principales villes un appui efficace et un gîte toujours bienvenu.

La ville actuelle de Samsoun n'occupe pas exactement l'emplacement de celle que les Milésiens avaient fondée dans cette baie profonde. Amisos s'élevait sur une hauteur située plus au nord, à l'extrémité du promontoire, qui protège la rade. Borné au nord et à l'est par la mer, à l'ouest, par la vallée encaissée du Tourakourd-Irmak, le plateau, qui affecte la forme d'une poire dont la pointe serait tournée vers l'intérieur, constituait une excellente position stratégique (carte X). L'acropole occupait sans doute la partie la plus resserrée, qui est aussi la plus élevée (159 mètres). Il n'est pas étonnant que dans une position aussi formidable cette grande place de guerre et de commerce ait cru pouvoir défier les armées d'un Lucullus.

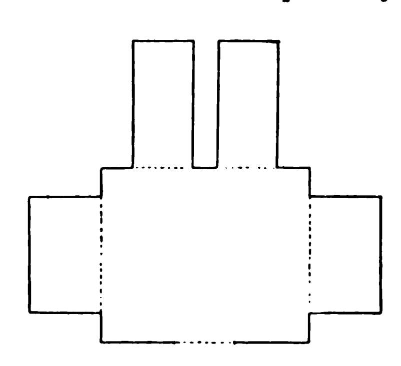
Elle domine et surveille au loin la côte, que l'on voit fuir d'une part vers Sinope, de l'autre vers Cérasonte. Au-dessus du rivage, une série de buttes artificielles sembleraient avoir servi de postes d'observation ou d'amers pour la marine, si l'on ne savait que les anciens choisissaient souvent des points élevés pour y ensevelir leurs morts sous des tumulus ([1]). On aperçoit encore vers l'ouest, des restes de l'enceinte qui couronnait le bord du plateau, mais la construction grossière de ces murs, pour lesquels

---

([1]) Il est probable — des fouilles seules en fourniraient la preuve certaine — que les tumulus d'Amisos ont servi de tombeaux. Ce mode de sépulture, habituel chez les Thraces, fut aussi usité chez les Phrygiens, qui étaient de la même race, et on a retrouvé de ces tertres funéraires, qu'il ne faut pas confondre avec les *tells* cappadociens, jusque dans la vallée de l'Amnias en Paphlagonie. Cf. Leonhard, *Paphlagonische Denkmäler*, Breslau, 1902, p. 2. — Voyez cependant plus bas § 2, p. 122.

des matériaux de remploi ont été mis en œuvre, ne permet guère d'en faire remonter la date au delà du moyen âge. Au pied de la colline, entre le phare moderne et la route de Bâfra, une dépression marécageuse marque la place de l'ancien port. Perpendiculairement au rivage, une jetée, maintenant submergée, s'avance encore dans la mer.

L'importance de l'antique Amisos est prouvée par une multitude de tombeaux creusés dans les flancs de la montagne et qui donnent de loin à certains coteaux l'aspect de gigantesques rayons de miel. Tantôt, ils sont excavés sur le penchant des collines, où s'ouvre leur porte aujourd'hui béante, tantôt un escalier partant du plateau donne accès au souterrain. Le poudingue siliceux dont le sol est formé, se prêtait aisément au travail du *fossor*. Quelques-unes de ces sépultures, formées de plusieurs salles attenantes ou même de plusieurs étages superposés, ont des dimensions considérables. Nous reproduisons le plan d'une d'entre elles, qui appartient à un type plus simple et plus ordinaire. Le caveau funéraire ($2^m,90 \times 3^m,50$) est flanqué à droite et à gauche de deux niches ($1^m,95 \times 1^m,20$) destinées sans doute à recevoir des sarcophages; deux cercueils pouvaient aussi être glissés dans des *loculi* étroits ($2^m,10 \times 1$ m., haut. $0^m,90$) qui s'enfoncent dans la paroi du fond.



Ces tombeaux rupestres, qu'on rencontre en abondance dans toute la région pontique, et les tumulus, qui y sont exceptionnels, étaient nécessairement à cause du travail qu'ils exigeaient, réservés à l'inhumation des personnes aisées. Un troisième mode de sépulture, très fréquent dans les nécropoles d'Amisos, paraît avoir été celui des classes populaires. La tombe est construite

simplement en grandes tuiles plates de 30 × 40 centimètres. Au pied du squelette, on trouve régulièrement des vases de poterie commune, souvent aussi de la verrerie, presque toujours des monnaies de la cité. Les quelques bijoux qui ornent parfois les cadavres déposés dans ces fosses, excitent surtout la convoitise des chercheurs d'antiquités ([1]).

Certains souterrains étendus, après avoir contenu les restes de citoyens d'Amisos, ont, au moyen âge, été transformés en chapelles : telle, au sud du plateau (v. carte), la salle voûtée, consacrée à S[t] Pierre, où tous les ans, à ce qu'on nous assura, une procession se rend encore solennellement le 30 juin, mais qui, au moment de notre visite, était lamentablement inondée par les pluies du printemps. Une autre excavation sur le versant ouest porte encore le nom de *Monastiri* et a servi autrefois de retraite à des moines. On sait encore qu'elle était consacrée à S[t] Jean-Baptiste, et que jadis, le 24 juin, on y célébrait une grande panégyrie. La fête est maintenant tombée en désuétude et les biens du couvent ont passé à la communauté grecque de Kadikeuï ([2]). Ce qui en subsiste est fort délabré : dans une première chambre souterraine, quelques vestiges de fresques sur les parois; au delà, trois cellules, qui furent primitivement des caveaux. La profondeur totale ne dépasse pas huit mètres. Mais la situation de cette crypte, dont l'entrée s'ouvre dans un rocher escarpé, à une grande hauteur au-dessus de la vallée, est aussi inaccessible et aussi pittoresque que pouvaient le souhaiter les Grecs du moyen âge pour la fondation d'un monastère.

([1]) Nous devons ces renseignements à M. Papageorgiadis, qui nous servit de guide à Kara Samsoun. Il a publié sur les ruines et surtout sur les tombeaux d'Amisos deux articles intéressants dans le journal Κωνσταντινούπολις du 13 et 15 mai 1899.

([2]) Papageorgiadis, *l. c.* — Un autre couvent d'Amisos, ἡ μονὴ τῆς Γέννας (Nativité) est mentionné au XI[e] siècle par Jean d'Euchaïta dans la vie de Dorothée le Jeune (p. 210, éd. de Lagarde).

Sur le vaste plateau, dont un coin seul est aujourd'hui occupé par le pauvre village de *Kalkandji,* aucune ruine ne se dresse au-dessus du sol. Des murailles qui affleurent par endroits, les débris de tuiles et de pierres que partout on foule aux pieds, attestent seuls l'existence d'anciennes constructions. Parfois les citernes à moitié remplies de décombres indiquent l'emplacement des habitations. Le plus remarquable de ces réservoirs est une vaste salle voûtée d'environ douze mètres de côté ; quatre colonnes de marbre, supportant une voûte, plongent encore dans l'eau croupissante. La maçonnerie est formée de larges briques plates alternant avec une couche de ciment. C'est probablement une bâtisse de l'époque chrétienne, comme les célèbres citernes de Constantinople.



STÈLE FUNÉRAIRE

L'exploration clandestine des ruines d'Amisos fut de tout temps et reste encore fructueuse. Une vingtaine d'inscriptions transportées à Samsoun, ont été copiées par nos prédécesseurs, nos collaborateurs ou nous même (n° 1 ss), mais, s'il faut en croire les habitants, un bien plus grand nombre a été détruit. Ces textes s'espacent, comme la vie même de la cité, sur une longue série de siècles. Une épitaphe du IIIe siècle avant notre ère, semble-t-il, est le plus ancien monument épigraphique qui ait été découvert dans le Pont (n° 1), et la plus récente est datée de l'an 1086 ap. J.-C. (n° 12). Certaines de ces pierres tumu-

laires sont décorées des portraits des défunts, comme celle où l'on voit un enfant assis jouant à la balle (n° 4), ou la haute stèle, portant l'image de quelque rhéteur ou philosophe chauve, qui s'est fait représenter tenant à la main un volume (fig. p. 115).

Mais des œuvres d'art d'une tout autre valeur ont été livrées par ce sol fécond en antiquités. Je citerai l'athlète de bronze qui est entré récemment au musée de Constantinople [1], le buste de Persée de la collection Warocqué [2], les beaux médaillons portant des figures en relief, légués en 1896 au British Museum [3]. Samsoun est un grand port d'exportation de marbres, de bronzes et surtout de bijoux antiques, dont la provenance est soigneusement dissimulée.

Toutes ces trouvailles témoignent à la fois du goût artistique des anciens Amiséniens et de leur richesse, entretenue et renouvelée, malgré toutes les catastrophes, par un commerce actif [4]. L'immense quantité de monnaies de cette cité qu'on rencontre dans tout le pays, le nombre même et la variété de ses émissions [5] prouvent l'importance de son trafic. Comme actuellement Samsoun, elle dut sa prospérité à sa situation géographique bien plus qu'à la sécurité de sa rade, exposée aux vents du nord et de l'est. Son territoire comprenait la plaine de Themiscyra (Tcharchamba), dont la fertilité fut toujours exceptionnelle [6], et surtout elle se trouvait placée dans une échancrure profonde

---

(1) *Rev. archéol.*, 1899, II, p. 209.

(2) *Rev. archéol.*, 1905, I, p. 180 ss.

(3) *Collection of Jewels* etc. *bequeathed by Baron Ferdinand Rothschild*, 1899, n°s 1, 2. — Le musée de Bruxelles a acquis récemment une série d'appliques de terre cuite provenant d'un tombeau d'Amisos.

(4) Cicéron, *De imper. Pompei*, § 21 : *Sinopem atque Amisum omnibus rebus refertas atque ornatas.*

(5) Cf. Babelon et Reinach, *Recueil génér. des mon. d'Asie Mineure*, I, p. 44 ss.

(6) Strabon, XII, 3, 14. Cf. Cuinet, *Turquie d'Asie*, I, p. 107.

de la côte ([1]) entre les vallées de deux grands fleuves, l'Halys et l'Iris, et des chaussées romaines ([2]) la mettaient en communication avec Amasie et le Pont d'une part, avec Tavium et la Galatie de l'autre et au delà avec la Cappadoce. La région qui est tributaire de ce port s'étend encore de nos jours jusqu'à Yozgat, Césarée et Sivas.

§ 2. BÂFRA. — Du 8 au 10 avril, nous fîmes une excursion à *Bâfra*, grosse bourgade située sur le Kizil-Irmak (Halys) non loin de son embouchure. La route ([3]) contourne le massif de Kara-Samsoun et court ensuite le long du rivage sur une étroite bande de terrain entre les collines et la mer, où se jettent quelques ruisseaux dévalant des hauteurs. On aperçoit des villages sur les hauteurs du sud, couvertes de cultures et de bois, mais, sur le chemin, aucune habitation qu'un misérable relais à quatre heures de Samsoun. Seuls des Turkhmènes, descendus des montagnes avec leurs troupeaux, avaient hiverné sur la plage sous leurs tentes noires. Cependant cette côte était habitée autrefois — Arrien y mentionne des *vici* dépendant de la cité d'Amisos ([4]), notamment Eusene — mais les incursions de pirates au moyen âge et au XVII[e] siècle celles des Cosaques Zaporogues ([5]) ont sans doute refoulé la population vers des lieux moins exposés. Peut-être aussi, comme le suppose Hamilton, Eusene était-elle dans l'antiquité même située dans l'intérieur des terres ([6]).

([1]) Cf. Strabon, II, 5, 24, p. 126 C; Pline, *H. N.*, VI, § 7 : *Amisum et sinus tanti recessus ut Asiam paene insula faciat.*

([2]) Sur l'importance de la route d'Amisos à Zéla dès l'époque de Mithridate et la situation d'Amisos « the commercial capital of Pontus », voyez les remarques de Munro, *Roads in Pontus* (*Journ. hell. stud.*, XXI), 1901, p. 53.

([3]) Elle a été suivie par Hamilton, *Researches*, I, p. 294 s., qui la décrit avec sa précision habituelle.

([4]) Arrien, *Peripl.*, 22, et les notes de Müller, p. 389.

([5]) Cf. Ritter, *Erdkunde*, XVIII (Kleinasien, I), p. 440.

([6]) Hamilton, *l. c.*, p. 293. — Cependant M. von Flotwell qui a parcouru la

Bientôt la chaussée s'interrompt, et cavaliers, chameaux et arabas suivent la grève plate, voie de communication excellente par le beau temps, mais où nous fûmes assaillis par un violent orage qui poussait sur la piste la mer démontée. Nous eûmes quelque peine, après la bourrasque qui avait jeté le désordre dans notre caravane, à rassembler nos bêtes et nos gens dispersés et trempés jusqu'aux os.

Heureusement à 35 kilomètres de Samsoun la route empierrée reprend, et, quittant le rivage, serpente à travers des collines boisées et de grasses prairies qui nourrissent une quantité de moutons, de chevaux et même des chameaux. Ce canton est l'ancienne Gazélonitide ou Gadilonitide (1), dont les troupeaux étaient déjà renommés à l'époque de Strabon pour la qualité de leur laine (2). Du temps du géographe, elle était soumise en partie à Amisos, en partie aux descendants de Déjotarus; au IIe siècle la cité maritime avait obtenu le district tout entier jusqu'à l'Halys, qui marquait sa limite occidentale (3). Elle dut helléniser peu à peu les campagnards qui au début de notre ère y parlaient encore leur dialecte paphlagonien (4).

La grand-route contourne au sud l'*Ak-Gheul* (Étang blanc), vaste lagune dont on aperçoit au loin la nappe argentée, et

---

région montagneuse qui s'étend entre Samsoun et Bâfra n'y signale aucune antiquité. Cf. *Aus dem Stromgebiet des Qyzyl Irmak* (Peterm. Mitt. Ergänzungsheft, 114), 1895, p. 18-19.

(1) M. Anderson me fait observer que cette différence d'orthographe reproduit probablement une variété phonétique, comme Ναζιανζός et Ναδιανδός, Ζιζιμηνή et Δινδυμηνή. Cf. Ramsay, *Athen. Mitth.*, XIII, p. 237, nº 9, et Kretschmer, *Einleitung Gr. Sprache,* p. 196.

(2) Strabon, XII, 3, 13, p. 546 C.

(3) Arrien, *Peripl.*, 22 : (Ὁ ποταμὸς Ἅλυς) καθότι εἰσβάλλει εἰς τὸν πόντον ὁρίζει τὰ Σινωπέων καὶ Ἀμισηνῶν ἔργα. Cf. Strabon, *l. c.* : Μετὰ δὲ τὴν ἐκβολὴν τοῦ Ἅλυος ἡ Γαδιλωνῖτίς ἐστι...

(4) Strabon, p. 553 C.

franchit une série de mamelons. Enfin, du sommet d'un dernier monticule, nous découvrîmes la vaste plaine de Bâfra et le Kizil-Irmak : Au pied des collines lointaines derrière lesquelles le soleil se couchait, le fleuve apparaissait comme une traînée de sang, et la ville, noyée dans une buée grise, d'où émergeaient les minarets, semblait immense. Nous y parvînmes à la tombée de la nuit après une marche pénible sur des chemins détrempés.

Durant toute cette étape nous ne relevâmes aucun monument antique et Bâfra ne nous en offrit pas davantage. Sa large vallée qui était jadis, comme elle l'est de nos jours, fertile en productions de tout genre (1), était certainement très peuplée dans l'antiquité. Mais les alluvions du puissant cours d'eau qui s'y précipite dans la mer, ont sans doute profondément modifié l'aspect de cette plaine humide et fiévreuse : Arrien mentionne à l'est de l'Halys deux étangs ou marais (λίμνη), celui de Naustathmos et celui de Conopeion; on n'y trouve plus qu'une seule lagune, l'Ak-Gheul ou Hammamli-Gheul, mais très considérable. S'il subsiste aux environs des ruines romaines, elles sont probablement ensevelies sous une épaisse couche de limon.

Nous ne perdîmes cependant pas notre journée à Bâfra : un médecin grec, M. Misraël Symeonidis, qui avait, au cours de ses voyages, recueilli des notes nombreuses sur l'Asie Mineure, nous permit libéralement de les consulter. Nous y trouvâmes entre autres une inscription métrique, encore inédite, d'*Assar* (n° 93), qui est situé à environ 25 kilomètres en amont de Bâfra. Des tombeaux rupestres ont été récemment relevés dans ce village et à *Kapou-Kaya,* qui est sur l'autre rive du fleuve (2), traversé en cet endroit par un bac. Le nom antique de la localité est inconnu.

(1) Strabon, *l. c.,* p. 546 C : παμφόρος. — Sur les cultures de Bâfra et en particulier sur celle du tabac, cf. Ritter, *Erdkunde, l. c.,* p. 438 et Cuinet, *L'Asie Mineure,* I, p. 116.

(2) Cf. von Flotwell, *op. cit.,* p. 20 qui donne un croquis de ces sépultures.

Près de Bâfra, un immense pont de bois de près de 800 mètres de long franchit le majestueux cours d'eau qui s'étale dans la



PONT DE BAFRA

plaine. Notre intention était de pousser jusqu'à *Alatcham,* probablement l'ancienne Zalichos ou Léontopolis ([1]), qui nous avait été signalée comme contenant des monuments antiques ([2]).

([1]) L'identification est due à Hamilton, *Researches,* I, p. 299. — Le nom de Σάλτος Ζαλίχιν que porte dans Hiéroclès (701, 6) ce bourg, devenu plus tard Léontopolis, tendrait à faire croire que ce fut d'abord le centre d'un *saltus* impérial.

([2]) Cf. Hamilton, *l. c.;* von Flotwell, p. 24. — Le bas-relief chrétien décrit par ce dernier a été transporté au musée de Berlin, comme veut bien m'en informer M. Kekulé von Stradonitz, et est publié par Strzygowski, *Jahrb. der königl. Preuss. Kunstsamml.,* XXII, 1901, p. 29 ss. L'inscription que reproduit von Flotwell, est donnée *Athen. Mitt.,* XIV, p. 209. — M[gr] Anthimos, évêque d'Amasie, m'a communiqué un autre texte plus intéressant trouvé dans le village de Koumenos non loin du port d'Aladjam :

'Ενορίας μίας (?) τῶν ἁγίων
μαρτύρων Σεργίου καὶ Βάκ-
χου φιλοτιμηθέντες ὑπὸ τοῦ
βασιλέως ἡμῶν 'Ιουστίν(ου).

Mais les pluies diluviennes d'avril avaient transformé les routes en des fondrières où les chevaux enfonçaient jusqu'au poitrail, et nous fûmes forcés de rebrousser chemin et de regagner Samsoun pour y compléter notre équipement. Il serait désirable qu'un archéologue explorât bientôt la région, comprise entre Alatcham et Vézir-Keupru, que nous n'avons pu parcourir. Zalichos plus rapproché qu'Amisos de Néoclaudiopolis (Vézir-Keupru) servit probablement de port d'exportation à cette florissante cité, et dut par suite participer à sa prospérité.

§ 3. DE SAMSOUN A KAVSA. — Le 12 avril nous nous mîmes enfin en marche vers l'intérieur. Au sortir de Samsoun, la chaussée gravit les pentes abruptes de la chaîne côtière, qu'elle franchit à 800 mètres d'altitude, descend au village de *Tchakallé* (450 m.), traverse un second col (840 m.) et atteint *Kavak,* où l'on passe d'ordinaire la nuit. Gravissant alors le Kara-Dagh, on parvient en trois heures au khân de *Top-Tépé,* et l'on gagne de là, à travers un plateau broussailleux et de pauvres cultures, la vallée du Tersakan (ou Sousatcham)-sou et *Kavsa,* blottie dans une gorge latérale.

Nous ne nous attarderons pas à donner une description suivie de cette route souvent parcourue ([1]), qui est la grande voie de pénétration vers l'intérieur de l'Anatolie. Le nombre des caravanes et des chariots qui y défilaient sans cesse, montrait quelle serait l'intensité du trafic vers la côte, si ces modes de transport surannés et dispendieux étaient remplacés par un chemin de fer, depuis longtemps projeté. Je me bornerai à noter ici quelques observations.

A deux heures de Samsoun s'élèvent deux monticules coniques

([1]) Voyez notamment pour la section Samsoun-Kavak van Lennep, *Travels in little known parts of Asia Minor,* 1870, I, p. 61 ss. et tout récemment von Flotwell, *op. cit.,* p. 15 ss. La nouvelle carte de Kiepert (feuille A, IV, Sinope) nous dispense pareillement de reproduire le levé de la route.

hauts de plus de cinquante mètres, qui dominent la rade et la mer. On les prendrait pour de grands tumulus funéraires, semblables à ceux qui bordent le plateau de Kara-Samsoun ([1]), mais il semble plus probable que c'étaient des amers ou des phares signalant aux marins antiques l'entrée du port d'Amisos. En effet, ils sont aujourd'hui consacrés aux Sts Cosme et Damien, qui ont fréquemment remplacé Castor et Pollux ([2]), dieux sauveurs des navigateurs en danger. Il est probable que sur cette double colline on honorait autrefois les Dioscures, dont l'image est figurée sur les monnaies de la cité maritime ([3]).

A *Kavak,* qui est un village de 150 maisons à 500 mètres d'altitude, nous prîmes un estampage de la petite pierre milliaire copiée autrefois par M. Hogarth et qui est conservée dans le vestibule du konak (n° 441). Une autre inscription milliaire nous fut signalée à une lieue à l'est de Kavak dans le cimetière de *Tatar-Moussal,* mais elle était si effacée qu'on pouvait à peine distinguer les vestiges de quelques lettres. Au sud de Tatar-Moussal, sur une cime, appelée *Tchirisli-Tepessi,* se trouve l'enceinte sacrée où fut découverte autrefois une dédicace gréco-latine à Apollon (n° 18). On y recueille encore des fragments de céramique grossière : débris de statuettes, femmes drapées et taureaux ([4]). Cette montagne, comme beaucoup de hauteurs du pays ([5]), était évidemment le siège d'un culte en l'honneur de quelque divinité indigène, sans doute solaire, qui fut identifiée par les Grecs à Apollon.

([1]) Cf. *supra,* p. 112.

([2]) Cf. Deubner, *De incubatione,* 1900, p. 77 ss.

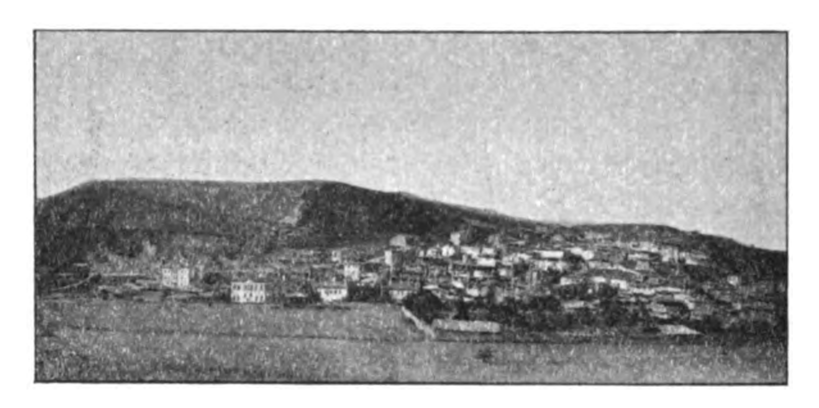
([3]) Babelon et Reinach, *Recueil général des monnaies d'Asie Mineure,* I, p. 64 (Amisus, n° 94).

([4]) On m'en montra à Kavak. M. Anderson en vit à Samsoun, cf. *supra,* p. 50.

([5]) Cf. *infra,* § 10.

Enfin à quelques minutes à l'ouest du khân de *Top-Tépé*, un cimetière turc contient des fragments architecturaux : bases de colonnes doriques, fragments de corniche, etc. Ils proviennent de quelque temple ou plutôt d'un édicule funéraire construit le long de la voie romaine d'Amisos à Amasie dont les traces sont visibles non loin de ce khân [1].

(1) Cf. Anderson, *supra*, p. 50.



KAVSA, VUE PRISE DU NORD

II. LA PHAŽIMONITIDE

§ 4. Kavsa. — Comme l'a reconnu Hamilton ([1]), l'importante bourgade de Kavsa occupe l'emplacement des « Eaux chaudes des Phazimonites » dont Strabon vante les vertus curatives ([2]). Ces eaux thermales, qui jaillissent en abondance, sont recueillies dans un bassin public et amenées à un établissement de bains assez bien aménagé, et elles attirent de nos jours encore une foule de malades ([3]). Il en était de même à l'époque romaine : des dédicaces aux Nymphes et à Asclépios ont été consacrées par des personnages considérables en reconnaissance d'une guérison obtenue, et au IV[e] siècle, un gouverneur, du nom de Jovinus, fit encore restaurer les thermes en ayant soin de séparer les deux sexes (inscr. 25 ss.). C'est à cause de l'existence

([1]) Hamilton, *Asia Minor*, I, p. 333.

([2]) Strabon, XII, 3, 38, p. 560 : Τὰ θερμὰ ὕδατα τῶν Φαζιμωνιτῶν ὑγιεινὰ σφόδρα.

([3]) Cf. Hamilton, *l. c.*, et Cuinet, *La Turquie d'Asie*, I, p. 771.

de ces sources médicinales sur son territoire que la cité de Néo-claudiopolis a fait figurer sur ses monnaies Esculape de préférence aux autres dieux (1).

D'autres monuments témoignent aussi de la prospérité de cette ville d'eaux jusqu'à l'époque chrétienne. Outre diverses inscriptions (n° 28 ss.), dont quatre pierres milliaires (2), nous y vîmes chez un propriétaire turc, Tevrish Effendi, un beau bassin cubique de marbre blanc [Larg. 1m,20, Long. 1m,68, H. 0m,63] qui était décoré à la partie antérieure d'une croix accostée de deux méandres. Ce pourrait être la piscine d'un ancien baptistère, car ses dimensions ne permettent guère d'y reconnaître un sarcophage.

§ 5. De Kavsa a Vézir-Keupru. — Les 14 et 15 avril, nous parcourûmes la région comprise entre Kavsa et *Vézir-Keupru;* le 16, nous séjournâmes dans ce chef-lieu de caza, et retournâmes le 17 à Kavsa, en complétant notre première exploration. Dans l'intérêt de la clarté, nous parlerons d'abord des résultats de notre double tournée dans les campagnes et terminerons par quelques détails sur la ville, qui occupe l'emplacement de Phazimon-Néoclaudiopolis (3).

Toute cette région faisait partie du territoire fort étendu de la cité, tel qu'il avait été délimité par Pompée (4). La Phazimonitide était bornée au nord par le massif du Nebiân-Dagh et le reste de la chaîne côtière, qui la séparait de la cité d'Amisos; vers l'orient, elle confinait à la Phanarée (Tash-ova) en embrassant l'ancienne ville de Laodicée et le lac Stiphané; à l'ouest, sa frontière était nettement marquée par l'Halys; enfin, au sud, elle était contiguë au territoire d'Amasie, la ligne de démarcation suivant la crête

(1) Babelon et Reinach, *Recueil général,* p. 169.
(2) Nos 423 ss. Cf. Anderson, *supra,* p. 82.
(3) Cf. carte, n° XI.
(4) Strabon, XII, 3, 38, p. 560 C.

de l'Ak-Dagh et le sommet des collines qui séparent la vallée de Kavsa de la plaine de Mersivan (Soulou Ova) ([1]). Cette frontière était en même temps celle du Pont et de la Paphlagonie, à laquelle appartenait tout le canton ainsi délimité ([2]). Strabon l'appelle une terre productrice de blé (σιτοφόρος χώρα), et de nos jours encore elle mérite cette épithète. Cette contrée fertile est parsemée de nombreux villages, dont les habitants parlent turc, mais, appartenant pour la plupart à la religion orthodoxe, sont considérés comme Grecs.

Le 14, envoyant nos arabas par la route carrossable qui réunit directement Kavsa à Vézir-Keupru ([3]), nous nous dirigeâmes vers le nord, à travers la campagne mamelonnée, couverte à l'aurore d'une gelée blanche. L'abondance des fragments antiques qui sont encastrés dans les murs de l'église ou de la mosquée, déposés près des fontaines publiques ou employés dans la construction des fermes presque de chaque village, montre combien la population dut autrefois être dense dans ce district rural. Les sculptures qui décorent les stèles funéraires, serpes et haches pour les hommes, miroirs, larges peignes à carder, fusaïoles, quenouilles, corbeilles pour les femmes, éveillent l'idée de laborieuses familles d'agriculteurs ([4]). Celles-ci jouissaient en général d'une large aisance, comme le prouve le luxe relatif de ces petits monuments, taillés dans un beau marbre blanc, et certaines d'entre elles possédaient même des domaines assez vastes pour faire partie de l'ordre sénatorien ([5]). Le divertissement favori de ces propriétaires

---

(1) Nous avons établi ceci plus en détail dans la *Revue des études grecques*, XIV, 1901, p. 33 s.

(2) Cf. *infra*, p. 134.

(3) C'est celle qu'ont suivie Hamilton (*Asia Minor*, I, p. 332) et M. Anderson (*supra*, p. 83).

(4) Cf. Inscr. 19 : γεωργίῃ πονέοντα.

(5) Inscr. 56.

semble avoir été la chasse dans les forêts des montagnes ([1]). Cette race robuste de campagnards fournissait aussi aux légions bon nombre de recrues, qui allaient combattre sur la frontière d'Arménie, à Satala ([2]), ou qui, parvenues au grade de centurion, passaient dans les armées du Danube ou du Rhin ([3]). Parfois ces soldats, rentrés dans leur patrie comme vétérans, y devenaient des membres respectés du conseil municipal de Néoclaudiopolis ([4]).



STÈLE DE DOÏRAN

Nous trouvâmes ainsi des textes intéressants, le 15 avril, aux villages d'*Eski-Wiran* (nos 38-41) et de *Soleiman-Keuï* (nos 42-46), qui est situé au sud de la vallée encaissée où coule le Stavros (ou Istavros)-Irmak ([5]), puis à l'ouest de ce ravin à *Kieunek* et à *Vuratoï* (nos 47-48) ([6]).

Au retour, nous visitâmes d'abord *Doïran*, sis à une demi-lieue au sud-est de Vézir-Keupru. Outre une épitaphe mutilée, nous y découvrîmes le piédestal d'une croix monumentale, portant une dédicace de l'évêque Paralius, qui siégea au concile d'Éphèse en 431 (n° 68).

([1]) Inscr. 56 : θήραις ἀγαλλόμενον ; 52 : ὀρεσιδρόμον θηρῶν ὀλετῆρα.

([2]) Inscr. 34. Cf. Anderson, *supra*, p. 83.

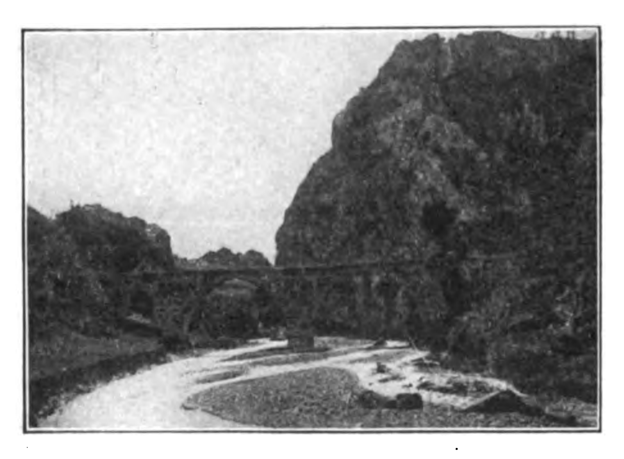
([3]) Inscr. 49.

([4]) Inscr. 41 : οὐετρανὸς βουλευτής. Cf. 90 : οὐετρανός.

([5]) C'est le cours d'eau qu'Hamilton, I, p. 332, appelle Stavlar (ou Istavlar)-Chaï ; peut-être a-t-il mal compris le nom. Le Stavros-Irmak est la « rivière de la Croix », et fut ainsi désigné sans doute par les paysans orthodoxes.

([6]) La position de tous ces villages est indiquée sur la carte XI.

Nous remontâmes ensuite vers la chaussée de Kavsa que nous atteignîmes non loin du cimetière solitaire où nos prédécesseurs anglais avaient relevé deux pierres milliaires ([1]); cette chaussée descend vers le Stavros-Irmak qu'elle traverse au hameau de *Stavros-Keupru* sur un pont de bois ([2]). De là une ascension rapide nous conduisit à *Kaplan*, village d'une vingtaine de



PONT PRÈS DE TACHNA

maisons, perché sur une éminence, dominant à la fois le cours de la rivière, qui fuit vers le Kizil-Irmak, et la route blanche qui file vers Kavsa. Une stèle, portant un quatrain en guise d'épitaphe (n° 58), est encastrée dans le mur de l'église. A l'intérieur de celle-ci, les paysans nous montrèrent avec orgueil une peinture neuve représentant le jugement dernier et les supplices des damnés. Ces fresques naïves et gauches étaient expliquées par des légendes en caractères grecs, mais en langue turque, la seule qui soit comprise dans ce canton.

([1]) Cf. *supra*, p. 84.
([2]) Cf. *supra*, p. 83.

La promesse qu'on nous fit de nous montrer non loin de là une œuvre d'art très ancienne et plus remarquable encore, nous engagea à faire un détour vers le nord. Une course d'une heure à travers le plateau cultivé nous ramena d'abord à Kieunek puis à Varatoï, où nous avions passé l'avant-veille, et nous descendîmes ensuite dans la vallée profonde du Stavros-Irmak. Cette fois nous ne fûmes pas déçus en arrivant au but : un vieux pont, hardiment jeté au-dessus de la gorge, joint les rochers escarpés qui resserrent le lit de la rivière (fig.). Le tablier, qui passe à une quinzaine de mètres au-dessus des eaux, est supporté par deux larges arches en ogive et deux autres plus petites évident les culées des rives. Le cintre brisé est construit à l'aide de grandes briques plates alternant avec des claveaux de pierre ; les piles sont formées de débris de tout genre : fragments sculptés, chapiteaux byzantins, et même deux marbres tumulaires portant des inscriptions, l'une païenne, l'autre chrétienne (nos 49, 55). La construction me parut dater de l'époque Seldjoucide, mais nous ne pûmes apprendre ni par qui ce pont fut construit, ni où menait la route qui y passait, — peut-être un chemin de traverse de Vézir-Keupru à Samsoun.

Remontant alors la montagne qui borde la vallée vers l'ouest nous arrivâmes à *Tachna,* qui nous donna plusieurs textes curieux : le plus étendu (n° 50) est gravé sur une grande stèle de marbre plantée sur une hauteur près du village. Elle dessine avec d'autres pierres dressées une enceinte semi-circulaire au milieu de laquelle est une table ou plutôt un autel formé d'une large dalle posée sur des blocs bruts. On nous apprit que c'était un lieu saint, consacré au prophète Élie, qui, en Orient comme en Grèce [1], a souvent succédé aux divinités païennes dans la mission de protecteur des lieux élevés [2]. Une quantité de taches

(1) Delehaye, *Les légendes hagiographiques,* 1905, p. 196.

(2) Comparer ce que dit Tacite (*Hist.,* II, 77) du mont Carmel : *Nec*



de cire, partout répandues, permettaient de mesurer la dévotion des campagnards au nombre des cierges qu'ils avaient fait brûler en l'honneur du patron de ce sanctuaire rustique.

Une découverte qui venait d'être faite près de *Tatar-Kalessi,* nous décida à pousser une pointe jusqu'à ce village. Le sentier s'enfonce dans un défilé sauvage au fond duquel bouillonne un torrent large d'un mètre à peine, resserré entre de hautes parois de calcaire. A l'endroit où cet affluent se jette dans le Stavros-Irmak, s'ouvre une petite plaine, au bout de laquelle sont groupées les maisons de Tatar-Kalessi. A l'entrée de cette plaine, un cimetière antique avait attiré les fouilleurs en quête de trésors ou simplement de matériaux de construction. Les côtés longitudinaux d'une sépulture récemment violée et encore ouverte étaient formés de deux grandes stèles couchées de champ. L'inscription de l'une — une pièce de huit hexamètres (n° 56) — se lisait à l'intérieur de la fosse, mais de l'autre le revers seul était visible, et nous eûmes le regret de devoir renoncer à déblayer ce tombeau et ceux qui l'entouraient.



STÈLE DRESSÉE A TACHNA

De Tachna, franchissant le faîte des montagnes qui bordent la

---

simulacrum deo aut templum (sic tradidere maiores); ara tantum et reverentia. C'est Élie qu'on y vénère aujourd'hui (Robertson Smith, *Religion of the Semites*[2], p. 156, n. 1).

vallée, nous parvînmes à *Kotchoglou*, village grec d'une centaine de feux sur un plateau tout ensemencé de blé; nous reproduirons deux épitaphes de Kotchoglou dont l'une se termine par une curieuse formule d'exécration (n[os] 59-60). *Sivri-Kilissé,* à une bonne lieue au sud de Tachna, nous réservait encore quelques trouvailles. Outre deux stèles funéraires (inscr. 36-37), plusieurs morceaux de marbre travaillés y attiraient l'attention : un fragment de corniche gisait au bord de la route, et devant la porte d'une hutte se dressait un grand piédestal (H. 0[m],78). Mais la soirée s'avançait, et nous dûmes nous hâter de regagner Kavsa, où nous rentrâmes à la nuit noire.

Ces notes rapides suffiront à montrer combien toute cette région est fertile en antiquités, et combien s'y révèle l'ancienne prospérité de la Phazimonitide. Celle-ci réserve certainement encore un riche butin à celui qui l'explorerait à loisir. Notamment une excursion dans la vallée du Stavros-Irmak, dont le cours n'a été qu'en partie relevé, serait aussi profitable à l'épigraphie qu'à la géographie. Si l'on peut se fier aux coordonnées de Ptolémée, c'est dans ces environs qu'il faut chercher des bourgades de Sabanes et de Titoua, dont la position exacte est inconnue (1).

§ 6. VÉZIR-KEUPRU. — M. Anderson s'est déjà occupé de Vézir-Keupru dans son récit (p. 88 ss.), et nous nous contenterons d'y ajouter ici quelques observations supplémentaires, comme sur le terrain nous n'avons fait que poursuivre l'œuvre que nos prédécesseurs anglais avaient si bien commencée. Si nous pouvons ajouter quelques données nouvelles à celles qu'ils avaient recueillies, nous le devons avant tout à M. Simsarian, ancien élève du collège de Mersivan, qui, durant notre séjour et depuis lors, nous a fourni de précieux renseignements sur les antiquités découvertes dans sa patrie.

(1) Ptolémée, V, 4, § 4.

Une circonstance fortuite favorisa nos recherches. Lors de notre visite, on élevait sur une hauteur au sud de la ville de nouvelles casernes, et parmi les pierres apportées pour la construction se trouvaient deux milliaires romains (n°s 429-430) et deux inscriptions grecques (64, 71), dont une dédicace à Zeus Soter. En creusant les fondations de l'édifice, on avait éventré un tombeau construit au flanc de la colline à l'aide de cailloux noyés dans du



FRAGMENT TROUVÉ A VÉZIR-KEUPRU

mortier. C'était un caveau voûté d'environ trois mètres sur quatre ; dans les murs latéraux, étaient ménagées des niches destinées à contenir des sarcophages.

D'après les renseignements que nous avons obtenus, on a mis au jour dans la ville des blocs de marbre taillés, des colonnes, des mosaïques et même des fragments de sculptures, comme celui que nous reproduisons et qui fut exhumé en 1901 près de la rivière. Nous préférons n'en risquer aucune interprétation. On distingue seulement la partie inférieure d'un personnage,

accompagné d'un oiseau qui pourrait être un coq. Un grand nombre de fragments antiques sont engagés dans les constructions modernes, rendant encore sensible aux yeux l'importance de la cité détruite. Notamment l'Oulou-tchaï, en amont du pont en bois qui le traverse, est endigué à l'aide de débris de constructions romaines, mais la hauteur inusitée des eaux nous empêcha d'inspecter ces quais rudimentaires. Par contre nous recueillîmes plusieurs inscriptions dans les cimetières ou dans les habitations, et, grâce aux indications de Mgr Anthimos, évêque d'Amasie, nous eûmes la bonne fortune de pouvoir transcrire et estamper dans la cour de l'église grecque un texte d'une importance capitale, le joyau de l'épigraphie pontique (n° 66). C'est le serment d'allégeance prêté à Auguste par les habitants des cités de Paphlagonie et en particulier par les Phazimonites après l'annexion de leur pays à l'empire. Ils s'y obligent, probablement dans les mêmes termes que leurs ancêtres le faisaient envers leurs rois indigènes, à défendre l'empereur divinisé et ils se dévouent à lui corps et âme ([1]).

Grâce aux documents dont nous disposons aujourd'hui, nous connaissons l'histoire de cette cité avec une précision rare en Asie Mineure. Vézir-Keupru occupe l'emplacement de l'antique Néapolis, fondée par Pompée après la défaite de Mithridate (64 av. J.-C.) non loin du bourg de Phazimon ([2]), qui donnait son nom à tout ce district. Lors de sa création, il attribua à la « Ville Neuve » le vaste territoire qui en dépendit désormais ([3]). Plus tard ce district fut donné, sans doute par Antoine, à des

([1]) Cf. *Rev. des études grecques,* 1901, p. 26 ss.; Dittenberger, *Orientis Insc.,* n° 532.

([2]) Cf. Anderson, *supra,* p. 92.

([3]) Notamment l'ancienne Laodicée (Ladik); cf. sur les limites de la Phazimonitide, *supra*, p. 125 s.



rois ([1]), peut-être à ceux de Paphlagonie, dont le dernier rejeton Déjotarus, fils de Castor, avait établi a Gangres sa capitale ([2]). A la mort de Déjotarus, Auguste réunit ses états à la province de Galatie, tout en leur laissant une assemblée (κοινόν) distincte. De cette annexion, qui eut lieu en 6 av. J.-C., date l'ère de la cité ([3]). Trois ans plus tard, tous les habitants juraient devant ses autels fidélité à l'empereur divinisé.

Le nom de Néapolis fut bientôt changé en celui de Néoclaudiopolis ([4]) évidemment par Claude, mais nous ignorons à la suite de quel événement. Peut être le prince eut-il à reconstruire la ville après quelque cataclysme ou plutôt y envoya-t-il une colonie, comme à Archelaïs de Cappadoce. Le nombre des légionnaires levés sur son territoire tendrait à faire croire qu'elle jouissait du droit de cité romaine ([5]). Même après que, sous Trajan, le Pont eût été rattaché au gouvernement de Cappadoce, la Phazimonitide continua jusqu'à l'époque de Dioclétien à faire partie de la Paphlagonie, qui relevait de la Galatie ([6]).

([1]) Strabon, XII, 3, § 38, p. 561 C : Οἱ δ' ὕστερον καὶ βασιλεῦσιν ταύτην ἔνειμαν.

([2]) Strabon, XII, 3, § 41.

([3]) Cf. Anderson, *supra,* p. 94.

([4]) Ce nom se trouve sur les monnaies de la ville, qui en frappa depuis Trajan jusqu'à Septime Sévère (*Recueil général,* I, p. 169 s.); de plus il apparait au IIe siècle dans Ptolémée (V, 4, 4) et au IIIe dans une dédicace à Carus et Carin (282 ap. J.-C.; inscr. 67).

([5]) Cf. *supra,* p. 127. — Les monnaies de Néoclaudiopolis ont souvent des types empruntés aux choses de la guerre : Pallas (nº 2, 3, 9), Nikè (nº 8), aigle entre deux enseignes militaires.

([6]) Cf. Anderson, *supra,* p. 93. — Ce fait est prouvé non seulement par le texte de Ptolémée (V, 4, 4) mais par les pierres milliaires de la Phazimonitide qui portent les noms des légats non de Cappadoce mais de Galatie; ainsi, sous Alexandre Sévère, Apronius Pius (*CIL,* III, 14184, 27, 30 = Inscr. 432-3), sous Dèce, Valerius Nepotianus *praeses provinciae Galatiae* (*CIL,* III, 14184, 25 = Inscr. 425).

La situation de Néoclaudiopolis sur la grande artère commerciale du nord de l'Asie Mineure lui assura une prospérité durable. Seulement, au IIe siècle, on voit apparaître ou plutôt reparaître un nom indigène (1) Andrapa (2), qui reste seul usité à l'époque chrétienne. Après la réorganisation de l'empire, Andrapa fut comprise avec Amisos dans la nouvelle province d'Hélénopont (3). Au IXe siècle elle était une des places fortes du thème Arméniaque (4), et demeura le siège d'un évêque, suffragant du métropolitain d'Amasie (5), jusqu'au moment où, vers la fin du XIe siècle, elle tomba au pouvoir des Turcs Seldjoucides (6). Une petite communauté grecque subsiste encore à Vézir-Keupru.

---

(1) Cf. Andraka en Cappadoce sur la route d'Ancyre à Archelaïs (Ramsay, *Hist. geogr.*, p. 254). L'*Itiner. Hierosol.*, 576, 2, donne, sans doute à tort, *Andrapa*.

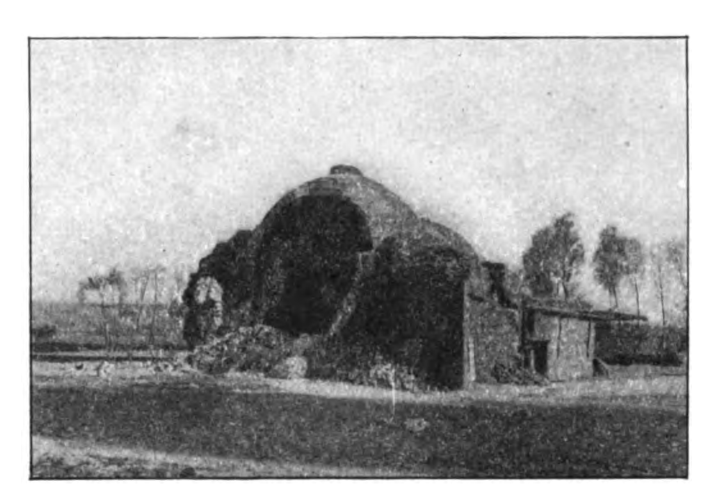
(2) La plus ancienne mention de ce nom se trouve dans Ptolémée, V, 4, 4 : Ἄνδραπα ἡ καὶ Νεοκλαυδιόπολις.

(3) Hiérocles, 701, 7. Cf. Justinien, *Nov.*, XXVIII, Praef.

(4) Const. Porphyr., *De Themat.*, I, p. 21, 5, ed. Bonn. Cf. note suivante.

(5) Cf. les *Notitiae*. — L'évêque d'Andrapa ne figure pas parmi les Pères de Nicée; le plus ancien connu est Paralius, signataire du concile d'Éphèse (cf. *supra*, p. 127). Lequien (*Oriens christianus*, I, p. 540) donne une liste de cinq autres évêques d'Andrapa, dont le dernier est de la fin du IXe siècle. — Ramsay, *Hist. géogr.*, p. 321, note que c'était le lieu de naissance de S. Hésychius, *Act. SS.*, 6 mars, p. 456 : ἐξ αὐτῆς τῆς Ἀνδραπηνῶν γῆς ἐκφύς, cf. *Synax. Sirmond.*, ed. Delehaye, p. 673, 2 : ἐκ τῆς Ἀδραπηνῶν (*sic*) πόλεως χώρας τῶν Ἀρμενιακῶν.

(6) Sur son importance à l'époque turque, cf. Ritter, *Erdkunde*, XVIII (*Klein-Asien*, I), p. 434.



RUINES D'UNE MOSQUÉE (?)

III. LA CITÉ D'AMASIE

§ 7. DE KAVSA A MERSIVAN. — Le mercredi 18 avril nous quittâmes Kavsa et reprimes la chaussée qui mène de Samsoun vers le centre de l'Anatolie. Elle s'engage d'abord dans la vallée resserrée du Tersakan-Sou, et est par endroits taillée dans le rocher à une grande hauteur au-dessus du torrent. Les montagnes, qu'on franchit par cette cluse, séparaient autrefois la Phazimonitide et le territoire de la cité d'Amasie. A huit kilomètres de Kavsa, la grand'route d'Amasie, passant la rivière sur un pont de pierre, s'infléchit vers l'est, et celle de Mersivan, traversant une chaîne de collines, débouche bientôt dans la Plaine des Eaux, le *Soulou-Ova*.

A gauche de la chaussée, on aperçoit à l'horizon un édifice éventré, sans doute les ruines d'une mosquée, surmontée d'une coupole à demi-écroulée, que couronnait, quand nous y passâmes,



MERSIVAN, VUE PRISE DU NORD-OUEST

un nid de cigogne. A vingt minutes de là et à trois heures de Kavsa, il subsiste au village de *Zougo* un curieux morceau de sculpture. Ce bas-relief (H. env. $0^{m},45$, L. $0^{m},50$) est malheureusement placé derrière le tronc d'arbre creusé qui sert de lavoir communal et que nous ne pûmes faire enlever. On n'en aperçoit donc, dans notre reproduction, que la partie supérieure : le haut du corps d'un personnage à grosse tête barbue, brandis-



BAS-RELIEF DE ZOUGO

sant le foudre de la main droite élevée et portant au bras gauche un bouclier rond. Le travail très grossier est manifestement l'œuvre d'un sculpteur indigène et j'inclinerais à reconnaître dans ce combattant quelque dieu anatolien ; peut-être l'ancêtre du Zeus Stratios, honoré dans ce pays à l'époque de Mithridate (§ 10).

Zougo n'est qu'à une heure et demie de *Mersivan*, dont la ceinture de jardins, ombragés par de robustes noyers, forme une oasis verdoyante dans la plaine inculte. Étendue sur une large colline, dernier contrefort du Tavshan-Dagh, au milieu d'une campagne bien irriguée, cette ville est restée florissante,

quoique éprouvée par les troubles politiques de ces dernières années. Le produit de ses vignobles et ses vergers lui assure toujours quelque bien-être malgré la décadence momentanée de son commerce. Elle compte une vingtaine de mille habitants turcs et arméniens, et est le siège du principal établissement des missionnaires américains, qui commencent à témoigner aux antiquités du pays un intérêt dont l'archéologie ne peut manquer de profiter. Les missionnaires jésuites y ont fondé aussi depuis quelques années des écoles françaises, dont la prospérité est désormais assurée.

CHAPITEAU A MERSIVAN

Ce centre de culture intellectuelle devait chercher à glorifier son passé. On ne manqua pas d'observer que Mersivan, qu'on appelle aussi Marsovan ou Merzifoun, était presque l'anagramme de Phazimon, et cette remarque fit conclure à l'identité des deux villes, en dépit du texte si précis de Strabon. Mais Phazimon devant être situé à Vézir-Keupru ([1]), on aurait peine à justifier les prétentions de Mersivan à une origine romaine. On ne trouve presque aucun débris antique dans cette ville populeuse : les quelques inscriptions qui y ont été signalées (nos 147 ss.), y ont été transportées du dehors, ou bien elles sont de provenance inconnue. Un chapiteau corinthien, employé dans la construction d'une maison, est un des rares fragments architectoniques qu'il nous fut donné d'y découvrir (fig.).

Rien n'autorise donc à faire remonter l'existence de Mersivan jusqu'à l'antiquité. D'autre part, sa fondation est antérieure

([1]) Cf. *supra*, p. 92, p. 133.

à la conquête turque. Au milieu du XVII[e] siècle, Evliya Effendi l'appelle « une ville ancienne reconstruite par le sultan Bajazet (1), » et son développement remonte certainement à l'époque byzantine. Une tradition, complaisamment répétée par les habitants, localise à Mersivan la légende de S[te] Barbe. On montre près du bazar les restes d'une construction en gros moellons, dont les épaisses murailles et les salles voûtées semblent appartenir à un château mediéval. C'est dans ce donjon que la sainte aurait été enfermée par son père. Un cordier tord aujourd'hui des ficelles dans cet édifice vénérable. On peut voir aussi au *hammam* la pierre qui se serait ouverte pour recevoir la martyre menacée de mort.

Suivant une ancienne rédaction de ses actes, S[te] Barbe, que Nicomédie et d'autres villes revendiquent aussi comme leur appartenant, aurait en réalité vécu dans le Pont. Ce récit la fait naître « au village de Gelaséa ou Gelasia dans le pays d'Héliopolis à douze milles d'Euchaïta (2) ». Faut-il donc croire que Mersivan réponde à Gélaséa et doive sa fortune à la possession des reliques de S[te] Barbe. Cela paraît peu vraisemblable, car l'auteur du récit, probablement un moine d'Euchaïta, qui a vu le prétendu tombeau de la martyre et la piscine de marbre où l'on venait chercher des guérisons miraculeuses,

(1) Cf. Ritter, *Erdkunde,* XVIII, p. 185.

(2) Cette rédaction se trouve dans de nombreux ménologes, notamment dans les Parisini 770, de l'an 1315, f. 33, et 1463, saec. XI, f. 183. Elle a été publiée par Viteau (*Passions des Saints Ecatérine,* etc. Paris, 1897, p. 90 ss.). En voici le début et la fin qui offrent des variantes dans les mss. : Κατ' ἐκείνους τοὺς καιροὺς βασιλεύοντος Μαξιμιανοῦ τοῦ παρανόμου καὶ ἀσεβεστάτου, ἡγεμονεύοντος δὲ Μαρκιανοῦ ἦν διωγμὸς μέγας τῶν Χριστιανῶν. Ἦν δὲ ἐν τῇ χώρᾳ τῇ ἀνατολικῇ τῇ λεγομένῃ Ἡλιουπόλει ἀνὴρ κατοικῶν ἐν χωρίῳ ἐπιλεγομένῳ Γελασέοις (var. Γελασαίοις, Γελασίοις, Γελασίῳ, Γελάσσῳ) ὡς ἀπὸ μιλίων δεκάδυο Εὐχαϊτῶν. Διόσκορος ὄνομα αὐτῷ ..... Οὐαλεντῖνος δὲ πάνυ εὐσεβὴς ἀνὴρ ἐπιμελῶς κηδεύσας τὰ τίμια λείψανα τῶν ἁγίων ἀπέθετο ἐν τόπῳ καλουμένῳ Ἡλιουπόλει τῆς Νύσσου (var. τῆς νήσου) ἐν Γελασίοις χωρίῳ ἐν οἰκήματι σεμνῷ ὡς ἀπὸ μιλίων δεκάδυο Εὐχαϊτῶν.

les place exactement « à douze milles » du célèbre monastère. Or, Mersivan est à une cinquantaine de kilomètres d'Elwan-Tchelebi où M. Anderson situe avec raison Euchaïta ([1]). Il semble donc que la topographie s'oppose, malgré qu'on en ait, à ce que les monuments décrits par l'hagiographe soient ceux dont on voit les restes à Mersivan ([2]).

Peut-être cette vieille construction était-elle un couvent et est-ce une fondation monastique qui provoqua la formation d'une agglomération urbaine. La vie de S[t] Dorothée le Jeune nous apprend qu'il éleva — sans doute au X[e] siècle — un monastère dans le canton de Chiliocomon ([3]). Cet édifice, qui occupait une colline dominant la plaine ([4]), était bâti en grandes

---

([1]) Cf. *supra*, p. 9 ss. — Ptolémée, V, 4, 4, connaît une bourgade du nom de Γήλακα (var. Γέλακα) mais elle est située en Paphlagonie au nord-est de Gangres. Ce peut difficilement être notre Γελάσια. Au IX[e] siècle un des sièges suffragants de l'archevêché d'Euchaïta est Γάζαλα (cf. Gelzer, *Notit. episcop.* [*Abhandl. Acad. Münich*], XXI, 1900, p. 559, cf. 566). On a rapproché ce nom de Gaselôn mais à tort (cf. supra § 2). Peut-être est-ce Γελάσια. — Ἡλιούπολις que mentionnent les Actes, est inconnue dans le Pont. Serait-ce une corruption de Χιλιόπολις = Χιλιόκωμον. C'est bien improbable.

([2]) Le Père Girard veut bien m'écrire à ce sujet « Le souvenir de S[te] Barbe est encore vivant depuis la Phazimonitide jusqu'à Tokat. Outre les deux monuments qu'on vous a signalés, on montre encore à Mersivan une colonne dite de S[te] Barbe, mais tout cela doit se rapporter à une église dédiée à la sainte et bâtie autrefois à l'endroit où est le hammam, peut-être même transformée en hammam. C'est la tradition des Grecs qui vont dire la messe dans le hammam le 4 décembre, jour où, comme nous, ils fêtent S[te] Barbe. Mais une autre tradition qui me paraît plus sérieuse existe à Tourkhal. »

([3]) La vie de S[t] Dorothée est publiée *Act. SS.*, 1[er] juin, p. 605 ss. et de nouveau par de Lagarde, *Iohannis Euchaïtensis quae supersunt*, 1881, p. 210 ss. Elle a pour auteur Jean Mauropus, métropolite d'Euchaïta, qui vivait au milieu du XI[e] siècle, et porte pour titre : Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Δωροθέου τοῦ νέου ἤτοι τοῦ ἐν Χιλιοκώμῳ.

([4]) P. 608 F = 212 de Lagarde : Παρὰ τοὺς πρόποδας ἰόντι τοῦ βουνοῦ τοῦδε, ὃς τὴν ἱερὰν ἐκείνου μονὴν ὑπὲρ ἑαυτοῦ νυνὶ φέρει.

pierres, qu'on éleva à l'aide de machines ([1]), et l'on cultivait la vigne aux alentours ([2]). Tout ceci s'applique parfaitement aux ruines que nous avons mentionnées et au site de Mersivan. Seulement les traditions locales n'ont conservé aucun souvenir de S[t] Dorothée ([3]).

§ 8. LE SOULOU-OVA. — Au sud de Mersivan s'étend la grande plaine du Soulou-Ova, évidemment un lac desséché, dont les eaux se sont frayées jadis un passage vers l'Iris. Ce vaste bassin n'a pas moins d'une quarantaine de kilomètres de long de

---

([1]) P. 612E = de Lagarde, p. 216, § 33.

([2]) P. 612F = de Lagarde, p. 216, § 35.

([3]) D'après des indications que me communique le Père Girard, près du village d'*Oulou-Keuï* (à l'est d'Alala) dans le Soulou-Ova, sur la berge du Tersakan-Sou, on voit un santon dit « Gaghni » et à quelques pas au S.-O. des substructions bien apparentes encore. Il subsiste au-dessus du sol de beaux blocs équarris dont un ancien autel marqué de cinq croix, une au centre, les autres dans les angles. Ce sont les restes d'une ancienne église et d'un grand bâtiment contigu, probablement un monastère. On y fait un pèlerinage à S[t] Théodore, le grand saint d'Euchaïta. Il se pourrait, comme me le suggère mon correspondant, que ce nom célèbre eut été substitué à celui de Dorothée, moins connu. Mais la position des ruines ne paraît pas s'accorder avec la description que son biographe donne du couvent. — Ce biographe nous apprend encore que Dorothée adopta comme règle monastique, celle qu'Arsénius avait imposée au couvent voisin de la Pierre Dorée (P. 210 = p. 214, § 22 de Lagarde) : τῆς χρυσῆς καλουμένης Πέτρας, οὐδ' ἐκείνη δὲ πόρρω. Ce couvent est mentionné aussi dans la vie de S[t] Nicon le Métanoïte (X[e] siècle), vie dont le texte grec conservé dans un Barberinianus (cf. *Anal. Bollandiana*, XIX, p. 212) est encore inédit, mais dont Martène et Durand (*Veter. script. ampl. coll.*, VI, 1729), ont donné une traduction latine (p. 842) : *In Pontum pervenit montique appropinquavit in Ponti et Paphlagoniae finibus posito in quo monasterium est quod Chryse Petra vetere quadam consuetudine appellatur.* En outre le Synaxaire de Sirmond (p. 254, ed. Delehaye) indique au 26 novembre la μνήμη τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Γρηγορίου τοῦ ἐν Χρυσῇ Πέτρᾳ, qui était né « en Orient ». Cette Pierre Dorée doit probablement être cherchée dans le Tavshan Dagh, mais je ne sais s'il subsiste encore des ruines du couvent.

l'est à l'ouest, sur une quinzaine de large. Tant qu'on identifiait Mersivan à Phazimon-Néapolis, le Soulou-Ova devait nécessairement être considéré comme le centre de la Phazimonitide. En réalité, il n'est autre que la Plaine aux Mille Villages (Χιλιόκωμον πέδιον), située, suivant la description très précise de Strabon (1), au débouché de la gorge d'Amasie, et à laquelle faisaient suite la Diacopène (caza d'Hadji-Keuï) et la Pimolisène (caza d'Osmandjik) (2) jusqu'à l'Halys, qui bornait le territoire de l'ancienne capitale du Pont. C'est dans cette large et fertile campagne que Mithridate concentra une armée de 150,000 hommes au moment de sa rupture avec Rome en 88 av. J.-C. (3); neuf cents ans plus tard (838), l'empereur Théophile s'y réfugia après une défaite que lui infligèrent les Sarrazins près de Dazimon (Tokat) (4). Au XIe siècle, nous l'avons vu, Jean Mauropus d'Euchaïta raconte encore comment Dorothée le Jeune fonda un monastère ἐν Χιλιοκώμῳ (5). La conquête turque fit oublier ce vieux nom grec.

Aujourd'hui la plaine nue est en grande partie inculte et déserte. Des vaches maigres et des petits chevaux peuplent seuls des pâtures vagues, et dans les creux croupissent des eaux stagnantes. Mais partout où le sol est mis en valeur, il retrouve son ancienne fécondité. Nous consacrâmes la journée du 29 avril à l'exploration partielle de ce canton, et les monuments antiques qui y ont été recueillis suffisent à prouver que, comme l'indique

(1) Strabon, XII, 3, 39.

(2) Cf. Anderson, *supra*, p. 100 et ss.

(3) Memnon, c. 31 (*FHG*, III, p. 541) : Ἄρας ἀπὸ τοῦ πρὸς τῇ Ἀμασίᾳ πεδίου διὰ τῆς Παφλαγονίας ᾔει πεντεκαίδεκα μυριάδας στρατὸν ἐπαγόμενος. Cf. Th. Reinach, *Mithridate Eupator*, p. 123. — Mithridate marcha du Soulou Ova sur Boiabad sans doute par Vézir-Keupru (Phazimon).

(4) Génésios, p. 69, ed. de Bonn : κατὰ τὸν Χιλιόκωμον ; cf. Theoph. contin., p. 129 (= Migne, *P.G.*, CIX, 144 A) où le ms. porte πρὸς τὸ Χιλιοκόκωμον ; cf. Ramsay, *Hist. geogr.*, p. 330.

(5) Cf. *supra*, p. 142.

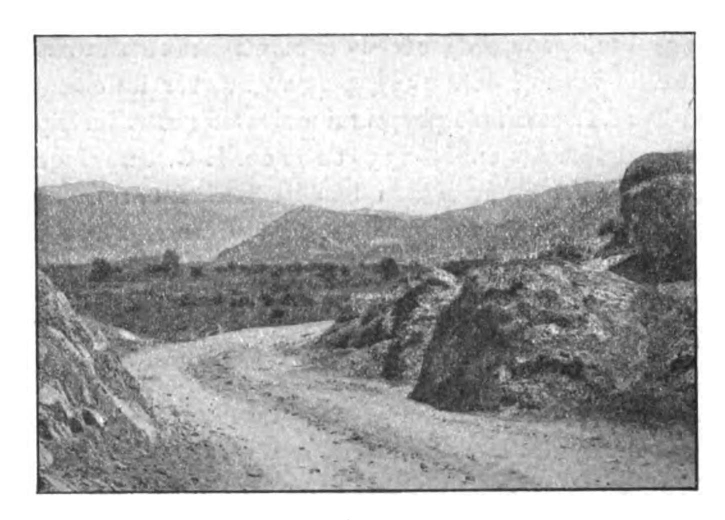
d'ailleurs son nom, il nourrissait autrefois une population très dense ([1]).

Au hameau de *Haïreddin*, à une heure de Mersivan (cf. carte XII), nous rencontrâmes quelques blocs de pierre taillés; à côté, *Yakoub* renferme une épitaphe métrique plusieurs fois publiée (n° 164); une autre existerait à la fontaine publique de la même localité (n° 165). Côtoyant alors les collines qui bordent la plaine au sud-ouest, nous arrivâmes à *Turnouk*, village turc arrosé par un gros ruisseau qui débouche des montagnes et fait tourner le moulin d'un agha (Inscr. 159), puis va irriguer les champs du Soulou-Ova. Turnouk n'a pas fourni moins de quatre inscriptions dont deux datées des années 135 et 202 ap. J.-C. Une cinquième de l'année 149 se trouvait non loin de là, à *Delikeuï*. Mais le site le plus fertile en antiquités est *Ghel-Ghiraz*, à une heure plus à l'est. Outre plusieurs stèles funéraires (n°s 153-157), nous y trouvâmes près de la mosquée un bel autel de marbre portant une dédicace à Zeus Stratios (n° 152). C'est du temple de ce dieu tutélaire des armées que paraissent provenir de nombreux débris architectoniques dispersés dans la commune : le toit du djami est soutenu par des piliers de bois posés sur deux chapiteaux renversés, l'un ionique, l'autre corinthien ([2]), et un troisième est caché dans la cour d'une maison turque. Un beau fût de colonne, en marbre rouge, se dresse près de la mosquée; un fragment de corniche sert de banc dans le hammam et un autre gît dans le cimetière ; enfin de grands blocs de marbre ont été employés dans les constructions modernes ou attendent encore leur emploi. De la hauteur qui domine Ghel-Ghiraz, la vue

(1) Les noms de ces agglomérations rustiques ne nous ont pas été transmis. — Une κώμη Χουμίαλα τῆς ἐνορίας Ἀμασείας est mentionnée dans le Synaxaire de Sirmond, p. 699, 40, ed. Delehaye.

(2) Leurs dimensions étaient H. $0^m,40$, L. $0^m,50$, Diam. du fût $0^m,30$ et H. $0^m,41$, Larg. de l'abaque $0^m,63$, Diam. du fût $0^m,48$.

devait être admirable quand on découvrait, au lieu d'un morne steppe, les « Mille Villages » d'une riante campagne enclose par les massifs boisés du Tavshan-Dagh et de l'Ak-Dagh. De la montagne se détache, au-dessous du cimetière actuel, un éperon dont le sommet aplani paraît avoir été taillé en forme de polygone régulier. C'est sans doute au milieu de ce petit plateau que s'élevait le temple de Zeus Stratios. Un second sanctuaire plus



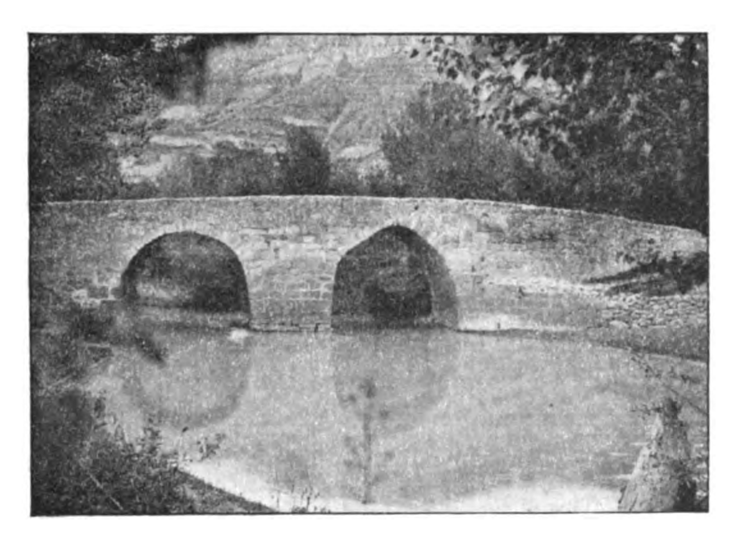
SOULOU-OVA ET ENTRÉE DE LA GORGE D'AMASIE

considérable consacré au même dieu, couronnait, comme nous le verrons (§ 10), un autre sommet du territoire d'Amasie, et nous reviendrons sur le culte dont il était l'objet dans la capitale des Mithridate.

De Ghel-Ghiraz nous regagnâmes rapidement Mersivan à travers la plaine abondamment arrosée, en passant par *Abadzale*, établissement récent de Mohadjirs circassiens, et par *Kerkeuï*, qui possède un vaste monastère arménien fondé en 1786.

§ 9. Amasie. — Le 22 avril, nous parcourûmes sans peine les quelques lieues qui séparent Mersivan d'Amasie. La chaussée

traverse, presque en ligne droite, la campagne inculte et marécageuse du Soulou-Ova. Vers l'est, se dresse à l'horizon la haute muraille grise de l'Ak-Dagh, dont les pics restent couverts de neige jusqu'à l'été, puissant massif qui abrite dans un de ses replis Ladik, l'ancienne Laodicée du Pont ([1]). La route, après avoir suivi le pied des collines qui limitent la plaine vers le sud, s'engage



PONT SUR LE TERSAKAN-SOU

dans le défilé du Tersakan-Sou, passant deux fois d'une rive à l'autre. La fertilité de cette étroite vallée, toute plantée d'arbres fruitiers, contraste avec l'aridité des hauteurs pelées qui l'enserrent. Après deux heures de détours dans ce boyau sinueux, on aperçoit tout à coup, à un tournant, un cône immense couronné de ruines : c'est la forteresse d'Amasie.

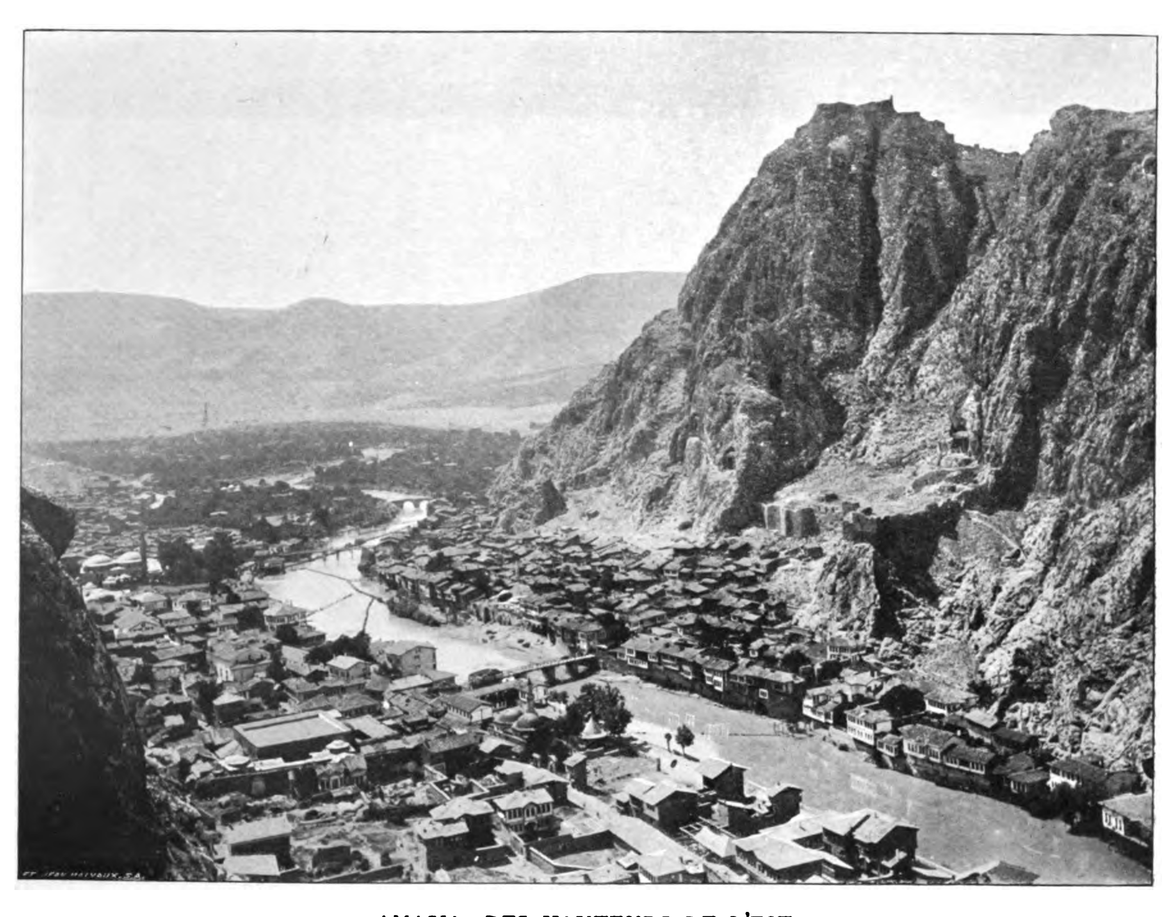
On franchit bientôt sur un vieux pont dont les fondements remontent sans doute à plus de deux mille ans, le Yéshil-Irmak,

([1]) Cf. Anderson, *supra*, p. 79.

l'ancien Iris, près de son confluent avec le Tersakan-Sou. Strabon ([1]) fait déjà mention de ce pont placé à l'extrémité du défilé, à l'endroit où s'interrompt le prolongement de la montagne du château, et qui faisait autrefois communiquer le faubourg de la rive droite avec la campagne. Le Tersakan-Sou est traversé lui-même par un pont, dont les assises inférieures en appareil régulier sont apparemment fort anciennes, mais dont les deux arches, l'une en plein cintre, l'autre en ogive, ont été restaurées à l'aide de matériaux de tout genre (fig. p. 147). La disposition des lieux rend certain que dans l'antiquité, de même qu'aujourd'hui, c'est à ces endroits qu'on passait la rivière comme le fleuve, mais le niveau du thalweg doit s'être considérablement élevé. Le mutessarif d'Amasie, qui était un ancien diplomate ottoman et un homme fort instruit, nous raconta qu'en creusant les fondations d'un nouveau pont sur le Yéshil-Irmak, en face du konak, on avait découvert à deux ou trois mètres sous le fond actuel des substructions de piles antiques, en même temps que des monnaies. Cette maçonnerie enfouie si profondément devait appartenir à un second pont signalé par Strabon sur l'Iris ([2]), et qui réunissait la place forte à son faubourg placé sur l'autre rive. Nous pûmes d'ailleurs constater nous-mêmes sur le Yildiz-Irmak une superposition analogue de deux constructions successives ([3]).

Immédiatement au delà de l'Iris on entre dans la ville d'Amasie. Même s'il ne s'y rattachait pas autant de souvenirs, elle serait fameuse par la beauté de son site. Sa splendeur pittoresque lui a valu chez les Turcs le surnom de « Bagdad de Roum », et elle a provoqué l'admiration de tous les Européens qui l'ont visitée depuis notre Busbecq, qui, en 1555, y vint

([1]) Strabon, XII, 3, § 39, p. 561 C.
([2]) Strabon, *l. c.*
([3]) Cf. *infra*, § 15.



AMASIA, DES HAUTEURS DE L'EST

en ambassade auprès de Soliman le Magnifique ([1]). Il la compare heureusement à un théâtre où, sur quelque gradin qu'on se trouve, l'on jouit d'un spectacle merveilleux. Des hauteurs de l'est surtout, la vue est saisissante. En face, se dresse à près de trois cents mètres au-dessus du fleuve, la masse imposante d'un rocher nu, déchiqueté, lavé par les pluies, dont la double cime est couronnée par les murailles croulantes d'un énorme château. Sur ses flancs hérissés d'arêtes, une terrasse, soutenue par un mur antique, marque la place de l'ancien palais des rois du Pont, dont les vastes tombeaux, creusés dans la roche vive, montrent plus haut leur ouverture béante. Au pied de ce cône abrupt, la cité s'allonge en forme de croissant : un lacis de ruelles et un fouillis de toits, serrés entre l'escarpement et le fleuve, sur lequel déborde la dernière rangée de maisons. Sur l'autre rive, où l'espace est mesuré moins parcimonieusement, les mosquées, les bazars et les habitations, après avoir occupé l'étroite vallée, s'étagent sur les coteaux au milieu de jardins luxuriants que domine la montagne aride du Tchakallar. Le Yéshil-Irmak, la Verte Rivière, coupé par quatre ponts et par les barrages des moulins qu'il fait tourner, glisse rapidement entre les deux quartiers, et contourne la haute forteresse, qui se mire dans ses eaux limpides. En amont il serpente dans un cirque fermé par des montagnes lointaines, au milieu de vergers d'où s'exportent jusqu'à Stamboul les pommes fameuses d'Amasia.

« Le terroir d'Amasia est bon », notait déjà Tavernier ([2]), « et il y croît le meilleur vin et les meilleurs fruits de la Natolie, mais, ajoutait-il, il n'y a que deux méchants carvanseras. » Heureusement nous n'eûmes pas à constater à nos dépens si les khâns se sont quelque peu améliorés depuis le XVII[e] siècle. Nous pas-

([1]) Busbequius, *Itinerarium Constantinopolitanum et Amasianum,* Anvers, 1582, p. 59 ss.

([2]) *Les six voyages* de Tavernier, éd. de 1679, I, p. 10.

sâmes à Amasie une semaine charmante, retenus dans la maison hospitalière de M. Krug, qui est pour tous les archéologues un guide précieux dans la ville où il est né.

Aucune cité du Pont n'est comparable à Amasie pour l'importance de ses monuments antiques. Capitale des Mithridate, métropole à l'époque romaine, archevêché au moyen âge, résidence fréquente des premiers sultans, Amasie a conservé des souvenirs des diverses périodes de son histoire. Nous n'entreprendrons pas d'en donner ici une description détaillée — elle exigerait un volume — et nous nous bornerons à compléter sur quelques points par des observations personnelles les renseignements fournis par nos devanciers, comme nous avons revu et enrichi la série des inscriptions qu'ils avaient recueillies (n°s 94-138).

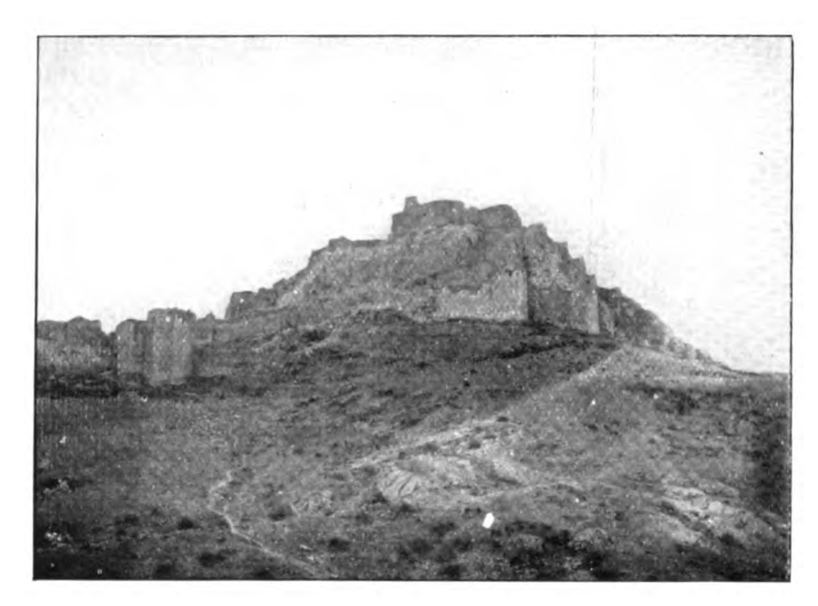
Les ruines qui attirent tout d'abord l'attention, sont celles du château, sur lequel Strabon (1) donne des indications précises. Les deux sommets dont il parle, sont encore couronnés de tours ruinées; entre eux la montagne ensellée forme bien une sorte de col (αὐχήν) compris jadis dans le mur d'enceinte (2). La forteresse, plantée au cœur de la cité qui lui doit sans doute sa naissance, n'est accessible que par un long circuit autour de la montagne, et l'on y entre aujourd'hui par une misérable porte basse à côté d'une tour crénelée (fig. p. 154). Les murailles s'étendent sur le sommet entier et profitent de toutes les aspérités de ce pic de calcaire pour rendre la défense plus efficace. Sa position presque inexpugnable l'a fait occuper par les divers conquérants du pays jusqu'au XIXe siècle (3), et il a subi une série de réfections suc-

(1) Strabon, XII, 3, 39.

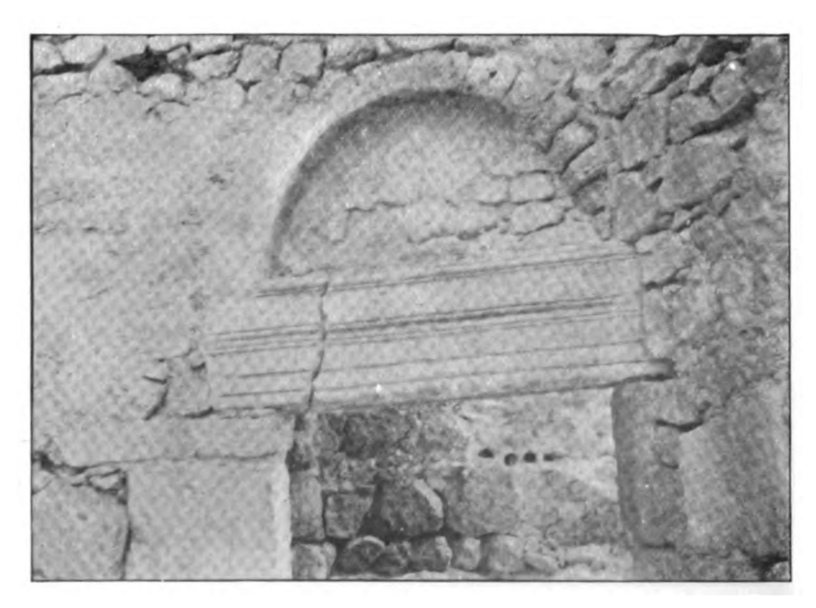
(2) Cf. notre plan.

(3) Busbecq signale en 1555 la présence d'une forte garnison dans cette citadelle (*op. cit.*) et van Lennep en 1844 y trouva encore des flèches et des morceaux d'armures qu'y avaient laissés les soldats turcs (*Travels in Asia Minor*, I, p. 88).

CHATEAU D'AMASIE

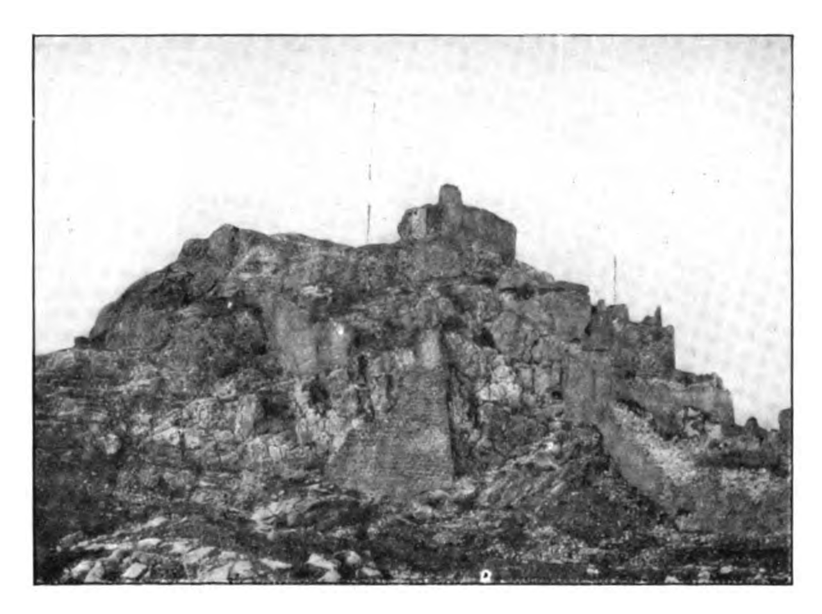


ENTRÉE ACTUELLE

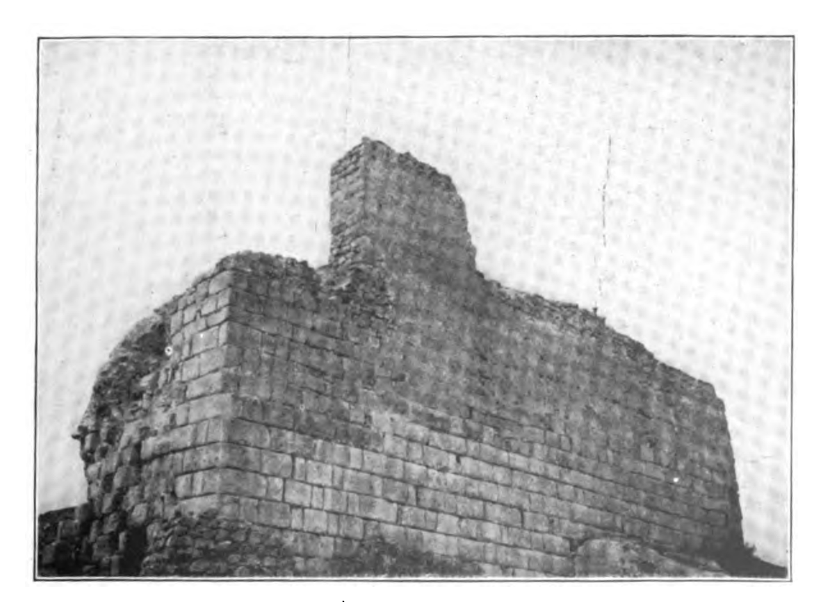


FRAGMENT D'ARCHITRAVE SERVANT DE LINTEAU

CHATEAU D'AMASIE



DONJON DU CHATEAU



MUR ANTIQUE DU DONJON

cessives qui ont complètement altéré son caractère primitif. Dès l'entrée on passe sous une porte dont le linteau est un fragment d'architrave du IIe siècle (inscr. 97) qu'on a hissé sur la montagne (fig. p. 154). Il est impossible de déterminer, sans une longue étude, la destination première de toutes les salles qui s'enchevêtrent et l'époque des murailles vingt fois rebâties. La partie inférieure de certaines d'entre elles date certainement de l'antiquité, et certains soubassements remontent sans doute à l'époque de Mithridate. Ainsi, les restes du donjon, situé sur la pointe la plus élevée, contiennent un morceau important, restauré à la partie supérieure, de la tour mentionnée par Strabon. Elle est construite en grand appareil : chaque assise est formée de blocs rectangulaires [Long. $0^m,94$; H. $0^m,48$; Larg. $0^m,40$], posés alternativement en panneresse et en boutisse, dont la surface externe est légèrement convexe, de façon que les joints en retrait soient protégés contre les chocs du bélier.

Ce donjon est certainement la partie la plus ancienne du château. C'est ce qui ressort clairement de la description de Strabon qui a souvent été mal comprise : les fortifications d'Amasie à son époque se composaient d'un mur d'enceinte qui longeait la rive gauche de l'Iris, et montait des deux côtés jusqu'aux cimes jumelles de la montagne sur lesquelles étaient construites de fortes tours. Il ne semble pas que le col intermédiaire ait été occupé par une construction autre qu'une simple muraille.

A proximité du sommet occidental, s'ouvre l'entrée d'un tunnel, creusé dans la roche vive, et descendant en ligne droite jusqu'à un vaste réservoir qui recueille l'eau filtrant à travers le calcaire. C'est l'une des deux citernes imprenables, dont parle le géographe, auxquelles on aboutissait par d'étroits boyaux, pratiqués l'un à partir de l'arête de la montagne — c'est celui qui est conservé — l'autre près du fleuve [1] — celui-ci a sans doute depuis

(1) **Strabon, *l. c.* : ἔχει (sc. Amasie) δὲ καὶ ὑδρεῖα ἐντὸς (sc. à l'intérieur de**

longtemps été comblé ([1]). Cette galerie, inclinée à quarante-cinq degrés, mesure trois mètres de large sur trois à quatre mètres de haut jusqu'au sommet de la voûte, et nous avons compté jusqu'au bassin, encore rempli d'une eau fraîche et limpide, deux cent soixante-dix marches ([2]). La largeur du souterrain permet à l'air et à la lumière d'y pénétrer par son orifice, et c'est un travail merveilleux pour le temps où il fut exécuté. Il est, par ses dimensions, le plus remarquable des tunnels de ce genre que nous ayons rencontré durant notre voyage, mais on en trouve d'analogues dans une quantité de vieilles forteresses de cette partie de l'Asie Mineure. Ils sont certainement l'œuvre de la population indigène, tout comme les tombeaux taillés dans le roc. Il serait intéressant de constater l'aire d'extension de cette espèce de puits inclinés, afin de pouvoir déterminer quels peuples les ont exécutés ([3]). Peut-être certains d'entre eux, imparfaitement explorés, n'étaient-

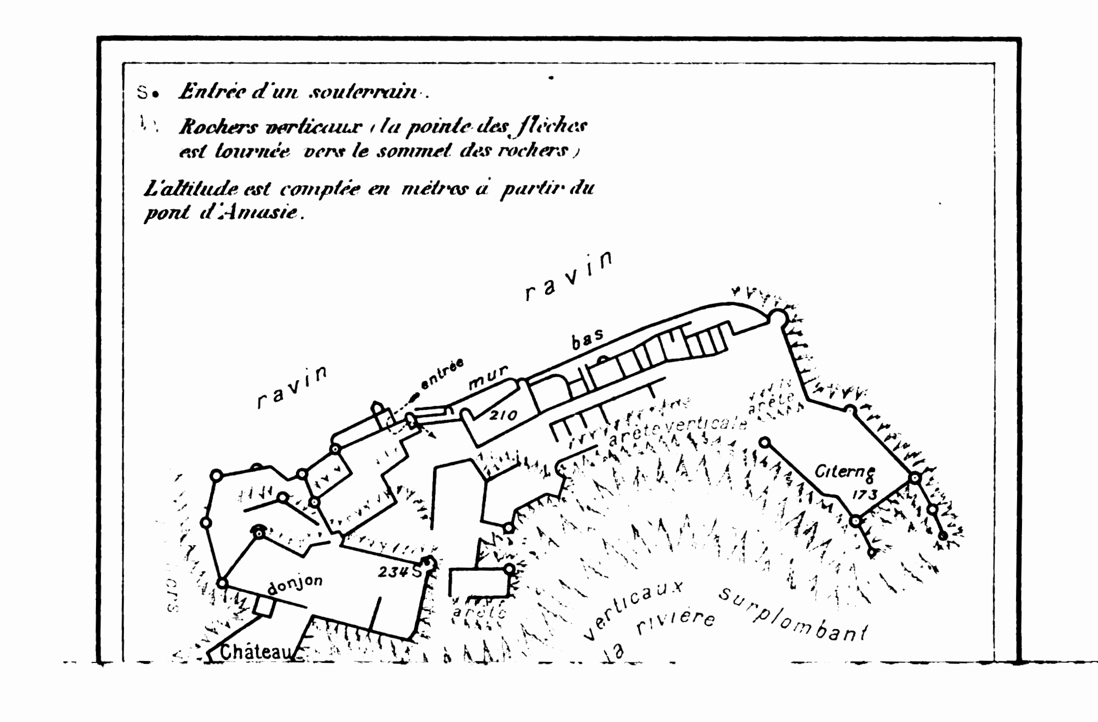
---

l'enceinte) ἀναφαίρετα, συρρίγγων τετμημένων δυεῖν, τῆς μὲν ἐπὶ τὸν ποταμόν, τῆς δ' ἐπὶ τὸν αὐχένα.

([1]) Peut-être en subsiste-t-il des traces sous la terrasse du palais. Cf. Perrot et Guillaume, *Explor. de la Galatie*, p. 373.

([2]) Une description fort exacte de son état actuel a été donnée par Hamilton, *Res. in Asia Minor*, I, p. 369. Une photographie de l'escalier est reproduite par Belck, *Zeitschr. für Ethnologie*, XXXIII, 1901, p. 472.

([3]) Voici ceux que nous avons trouvés décrits, que nous avons vus ou qui nous ont été signalés : Entre Amasie et Aladja, au château de Kara-Dagh, non loin de Tchitlar. L'escalier s'enfoncerait à une profondeur immense. — Au château de Kélé-Keuï, à 2 1/2 h. d'Amasia. — A Niksar, cf. *infra*, § 23. — A Tourkhal (Anderson, *supra*, p. 71 ; Hamilton, I, p. 359 ; Belck, *l. c.*, p. 471). — A Ziléh (*infra*, § 12). — A Tokat (*infra*, § 19 ; Hamilton, I, p. 352). — A Horosh-Tepessi près de Tokat (*infra*, § 19), — près de Tchuruk [Pleuramis] (Anderson, p. 45). — A Kara-Hissar (*infra*, § 25). — A Unieh (Hamilton, I, p. 274). — Dans la vallée de l'Ini-Su, affluent de l'Halys inférieur (von Flottwell, *Stromgebiet des Qyzyl Irmak*, 1895, p. 22 ; cf. *Globus.*, LXV, 1894, p. 128). — Pompée, pour mettre les forteresses hors d'usage après la défaite de Mithridate, fit combler ou plutôt obstruer ces citernes avec


S• Entrée d'un souterrain.
Rochers verticaux (la pointe des flèches est tournée vers le sommet des rochers)
L'altitude est comptée en mètres à partir du pont d'Amasie.
ravin
ravin
entrée
mur
bas
210
arête verticale
arête
Citerne
173
donjon
234 S
arête
Château
verticaux surplombant
la rivière

ils pas destinés à fournir à la garnison une eau abondante et pure, mais à assurer des communications avec l'extérieur par une issue secrète ([1]). Une étude d'ensemble sur ces escaliers rupestres aboutirait sans doute à des conclusions intéressantes pour l'archéologie primitive de la péninsule anatolique ([2]).

L'usage de creuser des sépultures dans les rochers pour les mettre à l'abri de toute violation est aussi très répandu en Asie Mineure et nous aurons l'occasion d'en signaler une quantité dans le Pont ([3]). Mais les tombeaux d'Amasie se distinguent entre tous les autres par leur beauté et leur grandeur (figg. p. 162). Cinq d'entre eux sont groupés le long d'une étroite corniche autrefois fermée par un grillage, entre la citadelle et la ville, au-dessus de la terrasse qui portait le palais des rois du Pont. C'est là qu'ont été ensevelis les ancêtres de Mithridate Eupator ([4]).

---

des pierres énormes (ὑδρεῖα ἐμπεφραγμένα πέτραις ἠλιβάτοις, Strabon, XII, 3, 38, p. 560 C).

En dehors du Pont on les trouve à Boyabad, nous a-t-on dit, en Paphlagonie, à Karalar [Manegordos?] en Galatie (Anderson, *Journ. hell. stud.*, XIX, 1899, p. 55; Leonhard, *Paphlagonische Denkmäler*, 1903, p. 37); en Phrygie à Yapuldak (Ramsay, *Journ. hell. stud.*, 1889, p. 181), et en Lycaonie à Assar-Kalesi (Jüthner, Knoll, *Bericht über eine arch. Exp. nach Kleinasien*, Prague, 1903, p. 12).

([1]) C'est le cas à Pishmish-Kalé en Phrygie; cf. Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art*, V, p. 162.

([2]) Nous ne connaissons que par le résumé qui en a été donné *Berl. Philol. Wochenschr.*, 1905, p. 879 ss.; 908 ss., la communication faite sur ce sujet durant l'impression de ces pages à l'*Archäologische Gesellschaft* de Berlin par M. Lehmann. Il rapporte ces travaux aux Chaldes, qui auraient occupé l'est de l'Asie Mineure avant l'arrivée des Arméniens, et en général à la race pré-aryenne qui a peuplé la péninsule.

([3]) Ceux de la province voisine la Paphlagonie, ont été récemment étudiés par Leonhard, *Paphlagonische Denkmäler* (*Jahresb. der Schlesischen Gesellsch.*, LXXX), Breslau, 1903.

([4]) La nécropole royale d'Amasie a été étudiée en détail par MM. Perrot et Guillaume, *Explor. de la Galatie*, p. 367 ss., pl. 75-80. Malheureusement à

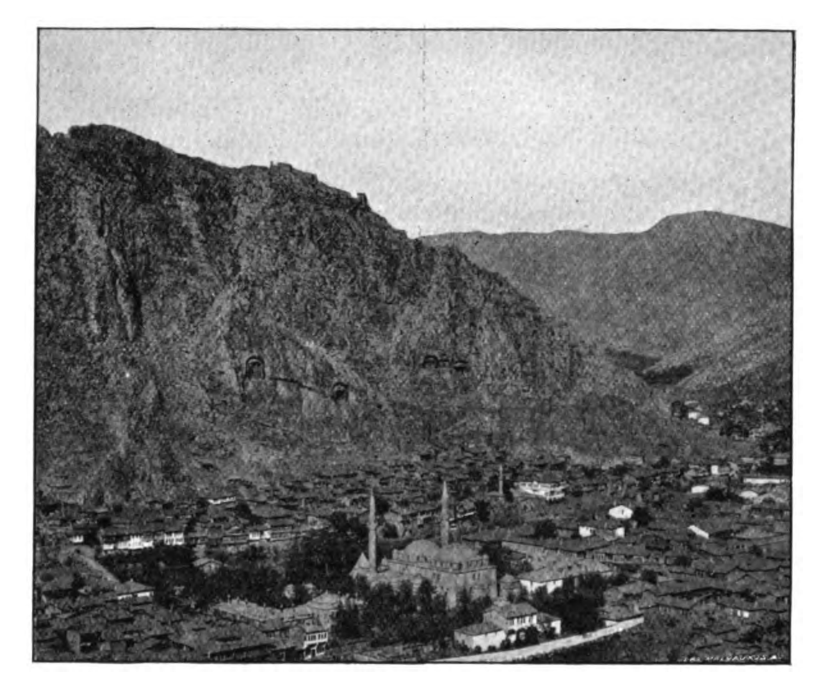
Dans la masse du rocher une excavation cintrée, assez large pour qu'un homme puisse y circuler, cerne un énorme bloc, de telle sorte qu'il ne se rattache plus à la montagne que par sa base. Ce bloc ainsi isolé est percé d'une fenêtre à sa partie antérieure et évidé de façon à former un vaste caveau funéraire, protégé contre toute effraction par d'énormes murailles naturelles. Ce n'étaient pas seulement les souverains qui faisaient exécuter ces coûteux monuments afin qu'on y ensevelît leur dépouille. Le plus beau des tombeaux, situé à une demi-heure en aval d'Amasie, et auquel sa surface polie a fait donner le nom d'*Aïnali-Maghara* « Grotte du miroir » (fig. p. 163) portait l'épitaphe d'un grand-prêtre (ἀρχιερεύς, insc. 95) (1). Une partie en a malheureusement été martelée, peut-être au moyen âge quand cette cellule servit de retraite à des moines, qui en ont décoré l'intérieur de fresques. L'inscription ne peut guère être postérieure au début de notre ère.

Beaucoup d'autres sépultures, moins fastueuses, sont dispersées un peu partout sur les flancs des montagnes et un bon nombre des inscriptions recueillies à Amasie sont des épitaphes rupestres. Ainsi une famille considérable de la cité, dont un membre fut

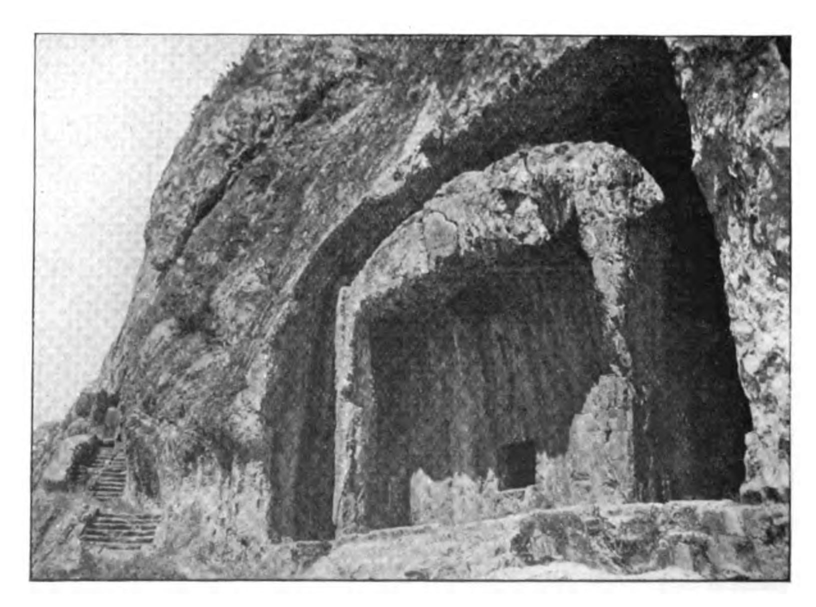
l'époque où cet ouvrage a paru (1872), les procédés de reproduction mécanique n'étaient pas connus, et les lithographies de ce grand ouvrage ne sont pas aussi parfaites que ses plans gravés. De bonnes photogravures de ces tombeaux accompagnent un article substantiel de Struck, *Die Königsgräber von Amasia* (Globus, 24 mars 1900, p. 170 ss.). M. Struck a bien voulu nous communiquer les photographies qui sont reproduites ici. — M. Belck a aussi parlé récemment dans la *Zeitschr. für Ethnologie*, XXXIII, 1901, p. 462 ss. de ces célèbres monuments qu'il voudrait, en dépit du texte de Strabon, attribuer à l'époque perse ou même antérieure, et l'on trouvera aussi à ce sujet des remarques intéressantes dans une communication de M. Lehmann, *Berl. Philol. Wochenschr.*, 1905, p. 909.

(1) Sur l'Aïnali-Maghara, cf. Perrot et Guillaume, *l. c.*, p. 370 et pl. 72; Struck, *l. c.*, fig. 6. — Une bonne héliogravure de ce monument est donnée par Lord Warkworth, *Diary in Asiatic Turkey*, Londres, 1898, p. 54.

TOMBEAUX RUPESTRES D'AMASIE



FORTERESSE D'AMASIE ET TOMBEAUX



TOMBEAU CENTRAL

assesseur du gouverneur de Bithynie (inscr. 103), possédait au-dessous du rocher de la forteresse un caveau spacieux — il mesure exactement $3^m,55$ sur $3^m,65$ — muni de niches destinées à recevoir des sarcophages. Une étrange vicissitude voulut qu'au XIX[e] siècle on enfermât dans ce cachot des soldats de Napoléon faits prisonniers en Égypte. Ces malheureux ont gravé leurs noms dans la paroi du souterrain, avant d'y mourir ([1]). La ravine abrupte par laquelle on monte à cette tombe transformée en prison, a conservé des traces nombreuses d'autres monuments funéraires, et dans l'antiquité cette pente couverte d'édicules superposés, devait être un cimetière d'un aspect très pittoresque.

Les édifices antiques n'ont malheureusement pas résisté, comme ces sépulcres creusés dans le roc, aux outrages du temps et des hommes. La vie de la cité, restée toujours florissante, a détruit en se renouvelant les monuments du passé. Les belles colonnes sur lesquelles reposent les coupoles et les portiques des *djamis*, supportèrent sans doute successivement le fronton d'un temple et la nef d'une église. Grégoire de Nysse parle d'un sanctuaire de la Grande Mère situé au bord de l'Iris ([2]) — peut-être à l'endroit où s'élève aujourd'hui la luxueuse mosquée du sultan Bajazet ([3]) — et la numismatique de la ville prouve que bien d'autres dieux

---

([1]) Nous avons déchiffré : *Brou, français prisonnier, 1800. — Peyre, français, 1801 an 9 Rep. — Millia, prisonnier de guerre, l'an 1801. — Copin, français volontaire, 1801.*

([2]) Gregor. Nyss., *De S. Theodoro mart.*, p. 582 D (Morelli) = 736 (Migne) : Τῇ μυθευομένῃ Μητρὶ τῶν θεῶν ναὸς ἦν ἐπὶ τῆς μητροπόλεως Ἀμασείας ... αὐτοῦ που περὶ τὰς ὄχθας τοῦ ποταμοῦ. La correction de Bruno Keil (Strzygowski, *Kleinasien*, p. 78), ἀκροπόλεως, pour μητροπόλεως ne me paraît pas admissible. L'acropole d'Amasie, c'est-à-dire la montagne du château, est à trois cents mètres au-dessus du fleuve.

([3]) A cette mosquée est annexée une bibliothèque riche en mss. turcs, arabes et persans. On m'assura qu'elle contenait aussi des livres grecs, mais il me fut malheureusement impossible de vérifier l'exactitude de ce renseignement.

et déesses ([1]) recevaient un culte à Amasie. Métropole, elle reproduit sur ses monnaies ([2]) le « Sébastéon » tétrastyle où les délégués du Pont galatique venaient sacrifier aux empereurs divinisés. Elle possédait aussi un stade ([3]) et sans doute un théâtre ([4]). Mais de tous ces édifices, rien n'est actuellement visible à la surface du sol.

Les églises dédiées aux grands saints du Pont, la vieille cathédrale où étaient déposées les reliques de l'archevêque Basile ([5]), la basilique de S. Théodore, patron de la ville ([6]), n'ont pas davantage été conservées, et il ne subsiste rien non plus, ce semble, des couvents et des hospices qui furent élevés à l'époque byzantine ([7]).

([1]) Sérapis, dont la statue alexandrine passait pour être originaire de Sinope (Babelon et Reinach, *Recueil général,* I, p. 30 ss., nos 14 ss., 41 [temple tétrastyle], 109; de plus Arès et Aphrodite, Tychè, etc. — Sur le culte de Zeus Stratios, cf. § 10. — L'ἑορτή Καλανδῶν, qui est une vieille fête orientale devenue romaine, était encore célébrée à Amasie du temps de l'évêque Astérius (cf. *Revue de philologie,* 1897, p. 148 s.).

([2]) *Recueil général,* I, p. 29, n° 8 (Bronze de Trajan).

([3]) Inscr. 109; cf. *infra*, p. 167.

([4]) Inscr. 143.

([5]) La première église construite à l'intérieur de la ville par l'évêque lui-même et où plus tard il fut enseveli (cf. *Act. SS.*, April., III, p. XLIII et XLV; Synaxaire de Sirmond, éd. Delehaye, p. 632, 10). — Les reliques de S. Hésychius le Confesseur, déposées dans un sarcophage, se trouvaient aussi à Amasie dans un θυσιαστήριον, où elles avaient été transportées en 792 par l'évêque Théophylacte (*Act. SS.*, Mars, I, p. 879; Synaxaire de Sirmond, p. 516, 21). — D'après Procope (*De aed.*, III, 7), Justinien ἐν τῇ Ἀμασείᾳ τὰ πλεῖστα τῶν ἱερῶν ἀνενεώσατο χρόνῳ πεπονηκότα πολλῷ.

([6]) Inscr. 101, cf. 102.

([7]) Eutychius, patriarche de Constantinople († 582), était avant son élection archimandrite d'un couvent d'Amasie appelé τὸ μοναστήριον τοῦ ἁγίου Ἰωάννου ἐν ἀκροπόλει (*Act. SS.*, April., I, p. LXIX et LXXII). — Un πτωχοτροφεῖον est mentionné par S. Basile, *Epist.*, p. 235 (= Migne, *P.G.*, XXXII, p. 593).

Bien que les fragments antiques réemployés dans les bâtisses modernes soient nombreux, on trouve dans la ville relativement peu de morceaux sculptés. Nous avons noté cependant dans un jardin, non loin de l'embouchure du Tersakan-Sou, un chapiteau ionique de grandes dimensions : l'abaque mesurait un mètre de côté et les volutes 40 centimètres de diamètre.

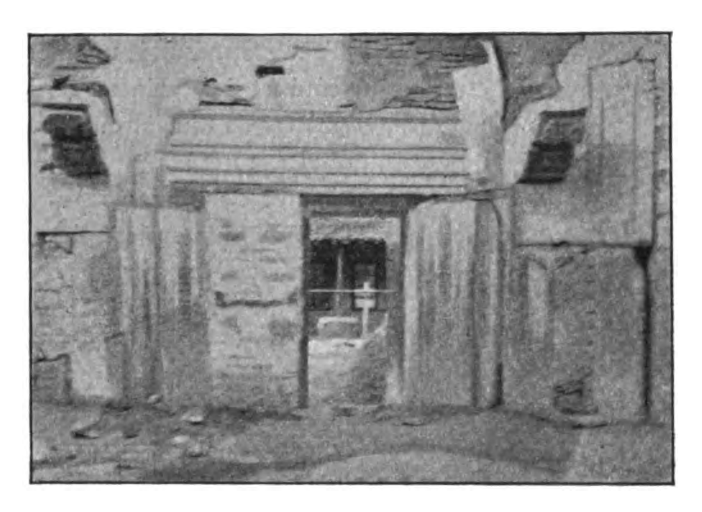


ÉPITAPHE D'UN BESTIAIRE

La rareté des monuments figurés donne une valeur particulière à un curieux bas-relief, qui fut découvert vers 1886 dans le jardin de M. Krug, près de l'Iris (1). Il décore une stèle de marbre blanc [H. 1^{m},10, L. 0^{m},60], surmontée d'un fronton accosté d'acrotères et couronné par un cercle orné d'une rosace (fig.). Au centre, on aperçoit un personnage dans l'accoutrement des bestiaires, nu, mais le torse et les bras entourés de bandelettes de cuir (*fasciae*). Un ours, qui n'est guère plus gros qu'un chien, se dresse en face de lui, et le lutteur dirige à deux mains contre la bête une arme aujourd'hui brisée, sans doute un épieu (*venabulum*). L'inscription gravée au-dessus de cette scène (n° 109) nous apprend que « Troilos, après avoir vaincu tous les ours dans le stade, vaincu lui-même par la fièvre, descendit chez

(1) Nous l'avons publiée déjà dans la *Festschrift für Otto Hirschfeld*, 1903, p. 275, avec un commentaire, dont nous reproduisons ici quelques lignes.

les morts ». L'*ursarius* se donnait en spectacle dans toutes les provinces romaines, et on le trouve, ailleurs comme ici, représenté en face de l'animal dont il était l'adversaire professionnel ([1]). Les combats contre les grands fauves, qui dans les



PORTE D'UN MÉDRESSÉ

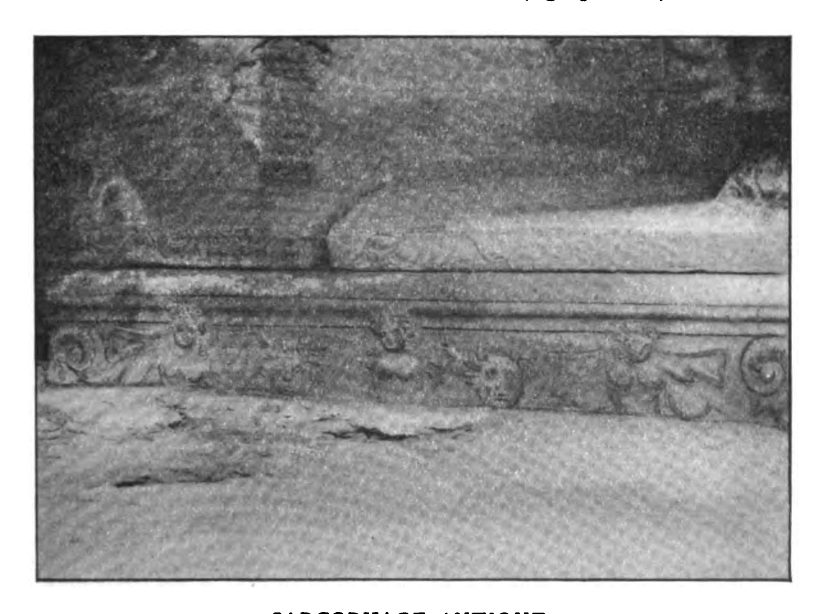
amphithéâtres de Rome passionnaient davantage le public, durent toujours être fort rares à Amasie. Peut-être y vit-on figurer parfois quelque panthère du Taurus ou quelque lion de Syrie, mais les sangliers, les loups et les ours étaient certainement ainsi que les taureaux de combat, opposés beaucoup plus fréquemment aux bestiaires. Les ours n'ont pas disparu des forêts du Pont ([2]),

([1]) En Germanie près de Birten (*CIRhen.*, 211); en Épire à Apollonie (Patsch, *Das Sandschak Berat in Albanien*, Vienne, 1904, p. 158, fig. 126). Cf. Baumeister, *Denkmäler*, p. 2105, fig. 2354; Daremberg et Saglio s. v., *Bestiae*, fig. 835, etc. — Cf. aussi Audollent, *Defixion. tabulae*, n° 247.

([2]) Van Lennep, *Travels in Asia Minor*, I, p. 318 ss.; II, p. 30 ss., raconte précisément des chasses à l'ours auxquelles il prit part près de Tokat. — On conserve un grand ours empaillé au collège de Mersivan.

pas plus que de ses vallées la fièvre, et celle-ci est restée, comme du temps de Troilos, plus dangereuse que ces paisibles frugivores.

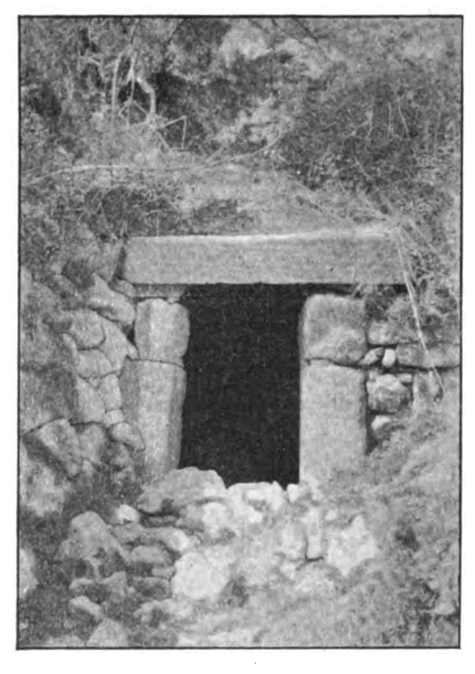
A l'extrémité de la ville, sur la route de Tokat, d'énormes blocs de marbre blanc, arrachés à un édifice romain, soutiennent les murailles délabrées d'un vieux médressé (fig. p. 168). Les mon-



SARCOPHAGE ANTIQUE

tants et le linteau de la porte sont formés de trois fragments d'architrave portant une dédicace à Marc Aurèle (Inscr. 97); un quatrième a été transporté dans la citadelle (p. 157). D'autres débris de l'entablement et de la corniche sont encastrés dans la maçonnerie turque. Dans une salle octogonale, contiguë à cette école, un sarcophage antique a été sauvé de la destruction parce qu'on y a déposé le corps du conquérant Houlfet-Ghazi (fig.). Bien qu'à demi enfoui dans le sol et mal éclairé dans la pénombre du turbé, il frappe par l'élégance de son ornementation. Le couvercle

est muni aux angles d'acrotères, et sur les quatre faces une bande plate est décorée de rinceaux. La cuve [Long. 2m,06, Larg. 0m,82] porte aux quatre coins des têtes de bélier, et sur les côtés des Amours ailés, soutenant des guirlandes, alternent avec des têtes de Méduse. Les qualités artistiques de ce travail semblent devoir le faire attribuer au début de notre ère, où nous reporte aussi le style de la décoration ([1]).



GROTTE DES NYMPHES

C'est à une époque plus tardive qu'appartient un autre sarcophage, qui sert de bassin au lavoir public de *Ziaret,* bourg musulman en aval d'Amasie. Comme elle était trop longue pour sa nouvelle destination, on a coupé la cuve aux deux tiers de sa longueur. Elle est richement ornée de pampres, chargés de grappes, entre des colonnes où s'enroulent des branches de lierre.

A une heure environ en amont d'Amasie, sur la rive gauche du Yéshil-Irmak, au lieu dit *Altyghin,* un véritable ruisseau s'échappe d'une petite grotte naturelle creusée dans le calcaire. L'orifice en était fermé par une porte qui a été reconstituée tant bien que mal par le propriétaire du lieu. On y lisait une dédicace (Inscr. 96)

([1]) Cf. Altmann, *Architectur und Ornamentik der antiken Sarkophage,* Berlin, 1902, p. 60 ss.

« Aux grandes déesses, les Nymphes » avec la recommandation pieuse « Vous qui approchez de ce lieu, approchez-en dévotement » (fig.) et vraiment ce n'est pas sans quelque vénération que nous y pénétrâmes. L'onde limpide, avant d'aller se perdre dans le fleuve voisin, entretenait une fraîcheur délicieuse dans un verger où mûrissaient en abondance des cerises vermeilles — le fruit rapporté par Lucullus de Cérasonte. L'action bienfaisante de ce ruisselet sur la végétation, aussi bien que le phénomène de cette source abondante jaillissant comme par miracle de la pierre, durent faire adorer de tout temps les divinités protectrices de cet antre rustique. La Grèce a souvent consacré des grottes aux Nymphes, mais les paysans du Pont, s'ils ont appris d'elle le nom de ces déesses, ne lui ont pas emprunté l'usage de rendre un culte aux eaux fécondantes. Longtemps avant l'époque historique elles passaient sans doute pour sacrées aux yeux des indigènes, et le mazdéisme, que pratiquaient les souverains du Pont, divinisait les lacs et la mer aussi bien que les sources ou les rivières (1). L'Iris recevait des offrandes à Amasie (2), comme l'Euphrate à la frontière d'Arménie (3).

§ 10. — LE TEMPLE DE ZEUS STRATIOS (4). Le vendredi 27 avril, nous entreprîmes une excursion à *Ebimi,* où l'on nous avait signalé des antiquités. Un étroit sentier gravit dans la ravine d'un torrent la côte escarpée qui borde vers l'est la gorge d'Amasie, et il permet d'atteindre en deux heures le sommet du mont Lokman à neuf cents mètres au-dessus du Yéshil-Irmak. De

(1) Cf. mes *Mon. myst. de Mithra,* t. I, p. 104 ss.

(2) Cf. Roscher, *Lexikon,* s. v. *Iris,* col. 357 ; Babelon et Reinach, p. 31, nº 23.

(3) *Rev. archéol.,* 1905, I, p. 30; cf. *Byzant. Zeitschrift,* 1905, p. 58.

(4) Une partie de ce paragraphe a déjà paru dans la *Revue de l'histoire des religions,* XLIII, 1901, p. 47 ss. (Le Zeus Stratios de Mithridate).

là le regard peut suivre d'une part le cours du fleuve, qui coule dans un défilé profond vers le nord, et vers l'est découvrir par dessus les hauteurs d'Amasie toute la cuvette du Soulou-Ova jusqu'à Mersivan. Le chemin serpente alors sur les hauteurs, et, à une petite lieue de la cime, traverse le yaïla de *Yeni-Keuï*. Le village d'hiver s'abrite dans un vallon au nord-est de la montagne. Un vieux cimetière près de ce yaïla contenait l'épitaphe d'un enfant, datée de l'an 237 (n° 139). Au delà, le sentier contourne, au-dessus de la vallée de l'Iris, un cirque de montagnes arides, ravinées par les eaux, où le rocher nu, un beau marbre rouge, affleure par endroits. Des genévriers rabougris et des buissons d'épines sont la seule végétation de ces hauteurs stériles. Enfin, au bout d'une heure de marche, on descend sur le versant opposé, et Ebimi apparaît sur un coteau bien arrosé, exposé au midi. C'est un village de cent vingt maisons, solidement bâties suivant la mode du pays en gros cailloux et en pierres brutes superposées sans mortier et surmontées d'une plate-forme en terre battue et roulée, étendue sur des madriers que soutiennent de grosses poutres verticales. Les habitants, qui se montrèrent fort hospitaliers, appartiennent à la secte des Kizil-Bash.

On ne nous avait pas trompé à Amasie : Ebimi contenait des inscriptions d'un haut intérêt (nos 140 ss.) qu'on nous dit provenir d'une éminence située à une demi-lieue à l'ouest du village. Elle attire immédiatement le regard, car, dans ce pays dénudé, son sommet est couronné d'un bouquet de grands pins. Les paysans des alentours ont pour ces vieux arbres un respect superstitieux, et ils se gardent, comme du temps du paganisme, d'y mettre la cognée [1]. Ce lieu, qu'ils appellent en turc *Beuyuk*

---

[1] Cf. S. Reinach, *Chroniques d'Orient*, I, p. 157 : Inscription de Divlit, près de Koula, en Lydie : Ἐπειδὴ κατὰ ἄγνοιαν ἐκ τοῦ ἄλσους ἔκοψα δένδρα θεῶν Διὸς Σαβαζίου καὶ Ἀρτέμιδος Ἀναείτις κολασθεὶς.. « Les habitants turcs de Santal près de Divlit croient encore que celui qui coupe du bois est puni par quelque

Evlia, est en effet considéré comme sacré, et ils prétendent qu'un santon y est enseveli ([1]). Chaque année au mois de mai ([2]), ils se réunissent sur cette hauteur déserte, y égorgent des poules et des moutons, et y festoient joyeusement en l'honneur du prophète Élie *(Profît Iliyâ)*, qui, ici comme à Tachna (p. 129), a pris sous son patronage une vieille fête populaire du paganisme ([3]).

Ce lieu était singulièrement propice à l'établissement d'un culte. Une ascension aisée conduit au faîte d'un mamelon arrondi, d'où la vue embrasse un panorama immense. Vers le nord celui-ci est borné par les sommets neigeux de l'Ak-Dagh et les crêtes de la haute chaîne côtière, mais dans les autres directions, on voit se succéder à l'infini, comme les vagues d'une mer pétrifiée, les rangées de montagnes parallèles qui forment les assises du plateau anatolique.

Le sommet, qui atteint 1350 mètres de haut, a la forme d'une cône aplati, et il était autrefois couronné d'un mur, dont on peut suivre la trace sur tout le pourtour, et qui dessine une circonférence d'environ 250 mètres de diamètre. Ce mur d'enceinte est surtout bien conservé au sud-ouest, où la pente plus rapide du

---

maladie. » Une survivance analogue aurait été constatée à Salamine dans l'île de Chypre. Nous aurons l'occasion d'en signaler d'autres exemples.

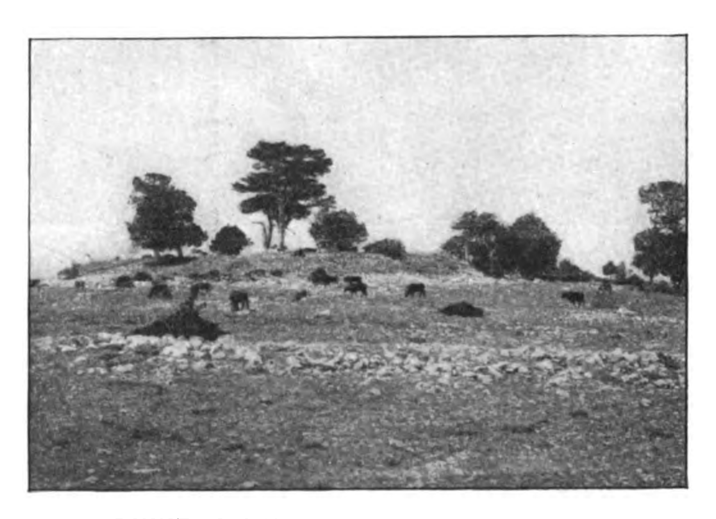
([1]) Un saint musulman a pareillement succédé au Jupiter Dolichénus sur le sommet du Tell-Duluk en Commagène ; cf. Puchstein, *Reise in Nord-Syrien*, p. 400.

([2]) C'est du moins ce que j'ai noté, mais la fête d'Élie se célèbre dans l'église orthodoxe le 20 juillet.

([3]) De même à Venasa en Cappadoce, on célébrait à l'époque chrétienne une panégyrie sur la montagne, où l'on avait adoré précédemment le « Zeus céleste » sans doute identifié à Baal-Šammin et à Ahura-Mazda ; cf. Ramsay, *Church in the Roman empire*, pp. 142, 457. — [On the subject of the survival of ancient cults through Christian into modern times, cf. Ramsay, *The permanent attachment of religious veneration to special localities*, in the Trans. of Oriental Congress in London, 1892, p. 381 ff. — A.]

terrain a nécessité d'épaisses substructions. Au centre du cercle ainsi délimité, s'élève un tertre carré d'une quarantaine de mètres de côté, qui recouvre évidemment une construction : des fragments de corniche et des débris de marbre taillé sont encore épars sur le sol (fig.).

Que le monument qui se dressait sur cette hauteur fût un édifice religieux, c'est ce qui ressort aussi bien de sa disposition



RUINES DU TEMPLE DE ZEUS STRATIOS

que de sa position. On reconnaît dans l'enceinte circulaire le περίβολος, qui marquait la limite du terrain consacré. Le tertre du milieu cache peut-être les ruines d'un temple, mais ses dimensions relativement restreintes, comme sa forme carrée, rendent beaucoup plus probable, qu'il marque l'emplacement d'un autel monumental, analogue à celui de Zeus Soter sur l'acropole de Pergame.

La preuve écrite qu'un culte organisé était pratiqué en ce lieu nous fut fournie par un grand piédestal, qui fut exhumé sous nos yeux de l'enclos sacré (n° 142). Resté autrefois *in situ* sur la

montagne, il avait attiré l'attention d'un voyageur, et les villageois l'avaient aussitôt enfoui craignant qu'on ne vînt profaner le tombeau de leur saint. Ce ne fut pas sans peine qu'on put retrouver et déterrer à grand renfort de perches et de cordes le pesant bloc de marbre. Il portait une dédicace de Cnéus Claudius Philon, prêtre à vie (ἱερεὺς διὰ βίου). Le nom même de la divinité qu'il servait, nous fut révélé par deux inscriptions d'Ebimi (n[os] 140-141) consacrées Διὶ Στρατίῳ. Ce temple de Zeus Stratios semble avoir été administré en l'an 100 de notre ère par des « synarchontes », et comptait dans son clergé des « néocores ».

Les prêtres, leurs serviteurs, et les fidèles groupés autour du sanctuaire paraissent avoir formé autrefois une agglomération importante. Un monticule qui s'élève à l'ouest de l'enceinte sacrée, était autrefois couvert de constructions, dont les débris jonchent le sol, et les paysans vont chercher dans ces ruines des antiquailles et des monnaies. Dans ces lieux aujourd'hui déserts, se célébraient jadis des fêtes brillantes accompagnées de représentations dramatiques. Un certain Gémellos, dont nous avons retrouvé l'épitaphe à Ebimi ([1]), nous y apprend qu'après avoir débité bien des rôles au théâtre et pâti sur bien des chemins, il a quitté la scène du monde : « Ma bouche ne profère plus de paroles, le bruit des applaudissements n'arrive plus à moi, j'ai payé ma dette à la nature et je m'en suis allé ; tout cela n'est que poussière ». Celui qui exprime au passant cette philosophie désabusée était certainement un membre de la « compagnie universelle », d'artistes dionysiaques, formée sous Hadrien ([2]), dont les troupes allaient de jeux en jeux représenter les pièces de leur répertoire devant les foules accourues de toutes parts. Gémellos était sans doute,

---

([1]) N° 143. L'inscription est reproduite et commentée dans la *Festschrift für Otto Hirschfeld*, p. 278.

([2]) Foucart dans Daremberg et Saglio s. v., *Dionysiaci artifices*, p. 248.

lui aussi, venu prêter son concours à quelque panégyrie, quand la mort interrompit sa tournée, et un camarade enterra le vieil acteur à l'ombre du sanctuaire.

Le culte que nous trouvons célébré ici sous l'Empire avec tant d'éclat, est antérieur à la domination romaine. En l'an 81 avant notre ère, après avoir chassé les garnisons romaines de toute la Cappadoce, Mithridate, raconte Appien (1), offrit à Zeus Stratios un sacrifice traditionnel sur une haute montagne : « On en surmonte le sommet d'une cime plus élevée, faite d'un entassement de bois, que les rois sont les premiers à apporter. On entoure ce bûcher d'un autre plus bas, disposé en cercle. En haut on va placer du lait, du miel, du vin, de l'huile et des aromates de toute espèce ; sur le sol on dépose du pain et des mets pour le banquet sacré de l'assistance. Ce genre de sacrifice est accompli aussi à Pasargades par les rois de Perse. On allume le bûcher, il s'enflamme, et ce grand foyer est visible en mer à une distance de plus de mille stades. On dit même que l'atmosphère est si ardente qu'on ne peut s'approcher du lieu durant de longs jours. Voilà le sacrifice qu'offrit Mithridate selon le rite de ses aïeux. »

Le même historien nous apprend encore (2) qu'en l'an 73, au moment d'entrer en Paphlagonie, le roi renouvela « le sacrifice usuel à Zeus Stratios » et qu'il immola en même temps des victimes à Poseidon : un char attelé de chevaux blancs fut précipité dans la mer (3).

Le Zeus des armées était la divinité protectrice de la capitale du Pont aussi bien que de ses rois. Outre le temple que nous venons de décrire, il en possédait un second, on s'en souviendra, sur

(1) Appien, *Mithr.*, c. 65 ; cf. Th. Reinach, *Mithridate Eupator*, p. 28. La source d'Appien paraît être Nicolas de Damas (*ibid.*, p. 445).

(2) *Ibid.*, c. 70.

(3) Sur ce sacrifice au Pont Euxin, cf. mes *Mon. myst. de Mithra*, I, p. 105, n. 2.



le territoire de la cité au bord de la plaine Chiliocomôn (p. 146). La coïncidence est d'autant plus remarquable qu'aucune autre trace de son culte n'a été relevée dans le reste du pays. De plus, dans une inscription mise au jour à Athènes, on voit quatre citoyens d'Amasie faire en commun une consécration au Zeus Stratios (1). Enfin, certains bronzes d'Amasie portent l'image d'un autel flamboyant à côté duquel on distingue un ou deux arbres. Parfois l'autel est surmonté d'une aigle éployée ou d'un quadrige (2). Cavedoni (3) a déjà mis ce type monétaire en rapport avec le sacrifice qu'Appien fait offrir par Mithridate. La découverte des ruines du Beuyuk-Evlia me paraît donner à cette conjecture une vraisemblance nouvelle. Le grand autel figuré sur les monnaies est celui qui se dressait au centre de l'enceinte sacrée; l'arbre est une représentation abrégée du bois sacré qui l'entourait (4). Les pins, qui croissent encore sur la cime de la montagne, sont les derniers rejetons de ceux que vénéraient les anciens. L'aigle éployée est un emblème ordinaire de Zeus, et la présence du quadrige me paraît devoir être expliquée par ce mythe célèbre des mages d'Asie Mineure, suivant lequel le Dieu suprême conduit un char attelé de quatre chevaux, symboles des quatre éléments (5).

---

(1) *CIA*, III, 201 : Ἀγαθῆι Τυχῃ · Διὶ Στρατί[ῳ] Δίοτιμος, Ὑψικράτης, Δρόσερος, Σευῆρος, οἱ Ἀμασεῖς.

(2) Warwick Wroth, *B. M. Catalogue of Greek coins, Pontus, Paphlagonia,* p. 8 ss., et pl. II; cf. p. XVII ss.; Babelon et Reinach, *Recueil général*, p. 32 ss., nos 32, 53 ss.

(3) Cavedoni, *Bull. Corr. arch.*, 1840, p. 70.

(4) Il y avait pareillement des arbres sacrés près des autels du Jupiter Στράτιος, à Héraclée (*infra*, p. 180, n. 1) et à Labranda (Hérod., V, 119).

(5) Dion Chrys., *Orat.*, XXXVI, § 9. Cf. mes *Mystères de Mithra*, t. II, p. 60. — L'explication de M. Warwick Wroth, qui voit dans l'aigle et le quadrige une allusion à l'apothéose d'un empereur, nous paraît bien peu vraisemblable.

Quel était, en effet, ce « Jupiter des armées » (στάρτιος) en l'honneur duquel les souverains du Pont, à l'imitation de leurs ancêtres iraniens, avaient coutume de célébrer la cérémonie grandiose décrite par Appien, et que vénérait spécialement Amasie? Est-il, comme on l'a cru, un simple substitut d'Ahoura-Mazda, défenseur des Achéménides? Pour déterminer sa véritable nature, il importe tout d'abord d'établir à qui s'applique dans la religion antique l'appellation que nous trouvons ici usitée.

Un premier point est certain : le Zeus Stratios n'est pas à l'origine une divinité hellénique. Le souverain de l'Olympe n'était point en Grèce le protecteur spécial des soldats. Le métier des armes avait d'autres patrons, Athéna ou Arès ([1]), auxquels on donnait parfois l'épithète de στράτιος, στρατία. Hérodote, venant à mentionner le temple de Labranda dont nous parlerons dans un instant, remarque que les Cariens sont, à sa connaissance, le seul peuple qui offre des sacrifices au Zeus Stratios ([2]); et en effet dans aucune cité grecque on ne voit le maître des dieux invoqué sous ce nom ([3]).

Donc, à l'époque d'Hérodote, le seul lieu où fut adoré le Zeus Stratios était Labranda en Carie ([4]), et, malgré son titre hellé-

---

([1]) Les témoignages sont, à la vérité, assez tardifs : Arès Stratios, Plut., *Amator.*, 14, 757 D : θεὸς 'Ενυάλιος καὶ Στράτιος; *Etym. magn.*, s. v. Στράτιος · Ἄρης καὶ Ζεύς; Synes., *De regno*, p. 23 C : θεὸν τὸν στράτιον; cf. Wentzel, *Epikleseis*, II, 9 — Athéna στρατία : Luc., *Dial. meretr.*, 9, § 1; Plut., *Praecep. ger. reip.*, 801 E; Eustath., *ad Iliad.*, B, 118; Nicetas, *ap.* Studemund, *Anecd. graeca*, I, 276. — L'Aphrodite στρατία est une divinité barbare (Preller-Robert, *Gr. Myth.*, I, 347, n. 3; 357).

([2]) Hérod., V, 119 : Μοῦνοι δὲ τῶν ἡμεῖς ἴδμεν, Κᾶρές εἰσι οἳ Διὶ Σρατίῳ θυσίας ἀνάγουσι.

([3]) La dédicace d'Athènes, *CIA*, III, 143, est due à des étrangers, comme les nos 141, 201 (cf. *infra*, p. 180, n. 2).

([4]) Hérod., *l. c.*; cf. Strabon, XIV, 2, § 23, 659 C; Élien, *Nat. anim.*, XII, 30 : des poissons apprivoisés se trouvent dans le temple de Zeus Labran-

nique, ce Jupiter était resté tout à fait barbare : les monuments qui nous ont conservé son image ne laissent à cet égard aucun doute ([1]). Dans un sanctuaire, entouré d'un bois de platanes, se dressait son idole androgyne, barbue, mais la poitrine couverte de mamelles, tenant d'une main la lance et de l'autre la double hache, symbole de la foudre. C'est sous cet aspect étrange qu'était encore représentée sous l'empire romain l'antique divinité nationale des tribus belliqueuses qui peuplaient les montagnes de la Carie.

Le culte du Zeus militaire prit une extension nouvelle durant les luttes qui suivirent le partage de l'empire d'Alexandre. Eumène, livré par ses troupes à Antigone (316 av. J.-C.), s'adressa à ses soldats, s'il faut en croire Plutarque, en invoquant Zeus Stratios et les dieux tutélaires des serments ([2]). Eumène gouverna, comme on sait, la Cappadoce et la Paphlagonie, et c'est dans le nord de l'Asie-Mineure que la divinité, qu'il honorait spécialement, continua d'être vénérée. Suivant Arrien ([3]), on voyait à Nicomédie une statue admirable du sculpteur indigène Dédale ou plutôt Doedalsès, celle de Zeus Stratios, et celui-ci paraît être figuré sur les monnaies des rois de Bithynie, appuyé sur une haste et tenant une couronne ([4]). Sur la côte du Pont, non loin

---

deus : τιμᾶται καλούμενος Κάριός τε καὶ Στράτιος· πρῶτοι γὰρ οἱ Κᾶρες ἀγορὰν πολέμου ἐπενόησαν. — Dédicaces de Mylasa Διὶ Στρατίῳ, Lebas-Waddington, 342, 343; cf. *Mittheil. Inst. Athen.*, XV, p. 268, nº 20 : Ἱερεὺς Διὸς Στρατείου καὶ Ἥρας.

([1]) Cf. Foucart, *Associations religieuses chez les Grecs*, p. 105 ss. et Höfer dans Roscher, *Lexikon*, s. v. *Labrandeus*.

([2]) Plutarque, *Vit. Eumen.*, 17 : Πρὸς Διὸς Στρατίου καὶ θεῶν ὁρκίων.

([3]) Arrien, *apud* Eustath., *Comm. in Dionys. Perieg.*, v. 793 = *FHG.*, III, 594, fr. 41 : Καὶ δημιουργόν τινα ἱστορεῖ παρὰ Βιθυνοῖς Δαίδαλον καλούμενον, οὗ ἔργον ἐν Νικομηδείᾳ γενέσθαι θαυμαστὸν ἄγαλμα Στρατίου Διός.

([4]) C'est ce qu'a supposé Overbeck, *Kunstmythol.*, I, p. 60 ss., et confirmé Th. Reinach, *L'Histoire par les Monnaies*, 1902, p. 191.

d'Héraclée, se dressaient, au dire de Pline ([1]), des autels du Jupiter Stratios à côté de chênes séculaires qui passaient pour avoir été plantés par Hercule. Une inscription découverte à Athènes est dédiée au même dieu par deux citoyens de Germanicopolis ([2]), d'où l'on peut inférer qu'il avait aussi un temple dans cette ville, l'ancienne Gangres. Enfin à Amastris, qui fut fondée par une nièce du dernier roi de Perse, on trouve comme divinité poliade un Zeus Στρατηγός, qui semble apparenté de très près à notre Στράτιος ([3]).

Voilà, je pense, tout ce que les textes anciens nous apprennent ([4]) sur le dieu auquel Mithridate sacrifiait suivant les rites mazdéens. Du temps d'Hérodote, le Zeus Stratios n'est qu'un Jupiter barbare, adoré par les Cariens; après les conquêtes d'Alexandre, son culte se répand dans l'Asie-Mineure septentrionale. Peut-être est-ce parfois, comme à Labranda, quelque déité indigène à demi hellénisée, mais il a pris aussi un caractère nouveau, très remarquable. Dès le règne d'Eumène, ce protecteur céleste des armées est en même temps celui des rois qui les commandent et par là même celui de l'État. Il est l'ancêtre des

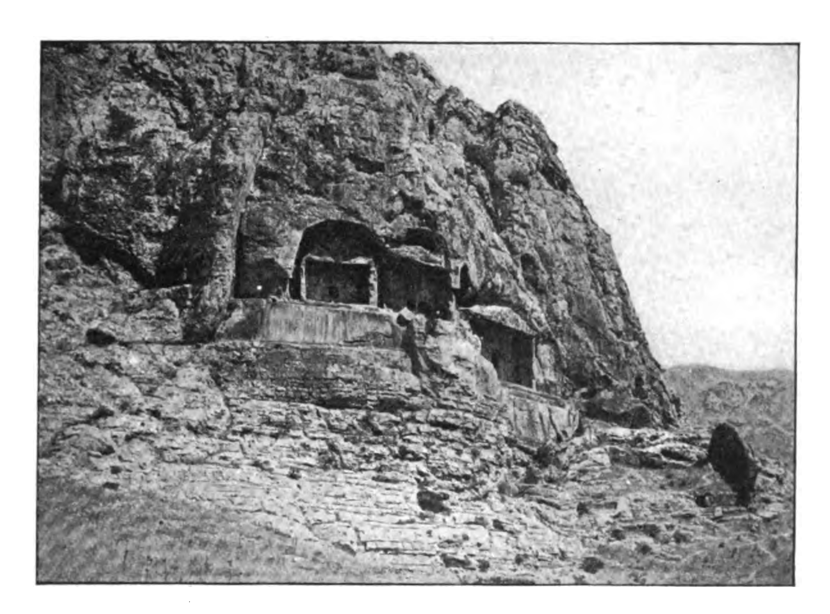
([1]) Pline, *Nat. hist.*, XVI (89), 239 : *In Ponto citra Heracleam urae sunt Iovis* Στρατίου *cognomine ; ibi quercus duac ab Hercule satae.*

([2]) *CIA*, III, 141 : Ἀγαθῆι Τύχῃ | [Διί] | Στρατίῳ | [Πολ]έμων καὶ | [Δομ]ετιανός | [Γερμ]ανικοπο[λῖται] καὶ Α... | .. εὐχῆς χ[άριν].

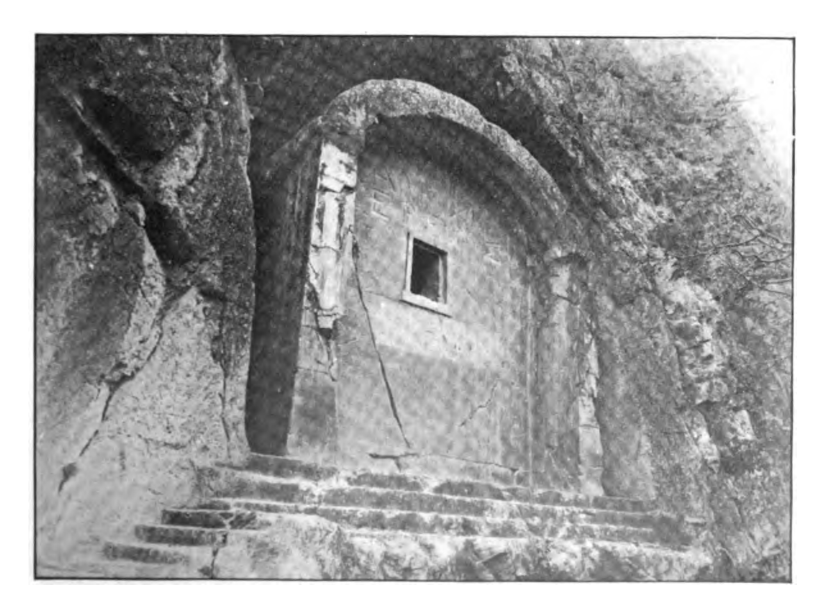
([3]) Dédicace Διὶ Στρατηγῷ καὶ Ἥρᾳ τοῖς πατρίοις θεοῖς καὶ προεστῶσιν τῆς πόλεως, *Inscr. gr. Rom.*, III, nº 89. — Ζεὺς Στρατηγός sur les monnaies d'Amastris, Babelon et Reinach, *Recueil général*, I, p. 139, nºs 31 ss. — Il est probable que ce Zeus Stratégos est un substitut d'Ahoura-Mazda.

([4]) Les autres passages où le Zeus Stratios est nommé n'ajoutent rien à nos connaissances. Le traité *De mundo* attribué à Aristote, mais qui date du Ier siècle après J.-C., mentionne (c. 7) parmi les épithètes de Zeus celles de στράτιος καὶ τροπαιοῦχος, ce qu'Apulée, *De mundo*, 37, traduit : *Iupiter est militaris... tropaeophorus*. Le pseudo-Aristote est la source de Pollux, *Onom.*, I, 24 : (θεοὶ) στράτιοι τροπαιοῦχοι. Cf. aussi Hesych. : Στράτιον ... ἐπίθετον Διός (d'après Hérodote) et *Etym. magn.* : Στράτιος · Ἄρης καὶ Ζεύς.

TOMBEAUX RUPESTRES D'AMASIE



TOMBEAUX DE L'OUEST



AÏNALI-MAGHARA

dii militares révérés dans les camps romains; il est aussi le successeur naturel d'Ahoura-Mazda, à qui, dans leurs inscriptions, les Achéménides rendent constamment grâces de leurs victoires, que sa volonté toute-puissante accorde ou refuse. Ce n'est certainement pas par une coïncidence fortuite que nous constatons la présence d'un culte de Zeus Stratios à la fois à Héraclée, longtemps le chef-lieu d'une principauté indépendante, à Nicomédie, la capitale de la Bithynie, à Gangres, celle de la Paphlagonie, et à Amasie, celle du Pont.

Quelle semble être en réalité l'histoire du Zeus Stratios révéré par la dynastie des Mithridate? Peut-être était-il à l'origine la divinité locale de quelque tribu indigène de la vallée de l'Iris, qui s'assemblait pour l'adorer sur le sommet d'une montagne voisine ([1]). A leur arrivée dans le pays, les colons grecs auraient alors, suivant une coutume constante, transformé cette divinité barbare en un Zeus guerrier. Puis, quand une maison d'origine iranienne fonda un royaume dans cette région, elle aurait prétendu reconnaître dans ce Zeus son Ahoura-Mazda, et lui aurait offert des sacrifices nouveaux, imités de ceux qu'accomplissaient les monarques perses. La nature du dieu serait donc composite; elle serait formée d'une réunion des trois éléments, pontique, grec et iranien, dont la combinaison caractérise la religion comme la civilisation de ces contrées. Peut-être aussi le culte militaire du Zeus Stratios fut-il fondé par les dynastes du Pont

([1]) Le culte des hauteurs remonte dans le nord de l'Asie Mineure à une très haute antiquité, comme dans les pays sémitiques; cf. Arrien, *FHG*, III, 592, n° 30 : Ἀνιόντες εἰς τὰ ἄκρα τῶν ὀρῶν Βιθυνοὶ ἐκάλουν Πάπαν τὸν Δία καὶ Ἄττιν τὸν αὐτόν. Temples sur l'Olgassys en Paphlagonie; Strabon, XII, 3, 40, p. 562 C. — Il s'est perpétué jusqu'à nos jours dans les pratiques de la religion populaire, notamment dans celles de la secte des Kizil-Bash, absolument comme en Syrie; cf. Curtiss (trad. Baudissin), *Ursemitische Religion im Volksleben*, p. 149 ss., 303 ss., et en général, Andrian : *Der Höhencultus asiat. und europ. Völker*, Vienne, 1891.

dans leur nouvelle capitale, Amasie, en l'honneur du protecteur céleste qui avait assuré le succès de leurs armes. Certainement, à l'époque romaine, l'influence grecque est devenue prédominante dans ce culte, et les titres sacrés que mentionnent les inscriptions (ἄρχοντες, νεώκοροι, ἱερεὺς διὰ βίου), comme les formules de celles-ci, ne distinguent pas le temple d'Ebimi de ceux de l'Ionie ou de l'Hellade. On y représentait les drames classiques comme à Éphèse ou à Pergame. A la vérité, nous ignorons complètement quel rituel y était en usage, et si un jour on y trouvait quelque règlement religieux des sacrifices ou des fêtes, il montrerait, sans doute, une association aussi étrange d'éléments iraniens et helléniques que le fait l'acte de fondation du sanctuaire élevé sur le Nemroud-Dagh par Antiochus de Commagène ([1]).

Certainement l'offrande pompeuse de Mithridate à Zeus Stratios présente avec les pratiques mazdéennes d'indéniables affinités. Ce foyer gigantesque, allumé par le roi, est une sorte de grossissement des pyrées qui brûlaient perpétuellement dans les temples des sectateurs de Zoroastre ([2]). L'habitude de sacrifier à Zeus sur le sommet des montagnes est déjà signalée chez les Perses par Hérodote ([3]), et, comme les souverains du Pont, les mages de Cappadoce offraient à la divinité de l'huile, du lait et du miel ([4]). Le vin, qui leur est adjoint, remplace en Occident le *haoma*, dont le jus enivrant joue un rôle important dans la liturgie

---

([1]) Michel, *Rec. inscr. gr.*, nº 735.

([2]) Voyez en général Rapp, *Z.D.M.G.*, XX, p. 86 ss. Cf. aussi Dion Chrys., *Or.*, XXXVI, § 40 (II, p. 11, ed. von Arnim) : (Ζωροάστρην) Πέρσαι λέγουσιν ἐν ὄρει τινὶ ζῆν, ἔπειτα ἀφθῆναι τὸ ὄρος πυρὸς ἄνωθεν πολλοῦ κατασκήψαντος συνεχῶς τε κάεσθαι· τὸν οὖν βασιλέα σὺν τοῖς ἐλλογιμωτάτοις τῶν Περσῶν ἀφικνεῖσθαι πλησίον, etc.

([3]) Hérod., I, 131. Cf. mes *Mystères de Mithra*, I, p. 6.

([4]) Strabon, XV, 3, § 14, p. 733 C : Ἀποσπένδοντες ἔλαιον ὁμοῦ γάλακτι καὶ μέλιτι κεχραμένον.

mazdéenne (1). Si l'on prend en considération toutes ces analogies, on sera disposé à admettre que la cérémonie accomplie par Mithridate est vraiment, comme l'affirme Appien, imitée de celle que pratiquaient les monarques perses à Pasargades. Ce serait même l'un des plus anciens exemples certains du sacrifice non sanglant, resté le seul usité dans le rituel avestique (2).

Où ce sacrifice a-t-il été offert par le prince victorieux? Il est bien tentant de reconnaître dans le Beuyuk-Evlia la haute montagne dont nous parle Appien, dans l'autel central, le sommet où l'on entassait le bois destiné à être consumé, dans l'enceinte circulaire l'endroit marqué pour le second bûcher. Mais un mot du texte de l'historien grec paraît s'opposer à cette localisation. Le foyer, nous dit-il, pouvait être aperçu des navigateurs à plus de mille stades. Or, Ebimi est séparé de la mer par toute l'épaisseur de la chaîne côtière. Il semble donc que ce pyrée grandiose n'ait point été allumé dans le temple même du Zeus Stratios, mais plus près du Pont-Euxin, sans doute à proximité du camp où était réunie l'armée (3).

Ce n'est là qu'une des moindres incertitudes dont est encore enveloppée l'histoire d'un culte qui au IIe siècle avant notre ère paraît avoir été pratiqué par les souverains d'au moins trois

(1) Cf. sur ce point mes *Mystères de Mithra*, I, p. 147, 197. — Pour le repas sacré qui termine la cérémonie, cf. *ibid.*, p. 320, n. 8. — Pour l'emploi des aromates, il suffira de renvoyer à Hérod., VI, 97 (λιβανωτοῦ τριήκοσια τάλαντα... ἐθυμίησε).

(2) Cf. Darmesteter, *Le Zend Avesta*, III, p. LXVIII.

(3) Appien ne donne aucune indication précise, mais la phrase du c. 65 : Γίνεται τοῖς πλέουσι καταφανής, aussi bien que le début du c. 70 : Ἀπόπειραν τοῦ ναυτικοῦ ποιησάμενος ἔθυε τῷ στρατίῳ Διὶ... καὶ Ποσειδῶνι ἅρμα καθεὶς εἰς τὸ πέλαγος, ἐπὶ Παφλαγονίας ἠπείγετο, prouvent que la montagne dont il est question doit être cherchée dans le Pont et à proximité de la côte. Je croirais volontiers qu'il s'agit de l'Ak-Dagh, le sommet le plus élevé du pays (cf. *supra*, p. 147).

royaumes asiatiques, la Bithynie, la Paphlagonie et le Pont. Seules des découvertes nouvelles pourront nous apprendre quelles furent son origine et ses destinées, et il est à souhaiter que des fouilles entreprises sur la montagne d'Ebimi permettent d'étudier en détail le sanctuaire qui la couronnait, et nous fassent ainsi mieux connaître la religion officielle de la dynastie des Mithridate.

Après une nuit passée à Ebimi dans la chambre des hôtes (*Mussafir oda*), où le chef du village nous fit servir un souper plus abondant que délicat, nous regagnâmes le 28 avril Amasie en contournant le Lokman vers le sud. Trois quarts d'heure de marche nous conduisirent au village de *Vermish*. L'épitaphe métrique qui y fut autrefois transcrite (n° 144), est aujourd'hui coupée en quatre morceaux, qui servent de bases aux poutres soutenant le toit de la mosquée. De Vermish, une descente commode nous ramena à Amasie, où nous passâmes les jours suivants à recueillir et vérifier des inscriptions.

IV. LA ZÉLITIDE ET SÉBASTOPOLIS

§ 11. D'AMASIE A ZILÉH (Carte XIII). — Le dimanche 4 avril, nous quittâmes Amasie pour gagner directement Ziléh. On suit d'abord la route de Tokat qui s'engage bientôt dans un étroit défilé, en longeant la rive droite de l'Iris. Le rocher vertical qui se dresse de l'autre côté, est entaillé horizontalement presque au niveau de la vallée. Une rainure, profonde de plus d'un mètre, creusée dans le calcaire dur, s'étend sur une longueur de près d'une lieue, et elle se poursuit par endroits sur des substructions de maçonnerie. Ce sont évidemment les restes d'un aqueduc destiné à pourvoir d'eau le quartier sud d'Amasie. Il est depuis longtemps hors d'usage, et sa première construction remonte probablement à l'antiquité ([1]).

A 1 heure 40 d'Amasie, dans un cimetière près de la mosquée de *Kapou-Kaya,* nous trouvâmes une colonne de marbre blanc portant une inscription (n° 458) de l'empereur Carus et de son fils Carin. Comme le prouve un fragment semblable copié par

([1]) Cet aqueduc a attiré l'attention de tous les voyageurs qui ont passé par ce défilé (Hamilton, I, p. 365; Perrot, p. 366 ; van Lennep, I, p. 90, qui en donne un croquis). Au temps d'Hamilton (1835) il était déjà en partie détruit. Au XVII[e] siècle, Tavernier (I, p. 10, ed. de 1679) dit : « Pour faire venir l'eau de fontaine dans la ville, on coupa autrefois une lieue de roches dures comme du marbre et ce fut un travail prodigieux. » Une légende turque l'attribue au prétendant de la fille d'un « roi d'Amasie » (van Lennep).



MM. Anderson et Munro à Tourkhal ([1]), c'est une pierre milliaire de la route d'Amasie-Gaziura-Comane; et ces modestes documents ne sont pas sans valeur pour éclaircir l'histoire confuse des souverains éphémères qui y sont nommés. En 283, Carus, qui venait d'être proclamé par les légions de Rétie et avait associé à son pouvoir, comme César, son fils Carin, vainquit en Pannonie les Sarmates et les Quades, qui avaient franchi le Danube, et se rendit de là directement en Orient ([2]) pour entreprendre contre les Perses l'expédition où il trouva la mort. C'est certainement à cette occasion qu'il fit restaurer la route d'Amasie à Comane. Ses troupes avaient sans doute été transportées en partie par la flotte de l'Euxin des bouches du Danube à Amisos, et de la côte elles gagnèrent la Mésopotamie par Amasie, Comane, Sébastée et Mélitène. On remit alors en état tout au moins un tronçon de la grande voie militaire qui reliait ces cités ([3]).

Peu après Kapou-Kaya, la route de Zéla se sépare de la chaussée de Tokat, franchit le Kavak-tchaï et traverse la plaine féconde de *Gheldinghian*, où confluent les eaux du Deli-tchaï, du Tchekerek-Irmak (Scylax) et du Tozanlu-Sou (Iris supérieur). Un pont de bois est jeté sur ce dernier fleuve au khân de *Kizildjé*. Près de là, un cimetière turc contient des colonnes et d'autres débris antiques, malheureusement sans trace d'inscriptions.

On s'engage alors entre des montagnes boisées dans la vallée de l'Iris, dont on suit la rive gauche, et l'on s'élève en lacets en face du rocher de Tchaïn-Kaya, haute paroi verticale dont la

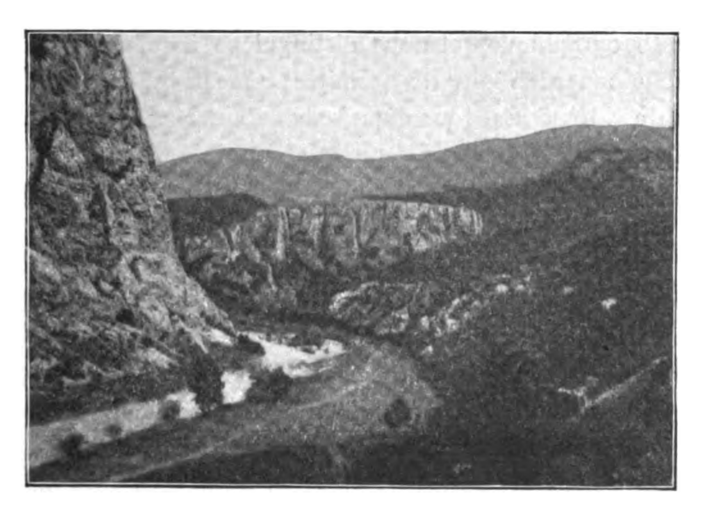
---

([1]) Inscr. 459 = *CIL*, III, Suppl. 14184, 18.

([2]) Cf. Schiller, *Gesch. der röm. Kaiserzeit*, I, p. 883, n. 3.

([3]) Il est plus difficile de préciser pourquoi Néoclaudiopolis consacra une dédicace à « Carin, fils de notre maître Carus » (Inscr. 67; cf. Anderson, *supra*, p. 91), car Carin n'accompagna pas son père en Asie Mineure, mais peut-être y fut-il envoyé temporairement, à la fin de 282, pour préparer la campagne de l'année suivante.

blancheur resplendissait au soleil (fig.). Bientôt on quitte le fleuve que l'on voit descendre de l'Orient entre deux murailles de calcaire, qui livrent entre elles un étroit passage aux eaux réunies de la Zélitide et de la Dazimonitide. Après une rude montée, on atteint le plateau d'Alty-Aghatch, dont le point culminant est à plus de mille mètres au-dessus d'Amasie. Les forêts de chênes et de pins font place à de chétifs arbustes et à de



ROCHERS DE TCHAÏN-KAYA

pauvres genévriers. La route zigzague à travers les ondulations de ce terrain aride jusqu'au village de *Badjilé*. Ses misérables huttes sont groupées au pied d'un monticule couronné d'un bouquet de vieux arbres, qui attirent de loin l'attention, et du sommet le regard distingue au loin, par-dessus les vallées parallèles, les plissements successifs de ce pays tourmenté, jusqu'à la cime éclatante du Yildiz-Dagh, distante de près de vingt lieues. Cette hauteur est, comme celle d'Ebimi (§ 10), un lieu sacré, où les Kizil-Bash de Badjilé continuent à célébrer leurs fêtes traditionnelles.

La route s'abaisse sur le versant méridional en traversant un ruisseau qui coule vers l'est, puis après avoir gravi un dernier dos de terrain, elle s'enfonce rapidement dans la gorge qu'arrose la rivière de Ziléh, dont elle cotoie tantôt la rive gauche tantôt la rive droite. C'est ici vraisemblablement qu'il faut chercher le théâtre de la victoire remportée sur Pharnace par César, après laquelle celui-ci envoya à Rome sa fameuse dépêche : *Veni, vidi, vici* (1). Mais l'obscurité croissante ne nous permit de faire aucune observation topographique, et nous distinguions à peine les moulins qui s'échelonnent le long du chemin et que fait tourner le courant rapide du Ziléh-Sou. Nous dûmes abandonner nos arabas restées embourbées dans le sol détrempé par la pluie, et atteignîmes la ville à la nuit noire. Sur la muraille de l'abominable khân qui nous hébergea, un latiniste facétieux parodiant le mot de César, avait inscrit : *Veni, vidi, fugi.*

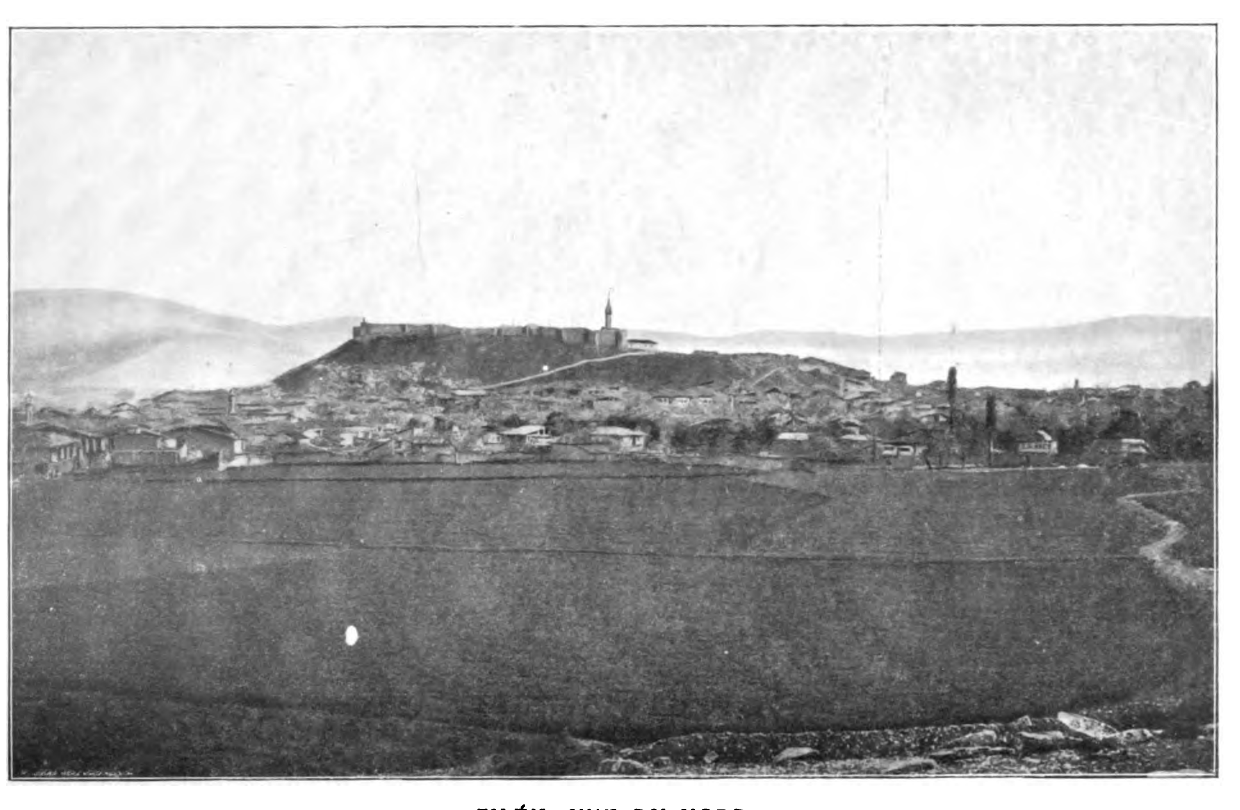
§ 12. ZILÉH. — De quelque côté qu'on entre à Ziléh, le regard est attiré par un mamelon, qui s'élève dans la ville vers l'est et est couronné par les murailles d'une vieille citadelle. C'est sur cette éminence, isolée au milieu de la plaine, que se dressait autrefois le temple fameux, consacré par les rois de Perse à leurs divinités nationales Anaïtis (Anâhita), Omanos (Vohu-Mano) et Anadatès (2). Dans le sanctuaire opulent, desservi par une foule d'hiérodules, on célébrait chaque année la grande fête des Sacées, qui était sans doute d'origine babylonienne. Une foire très importante, qui de nos jours encore a lieu dans la première quinzaine de décembre, est peut-être une transformation de l'antique panégyrie (3).

(1) Cf. l'étude de M. Georges Perrot, *Comptes rendus Acad. des Inscr.*, 1871, p. 312 ss.

(2) Strabon, XI, 8, § 4. Sur ces dieux cf. mes *Textes et monum. rel. aux Myst. de Mithra*, I, p. 130. Anadatès est peut-être Ameretât.

(3) Cf. Perrot, *Exploration Galatie*, p. 378, et *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure*, p. 459 ss. — Cf. *infra*, § 23.





ZILÉH, VUE DU NORD

Des fouilles pratiquées sur cette colline sacrée auraient sans doute pour l'histoire du mazdéisme en Asie Mineure, la même importance que celles de l'Acropole ont eue pour la connaissance de l'art grec. Aujourd'hui, nous ne pouvons guère étudier que le site. L'éminence, où les anciens prétendaient voir une œuvre de la fabuleuse Sémiramis, est certainement naturelle, car le rocher affleure par places; mais peut-être, comme l'affirme Strabon, a-t-on dû la remblayer pour lui donner la forme ovale qu'elle affecte (1). Elle mesure environ 150 mètres de long au sommet, et s'élève à une quinzaine de mètres seulement au-dessus de la ville, qui, comme dans l'antiquité, s'étend à ses pieds. Elle portait autrefois un temple (2), fortifié comme le sont encore certains couvents grecs, et, en y établissant une caserne et une mosquée, les Turcs n'ont guère changé sa vieille destination. On voit encore dans la cour actuelle, l'orifice d'un tunnel, presque entièrement comblé, qui s'enfonce dans le rocher à une inclinaison de 45°, comme celui de la citadelle d'Amasie et qui, comme lui, devait conduire à une citerne (3). Le terrain de la cour entière est d'ailleurs formé de décombres, mêlés à l'humus. Du somptueux édifice qui occupait autrefois cet emplacement, rien n'est resté debout, et les monnaies impériales de Zéla nous permettent seules de nous en faire quelque idée. On y voit un

(1) Strabon, XI, 8, § 4, p. 512 C : Ἐν δὲ τῷ πεδίῳ πέτραν τινὰ προσχώματι συμπληρώσαντες εἰς βουνοειδὲς σχῆμα ἐπέθηκαν τεῖχος καὶ τὸ ἱερόν. Cf. *Bell. Alex.*, 72 : *Zela est oppidum in Ponto positum, ipsum ut in plano loco satis munitum; tumulus enim naturalis, velut manu factum, excelsiore undique fastigio sustinet murum.*

(2) Cf. n. 1. — Un bronze de Zéla paraît représenter les deux tours crénelées de l'entrée, sorte de propylées, derrière lesquelles apparaît le fronton du temple. Cf. Babelon et Reinach, *Monnaies d'Asie Mineure*, I, p. 117, 11 et pl. XVI, fig. 19.

(3) Indjijan put encore y descendre; cf. Ritter, *Erdkunde*, XVIII, p. 138, et Cuinet, *Turquie d'Asie*, I, 731.

« temple tétrastyle, avec arcade centrale et fronton », dans lequel apparaît l'autel, où brûle le « feu inextinguible » des mages ([1]).

Nous eûmes cependant la bonne fortune de retrouver au moins un fragment caractéristique appartenant sans aucun doute au monument disparu. C'est un débris de marbre blanc de 1 mètre de haut sur 1^{m},50 de large environ, qui, exhumé récemment du

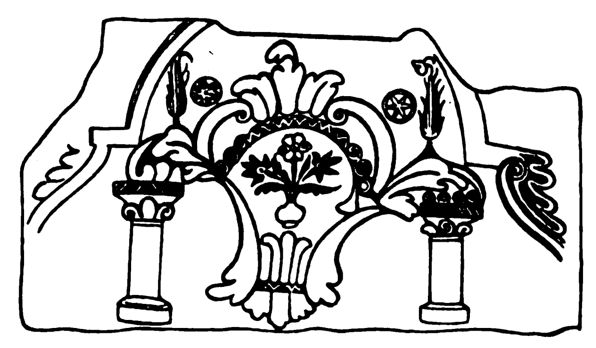


FRAGMENT DE CHAPITEAU (TEMPLE DE ZÉLA)

sol, avait été déposé devant la porte d'entrée de la caserne (fig.). Il a fait partie d'un chapiteau corinthien d'un art très élégant. Au-dessus de feuilles d'acanthe et de rinceaux, deux griffons affrontés grimpent, comme des animaux héraldiques, à un fleuron central; celui de droite est conservé, sauf la tête, les deux pattes gauches et l'extrémité des ailes; de son compagnon, il ne subsiste qu'une griffe. Les mêmes animaux, séparés par le même fleuron, se retrouvent au temple d'Apollon didyméen sur les

([1]) Babelon et Reinach, *l. c.*, p. 116, n° 1, et pl. XVI, fig. 13. Cf. n°s 12, 13, 17, 18. — Un autre temple, celui-ci hexastyle, reproduit sur les monnaies, est sans doute celui des empereurs.

chapiteaux du naos, qui datent de la fin du IVe siècle av. J.-C., et leur souplesse robuste faisait l'admiration de Rayet (1). Les qualités sculpturales de notre fragment ne le cèdent en rien, pour autant qu'on puisse en juger, à celles du marbre de Milet, et s'il n'était pas téméraire de fixer une date d'après un aussi faible indice, nous inclinerions à placer aussi à l'époque alexandrine la date de la construction à laquelle a appartenu ce chapiteau. Ces lions ailés, dont les Grecs eux-mêmes ont placé la patrie en



BAS-RELIEF MUSULMAN A ZILÉH

Perse (2), étaient un motif heureusement choisi pour la décoration d'un temple consacré aux divinités mazdéennes.

La ville elle-même est singulièrement pauvre en restes antiques. Elle a formé une agglomération importante depuis le moment où Pompée en fit une cité, durant tout l'empire romain et le moyen âge, jusqu'à l'époque contemporaine — elle compte actuellement une vingtaine de mille âmes — et, comme il arrive toujours, elle a vécu aux dépens de son passé. Nous remarquâmes dans le quartier Alighadhy, au-dessus de la fontaine, une plaque

(1) Rayet, *Milet et le golfe Latmique,* pl. 175, 49, 51. Cf. Furtwängler dans Roscher s. v. Gryps, col. 1774. — Des griffons ornaient aussi les angles des chapiteaux des propylées élevés par Appius à Eleusis en 49 av. J.-C.

(2) Furtwängler, *l. c.,* col. 1775; Dürbach dans Saglio s. v. Gryps, p. 1673.

de calcaire noir (L. $1^m,50$; H. $0^m,80$), portant une décoration où des colonnes trapues se mêlaient à des fleurs stylisées dans le goût oriental (fig.). Plus curieux était un débris de marbre blanc (H. $0^m,30$; L. $0^m,37$; Ép. $0^m,18$), conservé dans l'église arménienne et qui nous fut mystérieusement apporté. Il était orné d'un bas-relief certainement antique : un masque de femme ou de jeune homme, entouré d'une couronne de feuillage nouée de rubans. Les cheveux étaient disposés sur le front en mèches symétriques, retenues par un bandeau, et des deux côtés des joues retombaient deux boucles enlacées de rubans. Le type du visage rappelait celui des eunuques et, peut-être, était-ce en effet l'image d'un hiérodule d'Anaïtis.

Nous pourrons accroître quelque peu la série des inscriptions qu'a fournies Zéla (nos 260 ss.). Mais, comme le constate notre collaborateur (p. 42), l'épigraphie de cette cité est d'une insignifiance qui contraste avec la célébrité qu'elle devait à la fois à son temple et à la victoire de César sur Pharnace.

§ 13. DE ZILÉH A SOULOU-SERAÏ (Carte XIV). — Le 1er mai, nous quittions Ziléh pour reconnaître la voie romaine, encore inexplorée, qui joignait Zéla à Sébastopolis à travers la chaîne, courant du sud-ouest au nord-est, qui porte aujourd'hui le nom de Devedji-Dagh (Montagne des Chameliers). La route traverse d'abord la plaine opulente qui entoure la ville, en passant au pied d'une hauteur, dite Ounsoun-gasi [1], que couronne le tombeau d'un santon. A 2 kilomètres de Ziléh, elle longe un cimetière turc, contenant des débris antiques : au milieu de fragments de colonnes et de marbres taillés, se dressait une pierre milliaire, portant le nom d'Alexandre Sévère (inscr. 468), sur laquelle nous reviendrons (p. 197).

Bientôt le chemin s'élève peu à peu, suivant les ondulations d'un terrain mamelonné, et la vue a des échappées vers l'est sur

(1) Pour Hussein-Ghazi? [A.]

la plaine, où l'on aperçoit au loin une série de hameaux, dont on nous dit les noms, *Orodjouk, Airatekké, Bildich ;* puis, on redescend dans une vallée fertile au village turc de *Tcheltek* (2 h. de Ziléh). Comme celui que nous venions d'explorer, le cimetière de Tcheltek renfermait des fragments architectoniques. Nous y remarquâmes des morceaux de colonnes et des chapiteaux corinthiens et byzantins. Une sépulture, soigneusement clôturée, paraissait être spécialement vénérée par les habitants. Près d'elle, un buisson était littéralement couvert de chiffons multicolores, loques bigarrées, à l'aide desquelles on avait « noué » la fièvre à l'arbuste ([1]). Nous accordâmes plus d'attention à une stèle chrétienne portant l'épitaphe d'un diacre (inscr. 277), et qui sert aujourd'hui à embellir la sépulture du saint musulman.

Nous quittâmes à Tcheltek la route habituellement suivie, pour visiter le hameau de *Kishladjouk,* qui devait nous réserver, assurait-on, des trouvailles merveilleuses. Nous nous engageâmes donc dans une gorge abrupte, où nos arabas eurent grand'peine à se hisser. Un gros ruisseau, qui fait tourner un moulin, coule entre des rochers escarpés, dans lesquels est taillé le chemin, large par endroits d'un mètre à peine. Parvenus au sommet sans encombre, nous gagnâmes enfin Kishladjouk, qui est situé parmi des collines à une lieue au sud de Tcheltek, mais ce pauvre hameau ne nous fournit rien qui valût. Nous rejoignîmes déçus la route moins incommode qui circule dans une large dépression, au milieu de prairies où pâturait un nombreux bétail, et nous atteignîmes enfin *Sillis*.

Sillis est une colonie de Tcherkesses. Ses maisons bâties de cailloux mêlés à de la terre glaise, s'étagent sur la pente d'une colline, et ces constructions basses, aux toits plats, serrées et

---

([1]) C'est une superstition populaire bien connue (Frazer, *Golden Bough,* 2e éd., t. III, p. 26 ss.). Pour la Turquie, je me borne à renvoyer à Curtiss, *Ursemitische Religion im Volksleben,* 1903, pp. 96 ss.

superposées, prennent à distance un aspect de forteresse qui n'est point en désaccord avec le caractère de leurs habitants. Dans le cimetière, qui occupe le sommet du monticule, se dresse, visible au loin, une colonne milliaire fichée dans le sol (fig.). On y lit encore le nom de Galère « très noble César » (inscr. 469). Une seconde, fort mutilée, est utilisée comme borne à la porte d'une demeure (inscr. 470). D'autres fragments antiques sont encastrés dans les murs des maisons ou servent de pierres tumulaires, et il est probable que Sillis occupe l'emplacement d'une station inconnue de la voie romaine.



PIERRE MILLIAIRE A SILLIS

Le lendemain (2 mai), nous continuâmes à remonter la vallée où verdoyaient déjà les blés, le long du ruisseau auquel on ne donne que l'appellation vague de Déré-Tchaï, puis, tournant vers le sud, nous pénétrâmes dans une gorge resserrée, où se blottissent les quelques maisons de *Kouroutchaï*. Ses masures de moellons bruts, basses et plates, sont à demi enfouies dans le sol, sans doute pour mieux protéger les habitants contre le froid, qui doit être rigoureux en hiver. Le matin, le givre blanchissait encore les herbes et les taillis, car l'on quitte ici la zone des cultures pour celle des forêts. La pente du chemin devint bientôt si rapide et le sol en était si profondément raviné, que nos arabas faillirent

s'y briser, et qu'il fallut réquisitionner des montagnards et faire porter à dos d'homme nos bagages jusqu'au sommet. Manifestement, nous avions abandonné la direction de la route antique : elle devait aller chercher vers l'est une passe plus commode pour franchir le Devedji-Dagh.

Du sommet (1,564 mètres), d'où l'on aperçoit au loin vers le midi, les cimes neigeuses du Tchamlu-Bel, nous descendîmes rapidement, d'abord sous bois, puis à travers les prés et les champs d'une fertile vallée, jusqu'à *Ma'alum-Séjid-Tekké*. Avant d'être le siège d'un couvent musulman, cette localité paraît avoir abrité des moines chrétiens. Nous y trouvâmes, dans le mur du djami, des épitaphes byzantines et même des fragments remontant à l'époque païenne (inscr. 278 ss.). Plusieurs colonnes antiques, dressées dans le cimetière, sont peut-être des pierres milliaires, mais elles ne portent aucune inscription, à moins qu'on ne les ait enfoncées dans le sol le sommet en bas. Une autre borne, qui marquait autrefois le Ve mille à partir de Sébastopolis (*A Sebastopoli millia passuum V*) avait, suivant une vieille habitude du pays, que Busbecq a déjà notée ([1]), été transformée en rouleau pour aplanir la terrasse en pisé d'une maison.

Comme celle que nous avions rencontrée en sortant de Ziléh (p. 194), cette colonne, de beau marbre gris, portait le nom d'un des Sévères, dont le *cognomen* avait été martelé, et qui était tribun pour la dixième fois et consul pour la troisième. Ceci ne peut s'appliquer qu'à un seul prince, Alexandre Sévère, et à l'année 231 après J.-C. ([2]). Les deux milliaires appartiennent à

([1]) Busbecq, *Itinerarium Amasianum* (Anvers, 1582), p. 59 : *Ipsum domus tectum argillaceum planum est et sine ullo fastigio : columnae alicuius veteris fragmentum habent pro cylindro : quo huc illuc impulso, si quid in tecto pluvia vel vento luxatum est, denuo stipetur aequeturque.*

([2]) Cf. *Comptes rendus Acad. des Inscr.*, 1905, p. 348 ss., où nous avons publié et commenté ces deux textes. Nous résumons ici les résultats de cette notice.



la route de Zéla à Sébastopolis, et ils nous apprennent qu'à cette date la chaussée a été restaurée par un légat propréteur jusqu'ici inconnu, Q. Julius Proculeianus. Le travail a été commencé à la fois aux deux extrémités et exécuté rapidement par des équipes différentes. La pression urgente des événements motivait cette hâte.

En l'année 231, Ardashir, le fondateur de la dynastie des Sassanides, se jeta brusquement sur l'empire romain, envahit la Mésopotamie et la Syrie et, profitant du désarroi provoqué par cette attaque soudaine, il fit à la tête de sa cavalerie un raid jusqu'en Cappadoce ([1]). Il prétendait reconquérir tous les pays qui avaient autrefois été soumis aux Grands-Rois jusqu'au rivage de la mer Égée. L'émoi dut être vif en Asie-Mineure. C'est dans ces circonstances critiques que le gouverneur de Cappadoce fit précipitamment remettre en état les routes conduisant vers le territoire menacé. Le tronçon qui joint du nord au sud Zéla à Sébastopolis, permettait de conduire très directement les troupes débarquées à Amisos, vers Sébastée et le théâtre des hostilités ([2]). Peut-être, l'empereur lui-même suivit-il ce chemin, lorsqu'en cette même année 231, il se rendit de Thrace à la frontière de l'Euphrate ([3]). Les deux nouveaux milliaires précisent ainsi certains détails de la guerre d'Alexandre Sévère en Orient, expédition qui ne nous est guère connue que par des récits de troisième main et des compilations suspectes.

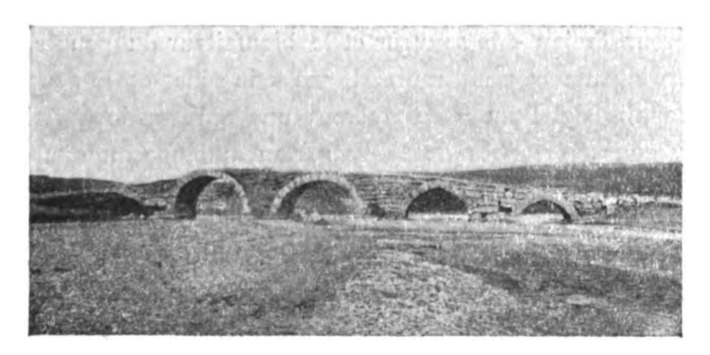
Un peu au delà de Ma'alum-Sejid-Tekké, la chaussée antique, comme le chemin moderne, débouchait dans la plaine abondamment arrosée, d'où la bourgade qui s'élève en son milieu, a tiré le nom de *Soulou-Seraï* « Palais des Eaux ». Nous nous dirigeâmes à une vive allure vers le but de notre étape, car la nuit

([1]) Zonaras, XII, 5, p. 619 A; Syncelle, p. 674, 5, éd. Bonn.
([2]) Sur la route Sébastopolis-Sébastée, cf. Anderson, *supra*, p. 37 ss.
([3]) Cf. Schiller, *Geschichte röm. Kaiserzeit*, I, p. 779 ss.

SOULOU-SERAÏ, L'ANCIENNE SÉBASTOPOLIS

tombait. Le soleil couchant éclairait les maisons cubiques, plantées sur le mamelon qui recouvre les ruines de l'ancienne Sébastopolis. On y arrive en traversant un pont antique, lézardé et disjoint, mais qui assure encore le passage du Tchekerek-Irmak, le Scylax des Grecs (fig.).

§ 14. SOULOU-SERAÏ. — Soulou-Seraï est actuellement un pauvre village turc de cent vingt feux. L'indigence générale de ses habitations bâties, suivant la coutume du pays, en bois et en moellons bruts avec des plates-formes de pisé, contraste avec



PONT SUR LE SCYLAX

l'élégance des blocs antiques, débris de monuments fastueux, qui ont été réemployés dans ces misérables constructions. Pour se procurer des pierres toutes taillées, les paysans n'ont qu'à creuser le sol, et ils en ont extrait une quantité de marbres sculptés. Des tronçons d'architrave sont encastrés dans les murs de blocage ; des chapiteaux retournés servent dans les cuisines à supporter les poutres grossières sur lesquelles repose la charpente ; d'autres fragments de sculptures ou d'inscriptions gisent le long des chemins ou sont alignés autour des jardins qu'ils clôturent : partout se révèle la splendeur éphémère de la cité disparue.

Les auteurs anciens mentionnent à peine son nom. De ce nom cependant et d'une citation de Pline, il semble résulter qu'elle fut

fondée par Auguste, en même temps que Sébastée (1). A l'époque de ce polygraphe ce n'était encore qu'une fort petite ville. Elle dut son importance à la construction du réseau routier que les Flaviens et leurs successeurs tracèrent dans l'est de l'Asie Mineure. Sébastopolis était placée sur une grande voie qui, menant de Tavium en Galatie vers Sébastée et l'Arménie (2), assurait les communications avec la frontière de l'empire. La prospérité de cette station importante dut être rapide, et la nouvelle cité des Romains tendit à éclipser sa voisine, la vieille ville sacerdotale de Zéla. Une dédicace (inscr. 285) appelle l'empereur Trajan « le sauveur et le bienfaiteur du peuple », et un autre document nous apprend que « le sénat et le peuple de Sébastopolis du Pont » envoyèrent une ambassade à Athènes pour y consacrer, près de l'Olympiéon, quelque monument au même empereur (3) ; enfin c'est sous son règne que commence le monnayage de la cité (4). Il semble donc que Trajan, qui annexa le Pont Galatique à la Cappadoce réorganisée, ait voulu faire de Sébastopolis un centre de romanisation dans un pays encore à demi barbare (5). Cette ville paraît avoir été visitée par Hadrien en 124 ap. J.-C. (6), et elle continua sous ce prince et ses successeurs à s'embellir d'édifices nouveaux. On peut citer un stade, où l'on offrait au peuple le spectacle de chasses et de combats de gladiateurs, un portique, où on louait des boutiques

(1) Plin., *H. N.*, VI, 3, § 8 : *In Colopene vero Sebastia et Sebastopolis (haec parva sed paria supra dictis)*. Sur les circonstances de la fondation, cf. Anderson, *supra*, p. 34.

(2) *Itin. Anton.*, 205, 214; cf. Anderson, p. 37.

(3) *CIA*, III, 483.

(4) Babelon et Reinach, *Rec. monnaies Asie Mineure,* I, 102 ss.

(5) Une Romaine y a même fait graver une épitaphe gréco-latine (Inscr. 301). Cf. la dédicace latine d'un procurateur (Inscr. 291).

(6) Inscr. 286, 287. Cf. Dürr, *Die Reisen des Kaisers Hadrian,* p. 53.

aux marchands, un gymnase ([1]), des temples ([2]) et de nombreuses statues. Le grec y était cultivé avec succès : une villageoise, née dans les montagnes qui entourent la ville, rappelle en vers assez corrects comment, instruite par un grammairien, elle, jadis condamnée au silence, peut maintenant converser avec tout le monde (inscr. 300). Mais la grande crise du IIIe siècle paraît avoir amorti l'éclat de ce foyer de culture. Sébastopolis est encore mentionnée comme l'une des cités de l'Arménie seconde sous Justinien ([3]), et elle était à l'époque byzantine le siège d'un évêque suffragant du métropolitain de Sébastée ([4]), mais son importance était médiocre. On n'en entend plus parler après le IXe siècle.

Son développement se place à l'époque païenne, comme en témoigne l'épigraphie. Parmi les textes nouveaux que nous avons recueillis, se trouve une dédicace au Très-Haut (θεὸς Ὕψιστος), le nom sous lequel les païens judaïsants adoraient le dieu d'Israël (inscr. 284). On a mis au jour en outre des autels consacrés à Asklépios et à Apollon Secourable (inscr. 282-3), dieux guérisseurs, auxquels les eaux curatives dont nous parlerons dans un instant, assuraient une clientèle de dévots. Mais la divinité principale de la cité était Hercule, qui passait pour son fondateur (κτίστης), et auquel elle dut le nom secondaire d'Héracléopolis ([5]). La statue colossale de ce protecteur de la ville était dressée sous une arcade qui reliait deux temples tétrastyles ([6]). Peut-être Héraclès est-il un substitut grec du génie mazdéen Verethraghna, qui est régulièrement identifié avec lui en Arménie ([7]), mais d'autre part, suivant une légende rapportée par Céphalion, le héros,

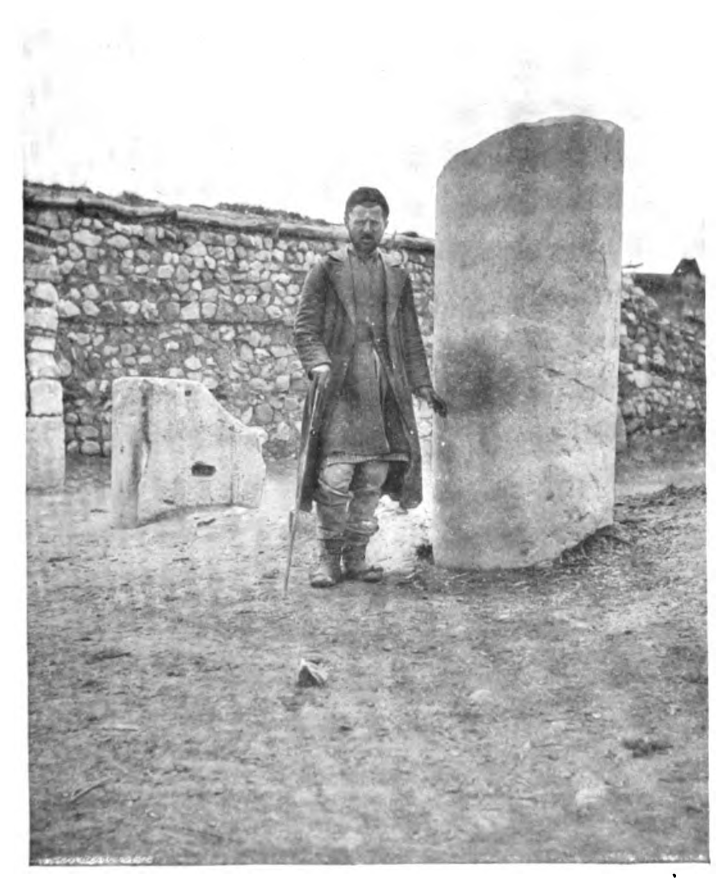
([1]) Inscr. 287, 290.
([2]) Figurés sur les monnaies, Babelon et Reinach, *l. c.*, pl. XIV, fig. 23 ss.
([3]) Novell. XXXI, 1.
([4]) Lequien, *Oriens Christianus*, I, p. 425.
([5]) Inscr. 286 ; cf. Babelon et Reinach, *l. c.*
([6]) Cf. les monnaies reproduites par Babelon et Reinach, pl. XIV, fig. 23-27.
([7]) *Monum. rel. aux Myst. de Mithra*, I, p. 133, n° 29. Cf. p. 143.

égaré par son amour pour Hylas, aurait abandonné l'expédition des Argonautes et parcouru la Cappadoce ([1]) : il devait donc y être particulièrement vénéré. Enfin, l'existence d'un culte municipal des empereurs a été signalée déjà par M. Anderson (p. 35).

Soulou-Seraï a fourni des inscriptions plus nombreuses que toute autre ville du Pont, sauf Amasie. Ses richesses archéologiques, sans être aussi abondantes, sont cependant loin d'être à dédaigner. La place de certains monuments est encore marquée par des ruines restées debout. Dans le bas du village, non loin de la fontaine publique qui se trouve sur la route conduisant à la rivière, le fût d'une grosse colonne de marbre gris (circonf. $2^{m},65$) surgit encore du sol, où sa base est enfouie, et derrière elle, un bloc, bordé de moulures et percé d'un trou carré, paraît être le montant d'une porte (fig. p. 206).

Plus remarquable encore est le pont jeté sur le Scylax (fig. p. 201). Bien qu'il ait subi des restaurations maladroites, ses cinq ou six arches, dont une et même probablement deux s'enfoncent aujourd'hui dans la berge de droite, sont certainement antiques. Leur voûte est construite en beaux blocs de calcaire, équarris et appareillés avec une précision qui les distingue nettement de l'assemblage approximatif de matériaux disparates dont sont faits le chemin d'accès et le tablier. On trouve parmi ces pierres de toute provenance apportées pour consolider les piles ébranlées, la célèbre dédicace qui mentionne le nom de l'écrivain Arrien, gouverneur de Cappadoce, en 137 (inscr. 286), et une autre malheureusement très fruste et mutilée (inscr. 293). Avec elles on a employé pour cette réfection malhabile, un morceau d'une frise (Long. $2^{m},40$; H. $0^{m},60$), dont un second débris, semble-t-il, a été dressé comme borne au coin d'un enclos à l'est du village (H. plus de $1^{m},20$). La matière est un marbre gris veiné de rouge, où sont sculptés une série d'animaux plus ou

([1]) *Fragm. hist. graec.*, t. III, 626.



COLONNE ANTIQUE A SOULOU-SERAÏ

moins reconnaissables (fig.). On distingue encore un taureau fonçant et un lion conduit par un amour. Il est probable que ces



FRAGMENT DE FRISE

bas-reliefs décoraient le stade où, comme nous le disions, on donnait en spectacle des chasses de bêtes sauvages (κυνηγέσια).

Un grand nombre d'autres fragments architectoniques sont disséminés un peu partout dans le village et aux environs. Nous reproduisons (fig.) un



CHAPITEAU DE PILASTRE



FRAGMENT DE CORNICHE

beau chapiteau de pilastre en marbre blanc décoré de trois feuilles d'acanthe, surmontées de spirales, et un fragment de corniche portant un motif de décoration plus fréquent : un bucrâne suppor-

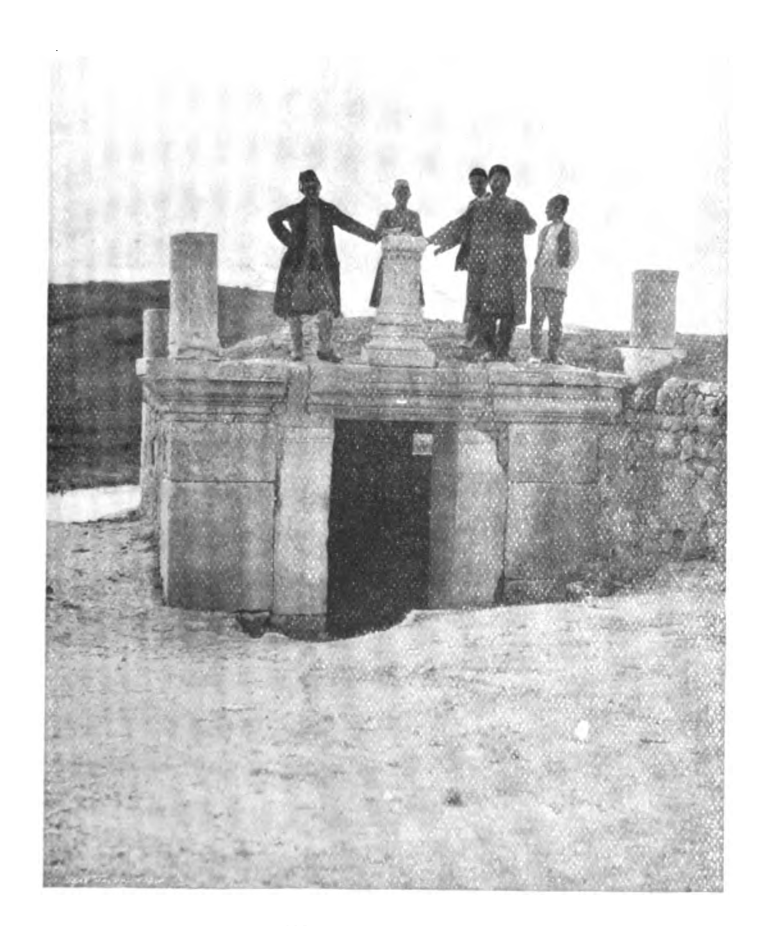
tant des guirlandes avec une rosace entre ses cornes (fig. p. 207). Une colonne dorique, en marbre gris, fortement renflée, servait d'étançon à une bicoque dont le maçon avait mal assuré l'aplomb.

A l'époque byzantine, on bâtissait encore à Sébastopolis, devenue la résidence d'un évêque. Près d'une fontaine publique nous vîmes déposé un chapiteau byzantin : l'abaque en était décoré de rinceaux, et au-dessous était sculptée une croix pattée entre deux bouquets de feuillage.

Toutefois les inscriptions chrétiennes de Sébastopolis n'ont pas été découvertes dans la ville elle-même mais à quelque distance. A une demi-heure environ au sud-ouest de Soulou-Seraï, près de la rivière, jaillit une source thermale. Un joli édifice, construit en matériaux empruntés aux ruines antiques, protège le bassin du *hammam* contre les regards indiscrets (fig.). L'eau chaude, qui jaillit du sol en abondance, exhale une forte odeur sulfureuse, mais nous ne fûmes pas tentés d'en goûter, car une bande de jeunes Tcherkesses s'y ébattaient avec délices. Au-dessus du fragment d'architrave, qui sert de linteau à la porte, a été placé un petit autel octogonal, où l'on déchiffre encore une dédicace à Apollon, qui exauça jadis le vœu d'un malade considérable « bénéficiaire d'un consulaire » (inscr. 282). La présence de ces eaux médicinales a sans doute attiré d'abord en ces lieux les habitants de la contrée — je ne sais si le nom primitif de Sébastopolis, Karana ([1]) est en relation avec le grec κρήνη — et de nos jours, des mohadjirs du Caucase ont fondé près du bain un village baptisé *Tchermouk*. On en construisait la mosquée lors de notre passage. A cinq minutes de là, sur la rive gauche du Tchekerek-Irmak, est un vieux cimetière chrétien que ces Circassiens, gens industrieux, exploitent comme carrière. Ils vont en vendre au loin les dalles funéraires, et c'est de là que proviennent, nous assura-t-on, les épitaphes byzantines qui ont été copiées par nos prédécesseurs ou par nous à Ziléh et à Tchiftlik (nos 302 ss.).

([1]) Cf. Anderson, p. 34.





BAIN DE TCHERMOUK

V. SÉBASTÉE ET LA COLOPÈNE

§ 15. — De Soulou-Seraï a Sivas (cartes XV-XVI). — Pour se rendre de Soulou-Seraï à Sivas, on a le choix entre deux voies : l'une, plus commode, va rejoindre à Bolous la chaussée qui part de Tokat, traverse un col du Tchamlu-Bel et descend sur Yéni-Khân; l'autre, plus courte, se dirige vers le sud, contourne les pentes occidentales du Tchamlu-Bel et rejoint à Ekidjik la grande route de Yozgât à Sivas. M. Anderson ayant pris la première direction, nous choisîmes la seconde (samedi 5 mai). Le chemin, praticable aux arabas, suit le cours du Tchekerek-Irmak jusqu'aux bains de Tchermouk (p. 208) en passant au pied d'une colline élevée, qui domine la plaine. Deux arbres, isolés sur le sommet, marquent prétendûment la tombe d'un santon, qui a sans doute pris la place d'un « Élie » byzantin, qui fut lui-même substitué à quelque dieu indigène [1]. La loi de la permanence de l'habitat à travers toutes les vicissitudes historiques s'applique aux êtres divins comme aux hommes. Après une demi-heure de marche, nous quittâmes la rivière et gravîmes des hauteurs couvertes de broussailles, où pointaient les premiers bourgeons, pour redescendre par une gorge resserrée, que prolonge une déclivité rocheuse, vers le Gelmouadé-Sou, un affluent du Tchekerek. Nous atteignîmes la rivière, qui fuit vers le nord-ouest, au village de *Bayazid-Tekkè* (2 1/2 heures de Soulou-Seraï). Au delà, la

(1) Cf. *supra*, p. 173.

route est plus aisée : elle remonte la rive droite du cours d'eau, tantôt au fond de la vallée, tantôt au flanc de la montagne ; parfois elle se fraie un passage dans le ravin rétréci à travers le rocher profondément entaillé. Les roues des chariots ont peu à peu creusé des ornières dans le calcaire résistant. Certainement ils roulent sur cette piste depuis des siècles. Qui leur a le premier ouvert un chemin facile? Nous l'ignorons; mais il n'est guère douteux que déjà dans l'antiquité une communication était établie par ici entre Sébastopolis et la Cappadoce. C'est le prolongement naturel de la voie Amasie-Zéla-Sébastopolis, courant du nord au sud du Pont.

Nous ne découvrîmes cependant de restes romains ou byzantins qu'à *Sheik-'Alil-Tekkê* (3 3/4 heures de Soulou-Seraï). Près de l'entrée de la mosquée est placé un tronçon de colonne et d'autres colonnes ont été employées dans la construction du tekké lui-même; au bord du ruisseau voisin, un débris de stèle funéraire porte une grande croix; dans le cimetière gît un fragment de linteau. Les derviches ont évidemment, comme à Euchaïta ([1]), dépossédé des moines orthodoxes pour s'installer à leur place.

Sheik-'Alil-Tekké est à l'entrée d'une petite plaine qui s'ouvre en éventail et que traverse de l'est à l'ouest, à une demi-lieue du village, la nouvelle chaussée de Yozgât à Sivas. L'ancienne voie romaine de Tavium en Galatie à Sébastée du Pont, a dû suivre à peu près la même direction, nécessairement déterminée par la configuration géographique du pays. L'Itinéraire d'Antonin (204,5) place à trente milles de Simos (Siara), c'est-à-dire de Yéni-Khân ([2]) la station d'Agriane. Nous avons compté du point où nous rejoignimes la chaussée jusqu'à Yeni-Khân un peu plus de 44 kilomètres, ce qui correspond presque exactement à la mesure romaine. L'ancienne route s'infléchissait sans doute

([1]) Cf. Anderson, *supra*, p. 10.
([2]) Cf. Anderson, *supra*, p. 39.

légèrement vers le nord, et Agriane se trouvait placée à l'endroit où le chemin de Sébastopolis venait y déboucher. L'identification de Sheik-'Alil-Tekké avec Agriane nous paraît d'autant plus probable que, comme le rappelle Ramsay, « Agrane » ne fit que gagner en importance à l'époque byzantine : c'était une place du thème Charsianôn, et elle est mentionnée à l'occasion des guerres contre les Pauliciens ([1]).

Nous n'avions plus désormais qu'à suivre la chaussée turque jusqu'au chef-lieu du vilayet. De construction récente, cette chaussée est relativement en bon état, et la ligne de poteaux télégraphiques qui la borde, lui donne un aspect tout à fait civilisé. A l'endroit où le cirque de montagnes qui enclôt la plaine d'Agriane se resserre, un hameau s'est établi — il ne comprend encore que onze maisons et un *djami,* — on l'appelle *Kutchuk-Ekidjik* (Petit-Ekidjik) pour le distinguer d'un homonyme, l'ancien Ekidjik, situé au nord dans la montagne. Un cimetière, qui occupe une éminence voisine, renferme trois colonnes de calcaire, rongées par la pluie, et qui sont probablement d'anciennes bornes milliaires, preuve accessoire, s'il en fallait une, que la voie de Tavium à Sébastée passait de ce côté. Elle profitait, comme celle qui lui a succédé, de la dépression qui sépare les chaînes parallèles du Tchamlu-Bel et de l'Ak-Dagh, et qui permet de franchir, sans côte escarpée ni pente rapide, la ligne de faîte fort élevée qui sépare le bassin de l'Iris de celui de l'Halys.

Le passage est commode mais le site désolé. On s'engage d'abord dans un long défilé entre des montagnes arides, sans bois ni pâturages, où la roche transperce de toute part un gazon court. Les pluies ont raviné les versants et creusé dans le sol ocre

---

([1]) Ramsay, *Histor. geogr.*, p. 265. — Kiepert sur sa dernière carte d'Asie Mineure, transporte Agriane à Mushallem-Kalé, qui est situé beaucoup trop à l'Est et répond probablement en réalité à Sibora; cf. Ramsay, *l. c.*

ou bistre de longs sillons parallèles. Au moindre orage les eaux doivent se précipiter avec violence des hauteurs dénudées. Les berges abruptes des ruisseaux ont été rongées par le courant, qui est venu emporter les ponts de bois de la chaussée. Pour franchir à gué les torrents, une voie de service s'est improvisée à côté de la route officielle, où l'herbe pousse. Notre caravane chemine lentement sur cette piste monotone sans rencontrer ni une maison ni un passant. Au bout d'une heure et demie, on aperçoit quelques champs de blé, verte oasis dans ce désert : c'est *Kara-Kaya*, un village Kizil-bash d'une cinquantaine de maisons de pierre, tapies dans la terre et se cachant à demi pour se garder du froid. Puis la montée reprend. La route file en ligne droite à travers un plateau morne qu'anime seul un ruisselet capricieux, dernier sous-affluent de l'Iris. Le sol n'est plus tapissé que d'une maigre verdure; quelques sapins rabougris tremblent sous la bise aigre qui souffle, et dans les creux la neige hivernale n'est pas encore fondue. Enfin, nous atteignons le sommet à 1585 mètres. Devant nous apparaissent sur le ciel clair, dans une atmosphère d'une pure transparence, les cimes éclatantes du Tchardaklu-Dagh, décor prestigieux qui se lève dans la solitude.



STÈLE FUNÉRAIRE A KAVAK

Nous redescendons alors peu à peu, presque en ligne droite, vers le Kalan-tchaï jusqu'à *Kavak* (2 3/4 heures de Kara-Kaya),

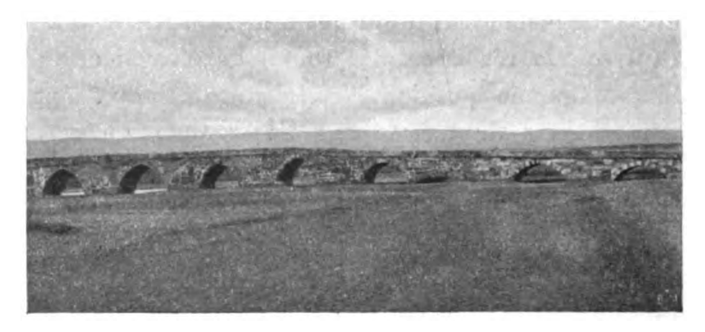
village musulman de quatre-vingts feux. Au bord d'une ruelle, une stèle de marbre blanc (fig.) porte une épitaphe d'époque romaine (inscr. 345). C'est le seul vestige de la culture antique que nous ayons rencontré durant les dernières étapes. Même avant que les forêts eussent disparu, ces hauteurs inclémentes ont toujours dû être faiblement peuplées. Les hommes ont cherché dans des campagnes mieux abritées la chaleur qui entretient la fécondité et la vie.

Trois quarts d'heure de marche à travers une vallée qui va en s'évasant, conduisent de Kavak à Yéni-Khân, l'ancienne Siara (1), où se réunissent les routes de Yozgat et de Tokat vers Sivas. Comme position stratégique, ce point dut avoir durant les guerres du moyen âge une grande importance, et c'est évidemment ce qui engagea les Turcs à y construire un caravansérail solide comme une forteresse. Des monuments païens ou chrétiens, il ne reste pas le moindre pan de mur. On nous montra cependant les ruines d'une vieille église grecque : c'est-à-dire un tas de pierres dont l'une était ornée d'une croix, et une colonne dont la base était enfouie dans le sol. Dans le cimetière voisin, une stèle portait l'épitaphe d'un prêtre (inscr. 349).

Les étapes de la route fréquemment parcourue de Yéni-Khân à Sivas ont été notées avec précision par M. Anderson (p. 40). Nous pouvons donc nous dispenser de la décrire. Nous dirons seulement quelques mots du grand pont de dix arches, sur lequel on franchit le Yildiz-Irmak. Il nous fournit, en effet, une preuve que la chaussée actuelle suit le tracé de la voie antique. Dans son état présent, ce travail d'art considérable n'est certainement pas antérieur à l'époque Seldjoucide, et a subi plusieurs réfections partielles : les arches des deux côtés sont en plein cintre, celles du milieu en ogive. C'est à une restauration ordonnée par quelque

(1) Cf. Anderson, *supra*, p. 38.

sultan que doit se rapporter une dédicace turque placée à l'intérieur du parapet. On s'est servi pour réparer les piles endommagées de matériaux de remploi empruntés un peu partout : dans la troisième, est encastrée une vieille inscription arménienne; sous la cinquième voûte, on remarque un curieux morceau de sculpture médiévale : trois hommes barbus, coiffés d'une tiare et vêtus d'une robe courte, sont superposés, les pieds de l'un reposant sur les mains d'un autre. Mais ce qui surtout est remarquable, c'est



PONT SUR LE YILDIZ-IRMAK

qu'on voit encore le sommet d'une arche, émergeant des atterrissements sablonneux de la rivière, et dont le niveau était inférieur de près de trois mètres à celui de ses voisines (fig.); c'est certainement un reste d'une construction plus ancienne, élevée avant que le lit du cours d'eau ne se fût exhaussé ([1]). La voûte est formée d'énormes blocs de calcaire, soigneusement équarris ($1^m,40 \times 0^m,75 \times 0^m,40$), et, sur l'un des claveaux, en amont et en aval, est sculptée une croix. La masse solide de la bâtisse romaine, restée en usage à l'époque byzantine, sert aujourd'hui de substruction à la maçonnerie musulmane.

La route antique, qui est donc encore suivie aujourd'hui,

([1]) Nous avons noté à Amasie un fait analogue, *supra*, p. 148.

coupait à travers coteaux et vallées pour atteindre directement la large dépression où s'étale le Kizil-Irmak [Halys] (fig.), dont elle suit ensuite la rive droite jusqu'aux faubourgs de la grande ville de Sivas.

§ 16. SIVAS. — L'hospitalité du consul de France, M. Grenard, qui nous réserva dans sa demeure le plus gracieux accueil, nous retint trois jours dans l'ancienne Sébastée, bien que nos recherches dussent y être peu fructueuses. Nulle part, peut-être, ne se vérifie d'une façon aussi absolue, le principe qu'une ville ne



L'HALYS PRÈS DE SIVAS

subsiste qu'en se renouvelant aux dépens de son passé. Carrefour des principales voies militaires qui sillonnaient le nord-est de l'Asie-Mineure, Sébastée dut acquérir sous l'empire romain une grande importance stratégique et commerciale. Aussi devint-elle sous Dioclétien la métropole de l'Arménie première ([1]), et après Justinien, qui restaura ses murailles ruinées ([2]), celle de l'Arménie seconde ([3]). Elle resta durant tout le moyen âge une des

([1]) Hieroclès, 703, 1. Déjà sous Lucius Verus, Sébastée s'intitule sur ses monnaies Μητρόπολις, mais ce titre dut à cette époque être purement honorifique, car la cité faisait partie du Pont qui avait pour chef-lieu Néocésarée (*infra*, § 22). — Cf. Babelon et Reinach, *Monnaies d'Asie Mineure*, I, p. 101.

([2]) Procope, *De Aedif.*, III, 4 (p. 253, 18, Bonn).

([3]) Justin., *Nov.*, XXXI, 1.

grandes villes de la péninsule et l'égale de Césarée ([1]). Résidence de princes arméniens au XI[e] siècle ([2]), d'émirs turcomans au XII[e], de sultans Seldjoucides au XIII[e], elle fut, vers l'an 1224, reconstruite par Ala-ed-Din, « qui employa de la pierre taillée pour toute la nouvelle maçonnerie ([3]) ». Aujourd'hui même elle est le chef-lieu d'un vaste vilayet, et compte plus de 40,000 habitants ([4]). Une si longue prospérité explique, mieux encore que le sac de la ville par les hordes de Tamerlan en 1400, la disparition presque complète des monuments de son histoire primitive ([5]). En fait d'inscriptions romaines, Sivas n'a donné jusqu'ici qu'un misérable fragment (Inscr. 350), et nous n'y avons pas trouvé un seul morceau de sculpture antique.

Les Seldjoucides ont, comme partout ailleurs, détruit systématiquement les constructions de leurs prédécesseurs païens ou chrétiens, mais l'élégance des édifices qu'ils ont élevés fait excuser ce vandalisme. Le marbre blanc des temples et des basiliques a servi aux sculpteurs médiévaux pour y creuser les fines alvéoles et y ciseler les gracieuses arabesques de l'architecture musulmane. Les médressés de Sivas, bien qu'aujourd'hui fort endommagés

---

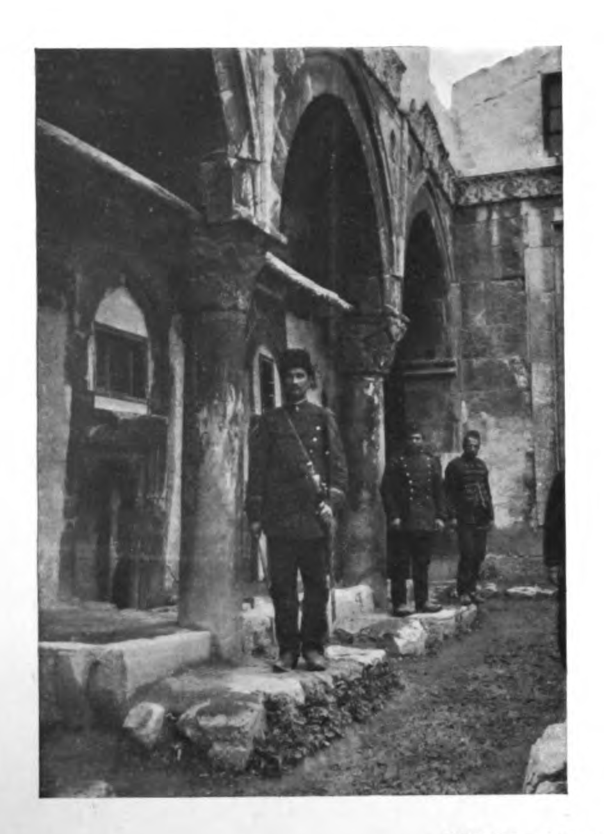
([1]) Nicétas Chon., III, 5, p. 152, 15, Bonn : πόλεις εὐδαίμονές τε καὶ μέγισται Καισάρεια καὶ Σεβάστεια. Cf. ibid., p. 159, 8.

([2]) Sur l'histoire de la ville au moyen âge, cf. Ritter, *Erdkunde*, XVIII, 253 ss. et en particulier sur le XI[e] siècle, Girard, *Revue de l'Orient chrétien*, 1905, pp. 82 ss. ; 169 ss. ; 281 ss. ; 339 ss.

([3]) Le Strange, *The lands of the eastern chalifate*, 1905, p. 147 ; cf. 142, 145, 231.

([4]) Cuinet, *op. cit.*, I, 605.

([5]) Il s'y trouvait, comme on pouvait s'y attendre, un amphithéâtre, pour lequel les chasseurs allaient au loin capturer les bêtes sauvages. C'est du moins ce que raconte la légende de S[t] Blaise de Sébaste, *P.G.*, CXVI, col. 818 ss. ; cf. aussi les Actes des S[ts] Antiochus et Cyriacus, *Synax. de Sirmond*, éd. Delehaye, p. 821, 36, p. 825, 4. — Comparer les *venationes* de Sébastopolis, *supra*, p. 202.





COURS DE MÉDRESSÉS A SIVAS

et dépouillés en partie de leur décor de faïences émaillées, comptent parmi les plus admirables productions de l'art du XIIIe siècle ([1]). Ils ont probablement été bâtis avec des matériaux empruntés aux ruines antiques. Les colonnes, à demi-enfoncées dans le sol, qui, dans les cours de ces écoles de théologie, soutiennent les lourdes arcades en ogive, trop massives parfois pour ces supports fragiles, sont couronnées de chapiteaux corinthiens et byzantins, réunis sans souci d'uniformité comme dans quelque vieille église d'Italie (figg. p. 220).

Ce qui reste à Sivas de plus instructif pour l'archéologue, c'est sa situation (fig. p. 223). A l'extrémité ouest de la ville actuelle, une colline rocheuse de forme ovoïde s'élève à une quarantaine de mètres d'altitude. Isolée au milieu de la plaine, qu'elle domine, elle ne mesure guère qu'une centaine de mètres de long. Elle porte encore quelques restes d'une citadelle construite sous Mahomet II, et qui était déjà ruinée au commencement du siècle dernier ([2]), et elle fut certainement dans l'antiquité l'acropole de Sébastée. L'existence de cette forteresse naturelle jointe à la richesse du pays qui l'entoure — l'ancienne Colopène — désignaient ce lieu au choix des Romains pour la fondation d'une cité nouvelle ([3]). Du sommet, la vue embrasse la large vallée où se développe librement Sivas, et s'étend vers le sud jusqu'au feston

([1]) M. Grenard, *Journal Asiatique*, 1900, p. 450, a donné une description précise des quatre vieux médressés de Sivas avec le texte exact de leurs inscriptions. Nous y apprenons entre autres détails intéressants, que l'architecte du plus beau d'entre eux, le *Geuk-Medresseh* (1271 ap. J.-C.), était un Grec du nom de Kaloyân [Καλοϊοάννης]. — Il manque encore une publication illustrée de ces édifices ravissants, comme d'ailleurs aussi des monuments seldjoucides de Divrighi. Les anciens dessins ne sont plus à la hauteur des exigences actuelles.

([2]) Indjidjiân dans Ritter, *l. c.*, p. 257. Cf. ibid., p. 265.

([3]) Fondation de Pompée ou plutôt d'Auguste, cf. Babelon et Reinach, *op. cit.*, p. 101.



bleuâtre de collines qui borde le ruban d'argent du Kizil-Irmak. On peut se représenter à l'aide des descriptions de saint Grégoire de Nysse ([1]), gâtées par une rhétorique précieuse mais pleines de détails vécus, l'aspect qu'offraient autrefois ces campagnes. Un ruisseau, descendant des montagnes du nord, le Murdan-Sou ou Tavra-Sou actuel, entourait, nous dit-il, la plaine d'un large circuit, et les cultivateurs industrieux l'avaient divisé en mill e bra pour irriguer leurs vergers et leurs prairies. Il formait près de la ville un étang considérable. Plus loin le cours imposant de l'Halys contribuait à féconder le sol en l'arrosant. La terre donnait en abondance les fruits et le blé — c'est pourquoi la cité fit graver sur ses monnaies l'image de Déméter tenant des épis ([2]) — mais la vigne n'y poussait pas, et ceux des habitants qui n'avaient pas voyagé parlaient des raisins comme on aurait pu le faire de quelque denrée des Indes. Car les hivers étaient longs et glacials. Le froid était si vif qu'il « pénétrait jusqu'aux cheveux » ([3]); on pouvait chevaucher sur les rivières pétrifiées, et l'épais tapis blanc qui cachait le lac de la ville, obligeait d'en marquer la limite à l'aide de poteaux. Lorsque au printemps les campagnards allaient, la neige à peine fondue, labourer leurs champs, ils attachaient étroitement leur manteau, de peur qu'il fût arraché par la violence de la bise.

La rigueur du climat, comme la productivité de la plaine, répondent encore à cette peinture pittoresque; seul l'étang a disparu, comblé par les alluvions; mais on montre encore au pied de la citadelle une prairie humide qui en occuperait la place. La tradition chrétienne conserve pieusement la mémoire des martyres fameux dont ce lieu aurait été le théâtre. Le 9 mars 320

([1]) Cf. St Grég. Nysse, *Or. in XL Mart.*, dans Migne, *Patr. Gr.*, XLVI, col. 753 ss. et *Or. II*, col. 765, 777.

([2]) Babelon-Reinach, *l. c.*, n° 1.

([3]) Grég., col. 765 : κρυμὸς δι' αὐτῶν τῶν τριχῶν διαδυόμενος.

SIVAS, L'ANCIENNE SÉBASTÉE DU PONT

durant la persécution de Licinius quarante soldats furent, par une nuit glacée, plongés dans le lac de Sébaste pour avoir refusé de sacrifier aux empereurs, tandis qu'on chauffait des thermes voisins, afin de rendre leur supplice plus cruel et de les engager davantage à l'apostasie ([1]) — mais en vain; tous se laissèrent mourir de froid. On veut reconnaître les restes de ce bain dans une construction carrée en gros moellons, dont la porte est actuellement enfouie dans le sol jusqu'au linteau. Des tambours de colonnes, engagés dans un mur voisin, proviendraient du même édifice. La passion des martyrs de Sébaste est certainement, parmi toutes les légendes hagiographiques d'Asie-Mineure, l'une des plus authentiques ([2]), et la vénération qu'ont toujours inspirée ces quarante héros de la foi, a sans doute perpétué le souvenir de l'endroit exact où ils furent mis à mort.

Sivas, dont l'église remonte au IIe siècle de notre ère ([3]) et qui fut un siège métropolitain illustré par des prélats célèbres, ne

([1]) *Martyrium SS. XL,* c. 7 (ed. Gebhardt, *Ausgew. Märtyreracten,* p. 177) : Ἔστιν ἐν τῇ Σεβαστείᾳ λίμνη ἔχουσα ὕδωρ πολύ· κατὰ δὲ τὸν καιρὸν ἐκεῖνον εἶχεν κρύος μέγα. ἀγαγόντες δὲ αὐτοὺς ἔστησαν ἐν μέσῳ τῆς λίμνης γυμνούς· ἦν γὰρ ὁ ἀὴρ χειμέριος καὶ ἡ ὥρα δριμυτάτη, πρὸς ἑσπέραν γὰρ ἦν ἤδη ἡ ἡμέρα ... ἔγγυς δὲ τῆς λίμνης ἦν βαλανεῖον· ὃ καὶ ἐξεπύρωσαν, ὅπως ἐάν τις θέλῃ ἐξ αὐτῶν παραβῆναι προσφύγῃ τῷ βαλανείῳ. Cet étang, devenu sacré, fut introduit par les hagiographes dans plusieurs autres passions de saints de Sébaste, ainsi dans celle de St Blaise (Migne, *P.G.,* CXVI, col. 824 ss.) et dans celle de St Irénarque (*Synax. de Sirmond,* p. 264, 12, ed. Delehaye). Les actes inédits de ce dernier, bien que tout à fait légendaires, donnent quelques indications topographiques intéressantes : Cod. Paris. 1539, saec. XI, f. 220v : Ἦν δὲ ὁ τόπος ἔγγιστα τῆς λίμνης μνῆμα ἑλληνικὸν καὶ παρέμεινεν ἐκεῖσε πνεῦμα ἀκάθαρτον; f. 221 : Le tombeau des Sts Irénarque et Acace fut construit κατὰ δυσμὰς πλησίον τῆς λίμνης.

([2]) La valeur du *Testament des Quarante Martyrs* a été établie par Bonwetsch, cf. *Anal. Bolland.,* t. XVII (1898), p. 467 et t. XXIII (1904), p. 448.

([3]) Cf. Harnack, *Mission und Ausbreitung*², t. II, p. 168, n. 1.

paraît avoir conservé aucun monument du christianisme primitif. La vieille église de S[t] Grégoire l'Illuminateur est transformée en mosquée et défigurée. Une petite croix portant une dédicace à S[t] Théodore (inscr. 351), est l'unique inscription chrétienne découverte dans la ville. On nous y montra seulement, en fait de sculptures du moyen âge, une plaque apportée récemment de Divrighi (Téphricé) et qui nous parut être un travail arménien ou persan. Bien que nous soyons peu compétents pour l'apprécier, nous la reproduisons ici (fig.). Elle figure, semble-t-il, quelque seigneur partant à cheval pour la chasse au faucon.

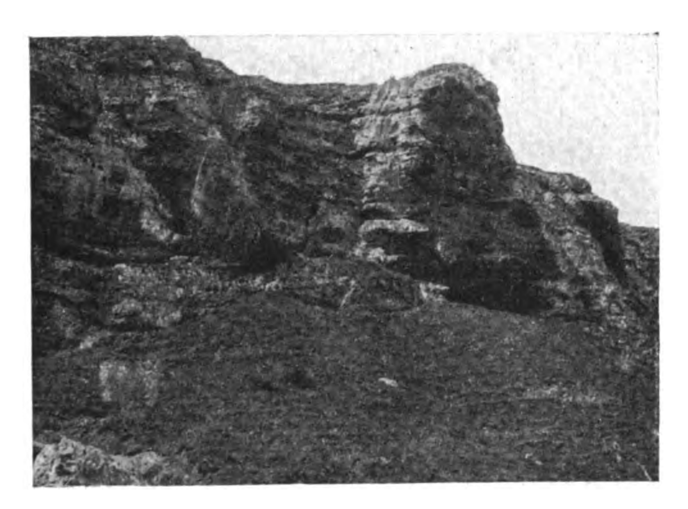


BAS-RELIEF DE DIVRIGHI

Les seuls monuments antiques que n'aient pu anéantir les maîtres barbares de Sivas, sont ceux qui étaient creusés dans le roc. A une heure au nord de la ville, le défilé de *Tavra,* tranchée profonde entaillant un plateau élevé, renferme une série de tombeaux rupestres ([1]), qui, quoique dépourvus maintenant de toute décoration, attestent cependant encore l'opulence anciens des bourgeois de Sébaste. Dans un long escarpement de calcaire, dont les stratifications horizontales semblent les assises d'une construction gigantesque, sont creusées, souvent à une grande hauteur, des séries de

([1]) Sur la fréquence de pareils tombeaux dans le Pont, cf. *supra*, p. 159 et passim.

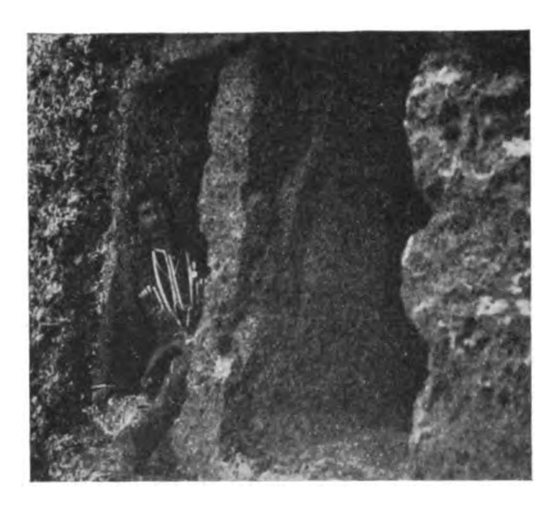
cellules (fig.). Par places leurs orifices béants se pressent comme les alvéoles d'une ruche. Beaucoup de ces sépulcres sont presque inaccessibles, ce qui n'a pas empêché les violateurs en quête de trésors d'en forcer l'entrée. Celle-ci est souvent une simple ouverture carrée qui n'a guère plus d'un mètre de côté; quelquefois elle est ornée de moulures, ou bien l'on croit recon-



ROCHERS DE TAVRA

naître la place où, sur le roc aplani, était fixée une plaque de marbre portant l'épitaphe. A l'intérieur, un caveau rectangulaire est flanqué de chaque côté d'une niche destinée à recevoir le cercueil. Parfois la disposition se complique, et plusieurs pièces sont réunies par des galeries. La plus vaste de ces anciennes sépultures est visible au loin de la vallée : deux grandes baies contiguës, hautes d'un mètre et demi, s'ouvrent à un point très élevé de la montagne (fig. p. 228). On y accède du sommet par un escalier tournant, en partie souterrain, conduisant à une étroite corniche au bord de l'abîme. On pénètre d'abord dans un vestibule (environ 5 m. sur $1^{m},75$), derrière lequel une

nouvelle porte introduit dans la chambre funéraire profonde de près de deux mètres. Elle est fort dégradée, et l'on distingue à peine les niches latérales où étaient placés les corps. Toutes les précautions prises pour rendre inabordable ce tombeau suspendu n'ont pas empêché qu'il fût mis au pillage comme ses voisins.



GRAND TOMBEAU DE TAVRA

§ 17. LE YILDIZ-DAGH (Carte XVII). — C'est par la gorge de Tavra que passe l'ancien chemin de montagne qui fait communiquer directement Sivas et Tokat, par le Yildiz-Dagh (1). Il est probable que dans l'antiquité il existait aussi une route du sud au nord, joignant de ce côté Sébastée à Comane et à Néocésarée, bien qu'aucun vestige n'en ait été relevé.

Après avoir franchi le Tavra-Sou sur un vieux pont d'une

(1) La route a été suivie par Ainsworth (cf. Ritter, *Erdkunde,* XVIII, 111) et par Van Lennep, *Travels in Asia Minor,* t. II (1870), p. 38 ss., qui donne des indications précises sur la formation géologique des montagnes.

seule arche, la route grimpe au flanc d'une montagne de calcaire tendre au milieu d'un éboulis de pierrailles blanches et atteint rapidement le rebord du plateau de Merakum (ou Melekom), dont l'altitude dépasse 1,400 mètres. C'est une étendue inculte et stérile, sans eau et sans arbres, parsemée de blocs de rochers. Mais les ruines d'anciens khâns, destinés à servir d'abri contre les



RAVIN DU PLATEAU DE MERAKUM

tourmentes de neige, prouvent que les caravanes traversaient autrefois cette solitude, glacée l'hiver, torride l'été. La construction de la chaussée moderne a détourné presque tout le trafic vers Yéni-Khân [1]; néanmoins c'est toujours par ici qu'on atteint le plus rapidement la côte par Niksar vers Uniéh. De loin en loin la surface largement ondulée du plateau est fendue de coupures profondes qu'on ne franchit pas toujours sans peine. Nous nous en aperçumes à nos dépens, une de nos arabas ayant brusquement versé dans un ravin (fig.). A deux heures et demie

[1] Cf. *supra*, p. 39; p. 215.

de Sivas, on traverse ainsi la vallée d'un premier affluent du Kizil-Irmak, et l'on a une échappée en aval sur le joli village de *Borzouk,* puis, après une nouvelle montée et une nouvelle descente, on passe l'Indjé-Sou. Une dernière ascension, suivie d'une longue course à travers la brousse, conduit enfin au point culminant (1,532 m.), et le paysage se découvre : nous voyons en face de nous un cirque de noires montagnes de basalte,



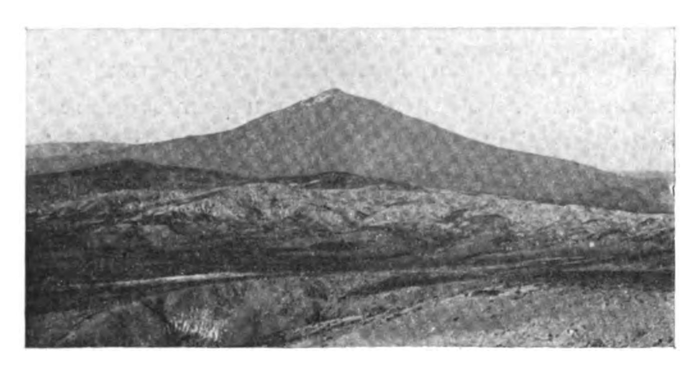
TOMBEAUX RUPESTRES (VALLÉE DU YILDIZ-IRMAK)

derrière lesquels émerge la pointe chenue du Yildiz-Dagh, terme de notre étape. Nous nous engageons sur une pente rapide, et bientôt les sinuosités argentées du Yildiz-Irmak apparaissent entre les mamelons pelés qu'il contourne ; au bas de la côte, un ruisseau, le Tcheltek-Sou, et sur la rive, un pittoresque tombeau musulman, chapelle carrée coiffée d'une coupole de tuiles rouges ; on l'appelle *Kosmouch-Tekké.* Une dernière arête est franchie pour parvenir enfin dans la vallée encaissée du Yildiz-Irmak, qui va se jeter dans l'Halys, en aval de Sivas, et que nous allons remonter durant deux heures.

Après avoir passé un gué, nous remarquons en face de nous,

dans une roche calcaire, des rangées de tombeaux analogues à ceux de Tavra. De l'autre rive, leurs ouvertures rectangulaires ou cintrées se distinguent nettement dans la paroi escarpée (fig. p. 230). La région, maintenant déshabitée, a dû être peuplée jusqu'à une époque relativement récente : nous rencontrons plusieurs cimetières turcs, dont les pierres grossières se dressent dans la solitude comme des menhirs.

Au delà d'un défilé, se montre enfin un village neuf, *Goïkaya,*



LE YILDIZ-DAGH

habité par des mohadjirs établis au bord du Yildiz oriental. Nous traversons celui-ci à gué pour suivre vers l'ouest l'autre branche de la rivière, qui a une double source ; nous gravissons ensuite une côte, et soudain nous apercevons à nos pieds le gros bourg de *Karghyn* et, au delà, derrière des collines nues et tourmentées, la pyramide immense du Yildiz-Dagh ou Mont des Étoiles, dont la cime, encore couronnée de neige, atteint 2,500 mètres d'altitude (fig.).

Hamilton ([1]), qui d'ailleurs n'avait pas visité les lieux, a placé sur cette montagne, la plus élevée du pays, le fameux « Kaino-

([1]) *Researches in Asia Minor*, I, p. 348.

Chorion », le « Château-Neuf » de Mithridate Eupator, retraite inexpugnable où le roi avait mis en sûreté ses trésors. Cette hypothèse a eu une fortune imméritée ([1]), car elle ne soutient pas l'examen. Selon Strabon ([2]), cette forteresse était « à moins de 200 stades », c'est-à-dire à environ 35 kilomètres de Cabira (Niksar) et dans un pays dépourvu d'eau (ἄνυδρος) à cinq lieues à la ronde. Le Yildiz-Dagh est à plus de 55 kilomètres de Niksar à vol d'oiseau, et les sources intarissables qui jaillissent de ses flancs, arrosent profusément toute la région d'alentour. Les autres traits de la description du géographe s'appliquent aussi mal que possible à ce large cône, dont l'accès est aisé durant la belle saison. Nous dûmes malheureusement renoncer à en faire l'ascension, la neige rendant encore les chemins impraticables; mais il ressort de la description même de Van Lennep ([3]), que les ruines qui subsistent au sommet, sont peu considérables, et rien n'autorise à y reconnaître les restes de la citadelle la plus célèbre de Mithridate.

([1]) Elle est notamment reprise et défendue par Van Lennep, p. 74 ss., qui a donné, ce qui vaut mieux que ses conjectures historiques, une bonne description de la montagne (p. 65 ss.).

([2]) Strabon, XII, 3, § 31, p. 556c.

([3]) Cf. Van Lennep, *op. cit.* (p. 70), qui contient un plan utile. — Le Père Girard, qui visita ces ruines en août 1901, en a donné aussi une description dans les *Missions catholiques* de Lyon, 7 et 14 février 1902. J'extrais de cet article les indications les plus intéressantes pour les archéologues : « Un sentier pavé en dalles brutes monte en serpentant jusqu'au sommet de la montagne. Il est coupé par deux ou trois murs de soutènement. Le sommet est occupé par une terrasse carrée d'au moins six mètres sur huit, formée à la base, côté ouest, d'énormes blocs, quelques-uns de deux mètres de haut et d'un alignement assez correct. Les intervalles sont comblés avec des blocs de moindre dimension sans trace de mortier... En somme, malgré un puits comblé, qui devait être recouvert d'une voûte grossière, et divers autres vestiges, qu'on nous montre à proximité et au milieu desquels aboutit le sentier dallé que nous avons suivi, je me suis trouvé déçu. »

Nous serions plutôt tentés d'y voir les débris d'une chapelle ou d'un monastère byzantin ([1]), qui aura probablement succédé à un temple païen. Cette cime altière, le point culminant de toute la contrée, n'a pu manquer d'être regardée par les anciens habitants du Pont comme un lieu sacré. De même que près de l'autel de Zeus Stratios ([2]), ici aussi chaque année les paysans du voisinage s'assemblent encore en Août pour tuer un mouton et célébrer un festin. La montagne divine garde même encore ses légendes : le mudir de Karghyn nous raconta que près du *Kastro* — c'est le nom grec de tout édifice ruiné, — se trouvait un antre, où jamais aucun être humain n'avait pu pénétrer.

L'opinion qu'un sanctuaire se serait élevé sur le Mont des Étoiles, est corroborée par l'existence d'antiquités chrétiennes dans tous les villages des environs, habités aujourd'hui par des musulmans ou par des kizil-bashs. Nous explorâmes au nord-ouest *Bedochtôn,* commune importante au milieu de beaux champs de blé, et nous y trouvâmes trois épitaphes, dont une d'un diacre (Insc. 342 ss.). Plus loin, à *Youssouf-Oglou,* un chapiteau soutient les poutres de la nouvelle mosquée, tandis qu'une « pierre écrite » aurait été enfouie dans ses murailles. A *Sariané* ([3]), qui s'abrite dans des bois de sapins au pied d'une arête rocheuse montant vers le sommet du Yildiz, était conservée une dalle tumulaire d'une ascète (ἀσκήτρια). A *Karghyn* même, le chef-lieu du « nahié », on nous fit voir dans le hammam de larges blocs, régulièrement équarris, et une grosse colonne de marbre rouge. Enfin à *Yildiz-Keuï,* qui est niché dans un vallon sur le versant

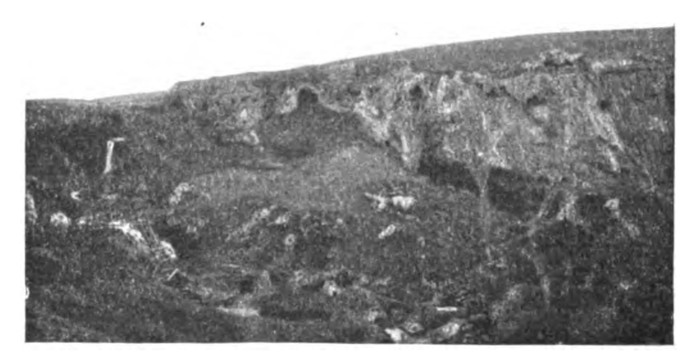
([1]) C'est ce qu'a reconnu sir Charles Wilson, *Handbook of Asia Minor,* p. 42 : *There is a large path of flat stones to the summit... The path runs first to a small chapel at the east end. Chapel and path are similar to those made by the early anchorites in the peninsula of Sinaï.*

([2]) Cf. *supra,* p. 173.

([3]) Saru-Yéri de Van Lennep.

méridional de la puissante montagne, nous découvrîmes deux inscriptions, dont l'une faisait mention d'un prêtre. De plus un fragment de stèle, déposé dans une écurie, portait une grande croix accostée de deux ornements en spirale. Ces débris provenaient, nous assura-t-on, d'*Ak-Shéïr*, qui se trouve en aval sur le Yildiz-Sou oriental.

Le site de cette « Ville Blanche » est ravissant (fig.). Le ruisseau, qui se précipite en cascades dans une gorge étroite, a été capté pour faire tourner des moulins accrochés l'un au-dessus de l'autre à la paroi de calcaire. Sinon aucune habitation ; mais au haut de la colline, vers le sud, s'étend un vieux cimetière musulman, et, près du bord du ravin, on distingue quelques restes d'une construction en gros moellons. Sa position au bord du précipice devait la protéger, mieux encore que ses murailles solides, contre toute attaque de vive force. A côté, s'ouvre l'orifice d'une caverne surprenante, éclairée par des fenêtres taillées dans la tranche du rocher vertical. On descend par une étroite galerie dans une première salle, qui communique par des couloirs avec une série



GROTTE D'AK-SHÉÏR

d'autres. Dans l'une d'elles, quatre trous servent de soupiraux à un caveau creusé dans les profondeurs de la pierre vive. A un niveau inférieur encore, une grotte plus vaste, de plain pied avec le vallon, est aujourd'hui utilisée l'été comme bergerie. Au-dessus, tout le rocher est troué de niches inaccessibles, où des troupes de corneilles ont élu domicile. Ces excavations ont probablement d'abord servi de tombeaux, mais elles ont plus tard été habitées au moins en partie. Peut-être furent-elles le lieu de retraite de moines chrétiens [1]. Il ressort de la série des inscriptions recueillies par nous que vers l'époque de Justinien — car telle paraît être la date de ces monuments — des communautés florissantes vivaient au pied du Yildiz-Dagh. Sa cime majestueuse était sans doute couronnée d'un sanctuaire vénéré, et les replis de ses vastes flancs abritaient les ermitages d'anachorètes [2]. N'oublions pas que nous sommes dans la patrie d'Eustathe de Sébaste, le prélat dont l'influence contribua, plus que toute autre, à acclimater au IV[e] siècle le monachisme dans le Pont [3].

---

(1) Le Père Girard a visité ce même souterrain en 1901. Sa description (*l. c.*, p. 83 sqq.) concorde avec la mienne mais ajoute quelques autres détails : « Nous arrivons à une première salle, puis en descendant à une seconde, et à une troisième aussi irrégulière que les autres, mais plus vaste sans avoir pourtant plus de dix mètres carrés. Le sol est creusé de trois excavations parallèles en forme de *loculi*, mais trop courtes pour avoir contenu des morts. Elles sont aujourd'hui remplies de sable. En remontant, je remarquai que les parois du couloir avaient été polies par le passage de nombreux visiteurs.

(2) Cf. Inscr. 345 : Ἀσκήτρια.

(3) Suivant la légende (*Patr. gr.*, CXVI, col. 818), S[t] Blaise, le premier évêque connu de Sébaste, qui fut martyrisé sous Dioclétien, se serait retiré dans un antre du mont Argée, mais il semble bien que l'hagiographe ait parlé du mont Argée, qui est situé fort loin de Sébaste et dans un autre diocèse, simplement parce que ce nom célèbre lui était seul connu. Le Synaxaire de Sirmond (p. 457, 8, Delehaye), dit seulement : ἐπίσκοπος Σεβαστείας, οἰκῶν ἔν τινι τῶν κατ' ὄρος σπηλαίων.

Toutes les fondations chrétiennes du Yildiz-Dagh furent détruites, semble-t-il, lors des premières invasions musulmanes, et le nom de ces églises et de ces couvents est oublié, comme celui que portait la montagne elle-même. Cependant les colonies grecques n'ont pas encore entièrement disparu de ces vallées perdues ([1]).

([1]) Cf. *infra*, p. 238.

VI. VÉRISA, DAZIMON ET COMANE

§ 18. Du Yildiz-Dagh a Bolous et Tokat (Carte XVIII). — Même au milieu de mai, le climat de ces hauteurs est rude. Nous fûmes surpris par des orages accompagnés de grêle, et au lever du soleil le froid était pénétrant; un violent accès de fièvre, dont l'un de nous fut saisi, nous engagea à émigrer sans retard vers un climat plus tempéré. Notre intention était de descendre directement du Yildiz sur Tokat par Batmantash — c'est la voie habituellement suivie —, mais les chemins détrempés n'auraient pas permis à nos bagages de nous suivre, et nous résolûmes d'aller rejoindre à Bolous la chaussée de Sivas.

La route, peu fréquentée, traverse à gué le Yildiz-Irmak, passe au nord du village circassien de *Tchitchir,* et remonte le cours d'un gros ruisseau, le Kergélé-Sou, qui descend des hauteurs de l'ouest, arrosant des champs bien cultivés. Après avoir dépassé le hameau turc d'*Arslan-Dohouch* (1 h. 50' de Karghyn), on quitte la vallée, et l'on monte en longs détours à travers des bois clairsemés de chétifs sapins, auxquels le Tchamlu-Bel doit son nom ([1]). La pente est rapide, et nos chevaux traînaient à grand peine leurs arabas dans les chemins boueux. Des giboulées de grêle succédèrent à la pluie, et bientôt nous fûmes enveloppés d'un brouillard glacé. Il fallut plus de trois heures depuis Karghyn pour atteindre le sommet de la passe à 1768 mètres. Un peu au delà,

(1) « Tcham » en turc = pin, sapin.

nous aperçûmes quelques maisons, tapies dans un vallon latéral, qui nous offrirent enfin un abri : ces misérables masures, construites en bois et en moellons bruts, ne recevaient la lumière que par un trou percé à travers les terrasses de terre battue. Leur mobilier se composait de quelques escabeaux et de matelas malpropres, mais dans l'âtre flambaient joyeusement de grosses bûches. C'est un pauvre village grec, appelé *Geuveshmek*, qui s'est maintenu dans ce recoin de la montagne. On trouve encore ainsi quelques communautés orthodoxes dispersées dans les vallées alpestres du Tchamlu-Bel (1), et l'on y parle un dialecte très différent de celui de la côte, et dont certaines formes archaïques feraient la joie des linguistes.

Une dernière crête surmontée, nous vîmes s'étaler à nos yeux la vaste plaine de l'Art-Ova ou Artik-Ova, et une descente à travers bois puis une course à travers champs nous conduisit en une heure à *Bolous*.

L'exploration de M. Anderson a déjà confirmé l'opinion de M. Ramsay que Bolous occupe l'emplacement de l'ancienne Vérisa (2). Bolous a conservé peu d'antiquités (3), mais la position du bourg actuel est, à elle seule, suffisamment caractéristique. Il est construit près d'une butte, dont le sommet est aplani et d'où le regard embrasse toute la campagne d'alentour. En creusant le

(1) Le Père Girard, *Missions catholiques, l. c.*, p. 84, raconte l'odyssée des grecs de Batmantash, qui après avoir émigré en Russie voulurent regagner leur pays d'origine mais trouvèrent la place prise par des Circassiens.

(2) Cf. *supra*, p. 37 s.

(3) Cf. Anderson, *l. c.* L'étymologie qu'il propose (Bolus = Πόλις), paraît corroborée par la forme « Paolos » donné dans un texte arménien du XVIIe siècle; cf. Ritter, *Erdkunde*, XVIII, p. 125. — Le Père Girard, qui nous a fait connaître une inscription trouvée dans les environs (n° 274), nous signale la découverte à Bolous même, « d'un souterrain bas et étroit d'une quinzaine de mètres en plan incliné. Il se termine par une salle basse et voûtée comme un four » — sans doute un caveau funéraire.

sol, les paysans y trouvent en quantité de la cendre de bois et toute sorte de débris. Le développement de cette ville, aujourd'hui complètement rasée, a certainement été dû surtout à la richesse de la plaine environnante. Les cultures de blé de l'Art-Ova sont de nos jours encore, malgré l'emploi de procédés très primitifs, d'un rapport exceptionnel, et l'une des rares occasions où Vérisa fasse parler d'elle dans l'antiquité, est précisément une contestation relative à du grain appartenant à un prêtre et que les agents du fisc avaient saisi ([1]).

Le chef-lieu turc du district est maintenant *Tchiftlik,* situé à une lieue à l'ouest de Bolous sur la chaussée de Sivas. Il n'offre rien d'intéressant; une inscription chrétienne, qui s'y trouve, a été apportée de Soulou-Seraï ([2]).

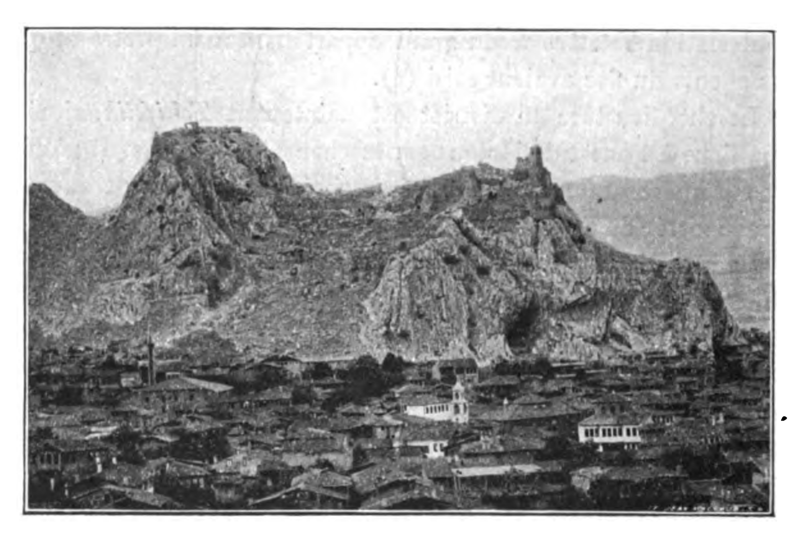
La grand' route mène en trois heures de Tchiftlik à Tokat. Elle traverse d'abord dans toute sa longueur la plaine verdoyante de l'Art-Ova, puis s'engage dans la gorge de l'Ak-Sou. Nous passâmes un défilé, commandé par une forteresse en ruines, en nous promettant d'y revenir, et bientôt des jardins ombragés de vigoureux noyers, des vergers où fleurissaient de toutes parts les cerisiers, nous annoncèrent l'approche de la ville. La vallée, protégée contre les vents du nord, est renommée pour la douceur de son climat, et la productivité du pays environnant soutient la prospérité de Tokat plus que sa vieille industrie des batteurs de cuivre, qui est aujourd'hui en déclin.

§ 16. TOKAT. — Le Père Girard dont la collaboration a enrichi notre recueil d'inscriptions d'une foule de textes intéressants, voulut bien nous servir de guide dans cette cité historique, dont toutes les antiquités lui étaient familières. Il est certain que Tokat occupe l'emplacement de l'ancienne D a z i m o n ([3]), mais,

---

([1]) Basil., *Epist.*, 86-87. Cf. Ramsay, *Hist. Geogr.*, p. 327.
([2]) Inscr. 305 ; cf. *supra,* p. 208.
([3]) Ramsay, *Hist. Geogr.*, p. 329 ; Anderson, *supra*, p. 67.

bien que Strabon donne déjà le nom de Dazimonitis au Kaz-Ova ([1]), le bourg de Dazimon est mentionné pour la première fois au IVe siècle dans les lettres de St Basile ([2]). Dans l'antiquité, la religion avait provoqué la formation d'une ville autour du sanctuaire de Comane, qui devint le centre politique du district. Mais après la chute du paganisme, des raisons



FORTERESSE DE TOKAT

économiques et militaires devaient faire préférer l'emplacement de Dazimon, et elles amenèrent fatalement la prédominance de celle-ci. D'abord elle est au bord d'une plaine étendue, d'une admirable fertilité, et au croisement de deux ou trois grandes voies naturelles de communication. Encore du temps de Tavernier (1631), elle était « un des plus grands passages de l'Orient et il y arrivait incessamment des caravanes de Perse, de Diarbékir,

([1]) Cf. Anderson, p. 68.
([2]) Ép. 212 [370] de 375 ap. J.-C. et 216. Cf. Ramsay, p. 330.

de Bagdad, de Constantinople, de Smyrne et d'autres lieux » (1). De plus, le site est commandé par une montagne escarpée, qu'il était aisé de transformer en une forteresse presque imprenable (2). Aussi, au IXe siècle, les empereurs Byzantins avaient-ils établi dans cette excellente position militaire l'un des camps principaux de leur empire (3). Tokat, dont le nom turc apparaît pour la première fois dans Edrisi au XIIe siècle, fut pareillement le chef-lieu d'un des grands gouvernements des sultans du Roum (4).

Le château, dont la silhouette hardie se découpe sur les profondeurs du ciel (fig. p. 240), remonte donc au moins à l'époque byzantine, mais il fut occupé par des Seldjoucides et par les Ottomans : encore au XVIIIe siècle, des troupes y tenaient garnison (5), et les murailles qui en subsistent sont certainement de dates très diverses.

Cette forteresse est juchée sur une arête de calcaire, qui s'avance comme un promontoire entre les vallées de l'Ak Sou et du Yéshil-Irmak, et se termine au sud par un pic abrupt de marbre cristallin (6), que couronnent encore un pan de mur crênelé et une

---

(1) Tavernier, *Voyages*, éd. de 1679, I, p. 11. Tournefort (1700) s'exprime en des termes analogues.

(2) Voyez la vue générale de la ville donnée par Anderson, *supra*, p. 66.

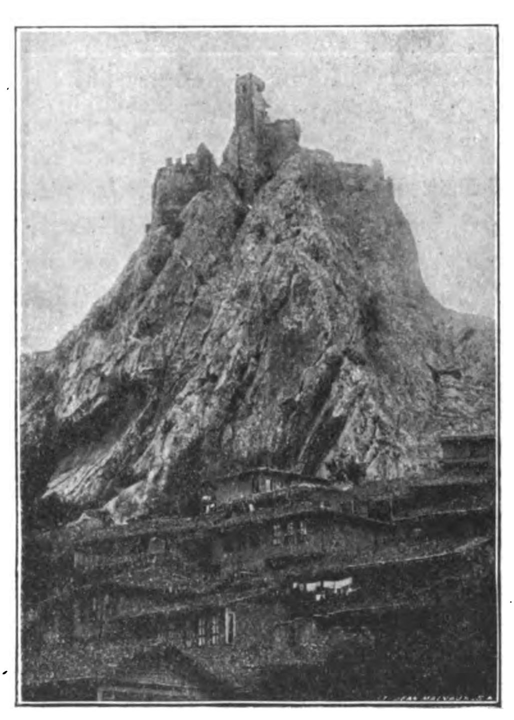
(3) Const. Porphyr., *De Cerim.*, p. 444, éd. Bonn : Εἰσὶ τὰ ἄπληκτα ... ἕκτον εἰς 'Αρμενιακοὺς εἰς τὸν Δαζιμῶνα. Dazimon se trouvait sur la grande route Constantinople-Nicomédie-Amasie-Sébastée (Gelzer, *Genesis der Themenverfassung*, p. 106). C'est par cette route que Théophile, battu par les Sarrasins à Dazimon, s'enfuit à Amasie ; cf. Ramsay, *l. c.* et *supra*, p. 144.

(4) Ritter, *Erdkunde*, XVIII, p. 120 ss. Le Strange, *Lands of the eastern chaliphate*, 1905, p. 142, 147.

(5) Tournefort dans Ritter, *l. c.*, p. 123. Cf. Tavernier, p. 10 : « Un fort château où il y a garnison. Il est fort ancien et est resté seul de trois autres qui estoient moindres. »

(6) Hamilton, p. 353 : « Crystalline marble overlying beds of argiliaceous schists. »

haute tour carrée (fig.). Ces constructions sont certainement de la période musulmane : elles sont formées d'un parement de moellons irréguliers recouvrant un remplage de cailloux noyés dans un mauvais mortier. De longues poutres couchées à l'intérieur de ce blocage l'empêchent de se disjoindre. Cette bâtisse barbare n'est pas uniforme. On remarque même du côté sud des contreforts en blocs équarris, qui semblent antiques. Mais, sauf sa situation, ce château ne peut pas rivaliser en beauté et en intérêt avec celui d'Amasie. Toutefois, comme dans celui-ci, une vaste galerie, partant de la partie inférieure de la forteresse, s'enfonce obliquement dans le rocher : ce tunnel a plus de 3 m. de large et 2^{m},50 de haut, et environ soixante-dix marches de l'escalier sont encore conservées : au delà le passage est obstrué par les décombres. C'est un de ces puits destinés à aller chercher l'eau filtrant à travers la pierre calcaire, tels qu'on les trouve dans toute la région pontique et au delà [1]. Il paraît fournir la preuve que déjà dans l'antiquité cette crête était fortifiée.

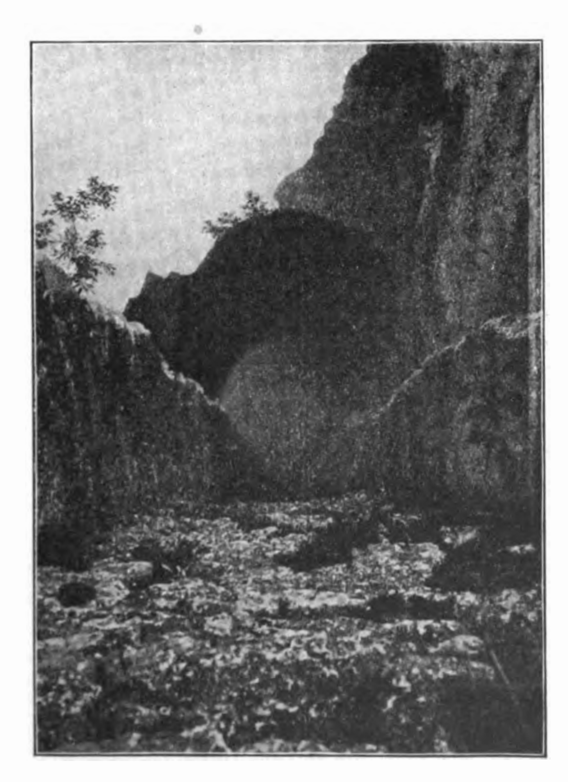


DONJON DE LA FORTERESSE DE TOKAT

[1] Cf. *supra*, p. 158, n. 3.

Si l'on passe derrière le donjon du côté opposé à la ville, c'est-à-dire vers l'ouest, on aperçoit à une grande hauteur au moins une quarantaine de fûts de colonnes, couchés les uns sur les autres de façon à former des assises de maçonnerie. Les Turcs se sont servis comme matériaux de construction des débris de quelque église byzantine. Sur une colonnette qui, détachée de l'édifice, avait roulé sur la pente de la montagne, nous lûmes la dédicace Ὑπὲρ εὐχῆς Ἱλαρίου (Inscr. 320).

Sur le versant méridional de la montagne, on remarque encore un tombeau antique, creusé dans le roc, et analogue à ceux de Tavra (p. 227). Un double orifice, coupé par un pilier, donne passage dans un vestibule d'environ 3 m. de long sur 1^{m},50 de haut; on y trouve à droite la porte de la chambre sépulcrale.



TUNNEL DE HOROSH-TÉPESSI

La disposition de toutes les vieilles forteresses du pays est généralement la même. Le lendemain de notre arrivée (15 mai) le Père Girard nous fit visiter celle qui défendait autrefois la route de Sivas à 8 kilomètres de Tokat et que nous avions déjà remarquée en descendant la vallée de l'Aksou (p. 239). Elle s'éten-

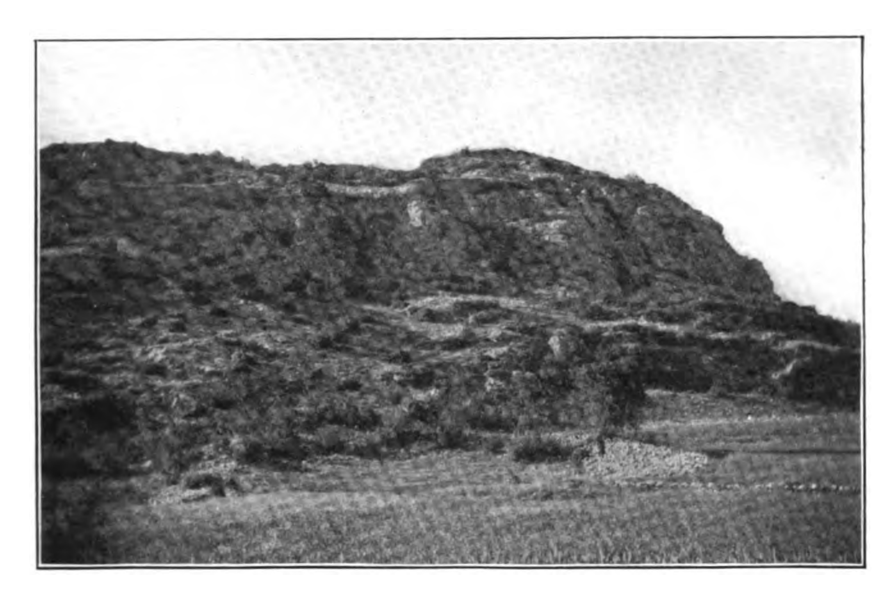
dait sur un éperon rocheux qui porte le nom caractéristique de *Horosh-tépessi* « Crête de coq ». On y accède du côté du midi par un chemin taillé dans la pierre qui conduit à une porte ménagée dans le mur d'enceinte. Les assises inférieures en sont conservées par places, et l'on peut en suivre tout le pourtour. Le reste du château est détruit, mais il subsiste une citerne ou cave profonde, et le tunnel habituel s'enfonçant à 45 °/₀ dans la montagne et qui est de dimensions très considérables : large de plus de trois mètres, l'escalier compte encore aujourd'hui au moins cent trente marches; on est alors arrêté par des détritus et des gravats. Particularité unique, une sorte de trottoir ou de plan incliné, large d'environ 50 centimètres, descend de chaque côté le long des parois latérales à deux mètres au-dessus de l'escalier (fig. p. 248). Peut-être ont-ils servi à faire monter et descendre au moyen de quelque mécanisme les récipients contenant l'eau du puits.

Une seconde galerie cintrée, plus petite et du type ordinaire a son orifice à l'est du fort.

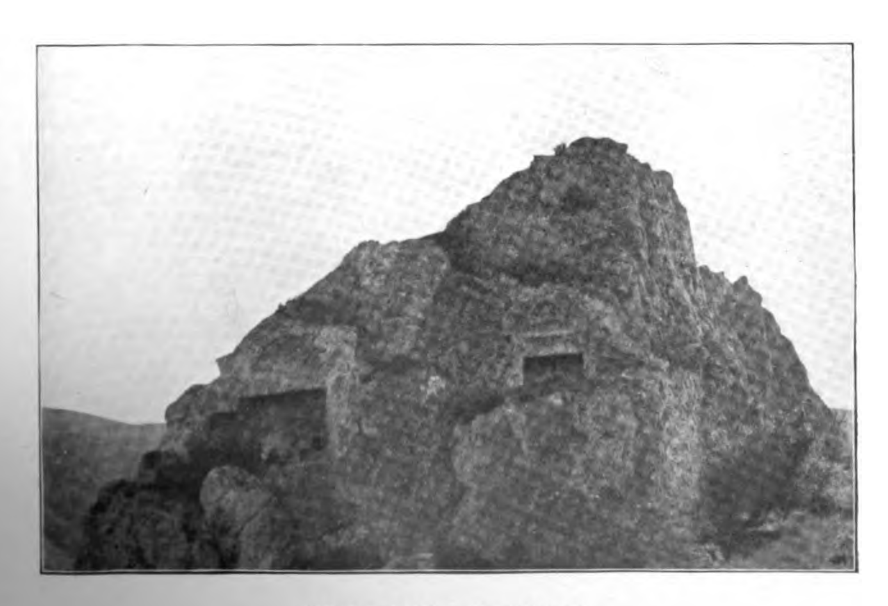
De ce côté aussi deux grandes sépultures rupestres ont été taillées dans l'escarpement (fig.). L'une d'elles ne peut être atteinte sans une échelle qui nous manquait, mais nous parvînmes à la seconde par un étroit sentier conduisant à une terrasse autrefois bordée d'une balustrade. Dans une excavation rectangulaire, s'ouvre une fenêtre [$1^m,10 \times 0^m,90$] par laquelle on peut se glisser dans un caveau voûté presque carré [$2^m,50 \times 2^m,40$], où étaient déposés les cadavres. Nous ne trouvâmes aucune trace de sculpture ou d'inscription, mais ces tombeaux remontent certainement, comme les deux tunnels, à une antiquité reculée. Il est probable que dès l'époque des rois du Pont ce défilé, qui fermait le chemin de la Cappadoce, dut être défendu par un de ces « forts d'arrêt qui formaient comme une ceinture continue autour du royaume de Mithridate » ([1]). Peut-être doit-on placer

([1]) Théod. Reinach, *Mithridate Eupator*, p. 266.

CHATEAU DE HOROSH-TÉPESSI



MONTAGNE DU CHATEAU ET MUR D'ENCEINTE



TOMBEAUX RUPESTRES

ici ce château de Dadasa, qui, suivant le seul texte qui en parle ([1]), ne devait pas être éloigné de la vallée de l'Iris. Mais c'est une conjecture fort hasardeuse.

§ 20. DE TOKAT A COMANE (Carte XIX). — Tokat a fourni un certain nombre d'inscriptions grecques (n°s 315 ss.), mais l'une d'elles a certainement et les autres ont probablement été apportées de Comane. C'est aussi à quelque temple de la cité détruite qu'ont dû être empruntées les huit grandes colonnes de marbre gris qui soutiennent l'entablement de la mosquée d'Ali-Pacha. Leurs chapiteaux et leurs bases sont un travail musulman, mais leurs hauts fûts monolithes paraissent bien antiques. D'autres colonnes, celles-ci de marbre blanc, qui se dressent à l'entrée de la mosquée Meiden-Djamisi, ont probablement la même origine, comme aussi les blocs de marbre qui ont servi à construire un tekké Seldjoucide à la sortie de la ville. Les ruines de Comane ont certainement été une carrière que les maîtres successifs de Tokat ont largement exploitée. On y parvient en moins d'une heure et demie par une route entièrement plane.

On traverse d'abord l'extrémité orientale du Kaz-Ova, l'ancienne Dazimonitide, qu'a parcourue notre collaborateur (p. 68 ss.). Ce riche terroir faisait partie du domaine opulent des grands prêtres de Comane, et il devint probablement lors de l'annexion un *saltus* impérial, comme les propriétés des temples de Mèn Askaènos en Pisidie ([2]). C'est par là qu'on arrive d'Amasie. Les Actes de St Basiliscus de Comane nous apprennent les noms antiques d'une série de villages *(vici)* situés entre ces deux villes. Ces Actes, qui ne sont malheureusement connus que par une traduction latine([3]), reposent sur des données topographiques d'excel-

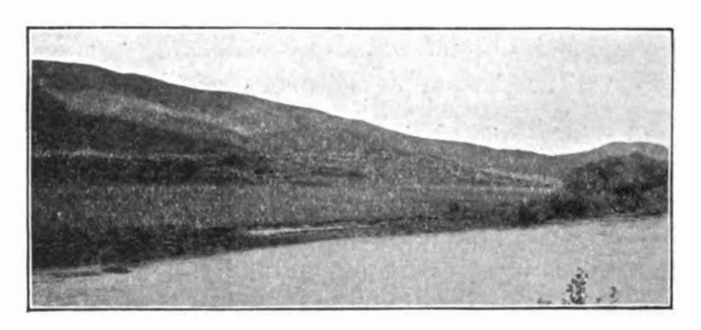
([1]) Dion Cass., XXXVI, 12.

([2]) Anderson, *l. c.* — Pour Mèn Askaènos, cf. Ramsay, *Classical Review*, 1905, p. 418.

([3]) *Act. SS.*, Mart. t. I, p. 237 ss., cf. *Synax. Constantinop.*, éd. Delehaye, p. 699, 39 ss.



lent aloi. Le saint est arrêté chez ses parents à Cumiala ([1]), à une journée environ d'Amasie, on le mène de là à Dacozae ([2]), puis il passe un pont sur l'Iris ([3]) – peut-être à Tourkhal — et arrive au lieu dit Varisma, de là à Saon et à un autre village où il couche, et enfin le lendemain vers la quatrième heure du jour il parvient à Comane. Nous ne pouvons malheureusement



TERTRE DE COMANE

reporter aucune de ces indications sur les cartes modernes bien que des restes antiques aient été retrouvés en plusieurs endroits du Kaz-Ova ([4]).

Au delà, on s'engage dans la vallée de l'Iris et bientôt on aperçoit de l'autre côté de celle-ci, sur la rive droite, un grand tertre qui s'allonge dans la plaine et marque l'emplacement de la cité disparue (fig.). Il s'élève à une quarantaine de mètres

---

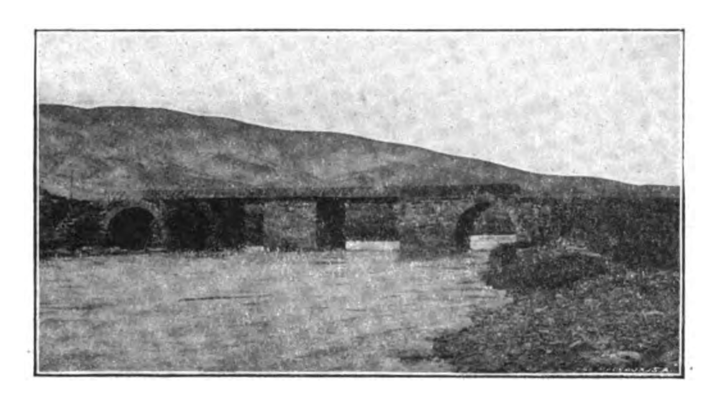
([1]) Syn., p. 699, 41 : Χουμίαλα τῆς ἐνορίας Ἀμασείας. C'est de Cumiala qu'était originaire aussi St Théodore suivant le *Synax. Constantinop.*, p. 470, 15 (ἐκ τῆς μητροπόλεως Ἀμασείας ἐκ χωρίου καλουμένου Χουμιάλων). Il devait y avoir dans ce village une vieille communauté chrétienne.

([2]) Syn., p. 701,14 : τὸ χωρίον Δακῶν.

([3]) *In pontem fluminis Ireos — in loca Varismorum — in vicum qui dicitur Saon* — peut-être Sarin mentionné dans le Testament des Martyrs de Sébaste, cf., *Anal. Bolland.*, t. XXV (1906), p. 241.

([4]) MM. Anderson et Munro en ont signalé (p. 69) un certain nombre. Voyez

au-dessus du niveau du fleuve : nous savons que le temple de Mâ, auquel Comane dut sa célébrité, était construit sur une éminence dont le pied était baigné par l'Iris ([1]). Une règle liturgique voulait, en effet, que les sanctuaires de la déesse s'élevassent sur



PONT DE COMANE

une hauteur décorée du nom de montagne ([2]). Peut-être était-ce une colline naturelle, peut-être aussi un de ces *tells* artificiels, comme les anciens habitants de ces régions en ont élevé à Tyane, où l'on voyait des œuvres de la fabuleuse Sémiramis ([3]).

Un peu au delà de ce mamelon, la route traverse le fleuve.

---

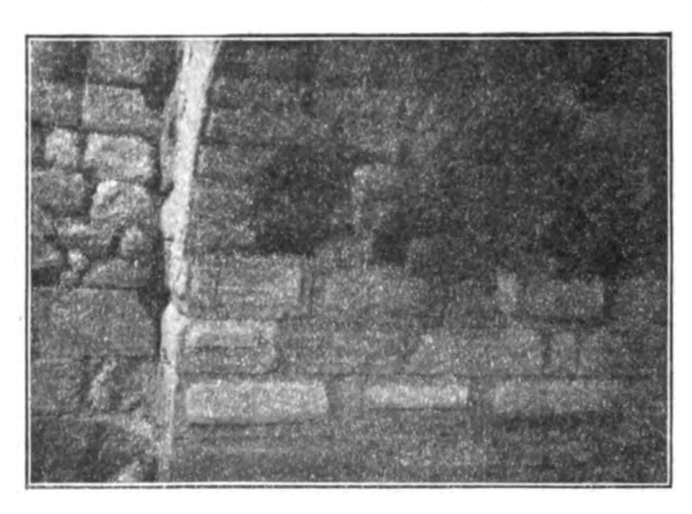
aussi Tournefort (*Voyage du Levant*, II, p. 175, éd. de 1718) : « Après quatre heures de marche [sur la route de Tokat à Tourkhal], on campa auprès du village d'*Agara* dans le cimetière duquel se voyaient quelques morceaux de colonnes et de corniches anciennes de marbre blanc et d'un beau profil mais sans inscriptions. »

([1]) Procope, *Bell. Pers.*, I, 17, § 13 (p. 84, Haury).

([2]) Même en Occident cette règle était observée par les prêtres de Bellone-Mâ. Tertull., *De Pallio*, 4 : *In Bellonae montes fugantur*. — Gesta apud Zenophilum, dans Gebhardt, *Ausgew. Märtyreracten*, p. 188, 7, c. 1 : *Fugivimus in montem Bellonae*. Cf. *Rev. hist. et litt. religieuses*, VI, 1901, p. 101.

([3]) Strabon, XII, 2, 7, p. 537 C. Cf. Plin., *Hist. Nat.*, VI, 1, 3 et *supra*, p. 191.

Depuis des milliers d'années on passe l'eau à cet endroit. Dion Cassius ([1]) nous raconte que durant un combat livré par Mithridate à Triarius (68 av. J.-C.), le pont de Comane se rompit sous le poids de soldats qui s'y pressaient, d'où résulta un grand désordre dans l'armée du roi. Ce n'était sans doute alors qu'une médiocre passerelle de bois. Les Romains la remplacèrent par



VOUTE DU PONT DE COMANE

une solide construction de pierre, faisant communiquer deux quartiers de Comane, qui s'étendait sur l'une et l'autre rive de l'Iris ([2]). Peut-être quelques parties du pont actuel (fig.) remontent-elles à l'antiquité. Les arches qui subsistent encore aux deux extrémités, sont bâties en larges claveaux taillés en bossage (fig.), et se distinguent au premier coup d'œil de la grosse pile cubique plantée par les Turcs au milieu du courant et qui supporte un méchant tablier de bois. Contre les deux berges aussi, des restes de murailles en appareil régulier, ailes des culées ou

([1]) Dion, XXXVI, 10.

([2]) Strabon, XII, 3, § 15 (p. 547 C : Ἶρις ... ῥυεὶς διὰ πόλεως μέσης Κομάνων.

amorces d'un quai, sont probablement d'époque romaine, mais même les portions anciennes ont été plusieurs fois restaurées à l'aide de matériaux de rencontre : on y remarque un débris de chapiteau et des fragments d'inscriptions contenant le nom de la cité d'Hierocésarée-Comane (Inscr. 313-4 ; cf. p. 63).

Les ruines visibles à la surface du sol étaient encore assez importantes du temps d'Hamilton, à qui l'on doit l'identification de ce site avec l'ancienne Comane (1) : les « fragments d'architraves et de frise » qu'il mentionne ont été sans doute emportés par des maçons de Tokat. Nous ne pûmes recueillir sur la butte sainte que des menus débris de marbres blancs, gris, rouges ou veinés, provenant de pavements ou de placages polychromes. Mais les profondeurs du sol, où des fouilles seraient aisées, cachent certainement les substructions du temple tétrastyle dont les monnaies municipales nous permettent seules actuellement de nous faire quelque idée (2). Ses dépendances couvraient sans doute la colline : le grand-prêtre et la grande prêtresse avaient leurs demeures à l'intérieur de l'enceinte sacrée (3). La ville s'étendait à l'entour coupée en deux par le fleuve. Elle contenait d'autres temples dont l'un consacré à Apollon (4). Vers l'an 400 de notre ère, elle était encore une place forte capable de résister aux incursions des barbares (5), et elle resta un siège épiscopal durant la période byzantine (6).

---

(1) Hamilton, *Researches*, I, 349 ss. — Boré vit à Comane « quelques fragments de colonne d'un style corinthien très gracieux » (*Corresp. et Mém.*, t. I, 1840, p. 357).

(2) Babelon-Reinach, *Monnaies d'Asie Mineure*, I, pl. XII, 4.

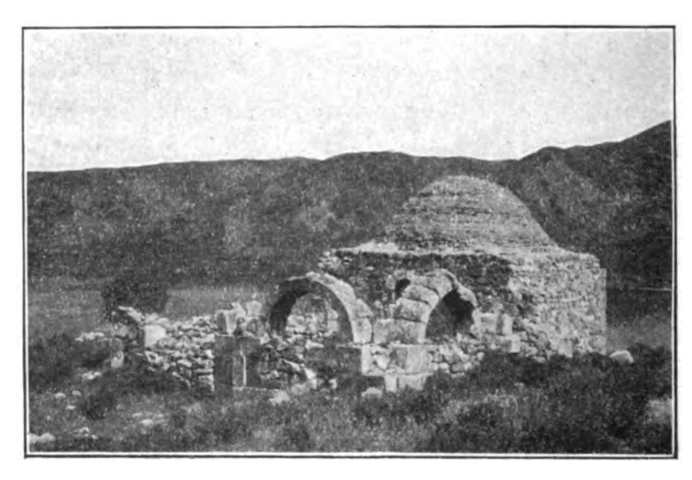
(3) Strabon, XII, 8, § 9, p. 575 C.

(4) Les Actes de S[t] Basiliscus (*supra*, p. 247) nous montrent le gouverneur du Pont sacrifiant *in templo Apollonis* (*Act. SS.*, p. 140). — Ils racontent aussi que le saint fut décapité près du fleuve *foras civitatem in loco qui dicitur Dioscorum*.

(5) Grég. Nyss., *De baptismo* (Migne, *P.G.*, XLVI), col. 424 C ; cf. Palladius, *Vita Ioann. Chrys.*, c. 11 (Migne, *P.G.*, XLVII, 38) : ἔξω τοῦ τείχους.

(6) Lequien, *Oriens christianus*, p. 517.

Un bourg musulman, comme à Sébastopolis (p. 201), dut s'établir plus tard sur l'ancien *tell* de la déesse. Les murailles visibles à fleur de sol sont formées de lits de cailloux noyés dans un mortier friable, et datent certainement de l'époque des sultans ottomans. Il en est de même des ruines d'une vaste construction, caravansérail ou hammam, qui sont restées debout en face du



TURBÉ A COMANE

pont (carte XIX); il en subsiste plusieurs salles voûtées, bâties grossièrement à l'aide de débris de tout genre. L'importance de cet établissement mahométan est prouvée par l'étendue de son cimetière qui occupe un coin de la plaine vers le sud [1]. Aujourd'hui les habitants turcs ont disparu à leur tour, chassés sans doute par la fièvre, et la vallée est déserte. Seuls quelques Turkmènes avaient dressé leurs tentes noires au bord de la rivière.

---

(1) Ce village paraît avoir encore existé, bien que très réduit, à la fin du XVIIIe siècle. Cf. Indjidjiân dans Ritter, *Erdkunde,* XVIII (*Kleinasien,* I), p. 113.

Mais l'aspect de ce site délaissé évoque encore le souvenir du temps où pour la pompe de ses fêtes et le relâchement de ses mœurs la ville sacerdotale pouvait être comparée à l'opulente Corinthe ([1]). Dans la vallée qui s'élargit en amont, de grasses prairies nourrissent des troupeaux prospères; les coteaux, autrefois plantés de vignes, sont couverts de riches cultures et d'arbres vigoureux. Même les crêtes, aujourd'hui dénudées, étaient jadis ombragées d'épaisses forêts ([2]). Le paysage n'a rien d'âpre ou de rude; les molles ondulations des montagnes, les sinuosités paresseuses du fleuve, la chaude caresse de l'atmosphère dans cette vallée abritée, éveillent des idées de luxure et de nonchalance ([3]).

Des ruines nous montâmes au village le plus proche, niché dans un vallon au nord-est. Mais il n'a d'antique que son nom de *Gumenek,* altération turque de *Komana*. Nous redescendîmes de là à un turbé, pittoresquement bâti sur une éminence, et dont la coupole de briques rouges attire l'œil (fig. p. 252). Le mur de la cour s'est écroulé, les voûtes des portes se recourbent aujourd'hui dans le vide, et de grands blocs de calcaire ont été projetés sur le sol, mais aucun ne porte d'inscription.

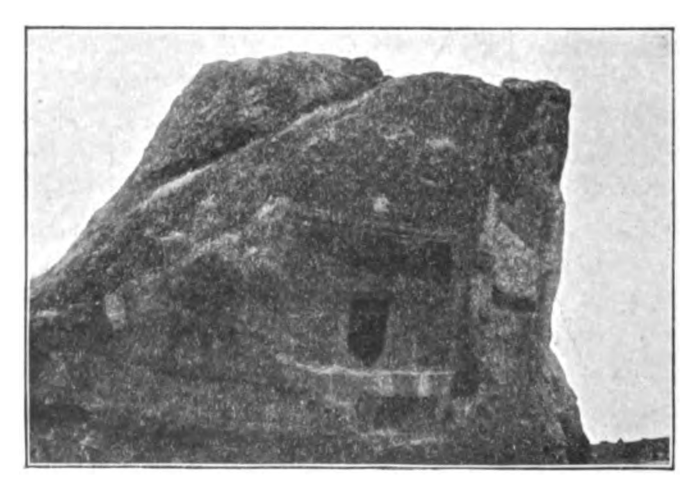
A deux cents pas de là se dresse, isolé dans la plaine, un gros rocher creusé de tombeaux antiques. Des légendes chrétiennes s'y sont attachées : le rocher, qui semble avoir été fiché dans le sol par une force miraculeuse, aurait été transporté là par St Grégoire le Thaumaturge, et il aurait servi plus tard de retraite à St Jean Chrysostome; son aspect étrange, ses caveaux funéraires et l'épitaphe qu'il porte ont frappé tous les voyageurs européens qui ont parcouru ce site historique, et je ne puis ajouter à la description très précise qu'en a donnée M. Anderson (p. 64) qu'une photogravure (fig. p. 254).

([1]) Strabon, XII, 3, § 36, p. 559 C.

([2]) *Bellum Alexandrinum,* c. 35.

([3]) Vue de la vallée de Comane, *supra,* p. 62.

§ 21. — DE COMANE A NIKSAR (Carte XIX). — La route de Comane à Néocésarée n'est pas mentionnée dans l'Itinéraire d'Antonin, mais la découverte de quatre pierres milliaires sur son parcours (n° 463-466), prouve que cette voie, plusieurs fois restaurée au IIIe et au IVe siècle, devait être au moins aussi



ROCHER ET TOMBEAU PRÈS DE COMANE
(PARTIE SUPÉRIEURE)

fréquentée dans l'antiquité qu'elle l'est encore aujourd'hui ([1]). Son tracé est nécessairement déterminé par configuration orographique du pays. Elle traverse d'abord la plaine de Comane, où l'Iris s'étale largement dans un lit peu profond, glissant entre des îles qu'il déplace peu à peu. Bientôt, quittant la chaussée pour prendre un mauvais sentier, nous remontâmes le fleuve à travers un défilé, où il se fraie un passage rapide entre des rochers, et

([1]) Elle a été souvent décrite par les voyageurs modernes : Hamilton, *Researches*, I, 348 ss.; Van Lennep, *Travels*, I, 324 ss.; Munro, *Roads*, 732 ss. et *supra*, Anderson, p. 61 ss. — Nous avons visité de préférence d'autres villages que ceux où M. Anderson s'était arrêté.

nous entrâmes ensuite dans une seconde plaine de médiocre étendue. Laissant à notre gauche le couvent de *Bizeri* (p. 63), nous allâmes camper à *Omala* (1 h. 3/4 de Comane). Ce village est admirablement situé sur une éminence qui s'avance entre le Yéshil-Irmak et un gros ruisseau qui vient y déboucher en aval. Il domine au midi une cuvette verdoyante, fermée par un cirque de montagnes et semée de bouquets d'arbres. La position



VUE PRISE D'OMALA

est, ou plutôt fut, avantageuse aussi au point de vue commercial tant que les caravanes parcoururent ces contrées. Omala est situé à la bifurcation des routes qui de Comane conduisent d'une part vers Niksar et la côte, de l'autre vers l'Arménie par la haute vallée de l'Iris. La voie antique Comane-Nicopolis de la *Tabula* doit avoir suivi cette vallée ([1]), et certainement une bourgade romaine occupait l'emplacement d'Omala. Les paysans nous y firent voir un fragment de chapiteau ionique d'un excellent travail et des blocs équarris provenant d'une construction en

([1]) C'était à l'époque de Taverniér le chemin habituel des caravanes vers la Perse (*Voyages*, t. I, p. 14, éd. de 1679). Des recherches le long du haut Iris seraient probablement fructueuses. — Sur la direction de la route romaine, cf. *infra*, p. 292, n. 4.

grand appareil. On nous assura qu'ils avaient été découverts sur place. Des inscriptions que nous y copiâmes (nos 327-8) prouvent que cette agglomération subsistait encore à l'époque chrétienne.

Le nom antique de ce village est incertain. La Table de Peutinger place sur la route de Zéla à Néocésarée, à 16 milles de cette dernière, la station de Seramisa. Cette route devait nécessairement passer par ici, et d'après nos mesures, il n'y a guère plus de 24 kilomètres d'Omala à Niksar : ce chiffre concorde avec celui de la Table. Le Ravennas dans sa corruption confirme cette identification [1]. Neocessaria, Bermissa, Consana Condica [= Comana Pontica], et un peu plus haut : Neocessaria, Seramissa, Stabulum [= Sebastopolis] [2]. Bermissa et Seramissa sont deux formes du même nom. Le géographe, qui copiait une carte, a reproduit les « mansions » de deux voies se dirigeant l'une de Néocésarée vers Tavium, l'autre de Néocésarée vers la Cappadoce, et qui devaient se confondre au moins jusqu'à Seramisa (Omala), qui s'est trouvé ainsi répété deux fois.

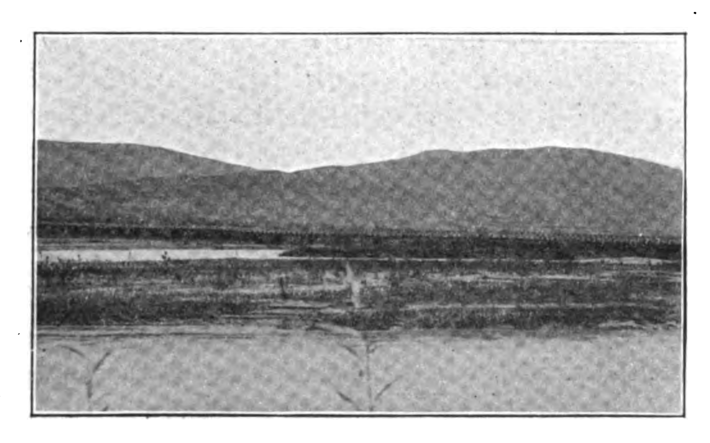
Au delà d'Omala, la route quitte la vallée de l'Iris, qui s'infléchit vers l'est, pour remonter celle d'un gros ruisseau, dit Gylga-sou, qui descend des hauteurs boisées du Yaïladjik-Dagh. Elle l'abandonne bientôt, à l'endroit où un chemin conduisant à Hérek se dirige vers l'ouest, et atteint sans ascension rapide la ligne de faîte qui sépare le bassin de l'Iris de celui du Lycus. L'hypsomètre indiquait 922 mètres. De beaux bois de chênes et de noyers

---

(1) P. 97, 14, éd. Pinder-Parthey.

(2) Anderson, *supra*, p. 33. — L'identification que propose notre collaborateur de Stabulum avec Sébastopolis paraît certaine, mais si, comme je le crois, Seramisa se trouvait à Omala, elle est distincte de la station de Sermusa que la Table de Peutinger place sur la route Tavium-Césarée. M. Anderson après réflexion s'est rangé à cette opinion. — Ptolémée, V, 6, § 8, situe Σερμοῦσα à la latitude d'Omala au nord de Comane, mais sa longitude (66° 20′) la reporterait fort à l'ouest. Celle-ci est certainement inexacte (cf. la note de Müller à ce nom).

couvrent ces hauteurs et entourent le riche village d'*Oktap*. Peu après, on s'engage dans un défilé tortueux. La pente se précipite : on descend en une heure près de 600 mètres. Les torrents, grossis par quelque orage, avaient couvert la chaussée de limon et de gravier. Mais on suspendait volontiers sa marche dans cette gorge pittoresque couverte d'un immense dôme de verdure et



PONT SUR LE LYCUS

de fraîcheur entre les hauts rochers d'où les eaux claires tombaient de tous côtés en cascades.

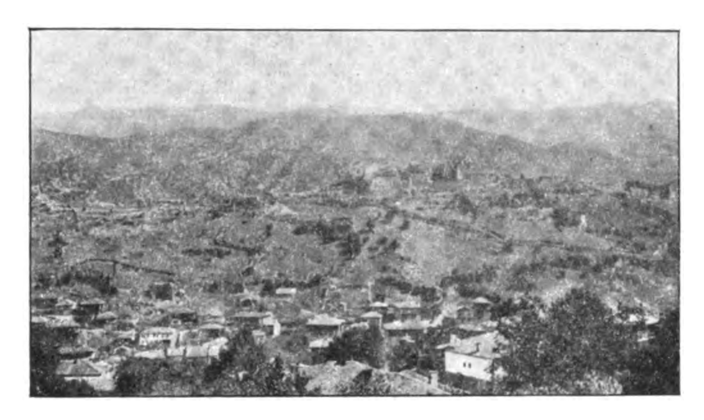
Près de *Déneksé,* où une pierre milliaire a été découverte récemment (n° 466), la passe s'élargit, et l'on voit se développer la large plaine du Kelkid-Irmak, l'ancienne Phanarée, que Strabon ([1]) proclamait la plus riche province du Pont. Au delà, se dressent les hautes montagnes de la chaîne côtière qui lui servent d'écran contre les vents du nord, et au milieu de mai — nous y fûmes le 18 — la température y est déjà chaude. Des rizières touffues, des plantations de maïs croissent dans les terres basses

([1]) Strabon, XII, 3, § 30. — Anderson, *supra,* p. 54.

irriguées par la rivière; l'olivier, le mûrier, le figuier prospèrent sur les coteaux. Le Kelkid-Irmak épand ses eaux limoneuses dans un large lit où des mares stagnantes croupissent entre des îles bourbeuses; un immense tablier de bois, posé sur des piles cubiques de maçonnerie, permet de passer d'une rive à l'autre non sans quelques zigzags (fig. p. 257). Cette construction caduque a remplacé il y a peu d'années, nous dit-on, un vieux pont dont les arches avaient été emportées par une crue. Le Kelkid a un régime fort inconstant, et il est encore sujet à ces accès de fureur soudaine qui, disait-on dans l'antiquité, lui avaient valu le nom de Loup (Λύκος) ([1]). Un jour qu'ayant rompu ses digues, il dévastait les campagnes emportant moissons, bestiaux et paysans, S[t] Grégoire le Thaumaturge, en plantant son bâton dans la vase, fixa une limite à ses ravages ([2]). La rivière s'abandonne encore de nos jours à de pareils débordements, et pour échapper à ses atteintes, aussi bien qu'à la fièvre, les habitants se sont établis sur les hauteurs. Niksar même est à une demi-heure de la rive sur les dernières pentes de la chaîne élevée du Paryadrès.

([1]) En arménien classique il s'appelle Gaïl, qui a le même sens que Λύκος et se rattache à la même racine (Hübschmann, *Armenische Etymol.*, p. 431). Le nom turc de « Kelkid » est probablement une corruption de l'arménien Gaïl-kied, « rivière du Loup »; cf. Ritter, *Erdkunde*, XVIII, p. 431.

([2]) Cf. Grég. Nyss., *Vita S. Gregorii Thaum.* (Migne, *P.G.*, XLVI), p. 930 B - 931 C. — La description du Père cappadocien s'applique encore admirablement à la rivière actuelle : Κοῖλος δὲ πανταχοῦ τὰς ὑπωρείας τῶν κρημνῶν ὑπορρέων πολὺ μᾶλλον ταῖς χειμερίαις χαράδραις ὑποτραχύνεται πάσας εἰς ἑαυτὸν τὰς ἐκ τῶν ὀρῶν συρροίας ἐκλαμβάνων κτλ.



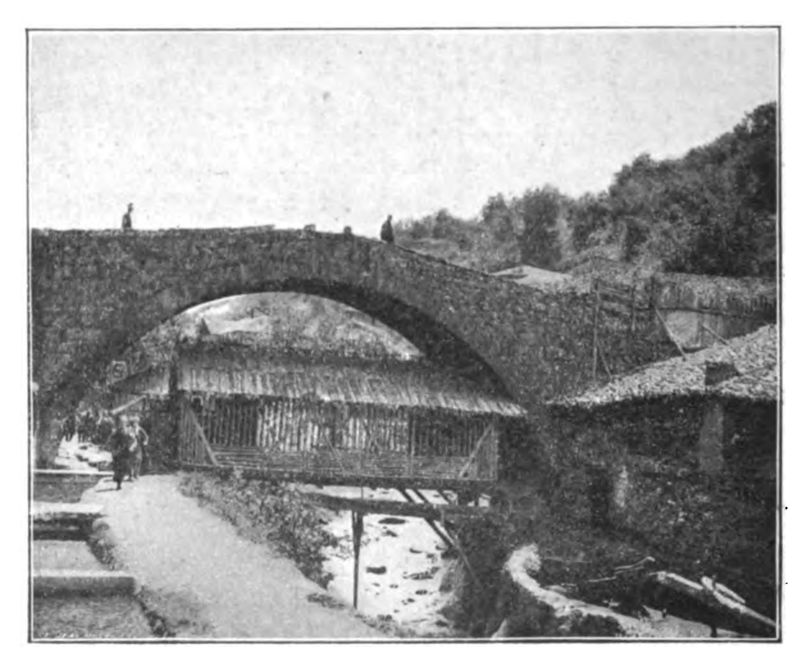
NIKSAR VU DE L'EST

VII. NÉOCÉSARÉE ET LE PARYADRÈS

§ 22. NIKSAR. — La situation de Niksar est extraordinaire : elle s'allonge dans un pli de montagne, au pied d'une croupe puissante, couronnée par les ruines d'une immense forteresse. Au fond de la vallée ombreuse, coule un torrent dont le cours rapide, aujourd'hui comme au temps de Strabon [1], fait tourner des moulins et met en mouvement des roues hydrauliques qui irriguent jardins et vergers. Un vieux pont, jeté au-dessus de la gorge et dont l'arche hardie supporte une suprastructure beaucoup moins ancienne que sa voûte, fait communiquer la ville avec un faubourg qui s'étend sur l'autre rive (fig. p. 260). Du rocher de la citadelle, l'ancienne acropole de la cité, la vue s'étend sur la large dépression que féconde le Lycus, plaine autrefois « fertile en huile et en vins et douée de toutes les qualités d'un excel-

[1] Strabon, XII, 3, 30 : ὑδραλέτης. — Les « *Mühlen und Schöpfräder* » sont mentionnés aussi au XVII[e] siècle par Evliya-Effendi ; cf. Ritter, *op. cit.*, p. 222.

lent terroir (1) ». La proximité de la mer assurait, avec la facilité des transports, la prospérité du commerce (2) : en deux



PONT DE NIKSAR

étapes, on pouvait atteindre à travers les montagnes le port de Polémonium (3). Néocésarée était vraiment prédestinée par la

(1) Strabon, *l. c.*; cf. n. 2.

(2) Grég. Nyss., *Vita S. Gregorii Thaum.* (Migne, *P.G.*, XLVI), p. 897 D : Καρποῖς βρίθει ἡ χώρα, ἡ πόλις κατασκευαῖς κεκαλλώπισται, τῇ γείτονι θαλάττῃ τὰ πανταχόθεν πρὸς τὸ δοκοῦν κατ' ἐξουσίαν εἰσάγεται. — La correspondance de S[t] Basile contient plusieurs lettres relatives aux affaires de Néocésarée (Migne, *P.G.*, XXXII, p. 744 ss.), mais elles ne parlent guère que de questions religieuses. Je relève cependant le passage (col. 769 B) : Τί οὖν χρὴ πρὸς ὀνείρους καταφεύγειν καὶ ὀνειροσκόπους μισθοῦσθαι καὶ ἐν πανδήμοις ἑστιάσεσιν ποιεῖσθαι παροίνιον διήγημα.

(3) Une route mène aujourd'hui encore de Niksar à Uniéh en moins de deux jours.

nature à devenir, comme elle le fut, une place forte et une capitale. Sous le nom de Cabira elle fut une des résidences favorites des Mithridate, puis Polémon et ses successeurs s'y établirent; sous les Romains, elle devint la métropole du Pont (1); elle fut, sous Grégoire le Thaumaturge, le centre de la prédication chrétienne dans la contrée (2) et, plus tard, le siège d'un archevêché. Mais au IVe siècle commence la série de ses épreuves : elle fut complètement détruite par un tremblement de terre en 344 (3), puis une seconde fois en 499 (4), et durant les guerres du moyen âge, sa possession fut longtemps disputée entre les Byzantins et les Musulmans. Elle fut notamment emportée d'assaut et pillée en 1068 par un général Seldjoucide (5). C'est sans doute ce Mélik-Ghazi dont le *turbé* s'élève encore non loin de la citadelle, dans un cimetière où des débris de colonnes se cachent au milieu des houx. On y conserve un vieux manuscrit turc célébrant les exploits du héros. Le contenu nous en fut complaisamment expliqué par le *hodja,* gardien du tombeau. Mélik envoyé par le sultan de Malatia, se serait emparé de Niksar, malgré la résistance désespérée du gouverneur Michel (Mikhael), et il aurait mis à sac l'église du Thaumaturge, desservie par plus de sept cents moines.

Les fléaux déchaînés sur Néocésarée avaient commencé la destruction des monuments antiques; leur ruine fut consommée par l'occupation Seldjoucide, mais leur disparition ne fut pas compensée comme à Sivas par l'érection de beaux édifices musulmans. Seule la porte d'un turbé, à l'entrée de la ville, par l'élégance de sa décoration et ses fines alvéoles, rappelle de loin les

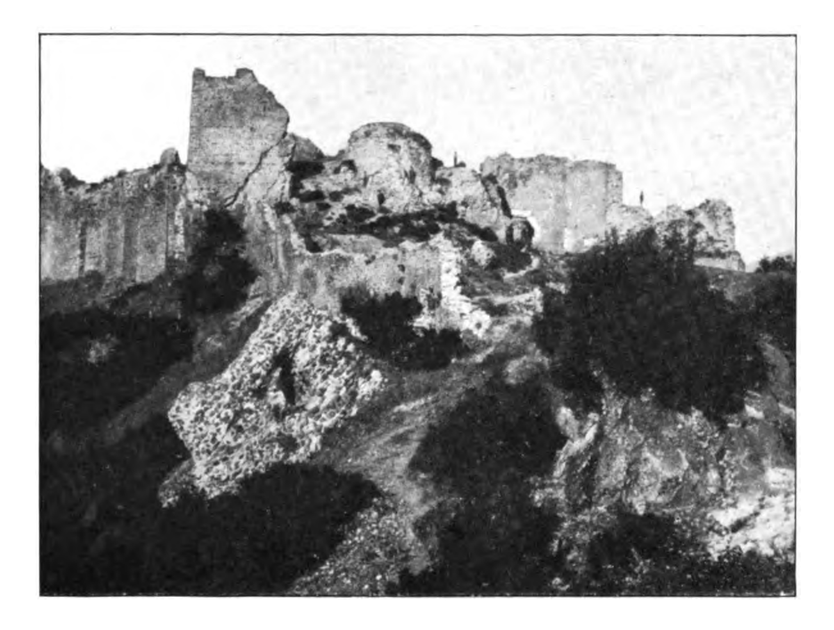
(1) Anderson, *supra,* p. 36.
(2) Harnack, *Ausbreitung des Christentums,* t. II², p. 175 s.
(3) Théophane, ann. 5835; St Jérome, *Chron.,* ann. 2362. — Cf. *infra,* p. 268, n. 2.
(4) Théod. Lect. II, 54; cf. *Bull. Acad. Belgique,* 1905, p. 563.
(5) Lebeau, *Hist. du Bas Empire,* t. XIV, p. 470.

grands médressés des sultans de Roum. L'indigence de Niksar en antiquités est extrême, et le souvenir même de sa splendeur passée y est aboli. On n'y a recueilli que quelques misérables débris d'inscriptions (n°s 388 ss.). Même les églises que conserve encore la petite communauté grecque de la ville (¹), ne possèdent plus aucun monument important : celle de Saint-Nicolas, sur le penchant de la colline, contient, outre deux épitaphes insignifiantes (n°s 338-9), un certain nombre de blocs portant des croix, dont l'une avec le monogramme A Ω. A l'ouest de la forteresse, dans la chapelle à demi écroulée de la Transfiguration (τῆς Μεταμορφώσεως), la table d'autel est supportée par une base antique, mais aucun caractère n'y est gravé.

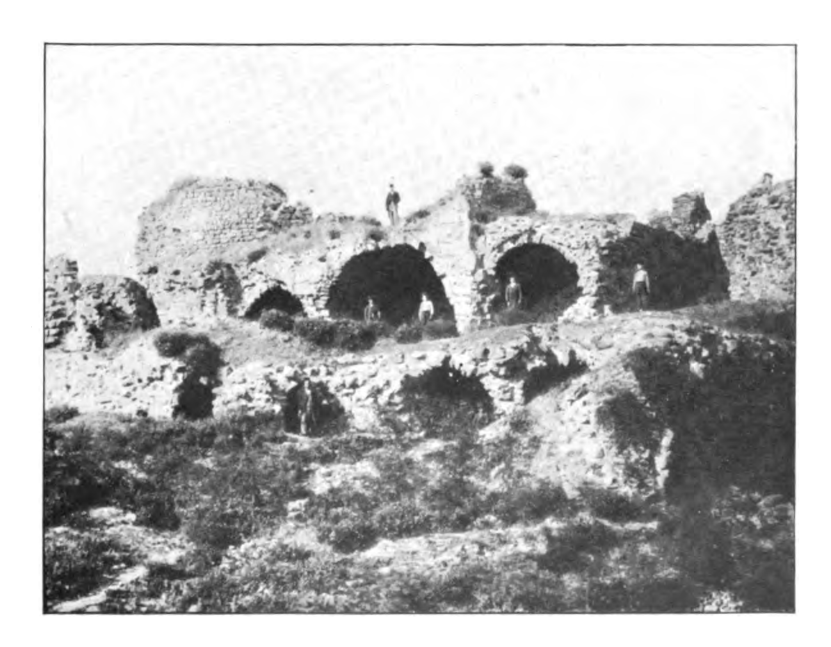
L'intérêt archéologique se concentre ici tout entier sur la citadelle, dont les ruines restent imposantes. Elles occupent un contrefort du Paryadrès, projeté dans la plaine et qui ne se rattache à la chaîne principale que par une crête étroite. Long d'environ un kilomètre, il s'abaisse vers l'ouest par une déclivité abrupte jusqu'à un ravin (fig.). Vers le sud, son sommet commande toute la vallée du Kelkid-Irmak, dont on voit au loin miroiter les eaux. Vers l'est, la montagne menace la ville, dont les maisons escaladent ses flancs et se pressent contre la longue muraille d'enceinte de la forteresse. Depuis cette muraille extérieure, qui embrasse tout le versant est, ondulant suivant les inégalités de la pente, jusqu'au donjon, planté sur le faîte, une série d'ouvrages défensifs, qui occupent le talus, devaient rendre inexpugnable une position naturellement très forte. Ces bâtisses épaisses se sont maintenues en partie, bien qu'elles fournissent depuis longtemps des matériaux de construction aux habitants de Niksar; le donjon atteint encore une quinzaine de mètres de hauteur. Il est difficile de se retrouver dans le fouillis des ruines :

(¹) Sur l'histoire de cette communauté, cf. Wächter, *Der Verfall des Griechentums in Klein Asien*, p. 9.

CHATEAU DE NIKSAR



RUINES DU DONJON



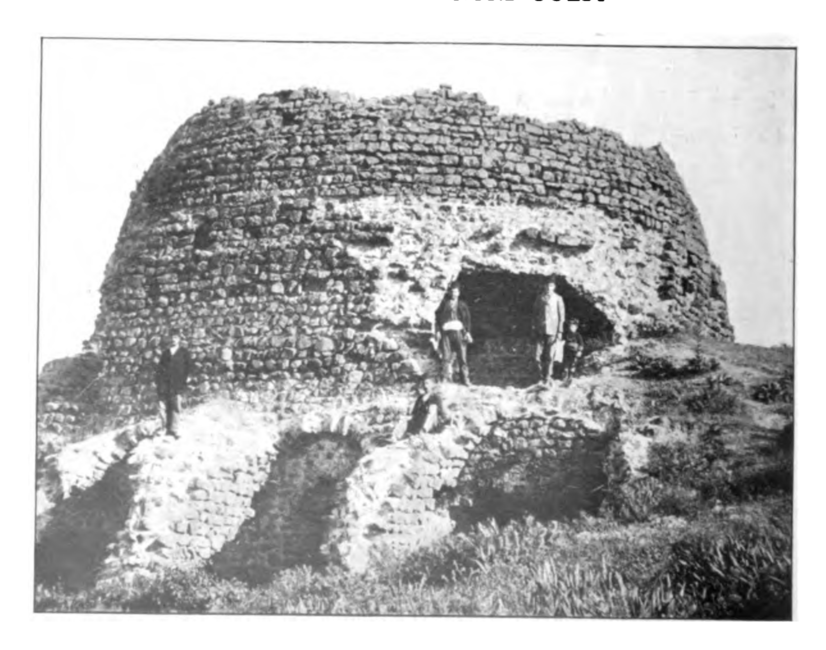
SUBSTRUCTIONS VOUTÉES

Photographies communiquées par le Père Girard.

CHATEAU DE NIKSAR



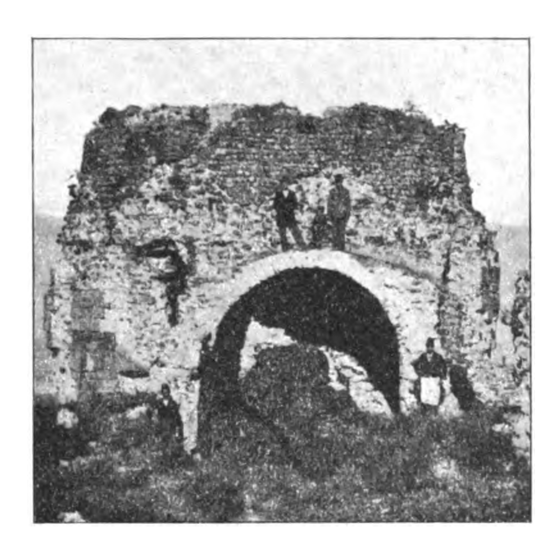
CHATEAU VU DU NORD-OUEST



RESTES D'UN HAMMAM ?

PHOTOGRAPHIES COMMUNIQUÉES PAR LE PÈRE GIRARD.

on vous montre bien une ancienne mosquée, un ancien hammam, mais une étude prolongée permettrait seule de déterminer la destination des divers bâtiments et leur époque. Les sièges et les tremblements de terre ont dû provoquer bien des destructions et réfections. Il semble que les murs restés debout datent de l'époque turque. L'emploi de poutres placées, comme à Tokat (p. 242), dans l'épaisseur des murailles pour en assurer la solidité, est un indice d'une date tardive, ainsi que la présence de débris de frises ou de moulures dans un libage informe. Cependant, certaines substructions, partiellement voûtées et qui sont formées d'assises de larges briques plates, sont incontestablement antiques ou byzantines. Une tour hexagonale, à l'ouest du donjon, pourrait être en partie d'époque romaine : elle a conservé, au-dessus d'un noyau de maçonnerie où la pierre alterne avec la brique, quelques restes d'un beau parement en blocs soigneusement ajustés et ravalés (fig.). Mais, il faut l'avouer, c'est bien peu de chose qui subsiste des monuments célèbres qui, successivement, furent édifiés sur cette colline. Elle fut occupée d'abord, quand Néocésarée s'appelait encore Cabira, par un château de Mithridate Eupator ([1]), devenu plus tard le palais royal de Polémon. Sous



TOUR DU CHATEAU

([1]) Strabon, XII, 3, § 30.

les Romains, du temps où l'assemblée provinciale du Pont y présidait aux jeux fédéraux, deux temples consacrés aux empe-



TOUR HEXAGONALE DU CHATEAU

reurs divinisés s'y élevèrent ([1]) ; sous les souverains chrétiens, ils furent remplacés par l'église métropolitaine de Saint-Grégoire le Thaumaturge, attenante à un vaste couvent et à l'archevêché ([2]).

([1]) Le premier parait avoir été consacré à Auguste, en l'honneur de qui on célèbre les jeux Ἄκτια, probablement déjà par Polémon et Pythodoris. Depuis Alexandre Sévère, on voit apparaître sur les monnaies deux temples tétrastyles côte à côte, et la ville prend en même temps le titre de δὶς νεωκόρος (Babelon et Reinach, *op. cit.*, I, p. 91, n° 37 ss.).

([2]) Théophane ann. m. 5835 (p. 37, 11 De Boor) : Νεοκαισάρεια Πόντου κατεπτώθη (en 344) πλὴν τῆς ἐκκλησίας καὶ τοῦ ἐπισκοπείου καὶ τῶν ἐκεῖ εὑρεθέντων εὐλαβῶν ἀνδρῶν (cf. Hieron., *Chron.*, ann. 2362); Grég. Nyss., *Vita S. Gregorii Thaum.* (Migne, *P.G.*, t. XLVI), p. 987 D : Ὁ ναὸς οὗ τὰς ἀρχὰς ἐκεῖνος (sc. le Thaumaturge) κατεβάλετο, ἐκαλλώπισε δέ τις τῶν μετ' ἐκεῖνον ἐκείνου ἀξίως, ὁ μέχρι τοῦ παρόντος δεικνύμενος ... τῷ περιφανεστάτῳ τῆς πόλεως ἐναπέθετο. Donc sur l'Acropole. — Théod. Lect. II, 54 (p. 583, éd. Reading) :

Enfin, au moyen âge, les princes Seldjoucides vinrent résider, près d'une mosquée, dans la forteresse agrandie, dont les restes délaissés étonnent encore par leur étendue ([1]).



BAS-RELIEF PROVENANT DU CHATEAU

C'est du château que proviennent deux curieux bas-reliefs (fig.), sculptés dans un calcaire gris très grenu, qui ont récemment été encastrés dans le mur du konak ([2]). Sur l'un, se voit

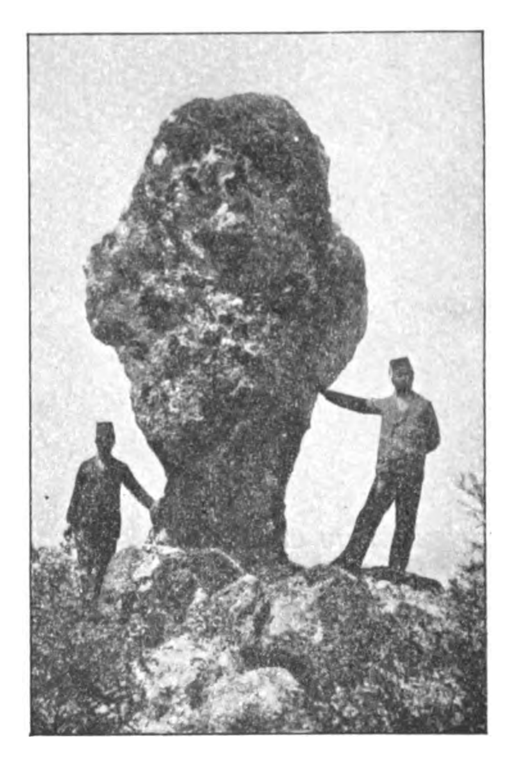
---

Ὁ οἶκος ἐν ᾧ ἡ θήκη Γρηγορίου (τοῦ θαυματουργοῦ) ἐστίν. — Cette église, qui suivant les historiens ecclésiastiques avait miraculeusement échappé aux tremblements de terre de 344 et de 499, fut détruite lors de la conquête turque, cf. *supra*, p. 261.

([1]) Cf. Le Strange, *The lands of the Eastern Chaliphate*, 1905, p. 142; cf. 147.

([2]) Cf. Hamilton, I, p. 346 : *Let into the wall* [du château] ... *were four stones of which two represented animals and two men, one of whom was apparently a blacksmith.* Ce « forgeron » est notre figure de gauche.

un personnage barbu, vêtu d'une large robe nouée à la ceinture et tenant de la main gauche une hampe terminée par une boule : sans doute un roi avec son sceptre. L'autre représentation est plus extraordinaire : un personnage portant un costume semblable lève la main gauche pour frapper à l'aide d'un marteau ou d'une hache sur un objet ovale indistinct, qu'il pose de l'autre main sur une sorte de table soutenue par un nain ou un enfant. Celui-ci s'appuie cette enclume bizarre sur la tête, et la maintient des deux bras. Nous ne saurions à quels artistes attribuer ces œuvres naïves d'un style oriental très grossier.



ROCHER PRÈS D'ARGOSTI

Si la ville de Niksar n'a guère conservé de souvenirs de son passé, il n'en est pas de même de ses environs. La tradition locale, telle qu'un maître d'école grec nous la raconta, place à *Argosti*, village orthodoxe de 200 maisons situé à deux heures au-dessus de Niksar (carte XX), le palais d'été de Mithridate. Un rocher isolé d'une forme étrange, qui se dresse à proximité, aurait été la statue casquée du célèbre conquérant (fig). Ces légendes ne sont pas bien sérieuses ; mais, fait beaucoup plus intéressant, à peu de distance de là on parvient sur un sommet d'où la vue

embrasse vers le sud une vaste étendue du pays : Niksar, la vallée du Lycus qui se perd au loin dans la brume, les massifs boisés du Lithrys et de l'Ophlimus, qui bordent la Phanarée, et au delà la chaîne, piquée de pointes blanches, des hautes montagnes de l'Asie Mineure. Sur cette hauteur croissent des pins, que personne n'oserait couper, et tout autour se voient les traces d'une enceinte circulaire en pierres. Comme beaucoup de hauteurs, celle-ci est sous le patronage d'Élie et tous les ans, le 20 juin, jour que l'Église orthodoxe consacre à ce prophète, les villageois y célèbrent une « liturgie ». On égorge des moutons et de la volaille, qu'on fait rôtir, puis l'on mange, l'on boit et l'on danse joyeusement. La nature de ce lieu, comme les particularités de la fête sont si semblables à ce que nous avons observé près d'Ebimi au temple de Zeus Stratios et ailleurs encore [1], qu'ils suffiraient à établir l'existence d'un culte païen sur ce sommet. La « liturgie » d'Élie a donc succédé à une fête du solstice d'été. Il y a plus : on déterre, à ce qu'on nous assura, sur cette montagne, des idoles anciennes, et l'on nous apporta, en effet, un petit taureau de bronze d'un style très grossier et une tête de taureau dont nous pûmes faire l'acquisition [2] (fig.). Le cou, qui est creux, forme douille et deux trous percés dans le métal prouvent que cette tête a dû être fixée sur une tige de bois. Les yeux, dont les orbites sont évidées, devaient être incrustés d'émail, la langue, qui



TÊTE DE TAUREAU
EN BRONZE

[1] Cf. *supra*, p. 172 s. ; p. 233 ; p. 129.

[2] Aujourd'hui au Musée du Cinquantenaire (Long. 0m,06). Inventaire n° A, 963.

sortait de la gueule entr'ouverte, est aujourd'hui brisée. Un anneau de suspension, placé sous la mâchoire, paraît avoir servi à attacher une clochette. Si l'on se souvient que le taureau était l'animal sacré du dieu Mèn, et que celui-ci est fréquemment représenté le pied posé sur une simple tête de taureau (1) et portant une pomme de pin, il semblera certain que cette grande divinité anatolique était adorée sur la cime où ces bronzes ont été trouvés. Or, Strabon (2) parle précisément à propos de Cabira, du bourg d'Ameria, où se trouvait le temple de Mèn Pharnakou, propriétaire d'un domaine étendu et d'une quantité d'hiérodules (3). Il ajoute que « les rois du Pont avaient pour lui une vénération si profonde qu'ils prêtaient serment par la Fortune Royale et par Mèn Pharnakou » (4). Il paraît donc probable que l'antique sanctuaire du dieu asiatique se dressait sur la montagne sacrée où les campagnards viennent encore au solstice d'été immoler leur bétail et faire un repas liturgique. La persistance de ce vieil usage païen peut servir d'illustration à un passage curieux de la biographie du Thaumaturge. Le saint, nous dit-on, autorisa le maintien des réjouissances populaires qui avaient lieu précédemment chaque année

(1) Drexler dans Roscher, *Lexikon der Mythol.*, s. v. Mén, col. 2759; Perdrizet, *Bull. Corr. hell.*, XX, p. 102.

(2) Strabon, XII, 3, § 31, p. 557 C.

(3) Wolff, *De novissima orac. aetate* (1854), p. 27, suivi par Bouché-Leclercq, *Hist. de la Divination*, III, 409, a rapporté à ce temple de Mèn le miracle raconté par Grégoire de Nysse, *Vita S. Gregorii Thaumat.*, 537 D (= 915 Migne), mais bien que Rufin (*Hist. eccl.*, VII, 25) place le lieu de la scène *ad summum Alpium iugum*, l'identification proposée par Wolff reste douteuse. — Il semble cependant que, comme le dit ce texte, il y ait eu un oracle dans le temple de Cabira ; cf. Athanas., *De Incarn.*, 74 et la note de Perdrizet, *l. c.*, p. 90, n. 2; Drexler, *l. c.*, col. 2960.

(4) Sur l'épithète portée par ce dieu, cf. nos *Monum. rel. aux Myst. de Mithra*, p. 233, n. 1; Drexler, *l. c.*, col. 2752.

en l'honneur des idoles, pourvu qu'elles fussent célébrées désormais en commémoration des martyrs, et l'anniversaire de ceux-ci servit dès lors de prétexte à de joyeuses ripailles ([1]).

§ 23. DE NIKSAR A KOÏLU-HISSAR (Cartes XX-XXI). — Notre intention était de gagner Koïlu-Hissar par la vallée du Kelkid-Irmak où devait vraisemblablement passer la route de Néocésarée à Satala ([2]). Mais la rivière démesurément élargie par les pluies et la fonte des neiges, avait rendu, à ce qu'on nous assura, le passage impraticable. Nous fûmes donc contraints de prendre le chemin des montagnes, et renonçant aux *arabas* qui avaient pu tant bien que mal nous suivre jusque-là, nous dûmes charger nos bagages sur des chevaux de bât, ce qui, malgré l'endurance de ces vaillantes bêtes de somme, retarda considérablement notre marche. Comme compensation, nous pûmes traverser par les sentiers du Paryadrès une région qui est encore au point de vue géographique presque une *terra incognita* ([3]).

Nous partîmes le 19 mai. La promesse décevante d'antiquités merveilleuses qu'on aurait pu admirer sur un sommet voisin, nous fit faire un grand crochet vers le nord. Nous suivîmes d'abord la grande route d'Uniéh, qui s'élève en lacets dans la gorge du Niksar-sou, puis, près du hameau kizilbash de *Djerdiller*, nous obliquâmes vers le nord, montant à travers bois jusqu'à *Argosti*

([1]) Grég. Nyss., *Vita S. Gregorii Thaumat.*, *l. c.*, 954 B : κατὰ τὴν ἐτήσιον τοῦ ἐνιαυσιαίου κύκλου περίοδον πανηγυρίζοντες. — Cf. Harnack, *Ausbreitung des Christentums*, t. II[2], p. 175 s.

([2]) Une partie de la vallée a été explorée par M. J. A. R. Munro, *Ancient Roads* (Geograph. Society, Suppl. papers III, 5), 1893, p. 729 ss. Mais durant la seconde moitié du trajet il dut aussi gagner les hauteurs.

([3]) Les quelques indications qu'on peut tirer des anciens voyageurs sur cette région ont été réunies par Ritter, *op. cit.*, 216 ss. — Même l'hydrographie de la dernière carte de Kiepert (feuille : Sivas) est, comme l'indiquent les pointillés, presque entièrement conjecturale. Nos relevés fourniront au moins certaines données précises.

dont nous avons parlé (p. 270). Ce village grec occupe une sorte de terrasse naturelle, ensemencée de blé, à onze cents mètres d'altitude. A nos pieds, Niksar se dissimulait sous la verdure dans un recoin de la montagne. Notre ascension reprit ensuite vers l'est, à travers de hautes futaies de chênes, d'ormes et de pins. Des restes d'un ancien pavement en grosses pierres plates étaient souvent visibles le long du chemin. A quatre heures et demie de Niksar, nous atteignîmes le sommet du Duz-Dagh. Les bois avaient fait place aux pâtures, et nous circulions à plus de quinze cents mètres au-dessus du niveau de la mer parmi les *yaïlas*, où les pâtres d'Anatolie ramènent chaque année leurs troupeaux, comme le font les bergers des Alpes, quand la chaleur les chasse de la plaine. Le plus souvent leur emplacement n'est marqué que par quelques abris, formés d'une superposition de poutres horizontales reposant sur un soubassement de grosses pierres. Parfois ils prennent l'aspect de campements composés de quelques chalets et de longues baraques, servant d'étables. Quand la multitude des bestiaux paissant librement aux alentours, peuple ces frais villages d'été, ils s'animent d'une vie agreste qui évoque le souvenir des anciennes bucoliques (fig.). Mais au moment de notre passage, beaucoup étaient encore déserts et glacés, car à l'ombre des sommets des lits de neige fondaient encore lentement.

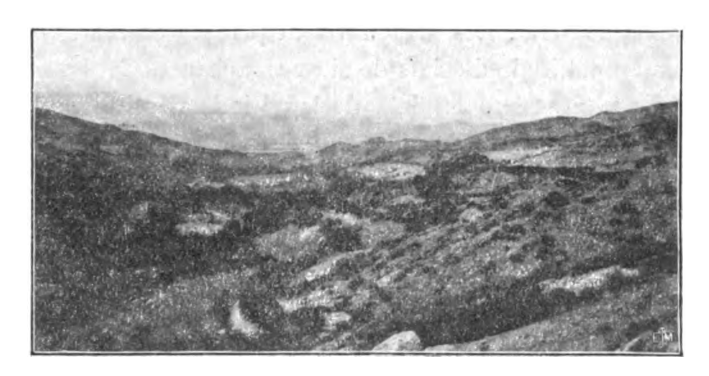
Au delà du yaïla d'*Aladjak*, près du village tcherkesse d'*Euruk-Sheïr,* nous parvînmes enfin au mamelon pierreux qui, suivant notre guide, avait porté l'antique château des Quarante Vierges *(Kirk-Kyslar)*, mais nous n'y pûmes découvrir que des rochers amoncelés sans aucun vestige de muraille. Nous reprîmes désappointés notre marche vers un nouveau yaïla, celui de *Kara Bash*. Par une échancrure de la montagne le regard plongeait dans le vallon de Niksar presque imperceptible a son extrémité. Le château paraissait un point noir piqué près de la courbe étincelante du Lycus, qui serpentait à quatorze cents mètres

UN YAÏLA PRÈS DE NIKSAR

PHOTOGRAPHIE COMMUNIQUÉE PAR LE PÈRE GIRARD.

au-dessous de nous (fig.). Nous redescendîmes bientôt sur le versant opposé à travers la zone forestière jusqu'à *Bash-Tchiflik,* qui, par la route directe, n'est qu'à cinq heures de Niksar.

Nous fûmes retenus toute une journée (20 mai) dans cet endroit insignifiant par une pluie torrentielle et persistante qui transforma les chemins en ruisseaux et notre campement en étang. Comme le mudir mariait sa fille, nos ennuis furent charmés par une interminable sérénade de tambours et de fifres



ÉCHAPPÉE SUR LA VALLÉE DU LYCUS

criards ponctuée de coups de pistolet. La commune, qui est musulmane, se compose de deux cents maisons, lesquelles ne sont toutes entières qu'une charpente, sans pierres ni clous. Les quatre murs sont formés de longues et fortes poutres étendues horizontalement et superposées. Leurs extrémités sont entaillées et entrecroisées, de telle sorte qu'a chaque coin une double rangée de grosses têtes de bois, appartenant les unes aux murs longitudinaux, les autres aux murs latéraux, fait saillie. Les interstices sont parfois bouchés à l'aide d'échalas et de terre glaise. Au-dessus, la même terre, étendue sur des madriers et battue, forme une terrasse. Ce mode de construction très primitif est employé dans les régions du Pont où les forêts n'ont pas

disparu ([1]), et il doit s'y être perpétué presque sans changement depuis l'antiquité, car Vitruve le décrit fort exactement comme usité de son temps chez les Colques ([2]).

La vie et les procédés agricoles de ces montagnards ne doivent guère s'être modifiés depuis l'époque des Mithridate. Nous remarquâmes aussi à Bash-Tshiflik un curieux instrument appelé en turc *sapân,* qui est encore en usage dans une grande partie de l'Anatolie ([3]). Il est formé de deux fortes planches réunies par des traverses et dont le bout se recourbe en avant comme l'extrémité d'une barque plate. Les planches sont percées de fentes où l'on insère une multitude d'éclats de silex tranchants. Cet instrument qui remonte peut-être au delà de la période néolithique, est le *tribulum* des anciens, dont Varron fait déjà connaître le mode d'emploi ([4]). Chargé d'un poids et trainé par des bœufs sur le blé étendu sur l'aire, il le coupe en menus morceaux et dépique ainsi le grain. Le silex provenait, nous dit-on, de Gumush-Hadji-Keuï ([5]), qui est à plus de cent cinquante kilomètres, à vol d'oiseau, de Bash-Tshiflik. L'anthropologie signale déjà à l'époque préhisto-

---

([1]) P. 280 la figure montre quelques maisons de cette espèce à Ma'adun Kalessi. Cf. aussi § 29 la vue d'Aladjak.

([2]) Vitruve, II, 1, 4 : *Apud nationem Colchorum in Ponto propter silvarum abundantiam arboribus perpetuis planis dextra ac sinistra in terra positis, spatio inter eas relicto quantum arborum longitudines patiuntur, conlocantur in extremis partibus earum supra alterae transversae, quae circumcludunt medium spatium habitationis, tum insuper alternis trabibus ex quattuor partibus angulos iugumentantes, et ita parietes arboribus statuentes ad perpendiculum imarum educunt ad altitudinem turris, intervallaque quae relinquuntur propter crassitudinem materiae schidiis et luto obstruunt.* — Le toit seul qui était suivant Vitruve bombé (*testudinatum*) ne répond pas à la pratique actuelle.

([3]) Cf. Hamilton, *Researches,* I, p. 343 ss.

([4]) Varron, *De Re Rust.,* I, 51. — Nous avons rapporté d'Asie Mineure au musée de Bruxelles un *sapân* qui a été étudié par Flébus, *Mém. Soc anthropol. de Bruxelles,* t. XIX (1901), VI, p. 14 ss. et fig. 7.

([5]) Cf. Anderson, *supra,* p. 100.

rique des migrations lointaines de la pierre acérée qui tenait lieu de métal.

Le lundi 21 mai nous poursuivîmes enfin notre route vers l'est. Franchissant quelques collines nous descendîmes bientôt dans la vallée profonde du Kestiné-Sou : la rivière gonflée par les pluies avait emporté un pont de bois dont les débris émergeaient des eaux débordées. Nous eûmes quelque peine à trouver un gué praticable (fig.) et faillîmes y perdre un de nos chevaux

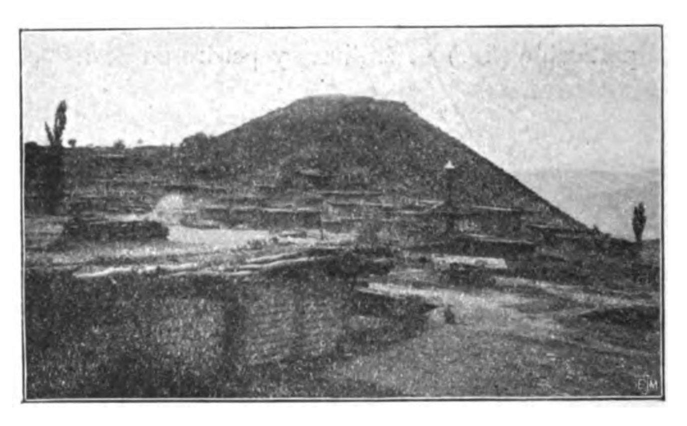


TCHERKESSE CHERCHANT UN GUÉ

de bât. Nous suivîmes alors la rive gauche de ce capricieux cours d'eau, au flanc d'un coteau parsemé d'arbustes rabougris. Le sentier détrempé et glissant était coupé à tout instant par des ruisseaux se précipitant des hauteurs. Au bout d'une heure, quittant le Kestiné-Sou, dont le cours impétueux s'enfonce en écumant entre de hautes parois de calcaire gris et de grès rouge, nous gravîmes la montagne à travers les vergers et les bois. Du sommet (1340 m.) la vue s'étendait librement vers le sud, et à nos pieds un délicieux petit lac, le Siman Gueul, miroitait à travers les aubépines en fleurs au fond d'un écrin de verdure. Un cirque de rochers semblait isoler du monde ce vallon paisible ([1]).

([1]) M. Munro, qui suivit, plus au sud, une route presque parallèle à la nôtre, longea cet étang, qu'il décrit *Ancient Roads*, p. 731.

De la crête, une course d'une heure à travers un plateau cultivé, nous conduisit a *Ma'adun Kalessi* ([1]). Ce village musulman est adossé à un mamelon en forme de cône tronqué, dont le sommet aplani portait autrefois un château (fig.). La forme générale de celui-ci est rectangulaire, avec une saillie semi-circulaire à une



MA'ADUN KALESSI

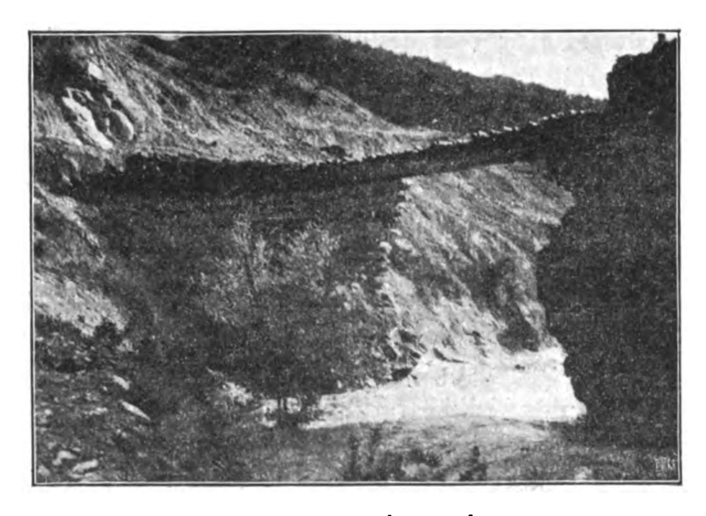
extrémité ([2]). Des murailles intérieures il ne reste que des monceaux de décombres, mais l'enceinte, partout reconnaissable, est conservée vers le sud jusqu'à une hauteur de plusieurs mètres. La paroi extérieure est construite en blocs irréguliers, de dimensions parfois considérables, réunis par un ciment solide. Derrière ce parement, l'épaisseur du mur est formée d'un blocage de cailloux et de mortier agglomérés. L'édifice, dont subsistent ces quelques

---

([1]) M. Munro (*l. c.*) orthographie ce nom *Maghodun* comme Wilson (*Handbook Asia Minor*, p. 46). Je ne sais quelle forme est la plus correcte. Peut-être faut-il écrire *Ma'aden Kalessi* (château des mines). Il y avait en effet autrefois des mines de cuivre et de plomb dans les environs; cf. Ritter, *op. cit.*, p. 220.

([2]) Voyez le plan général carte XX (carton).

ruines, ne remonte certainement pas au delà du moyen âge, et peut-être comme le veut la tradition locale, a-t-il pour auteurs les Génois qui ont longtemps exploité ces contrées, mais il a probablement remplacé une forteresse plus ancienne : la situation est admirablement choisie pour y établir un poste militaire. De cette hauteur isolée on peut, à travers une brèche de la montagne, par



PONT SUR LE DÉLUDGÉ-SOU

dessus le village de *Kara-tash,* surveiller le cours du Kelkid-Irmak sur une longue étendue. Peut-être Mithridate avait-il déjà ici une de ces « gazophylacies », disséminées dans la chaîne du Paryadrès, où il avait mis en sûreté ses trésors. Plus encore qu'aujourd'hui, cette région « abondait alors en eau et en bois et, coupée de tous côtés par des ravins escarpés et des précipices, elle offrait de grandes ressources pour la défense » ([1]). Les Turcs de

([1]) Strabon, XII, 3, 28, p. 555 C : ἡ γὰρ τοῦ Παρυάδρου πᾶσα ὀρεινὴ τοιαύτας ἐπιτηδειότητας ἔχει πολλάς, εὔυδρός τε οὖσα καὶ ὑλώδης καὶ ἀποτόμοις φάραγξι καὶ κρημνοῖς διειλημμένη πολλαχόθεν.

Ma'adun nous assurèrent qu'on y trouvait fréquemment des tombeaux avec de la vieille poterie, mais ils ne purent malheureusement nous montrer aucun débris de celle-ci. Ils nous firent voir seulement sur le flanc ouest du monticule, la sépulture vénérée d'un santon ombragée par un arbre majestueux.

Une descente rapide mène en une bonne heure de Ma'adun par *Kouané* au Déludgé-Sou, gros affluent du Kelkid-Irmak. Le ravin où roulent ses eaux chargées de limon, est franchi à l'endroit le plus resserré sur une passerelle de bois, hardiment accrochée aux rochers à une trentaine de mètres au-dessus du torrent furieux (fig. p. 281). Au delà, le sentier remonte en zig-zag sur une longue arête projetée vers le sud et qui sépare, comme un cap élevé, le ruisseau de la rivière vers laquelle il se précipite avec fracas. A travers le taillis de chênes et la forêt de sapins qui couvrent cette langue de terre, des échappées superbes découvrent tantôt les sommets noirs de l'Iskefsir-Dagh, devant lequel le château de Ma'adun est planté comme une sentinelle, tantôt la profonde vallée du Kelkid-Irmak où les villages font des taches colorées.

Nous atteignîmes cette vallée au lieu dit *Tchermik,* où un spectacle imprévu nous surprit. Bien qu'en cet endroit ne se trouvât aucune habitation permanente, une foule animée s'y était donnée rendez-vous pour une foire annuelle. Des marchands étaient venus de Sivas, de Mersivan, de plus loin encore, apportant les uns des denrées alimentaires, les autres des ustensiles de cuivre ou des objets de boissellerie; d'autres encore amenant du bétail et de la volaille. Une partie d'entre eux campait sous des tentes blanches leur servant d'échoppe et de demeure; le reste trouvait un abri dans des huttes formées de pierres empilées, surmontées de branchages verts. Les paysans affluaient de tous les environs pour faire leurs emplettes, et un mudir turc avait été délégué par les autorités pour faire la police de ce marché rural. La nature du lieu n'était pas moins étrange que sa population grouillante. Sur

une longue ligne, qui correspond évidemment à une crevasse profonde du sol, des sources s'échappent en grand nombre. Les unes jaillissent en jets puissants, d'autres sourdent paisiblement ou s'épanchent en bouillonnant. Leur température varie de 11 à 46 degrés centigrades, et les plus chaudes dégagent d'abondantes vapeurs sulfureuses. Aucune n'est potable; elles déposent en s'écoulant un sédiment calcaire d'une blancheur éclatante, qui a fini par former sur la roche comme des monceaux de neige. C'est une action analogue à celle qui se produit aux célèbres cascades d'Hiérapolis, la « ville sainte » de Phrygie. Ce phénomène mystérieux a probablement provoqué aussi, du temps du paganisme, la fondation d'un culte à Tchermik, et la fête annuelle devait être accompagnée d'une foire, comme beaucoup de panégyries. Dans l'antiquité déjà, les marchands se réunissaient alors de toutes part, logeaient sous les tentes, ou dans des abris improvisés, et étaient placés sous la surveillance d'un agoranome spécial [1]. Le culte a disparu mais la foire a subsisté, comme à Ziléh (p. 188), et le mudir ottoman qui y préside est le successeur lointain du magistrat hellénique. Si un motif religieux n'était intervenu, on ne comprendrait pas qu'on eût fait choix pour s'y rassembler de ce lieu désert, dont les eaux ne sont même pas propres à la consommation. Mais les qualités surprenantes de

(1) Voyez le commentaire de M. Foucart à l'inscription d'Andanie, § 20 (Lebas-Foucart, p. 174). — Cf. Guiraud, *Assemblées provinciales*, p. 123 ; Menadier, *Qua condicione Ephesii usi sint* (Berlin, 1880), p. 95. — Strabon dit à propos de Délos, X, 5, 4 (p. 486 C) : πανήγυρις ἐμπορικόν τι πρᾶγμά ἐστι. — Parmi les nombreux exemples qu'on pourrait réunir de la persistance de pareilles panégyries à l'époque chrétienne, je me borne à en citer un seul qui se rapporte à l'est de l'Asie-Mineure. Suivant la chronique syriaque de Josué le Stylite (c. 35, trad. Wright, p. 25) vers la fin du V[e] siècle à Arsamosate : *on the day of the commemoration of the martyrs many used to gather together thither from all quarters, partly for prayer, and partly for traffic ; for great provision was made for the people who were assembled on that occasion.*

celles-ci les firent adorer comme divines, et leur puissance curative attira aussi près d'elles les malades, comme elle le fait encore de nos jours, nous affirma-t-on, durant les mois d'été.

Le nom même de *Tchermik* paraît avoir une origine antique et être une altération turque d'un mot arménien se rattachant à Θερμά *Thermae* (1). Non loin d'ici, M. Munro a relevé les vestiges d'une route et d'un pont romain, restes de la voie de Néocérarée à Nicopolis (2), et peut-être le village de *Taurla,* situé à deux ou trois lieues en amont sur une hauteur, répond-il à l'ancienne résidence royale de Taulara, où Mithridate frappa monnaie (3). Malheureusement, la rivière était si forte qu'elle rendait impraticable le passage par la vallée, et nous fûmes obligés de reprendre le chemin des montagnes, beaucoup plus pénible.

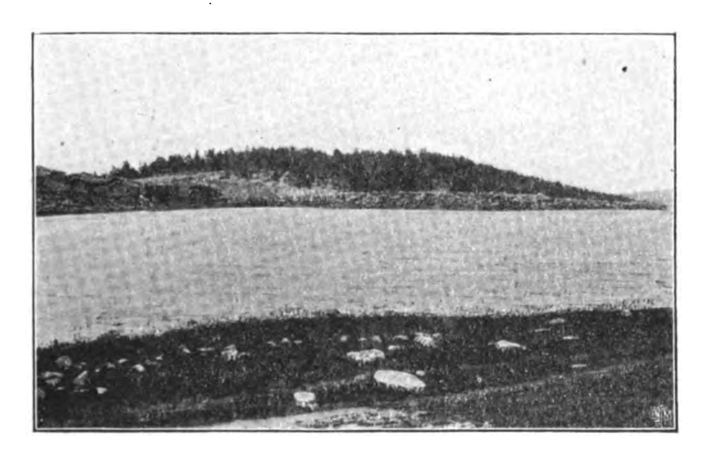
Le 22 mai, nous suivîmes la rive droite du Kelkid à travers la brousse jusqu'au hameau d'*Atjé-Oglou,* groupe d'une douzaine de maisons; puis commença une longue et rude ascension. Le chaînon du Paryadrès, qui borde ici le Lycus, s'élève à plus de

(1) Chaque fois que nous l'avons rencontré sous les formes *Tchermik, Tchermuk* ou *Tchermouk* près de Soulou Seraï (*supra,* p. 208), sur la route de Kara-Hissar (*infra,* p. 295) ou dans le vilayet de Diarbékir, où Tchermik est un chef-lieu de caza, il désigne une localité où jaillissent des eaux thermales. — [Add that Tchermik or Tchermuk is the modern name of the hot springs at Kiaka in Melitene and at Abarno in Mesopotamia superior (for the latter, G. Hoffmann *ap.* Wright, *Joshua Stylites,* p. 24 n.; Gelzer, *Georg. Cyprius,* p. 160 f.). The name appears to be not exactly a corruption of *Therma,* but rather the Armenian *djermak* « thermae » (cf. Tomaschek, *Kiepert-Festschrift,* p. 140). The stem appears in Skt. as *gharmá-*, Gk. θερμός, Lat. *formus,* Eng. *warm,* and (as Kiepert pointed out) in Phrygian lands in the place-name Germe (Hiera Germe, Germe Colonia). — Anderson].

(2) Munro, *op. cit.,* p. 730.

(3) Th. Reinach, *L'histoire par les monnaies,* 1902, p. 140 (= Rev. numism., 1900, p. 230). — Il serait très désirable qu'un voyageur s'assurât s'il ne reste pas à Taurla quelque trace d'une forteresse.

deux mille mètres. Nous traversâmes d'abord une région de cultures et de taillis jusqu'au village turc d'*Ereské*. Plus haut, la vue se découvre, et nous apercevions nettement une série d'autres villages disséminés sur le versant méridional de la montagne : *Tchardagh, Yavâra, Pinimus*. A 1300 mètres, commence la zone des bois, où les pins se mêlent d'abord aux hêtres et aux ormes, puis les remplacent. Ce sont les restes de la grande

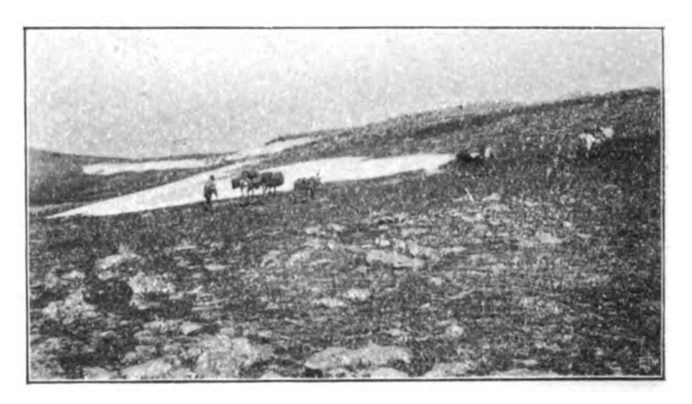


KEH-YAÏLA

forêt qui entre Néocésarée et Comane d'une part, Colonia et Nicopolis de l'autre, formait la limite naturelle entre le Pont et la Petite Arménie [1]. A 1700 mètres, les arbres se raréfient, d'énormes sapins, qui se dressaient isolés, gisent à demi carbonisés sur le sol, auquel leur cendre sert d'engrais : des bergers les ont abattus en allumant du feu à leur pied, poursuivant ainsi l'œuvre fatale du déboisement. Nous entrons dans la région des hauts pâturages, dont les *yaïlas* sont encore vides d'habitants. Au bord d'un étang morne, près d'un bosquet sombre, un groupe de

(1) *Bellum Alexandrin.*, c. 35 ; cf. Strabon, XII, 3, § 19, § 28.

cabanes en poutres grossièrement équarries attend la venue des chevaux et du bétail. C'est *Keh-Yaïla* (fig. p. 285). A mesure qu'on monte, la végétation se fait plus chétive, et les graminées même croissent péniblement sur une terre privée de vie. L'ossature de la montagne perce de toutes parts sa mince enveloppe gazonnée, et sur les pentes arides de larges plaques de neige achèvent de fondre (fig.). Par delà ces pâtis pierreux, au nord



SOMMET DE LA PASSE

et au sud, surgissent lentement les cimes blanches de la chaîne pontique et des hauteurs de Cappadoce.

Nous atteignîmes le sommet de la passe au delà de *Djéludgé-Yaïla*, à 1970 mètres, et pénétrâmes alors dans le bassin du Mélet-Irmak, l'ancien Melanthius, qui recueille les eaux de ces montagnes, si proches du Lycus, et les entraîne directement vers la Mer Noire à travers une profonde cluse, qui coupe presque toute l'épaisseur de la chaîne côtière. Passant par le yaïla d'Afân, pittoresque assemblage de chalets alpestres construits à l'orée d'une sapinière au bord d'un petit lac, nous parvînmes le soir à la commune même d'*Afân* (1582 m.). C'est un *mudirlik* avenant, à l'extrémité d'une petite plaine couverte de verts herbages ; ses

maisons qui bordent un ravin arrosé par un ruisseau limpide, sont entourées de vergers où les poiriers croissaient admirablement. Des essaims d'abeilles se nourrissaient des fleurs des prairies, et nous pûmes savourer le produit des ruches du mudir sans que notre raison éprouvât aucun des effets pernicieux que les anciens attribuaient au miel pontique (1). Tandis que nous devisions autour du feu, le soleil couchant empourprait au loin les dentelures neigeuses du Karagheul qui s'élève au delà du Mélet, et faisait chatoyer les glaciers inconnus de ce massif, qu'aucun Européen n'a jamais exploré (2).

Le lendemain (23 mai) notre caravane dut se scinder : mon frère se dirigea directement avec les bagages sur Koïlu-Hissar en remontant un affluent du Mélet, puis en suivant à travers les bois du Guzé-Dagh la ligne de faîte de l'étroit bassin du Kelkid, et en descendant enfin sur *Koïlassa*. Je fus obligé de faire, sous la conduite d'un zaptiéh, un détour vers le nord afin d'aller présenter mes passeports au kaïmakam d'*Hamidiéh* (3).

Je suivis au sortir d'Afân la vallée encaissée du Sima-sou, gros ruisseau qui se jette dans le Mélet à deux heures au nord-est d'Afân, et arrose une série de villages échelonnés sur les coteaux : *Kishladjouk*, *Baghtché*, *Turk-keuï*. Entre ces deux derniers un paysan me fit voir à la limite d'un champ, deux pierres sculptées qui y étaient déposées : l'une était un large bloc plat encadré de moulures, sans doute un socle. L'autre était un lion massif grossiè-

(1) Strabon, XII, 3, § 18; Xenoph., *Anab.*, IV, 8, 20; cf. Th. Reinach, *Mithridate Eupator*, p. 228, n. 5. — M. Anderson m'écrit que dans certaines régions du Pont on le mit en garde contre le danger de goûter du miel.

(2) Cuinet, *Turquie d'Asie*, t. I, p. 786, attribue aux sommets du Karagheul une hauteur de 2,600 m. d'après des indications fournies, ce semble, par des officiers ou ingénieurs ottomans. Nous leur aurions donné davantage.

(3) Le premier itinéraire est marqué sur notre carte XXI par une ligne rouge pleine, le second est approximativement indiqué par une ligne pointillée.

rement sculpté (L. 0m,85, H. 0m,80, Ep. 0m,30). Il rappelait assez les chevaux de bois de nos carrousels (fig.). Les pattes n'étaient indiquées que par une entaille cintrée pratiquée sous le ventre et surmontée de deux traits dessinant un pignon. La queue, détail bizarre, était remplacée par deux sortes de feuilles réunies par leur pédoncule. Le paysan nous raconta que cet « *arslan* » et la pierre taillée provenaient d'un vieux tombeau. Nous n'oserions rien décider quant à son origine. Les procédés naïfs de la sculpture indigène n'ont certainement guère varié durant de longs siècles. Mais on ne peut songer, pensons-nous, à voir dans cet animal informe un « lion hittite ». La musculature en serait beaucoup plus exacte et l'exécution moins sommaire.



LION DE TURK-KEUÏ

L'ancien bourg de Mélet, qui a pris le nom officiel d'*Hamidièh,* est en grande partie une fondation nouvelle du sultan actuel. Résidence d'un kaïmakam, il comprend maintenant environ deux cents maisons, dont la propreté surprend, et possède un bazar bien fourni ; on y bâtit encore activement. Les constructions blanchies à la chaux se groupent au confluent d'un torrent et du Mélet-Irmak, qui est déjà ici un cours d'eau considérable, traversé par un beau pont. Malheureusement Hamidiéh est collé contre de hauts rochers, et la chaleur y est intolérable durant l'été.

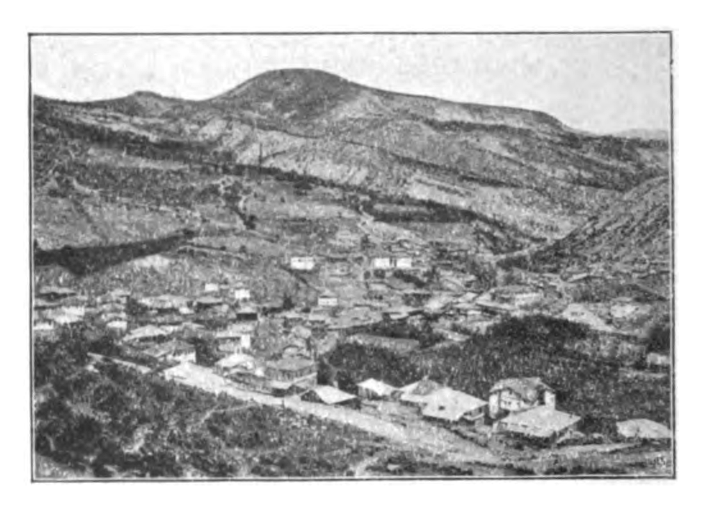
La Table de Peutinger donne une route de Polémonium à Nicopolis qui, si elle est vraiment distincte de celle de Néocé-

sarée à Nicopolis, a dû suivre forcément la haute vallée du Mélet (Melanthius) pour passer de là dans celle du Bouleman-Tchaï (Sidenus fluvius), mais, comme le tracé de cette voie dans cette contrée si mal explorée est encore tout à fait indéterminé, il vaut mieux, en attendant de nouvelles découvertes, ne point chercher à localiser les stations de Sauromisena et de Matuasco indiquées sur la vieille carte routière ([1]).

Hamidiéh est réuni à Koïlu-Hissar par une route carrossable, tronçon de la nouvelle chaussée qui conduit du port d'Ordou jusqu'à Sivas en profitant de la longue coupure du Mélet. Elle quitte celui-ci au sortir d'Hamidieh et, passant par *Sorudja,* (3/4 h. au S.-S.-E.) atteint un plateau couvert de pins. Les arbres sont superbes, et l'absence de moyens de transport protège la vieille forêt contre les dévastations des bûcherons; d'énormes troncs abattus par le vent pourrissent sur place. Au delà du hameau de *Kégoush* (2 h. d'Hamidiéh), un dernier affluent du Mélet, le Balderan-Sou, est franchi, puis l'on atteint, toujours sous bois, la ligne de faîte de l'Ighdiz-Dagh, et peu après (5 h. d'Hamidiéh) on débouche brusquement au-dessus de Koïlu-Hissar, dont on découvre tout à coup parmi des collines à une courte distance du Lycus les trois ou quatre cents maisons disséminées dans des jardins (fig. p. 290). Les pentes abruptes et dénudées de la montagne sont ravinées par les eaux, qui à chaque orage doivent détacher de ses flancs, couturés de cicatrices, des monceaux d'une terre ocre, et la route descend en longs et multiples lacets vers la petite ville, qui est comme incrustée au fond d'une conque gigantesque.

([1]) M. Kiepert sur sa dernière carte identifie par conjecture Sauromisena avec Hamidiéh. Müller (ad Ptol., V, 6, p. 874) place avec quelque apparence de vérité Matuascum a Modasu ou Modasun dans la vallée du Lycus. Le tracé de la route antique se serait alors écarté considérablement de celui de la chaussée moderne, et aurait dû remonter vers Afân.

§ 24. De Koïlu-Hissar a Kara-Hissar (Carte XXII). — Le Koïlu-Hissar moderne est comme Hamidiéh un *kaïmakamlik* établi sur la route d'Ordou à Sivas, et n'offre aucune antiquité qui puisse intéresser l'archéologue ([1]). La forteresse (Hissar) qui a



KOÏLU-HISSAR

donné son nom à ce chef-lieu de canton est située à près d'une lieue plus à l'est.

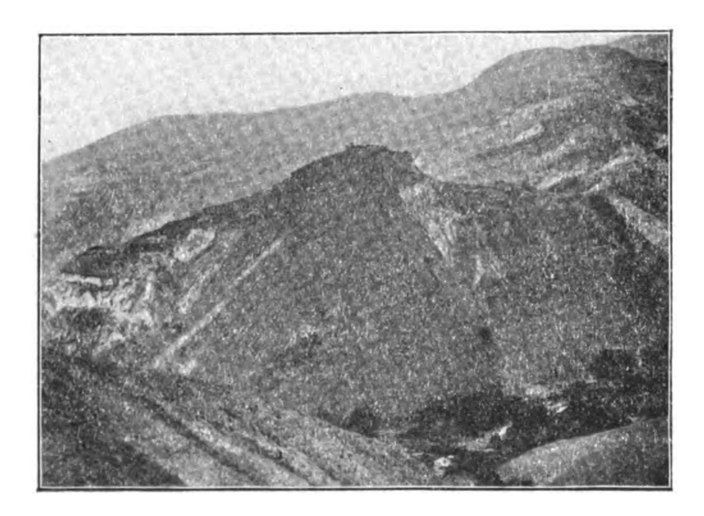
L'aspect du château est saisissant et a émerveillé les rares voyageurs qui l'ont approché ([2]). Il est perché sur un piton semblable à un énorme pain de sucre, qui n'est réuni à la chaîne principale

---

([1]) M. Munro (*op. cit.*, p. 729) mentionne cependant *a stone carved with three crosses, doubtless a lintel from a church door;* mais cette pierre avait certainement été apportée d'ailleurs.

([2]) Ils se sont souvent essayés avec plus ou moins de bonheur à en reproduire l'aspect. On en trouve des croquis très approximatifs dans Tournefort (*Voyage du Levant*, éd. de 1718, p. 170), et dans Barth (*Reise von Trapezunt nach Skutari*, 1860, p. 18).

que par une étroite arête, seul côté par lequel son sommet soit accessible. Cette masse isolée s'élève abruptement à deux ou trois cents mètres au-dessus de la vallée. Les vieilles murailles ruinées font à sa cime aiguë une couronne tourelée, et des fortifications avancées coupent le chemin d'accès qui court sur la crête entre deux précipices. Ses flancs stériles, formés d'un grès



CHATEAU DE KOÏLU-HISSAR

jaune entrecoupé de bancs d'un rouge profond, ont la couleur de la terre cuite. Au pied du cône colossal et décharné, quelques maisons sont bâties dans un vallon, où un torrent entretient la fraîcheur et la vie.

Koïlu-Hissar, le « Château de la Source » (1), dont il ne subsiste aujourd'hui que quelques pans de murs, fut détruit dans les dernières années du XVIIIe siècle (2). C'était une forteresse impor-

(1) Sur l'étymologie cf. Mordtmann dans Barth, *l. c.*

(2) Peu de temps avant le passage de Morier en 1808, cf. Morier, *Voyage de Perse* (trad. fr.), 1813, t. II, p. 249.

tante : Mahomet II s'en empara en 1461 après la prise de Sinope et avant celle de Trébizonde; elle était certainement sous les Byzantins une des seize places du thème Armeniakôn, dont Colonia était le chef-lieu ([1]), et elle fut probablement l'une des nombreuses forteresses que Justinien fit restaurer dans cette partie de l'Arménie([2]). Au pied de la montagne j'achetai à un paysan un sou d'or de l'empereur Héraclius ([3]). Nous ignorons malheureusement quel nom les Grecs du moyen âge donnaient à cette citadelle. Bien auparavant, cette admirable position stratégique a dû être fortifiée, et il n'en est aucune où l'on placerait avec plus de vraisemblance une des « gazophylacies » de Mithridate. On a situé à Koïlu-Hissar, la station d'Anniaca que la Table de Peutinger mentionne sur la route de Polémonium à Nicopolis, à 18 milles de celle-ci. La distance doit être en effet d'environ 27 kilomètres, et l'identification proposée semble probable ([4]).

([1]) Gelzer, *Genesis der Themenverfassung*, 1899, p. 102.

([2]) Procope, *De aedif.*, III, 4, p. 253.

([3]) Pièce à l'effigie d'Héraclius et Héraclius Constantin frappée vers 641 ap. J.-C. C'est, à très peu de chose près, celle qui est gravée dans de Saulcy, *Suites monétaires byzantines*, pl. VII, 4.

([4]) Elle est due, semble-t-il, à Müller (Notes à Ptol., V, 6, p. 874) et a été acceptée par Kiepert (Carte), qui ajoute à tort entre parenthèses Colonia (= Kara-Hissar). — Cette hypothèse nous paraît plus probable que celle de M. Anderson (*Map of Asia Minor*) qui, s'inspirant d'une carte de Ramsay (*Hist. geogr.*, p. 266), met à Koïlu-Hissar Danae, station de la route de Nicopolis à Comane. Car d'abord la distance (25 + x milles) est trop grande, ensuite la route de Nicopolis à Comane a suivi, pensons-nous, la haute vallée de l'Iris non celle du Lycus. Encore du temps de Tavernier (p. 17, éd. de 1679) le chemin des caravanes vers l'Orient allait de Tokat sur Endérès [= Adras] et Ezbider par Comane et le Tozanlu-Sou (Iris). Toutefois, comme nous le fait observer M. Anderson, un chemin encore en usage aujourd'hui (Charles Wilson, *Handbook*, p. 46) remonte d'abord la vallée de l'Iris, pour passer à Modasu dans celle du Lycus. C'est celui qu'ont suivi Tournefort en 1700 (*Voyages du*



De Koïlu-Hissar nous remontâmes la vallée resserrée du Kelkid-Irmak, dont le cours est au point de vue hydrographique un véritable phénomène. De la plaine de Niksar à l'Ashkar-Ova, où s'élevait Nicopolis (§ 26), la rivière coule dans un étroit couloir sur un parcours de près de 100 kilomètres. Au sud elle est séparée de l'Iris, dont la direction est presque parallèle à la sienne, par une chaîne assez élevée mais dont la largeur en certains endroits est inférieure à deux lieues. Au nord, dès qu'on gravit les premiers contreforts du Paryadrès, on atteint la ligne de démarcation du domaine du Mélet et de celui du Kelkid. Ces hauteurs ressemblent par endroits à un rempart dont l'escarpe serait tournée vers le sud et le glacis vers la côte. Aussi le Lycus, durant ce long trajet, ne reçoit-il, comme S[t] Grégoire de Nysse le remarquait déjà ([1]), que des torrents impétueux roulant sur les pentes rapides qui l'emprisonnent. Quand la fonte des neiges ou même un simple orage grossit ces affluents, la rivière, enflée par ces avalaisons, déborde, et sa violence arrache de larges lambeaux à ses berges toujours mouvantes. Le niveau de son lit a dû changer constamment et s'exhausser considérablement depuis l'antiquité, et ainsi s'explique la disparition presque complète de la route romaine qui suivait ce long défilé. Certaines entailles horizontales laissées sur les rochers à une lieue et demie de Koïlu-Hissar sont les seuls vestiges, bien douteux, qu'elle paraisse avoir laissés.

La piste des caravanes, qui longe la rive droite, court au pied de murailles de grès, nues, rongées par les bourrasques, rôties par le soleil, qui ont pris des nuances brunes et rougeâtres. Parfois une saillie du rocher doit être traversée par un sentier en

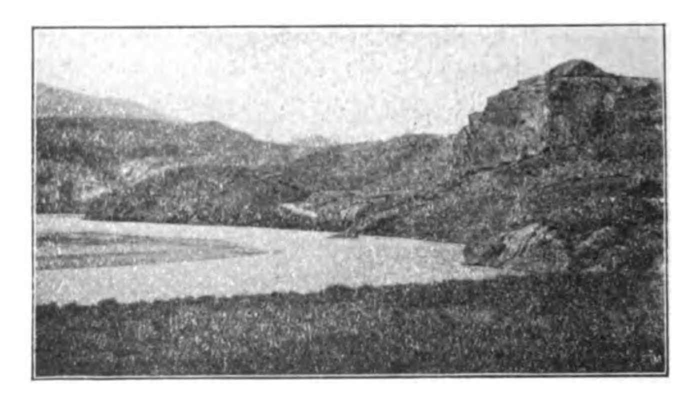
---

Levant, t. II, p. 429, éd. de 1717), et Barth en 1858 (*Reise von Trapezunt nach Skutari*, p. 19). Peut-être la voie romaine a-t-elle aussi utilisé successivement les deux vallées. — Cf. *supra*, p. 255, n. 1.

([1]) *Supra*, p. 258.



gradins. Le sol est aride, çà et là croissent quelques sapins rachitiques, des touffes de mastic ou des ronces. La rivière, qui peut mesurer une quarantaine de mètres de largeur, charrie un limon épais. Ses eaux jaunâtres tantôt bouillonnent et tourbillonnent entre des récifs, tantôt défluent sans bruit entre des bancs de sable, poussière formée par la roche décomposée. La vallée est sans cultures et sans habitants (fig.). Le premier village est à cinq heures de Koïlu-Hissar : *Arpadjik,* commune d'une centaine

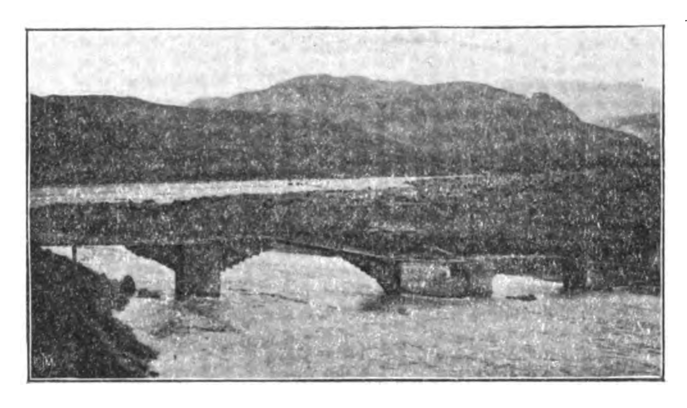


VALLÉE DU LYCUS

de feux. En face, sur l'autre rive, une bâtisse neuve est, nous dit-on, le bain de *Tchermik,* pour lequel on a capté une source thermale sulfureuse fréquentée par les malades.

Un peu au delà, on passe le Kelkid sur un pont d'une construction originale (fig.). D'épaisses piles de pierre sont surmontées d'un tablier en bois soutenu par des troncs d'arbres, qui, par une série de rangées en encorbellement, forment une fausse arche. Au delà pour éviter un cañon, où la rivière bat en mugissant les rochers qui l'étranglent, il fallut gravir les collines de grès rouge qui bordent la rive médionale, jusqu'au hameau de *Zidana,* penché au bord du précipice sauvage. Il comprenait une quinzaine

de maisons de pierre, recouvertes en pisé. En face se dressait, encapuchonné de brume, le mont Ziprahan dont la cime porte, nous racontèrent les villageois, une chapelle chrétienne qui est un lieu de pèlerinage très fréquenté. C'est sans doute encore un reste de ce culte des hauteurs dont nous avons déjà si souvent constaté la persistance dans ce pays.



PONT PRÈS DE TCHERMIK

Le chemin redescend alors vers le Kelkid et l'atteint précisément à l'entrée de la gorge, où un pont de deux arches, Kourba-Keupru, réunit des redans du rocher (fig. p. 303). Puis il l'abandonne définitivement pour monter à travers les collines vers Kara-Hissar. Le pays, malgré son altitude, devient plus riant. Dans tous les plis de terrain coulent des ruisseaux, et les emblavures verdoient sur les coteaux, où les villages se multiplient. Après deux heures et demie d'une montée douce, on parvient à un plateau de plus de quinze cents mètres d'élévation, et tout à coup Kara-Hissar apparaît, adossé au rocher immense qui supporte son Noir-Château.



KARA-HISSAR

VIII. COLONIA ET NICOPOLIS D'ARMÉNIE

§ 25. KARA-HISSAR. — Kara-Hissar est l'ancienne Colonia. Cette identification, déjà proposée par Ramsay ([1]), est confirmée par une inscription byzantine qui fut consacrée en ce lieu par un δρουγγάριος Κωλονήας (Inscr. 355). D'ailleurs des souvenirs précis se sont perpétués dans la communauté grecque qui compte environ 150 familles ([2]). On y célèbre le 3 décembre la fête de S[t] Jean le Silentaire (ὁ Ἡσυχαστής), qui fut entre 481 et 490 évêque de Colonia ([3]). Le monastère grec de la Théotokos, dont on lui attribue la fondation, subsiste encore à deux lieues de la ville, sous le vocable arménien de Mighramana. Les

([1]) Ramsay, *Histor. geogr.*, pp. 57, 267.

([2]) Le chiffre de 1.650 Grecs donné par Cuinet, *Turquie d'Asie*, I, p. 779, semble exagéré. La ville entière aurait, d'après lui, 11.700 habitants.

([3]) Les Synaxaires placent cette commémoration le 3, le 7 ou le 8 (*Synax. Constantin.*, éd. Delehaye, pp. 277, 41 ; 286, 1 ; 288, 54). La date que me donna le prêtre de l'église τοῦ Ἀρχιστρατήγου à Kara-Hissar est le 3 décembre. — La biographie de Saint Jean par Cyrille de Scythopolis (*Act. SS.*, Mai t. III, p. 16*) dit qu'il devint évêque τῆς Κολωνίας λεγομένης πόλεως.



pèlerins y viennent en foule à la fin d'août adorer une image miraculeuse de la Vierge dans la grotte, transformée en église, qui se creuse dans un rocher au-dessus de Koat-Sou.

Malgré son nom latin, cette ville n'apparaît dans l'histoire qu'après la constitution de l'empire byzantin : on la trouve mentionnée pour la première fois dans S[t] Basile comme un établissement éloigné de toutes les routes fréquentées ([1]), mais quoiqu'on ne puisse faire grand fond sur la tradition, rapportée par Procope ([2]), qui attribue sa fondation à Pompée, il est cependant probable qu'elle avait déjà une certaine importance sous les Romains : *Colonia* se trouve dans la liste du Ravennas ([3]), qui transcrit une carte antique, et l'*ala colonorum,* qui était cantonnée en Arménie, fut peut-être composée au moins en partie de recrues levées sur son territoire ([4]). La formation d'une bourgade à cet endroit est due sans doute à l'exploitation des mines d'alun voisines, qui à toutes les époques ont assuré la prospérité de la ville, communément appelée aujourd'hui encore « Shabîn-Kara-Hissar », « Noir Château de l'Alun ». Or l'alun était déjà exporté du Pont à

([1]) Epist. 195 : μακρὰν ἀπῴκισται τῶν ὁδευομένων τόπων ἡ Κολωνεία. Cf. Epist. 228 (col. 886, Migne) : ἐν ἐσχατιᾳ τῆς Ἀρμενίας τέτακται.

([2]) Procope, *De Aedif.*, III, 4, p. 253, Bonn.

([3]) Geogr. Rav., p. 97, 2, éd. Pinder et Parthey.

([4]) Notit. Dignit., *Or.* XXVIII : *Ala prima Augusta Colonorum, Chiaca.* Elle prit part sous Hadrien à la guerre contre les Juifs et Arrien mentionne une ἴλην ᾗ ὄνομα Κολῶνες parmi les troupes de Cappadoce ; cf. Cichorius dans Pauly-Wissowa, s. v. *Ala,* 1238 ; Ramsay, *Studies in the Eastern Rom. provinces,* p. 171. — Böcking (notes à la *Notitia,* I, 427) a déjà mis ce nom en rapport avec celui de Colonia. Par contre Ritterling (*Wiener Studien,* 1902, *Festschr. f. Bormann,* p. 129) soutient que *Colones* n'est pas un nom ethnique ou géographique mais un nom commun. Seulement une inscription récemment découverte en Syrie est consacrée, en 75 ou 80 ap. J.-C., à un personnage στρατοπεδαρχήσαντι ἱππέων Κολωνειτῶν (Dittenberger, *Orient. inscr.*, 425 = *Inscr. r. Rom. pert.*, III, 1144). Il ne peut guère s'agir ici en général de colons. L'origine du titre reste indécise.

l'époque de Pline ([1]). On peut donc supposer que les Césars ont organisé ici, comme ils le firent souvent, un territoire minier (*metallum*) indépendant des cités grecques voisines, et que la désignation de *Colonia* lui vint de son administration latine.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, la véritable importance de Colonia date de Justinien, qui en fit une place forte de premier ordre ([2]) : elle s'éleva sous les empereurs du moyen âge au rang de chef-lieu d'un thème ([3]); resta sous les Seldjoucides et sous les Ottomans, qui s'en emparèrent en 1473, une ville considérable ([4]), et aujourd'hui encore elle est la résidence d'un mutessarif et compte plus de 2000 feux. Ses ruelles, qui grimpent au flanc de la montagne, sont plus pittoresques que luxueuses, mais son bazar est très fréquenté, et la nouvelle route qui joint Kérasonde à Kara-Hissar entretient entre elles un commerce assez actif. Cette dernière exporte, outre le produit de ses mines, celui des beaux vergers qui l'entourent et de campagnes dont la fertilité, malgré la rigueur des hivers, lui assure une aisance relative.

L'importance archéologique de la ville serait médiocre si elle ne pouvait se faire gloire de la forteresse qui lui a valu son nom : Kara-Hissar est peut-être une traduction du grec Μαυρόκαστρον, qui apparaît au XI[e] siècle dans Michel Attaliate ([5]), et qui aurait fait oublier peu à peu l'appellation officielle de Colonia, à moins que

---

([1]) Pline, *N. Hist.*, XXXV, 52, § 184.

([2]) Procope, *l. c.*

([3]) Gelzer, *Genesis der Themenverfassung*, p. 102.

([4]) Ritter, *op. cit.*, p. 208 ss. Cf. Le Strange, *Lands of the eastern caliphate*, p. 147.

([5]) Selon la remarque de Ramsay, *Histor. geogr.*, p. 267; Mich. Attal., p. 125, 6, éd. Bonn : τοῦ Μαυροκάστρου φρούριον εἰς ἕνα τῶν Ἀρμενιακῶν τόπων ἐπὶ λόφου κείμενον ὑψηλοῦ καὶ δυσκατεργάστου (cf. Skylitzes, p. 679, 16). Mais il est à noter que Michel emploie fréquemment le nom de Κολώνεια (p. 78, 16, etc.). Il faudrait donc admettre que le château seul s'appelait d'abord « Maurokastron » et que du château ce nom fut transporté à la ville.

l'identité des noms turc et grec vulgaire ne soit une coïncidence due à l'aspect même des lieux. Le « kastro » occupe tout le sommet d'une masse isolée de calcaire sombre, couvert de mousse, et dont la base a plus d'une lieue de circonférence. Elle s'élève à une cinquantaine de mètres au-dessus de la ville, et du côté opposé domine de plus de deux cents mètres la vallée profonde du Shéer-sou. On n'y monte que par un étroit sentier taillé dans la pierre et qui, par endroits, se transforme en escalier. Son escarpement abrupt, que les historiens signalent (1), pouvait défier toute tentative d'escalade. Le climat rigoureux d'une altitude (1600 m.) où la neige couvre le sol d'octobre jusqu'en mars, protégeait aussi cette position contre un siège prolongé, et l'on comprend que les Byzantins en aient fait une des places principales de leur empire. La forteresse, nous le rappelions, dut son importance à Justinien qui la releva, dit Procope, « dans toute sa puissance (2) », et elle fut certainement agrandie et restaurée plusieurs fois durant le moyen âge (3) : un écusson, placé au-dessus de l'ogive de la porte d'entrée, porte encore l'aigle bicéphale, armoirie de quelque prince musulman qui y commanda (4). Récemment encore, elle servait d'abri

(1) Procope, *De Aedif.*, III, 4 : ἐν ἀκρωνυχίᾳ λόχου κατακρήμνου. Constant. Porphyr., *De Themat.*, p. 31 : κάστρον ὀχυρώτατον καὶ κρημνῶδες. Cf. Moïse de Khoren, c. 4 (Langlois, *Histor. armén.*, II, p. 82) : « près d'une haute colline rocheuse aujourd'hui appelée Colonia. »

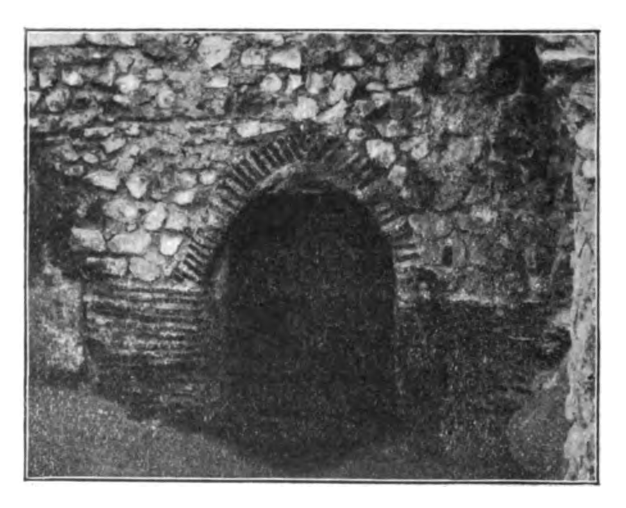
(2) Procope, *l. c.* : ἀνεσώσατο δυνάμει τῇ πάσῃ.

(3) Elle était encore formidable au temps d'Evliya-Effendi, qui en donne une description, cf. Ritter, *op. cit.*, p. 208. — Les meilleurs renseignements, encore bien insuffisants, sur les ruines actuelles sont fournis par Barth (*Reise von Trapezunt nach Skutari*, 1860, p. 14 ss.), et par Taylor (*Royal Geogr. Society*, XXVIII, 1868, p. 293 ss.). — Un plan rudimentaire de l'enceinte est donné par Sidéropoulos, Σύλλογος de Constantinople, t. XVI, Παράρτημα ἀρχαιολ., p. 136.

(4) L'aigle bicéphale se trouve déjà en Asie Mineure dans les bas-reliefs hittites de Boghaz-Keuï et d'Euyuk. On peut suivre l'histoire de cet emblème

à une partie de la population turque ([1]), dont les taudis délabrés s'appuient encore contre ses épaisses murailles ruinées.

Justinien ne fit d'ailleurs, à ce qu'affirme Procope, que relever un ancien château délaissé ; c'était probablement déjà une des retraites des anciens rois du pays. Une porte en ogive, construc-



ENTRÉE D'UN ESCALIER (KARA-HISSAR)

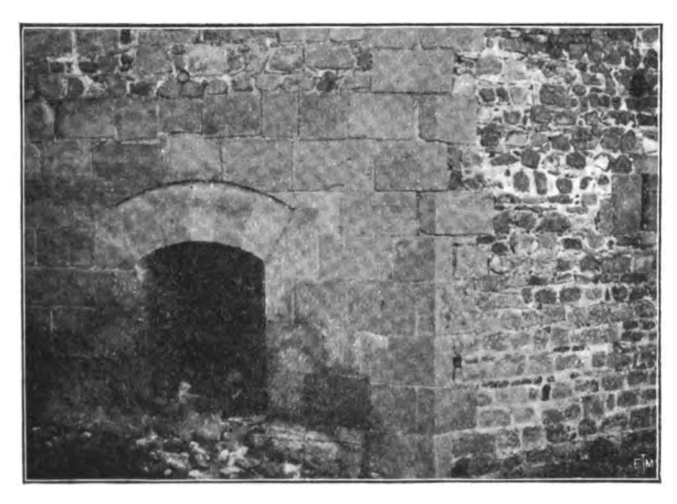
tion assez récente en briques plates, masque en partie l'entrée d'un escalier qui s'enfonce dans le rocher (fig.). La galerie, haute de quatre mètres sur trois de largeur, est obstruée aujourd'hui par un amoncellement de décombres, mais on peut y descendre encore une trentaine de marches. C'est un de ces tunnels, conduisant à une nappe d'eau, tel que nous en avons trouvé dans toutes

héraldique depuis l'ancienne Chaldée jusqu'aux empereurs d'Allemagne en passant par les émirs Turcomans du XIII[e] siècle, cf. Perrot, *Hist. de l'art*, t. IV, p. 637, 681 ss.; Heuzey, *Monuments Piot*, I (1894), p. 7 ss.; II (1895), pp. 19, 28. — Au contraire l'aigle des Commènes de Trébizonde est monocéphale, cf. Millet, *Bull. Corr. hell.*, XIX, p. 428.

([1]) Cf. Barth, *l. c.*

les vieilles citadelles du Pont, et il fournit, pensons-nous, une preuve de l'antiquité de celle de Kara-Hissar.

La partie la plus ancienne qui subsiste de nos jours est, ce semble, une grande tour octogonale qui s'élève à l'extrémité ouest du château (fig.). Ses murailles ont plus d'un mètre et demi d'épaisseur, et l'on y accède par une porte voûtée bâtie,



PORTE D'UNE TOUR OCTOGONALE (KARA-HISSAR)

comme la partie qui l'entoure, en blocs soigneusement arasés. A l'intérieur on reconnaît encore quelques restes de l'escalier qui conduisait aux étages.

La chapelle byzantine est aussi en partie conservée, mais terriblement dégradée : on distingue cependant encore la forme de l'abside et les murs du vaisseau, qui se composent, comme de coutume, d'un parement et d'un noyau ([1]). Le parement en appareil régulier est formé d'une pierre rougeâtre très résistante ([2]);

([1]) Sur les divers parements usités à Trébizonde, cf. Millet, *l. c.*, p. 456.
([2]) *Ironstone* « minerai de fer » suivant Taylor.

le noyau, de pierrailles et de débris de briques agglomérés dans un ciment épais. C'est de cette chapelle que provient une dédicace byzantine d'un commandant de la place de Colonia, qui a été transportée à l'église grecque de Kara-Hissar (inscr. 355).

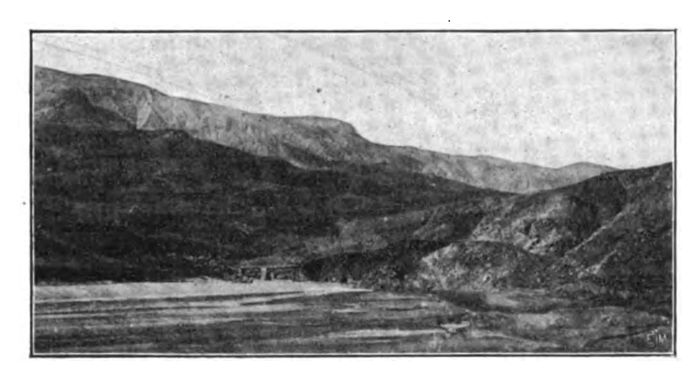
Il faudrait une étude prolongée de cette immense construction, dont les débris couvrent tout le sommet de la montagne, pour déterminer les époques de ses diverses parties et les remaniements qu'elle a subis au cours des âges. Tous ses occupants paraissent y avoir mis la main, et diverses techniques d'architecture s'y rencontrent et s'y complètent. Les travaux d'art s'enchevêtrent et se superposent depuis neuf citernes, vastes et profondes, qui recueillaient les eaux de pluie sur le flanc du rocher, jusqu'au donjon pentagonal aux fenêtres en ogive, qui couronne, au centre du château, la cime la plus élevée. De là les gardes grecs ou turcs pouvaient surveiller tout le pays d'alentour. La vue s'étend au delà de la ville, sur les grands vergers et potagers de la vallée du Shéer-Sou, féconde en fruits de tout genre, jusqu'aux hautes montagnes qui l'entourent.

§ 26. DE KARA-HISSAR A PURKH. — Le dimanche 29 mai nous quittâmes Kara-Hissar, qu'enveloppait un brouillard glacé, pour gagner Endérès. Une chaussée, récemment construite, joint les deux villes, et franchit le Kelkid-Irmak près de son confluent avec le Shéer-Sou. Mais une crue avait emporté le pont. Force nous fut donc d'aller à travers collines et torrents rechercher en aval la vieille passerelle de Kourba-Keupru (fig.), que nous avions traversée en venant, et qui, établie sur des rochers, avait mieux résisté aux efforts des eaux que la bâtisse des ingénieurs ottomans. On passe probablement le fleuve là de toute antiquité, et ce pont est mentionné, ce semble, dans un texte hagiographique ([1]).

([1]) La vie des XLV martyrs de Nicopolis (cf. *infra*, p. 310) mentionne un pont sur le Lycus à six milles de la ville : ἐκέλευσεν ῥιφῆναι τὰ ὀστᾶ ἐν τῷ ποταμῷ τῷ λεγομένῳ Λύκῳ τῷ ὄντι ἀπὸ σημεῖα ἓξ τῆς πόλεως· εἶλιξ δέ ἐστιν πρὸς



Pour y arriver nous contournâmes le pic du Doman-Kaya (Rocher du Brouillard), haute masse conique qui se dresse isolée au bord de la rivière ([1]). Ses versants sont cultivés jusqu'à mi-hauteur, et les maisons de villages grecs, comme *Lappa,* ou turcs, comme *Domana,* s'étagent sur la pente inégale. Plus haut, la pierre se dénude, et finit par une arête ébréchée en dents de scie.



PONT DE KOURBA-KEUPRU

Au delà du Kelkid, un sentier très raide conduit en une heure et demie au sommet (1599 m.) d'une chaîne de collines dont les flancs, calcinés par le soleil, sont nus et stériles, mais dont le sommet est couvert de cultures. Du faîte on découvre tout à coup la dépression d'Ashkar-Ova, tachetée de villages, qui s'étend à perte de vue vers l'ouest. Par toutes les fissures de la chaîne, encore couverte de neige, qui fermait l'horizon vers le sud, s'échappaient de frais ruisseaux qui convergeaient vers une gorge

τῇ γεφύρῃ βαθύς. La distance entre le Lycus et Nicopolis est de plus de six milles, mais le dernier détail donné par l'hagiographe s'accorde à merveille avec la réalité.

([1]) Taylor (*op. cit.,* p. 297) en fit l'ascension : il trouva au sommet une cellule, habitée autrefois par un ascète chrétien, et des sortes de réservoirs creusés dans le roc. C'était un lieu de pèlerinage pour les Grecs et les Kizilbashs.

conduisant au Lycus, seul émissaire de cet immense bassin. Nous y descendimes rapidement en traversant *Gueuz-Keuï,* qui, malgré son nom turc, est une paroisse grecque, *Gudélé* et *Agéron*. En face de nous *Endérès* était blottie dans un recoin de la vallée au milieu d'une verdure touffue. Le climat est ici beaucoup plus doux qu'à Kara-Hissar, car l'altitude est inférieure de 600 mètres. Dans les vergers, irrigués par les eaux de la montagne, les grenadiers, les cerisiers et les abricotiers fleurissaient de toutes parts, et de robustes noyers déployaient leur frondaison puissante.

Endérès ([1]) est une jolie petite ville de huit cents feux, peuplée d'Arméniens et de Turcs. Le kaïmakam qui y représentait le gouvernement, nous fit l'honneur de nous inviter avec les principaux notables à manger un mouton farci de riz, étendus sous les arbres de son jardin. Sa bienveillance se manifesta d'une manière plus utile en nous signalant les antiquités du caza qu'il administrait. Le voisinage de ruines importantes se révèle à Endérès dès qu'on pénètre au cimetière : de tous côtés on aperçoit des débris architectoniques, fragments de corniche, grands blocs sculptés, morceaux de marbre blanc, gris, rouge qui donnent à ce champ de repos l'aspect d'un chantier de construction. Nous y trouvâmes l'épitaphe métrique d'un « serviteur des muses et rhéteur » à qui l'on avait élevé un tombeau dans sa patrie Nicopolis (inscr. 363).

La cité romaine était située à une lieue environ au sud-est d'Endérès. La route suit le pied des montagnes à travers des champs bien cultivés, traversant de temps en temps le lit encaissé d'un torrent. Le plus important de ces affluents du Lycus est le Sarudja-Irmak, que remonte la chaussée moderne vers Zara et

---

([1]) Le nom a été souvent estropié : *Adras* (dans Tavernier), *Andras, Andrias, Andresse,* cf. Ritter, *op. cit.*, p. 193, 211 ss. — La prononciation locale est *Endérès*. — Cuinet, *Turquie d'Asie*, I, 794, dit qu'elle est appelée par les Turcs « *Sou-Cheïri* ». Nous ne l'avons jamais entendu désigner ainsi par les autorités ottomanes.

Sivas, tandis que la voie romaine profitait d'une autre passe plus à l'est (p. 315). L'entrée de la vallée était défendue autrefois par un château dont quelques pans de murs restent debout sur une colline. Au delà, on traverse le hameau de *Boyaledja,* et peu après on atteint *Purkh,* village arménien de deux cents maisons, qui occupe l'emplacement de l'ancienne Nicopolis (1).



CITOYENS ACTUELS DE NICOPOLIS

Pompée appela Nicopolis la ville nouvelle qu'il fonda après sa victoire décisive sur Mithridate (2), en y établissant sans doute une population mêlée de vétérans de son armée et de campagnards des environs. Il eût été difficile de trouver un emplacement plus heureux. Adossée à un puissant massif boisé, source intarissable de ruisseaux limpides, la cité nouvelle était assise à la naissance d'un contrefort sur ses larges racines doucement inclinées vers la plaine. La vallée qui s'étend à ses pieds a plus d'une lieue de large, et produit abon-

(1) Le site a été fixé déjà en 1840 par Boré (*Corresp. et Mém. d'un voyageur en Orient,* I, 366 s.) grâce à l'inscription n° 361. Mais, comme après la disparition de la population grecque de l'ancienne ville, le métropolitain de Colonia prit le titre d'archevêque de Nicopolis, qu'il porte encore aujourd'hui (Cuinet, *Turquie d'Asie,* I, 780), certains auteurs persistent à placer à Kara-Hissar la cité romaine. La cause de l'erreur a déjà été aperçue par Ramsay, *Histor. geogr.,* p. 57.

(2) Strabon, XII, 3, § 28, p. 555 C.

damment tous les fruits de la terre. Elle est limitée à l'ouest et au nord par des montagnes couvertes de pâtures, bornée au nord par les hauteurs du Lycus, qui réjouissent les yeux par une merveilleuse harmonie de nuances variées, mais vers l'est elle se prolonge au loin en s'élevant insensiblement et va mourir aux collines du Sou-Shéhir. Au delà, on aperçoit à l'horizon les dentelures blanches de la chaîne dont l'Euphrate baigne le pied et qui marquait autrefois la limite de l'empire romain.

Cette ville si admirablement située prospéra rapidement. Au temps de Strabon elle comptait déjà un bon nombre d'habitants ([1]), bien qu'elle dût avoir souffert de la guerre de Pharnace, qui battit complètement sous ses murs Domitius Calvinus ([2]). Donnée en 36 avant J.-C. par Antoine à Polémon, elle fut gouvernée depuis l'année 54 de notre ère par Aristobule de Chalcis, dont nous achetâmes à Purkh une monnaie unique ([3]), et fut annexée définitivement à l'empire, ce semble, avec le Pont Polémoniaque dès 64 après J.-C. par Néron ([4]). Elle devint la métropole de la Petite Arménie. C'était une cité néocore, centre du culte des empereurs et siège de la diète provinciale qui élisait l' « arméniarque » (inscr. 358). Outre l'autel fédéral des Augustes, elle avait, comme ses origines le lui commandaient, élevé des

---

([1]) Strabon, *l. c.* : νῦν συμμένει καὶ οἰκεῖται καλῶς.

([2]) *Bellum Alexandr.*, 36-40. Pour le détail des opérations stratégiques, cf. le commentaire donné par Munro, *Roads*, p. 726. Toutefois nous ne pensons pas qu'il ait raison de placer la première Nicopolis à Eski-Shéir. Le texte « *Nicopolis, oppidum positum plano ipsum loco* », peut s'appliquer à Purkh mais non à Eski-Shéir.

([3]) Cf. *Revue numismatique de Paris*, 1900, p. 484.

([4]) Imhoof-Blumer, *Kleinas. Münzen*, I, p. 3, a établi que l'ère de Nicopolis date de l'automne de 64 comme celle de Trapézus, Cérasus, Néocésarée. — La Petite Arménie ne fut cependant peut-être incorporé à l'empire que par Vespasien. Nous reviendrons sur les circonstances de l'annexion dans l'introduction de ces *Studia*.



temples à Zeus Nicéphore et à la Victoire ([1]). Elle paraît avoir été embellie par Hadrien qui la visita en 124 après J.-C. ([2]). Son importance grandit à mesure que se développa le réseau des routes impériales. Elle était le carrefour de toutes les voies militaires qui sillonnaient la région ([3]). Voulait-on se rendre de Comane, de Polémonium, de Néocésarée et même de Sébaste dans la haute Arménie, il fallait passer par Nicopolis. Les places de Mélitène et de Satala devinrent sous les Césars les gardiennes de la frontière, les points d'appui des armées romaines. Nicopolis resta la sentinelle avancée de la culture hellénique à ces confins orientaux de l'empire : il est significatif qu'on y ait retrouvé l'épitaphe métrique d'un poète et rhéteur grec (inscr. 363). Mais la classe populaire continua certainement toujours à parler son dialecte arménien ([4]).

Le christianisme pénétra de bonne heure à Nicopolis, comme dans le reste de l'Arménie ([5]), et après Constantin les églises y prirent la place des temples abandonnés. Un fils d'opulents bourgeois, qui devint plus tard un saint fameux sous le nom de Jean le Silentaire (ὁ Ἡσυχαστής), ayant vendu ses biens, y consacra vers l'année 472 une église à la Théotokos ([6]).

([1]) Babelon et Reinach, *Monnaies d'Asie Mineure*, I, p. 98.

([2]) Dürr, *Reisen des Kaisers Hadrian*, p. 53 ; cf. Inscr. 361.

([3]) Cf. les observations de Munro, *Roads*, p. 725.

([4]) On voit dans les Actes des XLV martyrs [*infra*] qu'un de ceux-ci ne voulant pas être compris des officiers romains s'exprime τῇ Ἀρμενίῳ φωνῇ (ch. III, § 17).

([5]) S[t] Basile, *Epist.*, 240 (*P.G.*, XXXII, col. 896), appelle les prêtres de Nicopolis « fils de confesseurs et de martyrs » et *Epist.*, 237 (col. 834), leur église mère de celle de Colonia. Les Actes des XLV martyrs de Nicopolis sous Licinius (*Act. SS.*, Iul. t. III, p. 37 ss.), semblent ne pas être entièrement légendaires : ils fournissent d'excellentes données topographiques.

([6]) Vie de Jean le Silentaire par Cyrille de Scythopolis, *Act. SS.*, Mai t. III, p. 16 ss.

Bientôt après une épouvantable catastrophe fondit sur le pays. En 499 un terrible tremblement de terre ravagea toute l'Arménie et le Pont depuis Arsamosate jusqu'à Néocésarée, et Nicopolis fut complètement détruite. A minuit, le mur entier qui entourait la ville tomba soudain ; tout ce qui était compris dans cette enceinte s'écroula, et les habitants furent ensevelis sous les décombres pêle-mêle avec leur bétail. L'évêque et deux syncelles, qui dormaient dans l'abside de l'église derrière l'autel, auraient seuls été sauvés ([1]).

Ce désastre fut irréparable. Justinien releva bien les murs de Nicopolis, et y construisit un monastère des Quarante-Cinq martyrs ([2]), mais elle ne retrouva jamais son ancienne splendeur. Sous Héraclius elle souffrit de nouveau de l'invasion de Chosroès qui s'en empara ([3]). Bien qu'elle reste sous les Byzantins le siège au moins nominal d'un évêché ([4]), c'est une ville médiocre, déchue depuis longtemps de son rang de métropole, et dont il est rarement question : elle est cependant toujours une place forte mentionnée encore incidemment durant les guerres du XI[e] siècle ([5]).

Il importait de fixer ces diverses époques de l'histoire de Nicopolis pour juger avec plus de sécurité de celle de ses restes encore apparents. Tous les monuments de la période romaine ont probablement été détruits par le tremblement de terre de 499, et la cité byzantine, aura, comme de coutume, été reconstruite sur

---

([1]) Nous avons conservé un récit circonstancié de cet événement dans la Chronique syriaque de Josué le Stylite, c. 34. Cf. *Bull. Acad. de Belgique*, 1905, p. 557 ss.

([2]) Procope, *De Aedif.*, III, 4, p. 253 s.

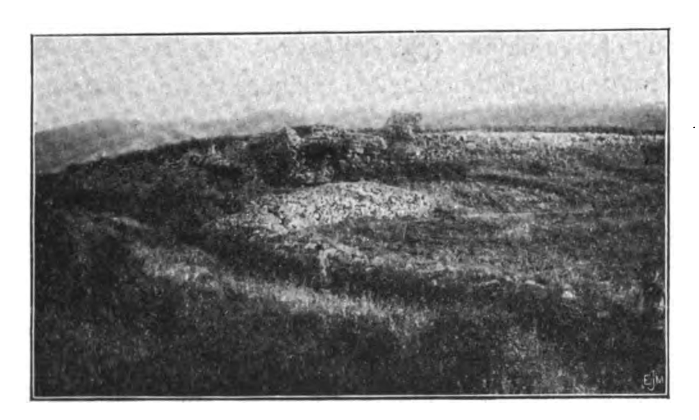
([3]) Sebéos, *Histoire d'Héraclius*, trad. Macler (Paris, 1904), p. 62 ; cf. *Vita Eutych.*, c. 7 (*Act. SS.*, April. t. I, p. LXXIII).

([4]) Cf. *supra*.

([5]) Cédrénus, p. 623, 16, éd. Bonn. Cf. Const. Porphyr., *De Admin. Imp.*, p. 226, 17.

les décombres de la précédente. Elle s'est effondrée à son tour, et, sous ces ruines accumulées, la couche antique doit être probablement à une grande profondeur. Un paysan qui nous vendit une lampe en bronze de fabrication grecque ([1]), nous dit avoir creusé avant de la trouver « jusqu'à trois hauteurs d'homme ». Aussi la moitié des inscriptions qu'a fournies Purkh, sont-elles postérieures au Ve siècle.

La ville de Justinien semble avoir occupé la terrasse supérieure,



RUINES D'UNE TOUR D'ANGLE A NICOPOLIS

où se trouve encore le village actuel. Son enceinte avait une forme quadrilatérale. On suit encore parfaitement le mur oriental sur une longueur de plusieurs centaines de mètres, le long d'un bief d'irrigation dont ses matériaux ont en partie servi à consolider les berges. C'est une construction hâtivement exécutée, pour laquelle on a mis en œuvre des débris de tout genre, soudés par un ciment épais; ce noyau est toujours recouvert par places d'un parement de blocs équarris. A l'angle nord-est, on reconnaît la masse écroulée d'une forte tour carrée (fig.); l'escarpement s'y élève encore à une dizaine de mètres au-dessus du fossé qui le borde. Le mur se

([1]) Aujourd'hui au Musée du Cinquantenaire (*Inv.*, n° A 959).

prolonge au nord, c'est-à-dire du côté où le terrain s'abaisse vers la plaine, et il sert actuellement à soutenir les terres des jardins. On peut suivre tout son tracé aussi vers l'ouest, où il est rasé au niveau du sol. Ce rempart était encore beaucoup mieux conservé, quand Taylor passa à Purkh, en 1866 ([1]). De sa description et de l'examen même des lieux, il ressort que l'enceinte était formée de quatre murs se coupant à angle droit et renforcés à chacun de ces angles par un bastion carré. C'est un type de construction militaire que les ingénieurs de Justinien ont souvent reproduit sur toute l'étendue de son empire ([2]).

Suivant une tradition hagiographique, une des tours nord de l'enceinte aurait servi de prison aux Quarante-Cinq martyrs de Nicopolis ([3]). Si le détail est exact, il ne peut s'agir que d'une

---

([1]) Taylor, *Tour in Armenia, Kurdistan*, etc. (*Journ. roy. Geogr. Society*, XXXVIII, 1868, p. 298 ss.). Il ne sera pas inutile de reproduire ici sa description très précise et peu connue : « The walls enclose a quadrangular space, whose sides 1100 feet long, face the cardinal points with square bastions at each corner and pierced on three of its sides by two gates in each, 70 feet wide. As usual the foundations were massive square blocks of rough stone, with a superstructure of smaller irregular pieces, imbedded in a conglomerate of lime and pebbles, comparatively rough towards the interior, but exteriorily faced with smooth polished stone. The gateways now, alas, ruined were originally constructed of square columns, composed of three pieces of cut polished porphyry, each 6 feet long and 2 1/2 broad and the same thick, resting on a foundation, — like the wall, — of blocks of hard sand-stone 2 feet 8 inches square. Towards the north there seemed to be remains of a trench, but on the other side I could trace no vestiges of a similar defence ».

([2]) Diehl, *L'Afrique byzantine*, 1896, p. 185 ss. Comparer en particulier le château de Lénisa, p. 206 ss.

([3]) *Act. SS.*, Iul. t. III, p. 36 ss., c. II, § 7 : Εἰς τὸν πύργον τῆς πόλεως τῆς βλεπούσης κατὰ βορέαν ἔνθα καὶ πηγὴ ὑπεκτρέχει ῥέουσα ἔξωθεν τῆς πύλης τῆς πόλεως. Ces vieilles fortifications sont mentionnées par St Basile (*Epist.*, 236, col. 890, Migne) : les orthodoxes avaient été expulsés de la ville ἔξω τοῦ τείχους.

tour de la ville primitive, encore debout du temps des persécutions. La dévotion du moyen âge aura continué à vénérer le lieu où elle s'élevait, et le nom même de Purkh paraît être dérivé de Πύργος (1).

La superficie de la cité romaine était certainement beaucoup plus vaste que celle de la forteresse de Justinien. Elle s'étendait probablement vers l'est jusqu'à un ravin profond, où coule un torrent qui s'échappe d'une gorge de la montagne voisine. Sans aucun doute vers le nord elle dépassait la muraille byzantine, qui n'est qu'à 400 mètres environ du village moderne, et elle descendait bien au delà vers la plaine. Les champs, qui s'abaissent en terrasses, sont jonchés de tessons de poterie, de débris de briques et de marbres, et l'on nous montra à plusieurs reprises des blocs de calcaire, provenant de constructions en grand appareil, qui avaient été récemment exhumés du sol. Nous trouvâmes cependant à Purkh peu de fragments d'un réel intérêt : un élégant chapiteau corinthien, déposé près d'une maison de paysan ; une colonne cannelée en marbre gris et quelques morceaux de corniche dans le cimetière ; sur la colline qui domine celui-ci, une stèle funéraire avec, dans une niche, un buste de jeune femme très mutilé et, au-dessous, un cartouche qui avait dû contenir une inscription peinte (2). Au nord-ouest du village, dans une pauvre chapelle consacrée à St Jean le Silentaire, quelques vieux fragments

(1) Comme l'a supposé M. Munro, *Roads*, p. 726. — Boré (*Correspondance d'un voyageur en Orient*, Paris, 1840, I, p. 368) apprit au contraire des habitants que le nom de leur village aurait été proprement Piurk (= 10.000), et serait venu du nombre de martyrs qui y avaient succombé. Il semble y avoir ici un souvenir très vague de la véritable étymologie. — Ils ajoutèrent « que leur ville avait un autre nom que Purkh, nom qu'ils mentionnaient une fois chaque année le jour de la fête des martyrs et qui correspondait à Nicotimia » (?).

(2) Cette stèle a été signalée aussi par Munro (p. 726) et déjà même par Taylor (p. 290), qui vit aussi d'autres statues, brisées par les indigènes.

chrétiens sont déposés sur l'autel : pierres portant des croix, reste d'une colombe, etc. Le nombre des inscriptions recueillies jusqu'à ce jour à Nicopolis, n'est encore que d'une douzaine (n[os] 358 ss.), mais le site a été rarement visité par les archéologues, et des fouilles y promettraient des résultats importants. Elles mettraient en lumière le rôle joué par cette cité hellénique au milieu de la population rurale et de la noblesse féodale qui habitaient seules l'Arménie au moment où les Romains l'occupèrent.

§ 27. AUTOUR DE PURKH. — Les ruines de Nicopolis, comme il est arrivé souvent, sont devenues pour les paysans d'alentour une carrière bénie d'où l'on extrait la pierre toute taillée. On retrouve dispersés dans les campagnes voisines des fragments architectoniques et des blocs sculptés ou équarris qui proviennent évidemment de la cité disparue. Une exploration méthodique de tout l'Ashkar-Ova récompenserait sans doute de sa peine celui qui l'entreprendrait ([1]). Nous ne pûmes en parcourir qu'une partie, et nous y fîmes déjà plusieurs trouvailles intéressantes. Dans la plaine au nord de Purkh, l'église arménienne de *Mousheniz* contient une inscription chrétienne (inscr. 370). Plus à l'est, le cimetière de *Kirtanoutz,* que Tournefort appelle Curtanos ([2]), renferme une quantité de débris antiques : base de marbre gris, colonne de marbre veiné de noir, blocs taillés. Nous y copiâmes devant la porte d'une chaumière un texte important, gravé en l'honneur d'un « arméniarque » sur un piédestal de marbre blanc, transformé aujourd'hui en mortier à piler le grain (inscr. 358). A une demi-lieue au sud-est, un

---

([1]) Nous ne connaissons que peu de noms de lieux antiques situés aux environs de Nicopolis : S[t] Basile, *Epist.*, 99, parle de Γητάσα, ἄγρον τοῦ θεοφιλεστάτου Μελετίου. Peut-être est-ce le Γόδασα de Ptolémée, V, 6, § 20 [cf. des noms analogues p. 142, n. 1]. — Oukthanès (dans Brosset, *Deux historiens arméniens,* Saint-Pétersbourg, 1870, p. 279) parle du village de Zoutarim ou Ghoutarim situé près de Nicopolis sur le fleuve Gaïl [= Lycus].

([2]) *Voyages,* éd. de 1718, t. II, p. 170.

paysan d'*Argawouz,* qui est bâtie au pied des collines, nous montra un débris de chapiteau corinthien, une grande stèle portant la fin d'une dédicace datée de l'an 224 de notre ère (inscr. 362) et un chapiteau byzantin décoré de rinceaux élégants et d'une croix ornementée; l'abaque mesurait 70 centimètres de côté. Ce beau fragment provenait, nous dit-on, non de Purkh mais d'Ashkar, mais il y a probablement été apporté de Nicopolis au temps où ce bourg turc était florissant (p. 315). Plus loin, dans un cimetière musulman isolé dans la plaine, nous remarquâmes une grosse pierre d'un mètre environ de côté; en approchant nous y reconnûmes un caisson à triple moulure avec une rosace au milieu, provenant du plafond de quelque édifice.

Mais un village qui, par son nom comme par sa situation, attire davantage l'attention, est *Eski-Shéir,* situé à vingt minutes à l'est de Purkh. Il est planté à l'extrémité d'une arête rocheuse presque entièrement entourée par une profonde ravine, large d'une trentaine de mètres, et il n'est aisément accessible que par le sud-est. De cette hauteur on domine toute la plaine environnante. Sans doute au moyen âge, quand l'insécurité du pays rendit dangereux le séjour de Nicopolis, assez exposée, ses habitants se réfugièrent dans cette forteresse naturelle : on y voit encore au sommet une citerne ronde creusée dans le roc, et sur le flanc de la colline les ruines d'une église : elles renfermaient un chapiteau byzantin bien conservé et quelques pierres portant des croix en reliefs. C'est à cet établissement médiéval que le pauvre hameau d'Eski-Shéir doit probablement son nom de « Vieille Ville ». Nous n'oserions supposer que ce nom rappelle une tradition antique; toutefois la disposition du terrain rend vraisemblable que c'est ici que se retrancha Mithridate, lorsque avant sa grande défaite « il occupa, comme le dit Appien, un lieu escarpé où l'on ne pouvait monter que d'un seul côté » (1). — Un cimetière à

(1) Appien, *Mithridate,* 99 : χωρίον κατέλαβε περίκρημνον οὗ μία εἰς αὐτὸ ἄνοδος ἦν.

quelques minutes du village contient en guise de dalles tumulaires, quelques pierres romaines, dont l'une porte une épitaphe (inscr. 365). Tout ceci provient encore des décombres de l'ancienne Nicopolis.



PIERRE MILLIAIRE A ASHKAR

A vingt-cinq minutes au sud-est d'Eski-Shéir se trouve *Djévisli* (1). Près de là, deux croix sculptées dans un rocher vertical marquent la place de tombeaux chrétiens. De Djévisli nous descendîmes dans une vallée encaissée, où coule l'Ak-Irmak, appelé aussi Oulou-Irmak : c'est une rivière importante, que traverse un pont de bois au-dessous du village. Le long de la rive droite une route praticable aux arabas et qui entaille parfois les arêtes saillantes du rocher, mène en une heure à *Ashkar* (proprement *Ak-Shar* ou *Aksher-abad*), où les montagnes en s'écartant permettent de cultiver quelques champs. Taylor y copia, en 1866, une pierre milliaire de l'empereur Hadrien, trouvée, rapporte la tradition, dans le lit de la rivière (inscr. 473). C'est une colonne de grès rouge qui est encore dressée en guise de borne au coin d'une maison (fig.). Elle marquait le septième mille à partir de Nicopolis (*Civitas Nicopolitanorum M. P. VII*) sur la route qui réunissait celle-ci

(1) *Jausli,* Munro ; *Jozelee,* Taylor.

à Zara et à Sébastée ([1]). La chaussée turque qui descend vers Endérès, suit une autre vallée (p. 305), et la voie romaine, mentionnée dans l'Itinéraire d'Antonin ([2]) et indiquée sur la Table de Peutinger, n'a pas encore été explorée. Celle-ci était toujours au moyen âge le chemin habituellement suivi pour se rendre de Sivas à Erzingiân et en Perse ([3]); même de nos jours, les caravanes ne l'ont pas entièrement abandonnée, et elle est passablement entretenue. Aussi longtemps qu'elle n'eut pas été remplacée par le chemin parallèle vers Endérès, Akshar fut le bourg le plus important du canton et c'est à lui que la plaine de Nicopolis doit son nom actuel ([4]). Quelques pierres, portant des croix en relief, qu'on nous dit avoir été récemment déterrées dans le village, et surtout les restes d'un fort au sommet de la colline ([5]) rendent probable que déjà sous les empereurs une *mansio* avait été établie dans cette situation favorable; mais son nom ne nous a pas été conservé ([6]).

Nous remontâmes la rivière pendant une heure environ en amont d'Ashkar, sans trouver de nouvelle inscription. Le chemin, suffisamment large, passe d'une rive à l'autre, et est parfois

---

([1]) Munro, *Roads*, p. 727. — Le tracé de cette route est inexact même sur la carte du *CIL*, III, *Suppl.* (1902).

([2]) Itin. Ant., §§ 182, 207, 213.

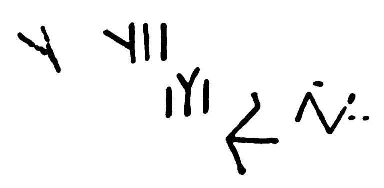
([3]) Le Strange, *Lands of the eastern caliphate*, p. 147 : « Mustawfi [XIVe siècle] gives an account of the high road which went west from Sivas to Persia : two stages led to Zârah, a town of some importance, and two more to Ak-Shahr, a place frequently mentionned in the Saljûk chronicle. North west of Ak-Shahr lies Karâ-Hisâr. »

([4]) Cf. Ritter, *op. cit.*, p. 213.

([5]) Taylor, *op. cit.*, p. 302 : « On the top of the hill are some old remains with a subterranean shaft containing steps like at Kara-Hissar. » Nous ne l'avons pas visité.

([6]) *Mesorome* le premier relai indiqué sur la *Tabula* est à 13 milles de Nicopolis — si le chiffre est exact —, tandis qu'Ashkahr n'est, d'après la borne citée plus haut, qu'à la moitié environ de cette distance.

creusé dans la paroi du défilé. Ailleurs de longues entailles horizontales, au-dessus du niveau des plus hautes crues, semblent être des restes de la voie antique. Nous ne pûmes malheureusement poursuivre vers le sud nos recherches, ni déterminer l'emplacement de Dagalassus, qui se trouvait à mi-chemin entre Zara et Nicopolis. Nous abandonnâmes l'Ak-Sou pour remonter vers l'est le cours d'un torrent qui descend de *Karadjeuren,* village de mohadjirs venus récemment de Kars. On nous assura, malheureusement sans que nous pussions vérifier cette assertion, que la mosquée renfermait une « pierre écrite ». L'affirmation répétée qu'un rocher sur la montagne portait aussi une très vieille inscription, nous engagea à en faire l'ascension. Du plateau, passablement cultivé, de Karadjeuren, une montée à travers des bois de conifères nous fit atteindre bientôt la région des hauts pâturages. Comme ceux des environs de Niksar, le yaïla de *Karatash,* où nous fîmes halte, était construit en madriers entrecroisés, suivant le vieux procédé indigène (p. 278). De là on nous mena en une demi-heure au lieu dit *Saroudjar,* près de l'inscription promise. Une épaisse forêt d'énormes pins noirs entourait une fraîche clairière, où un ruisselet serpentait en murmurant au milieu d'herbages aussi verts qu'une prairie flamande. Au milieu, un rocher de porphyre affleurait, mais il ne portait, hélas, que quelques traits rappelant vaguement les runes du nord (fig.). Ces traits, assez profondément entaillés, étaient peut-être des signes gravés autrefois par les bergers pour marquer la limite de leurs pâturages. C'est du moins la seule explication qui s'offre à nous.



Pour nous consoler de cette déconvenue, nous voulûmes gravir le sommet voisin de Sivri-Tépé, dont l'aiguille dépasse deux mille mètres d'altitude. On y parvient du sud, en longeant une

arête hérissée de pitons. La neige, qui avait glissé sur le sentier, rendait le passage inquiétant, malgré la sûreté de nos montures, mais le panorama était admirable. Toute l'orographie de cette terre convulsée se développait peu à peu dans sa splendeur sauvage. Au nord s'allongeait, au-dessus d'un rideau de forêts, une rangée de cimes azurées ou chenues, haute et large barrière fermant l'accès de la mer, immense paravent qui arrête les souffles glacés de Russie. Devant elles se heurtaient les masses sombres, aux formes étranges, de montagnes de basalte, sur lesquelles se détachait le château de Kara-Hissar, isolé sur son rocher. Plus près encore l'étroite fissure où coule le Lycus contournait le cône altier du Doman-Kaya. Vers l'est, s'étendaient les flancs rougeâtres, striés de neige, du Kizil-Dagh, dont les cimes indéterminées se dissimulaient dans des couronnes de nuages, et par dessus émergeait à l'horizon un liseré bistre bordé de festons blancs, la chaîne sourcilleuse de l'Euphrate, distante de plus de cent kilomètres. Au sud, se pressait un amoncellement de hauteurs innommées, tout le puissant massif où l'Iris et l'Halys prennent leur source et dont la ligne tourmentée était interrompue par le dôme resplendissant du Beg-Dagh, qui cachait Zara. A l'est, on apercevait la coupure profonde, où se glisse la route d'Endérès à Sivas, et au delà, la pyramide majestueuse du Keuzé-Dagh dont les glaciers bleuâtres étincelaient sous un soleil ardent. Enfin à nos pieds le bassin de l'Akshar-Ova semblait une coupe ciselée où des maisons minuscules auraient été sculptées en relief, et l'on distinguait même sur le sol avec une netteté surprenante la ligne ténue des anciens remparts de Nicopolis.

On descend, en deux heures, par un sentier raide mais sans danger du Sivri-Tépé à Purkh.

IX. LA FRONTIÈRE D'ARMÉNIE ET ÉRIZA

§ 28. DE PURKH A ROUFAYÉ (Cartes XXII-XXIII). — Le mercredi 30 mai nous nous dirigeâmes de Purkh vers Erzingiân en suivant les vallées où, selon nos prévisions, devait passer une des routes romaines conduisant à Satala. Nous traversâmes d'abord toute l'Ashkar-Ova en longeant les collines du sud. La plaine est très fertile, sauf son centre qui est marécageux aux abords de la rivière. Autour des villages, d'opulents vergers, des champs où croissent le blé, l'orge, le chanvre et les légumes, donnent au pays un aspect riant de prospérité. Entre les cultures, des pâtures vagues sont utilisées pour l'élevage du bétail et des chevaux. Ce bassin fécond, qui est certainement un ancien lac desséché, ne mesure pas moins de vingt-cinq kilomètres de longueur. Le bourg le plus considérable est, vers son extrémité orientale, *Ezbider*, autrefois étape des caravanes se rendant en Perse ([1]), et qui est resté le siège d'un important monastère arménien. Seulement à l'époque où nous y passâmes les troubles politiques avaient fait déserter ce couvent par les religieux. Nous y trouvâmes une épitaphe romaine encastrée dans le mur de la vieille chapelle (inscr. 371).

([1]) Tavernier, I, p. 17 (éd. de 1679) : « Izbeder est un autre gros village dans les montagnes [en réalité sur le versant d'une colline] où la caravane s'arreste d'ordinaire un jour ou deux, tant pour payer le droit qui est un quart de Richdale pour chaque chameau que parce qu'on y trouve d'excellent vin et à grand marché dont chacun emplit ses oudres. »



Au moment où nous quittions Ezbider, un orage venait de cesser. Les ruisseaux descendant des hauteurs semblaient être de chocolat tant ils étaient bourbeux, et les paysans ouvraient hâtivement les rigoles d'irrigation pour que les eaux épandues vinssent déposer sur leurs champs le limon fertilisant. Nous traversâmes avec quelque peine le Tcherniguel-sou débordé, qui va se jeter un peu en aval dans l'Ezbider-sou. Le terrain s'élève bientôt et, à une heure de notre point de départ, nous arrivâmes à *Orta-Keuï*, construit sur une sorte de cap qui s'avance dans l'Ashkar Ova et en marque l'extrémité orientale. Du village, le regard enfile dans toute son étendue l'immense plaine.

La longue et étroite chaîne de collines qui commence à Orta-Keuï, est comme une digue séparant les deux vallées parallèles par lesquelles l'Ashkar-Ova communique avec la dépression du Soushéhir. A quarante minutes d'Orta-Keuï, le cimetière arménien de *Sevindouk* contenait une pierre milliaire dont l'inscription, surchargée d'une épitaphe, était devenue fort indistincte ; néanmoins le chiffre ις' (16) restait clairement lisible (inscr. 372). C'était un premier indice que nous étions dans une bonne direction. Mais il s'agissait de savoir si la route antique passait à gauche par la vallée de l'ouest ou à droite par celle de l'est, comme le fait la chaussée moderne d'Endérès à Erzingiân. Une lieue plus loin, à *Abana,* qui couronne comme une citadelle le sommet d'un haut mamelon, une épitaphe bien gravée était déposée près de la fontaine (inscr. 373); seulement elle ne tranchait pas la question. Nous retraversâmes le Tcherniguel-sou pour monter à *Yéni-Khân* visible de loin sur le penchant escarpé d'une montagne pelée, mais ce fut peine perdue. Repassant alors la vallée et les collines nous trouvâmes enfin vers l'est à *Aïvanus* ([1]) ce que nous espérions : une pierre milliaire au nom des empereurs

([1]) *Aghwanis* d'Indidjan (Ritter, *op. cit.*, p. 213). *Awanis* de Tchihatscheff (*Reisen in Klein Asien redigirt von Kiepert,* 1867, p. 65).



Valentinien, Valens et Gratien, mais, malheureusement, sans indication de distance (inscr. 475).

Cette pierre, aujourd'hui dans le cimetière, aurait été déterrée près d'un vaste étang, peuplé d'oiseaux aquatiques, qui atteint presque le pied du coteau sur lequel est bâti le bourg arménien et turc d'Aïvanus. Il est probable que la route romaine passait entre ce petit lac et les hauteurs voisines. D'ailleurs les restes antiques sont ici nombreux. Dans le cimetière, des pierres cylindriques de marbre sont certainement des débris de colonne ; au sommet de la colline gît un énorme bloc taillé et creusé d'un trou, et, à côté, un fragment de corniche de marbre blanc sur lequel est gravée une croix. On nous conduisit aussi dans un vallon où se trouvent les ruines, à demi enfouies sous le sol, d'une vieille chapelle : une haute stèle de marbre y attire surtout l'attention par sa riche ornementation ([1]). Enfin sur une éminence en face du village se dresse une colonne appelée Dikili-Tash portant des croix en relief. Bref tous les indices possibles sont ici réunis pour faire admettre que ce site est celui d'une *statio* romaine ayant subsisté à travers l'époque byzantine.

Pour déterminer son nom il faut examiner de près les données fournies par l'Itinéraire d'Antonin : il indique deux routes de Nicopolis à Satala (§§ 183 et 207 et § 215).

Nicopolis XXIIII Olotoedariza XXVI ad Dracones XXIIII Haza XXVI Satala.

Nicopolis XXIIII Olotoedariza XXIIII Carsat XXIIII Arauracos XXIIII Suissa XXVI Satala.

De plus l'Itinéraire mentionne pour la fin de la route de Mélitène à Satala par Zimara les stations suivantes (§ 208) :

Zimara XVI Analiba XXVIII Sinervas XXVIII Carsagis XXIV Arauracos XXVIII Suissa XVII Satala.

([1]) Les photographies que nous en avions prises, ont malheureusement été gâtées.

De la comparaison de ces données il résulte — la conclusion a déjà été tirée par M. Ramsay ([1]) — qu'il existait deux chemins pour se rendre de la cité de Nicopolis au camp de Satala. L'un direct par ad Dracones et Haza, l'autre indirect qui allait rejoindre à Carsaga (abl. *Carsagis*) ou Carsat ([2]) la route qui longeait la frontière de l'Euphrate. Les deux routes se confondaient jusqu'à Olotœdariza à vingt-quatre milles de Nicopolis.

Or, suivant nos mesures, Aïvanus doit se trouver à environ 36 kilomètres de Purkh, ce qui équivaut presque exactement aux 24 milles romains. Il faut donc situer ici Olotœdariza.

Ce point étant fixé permet de retrouver avec une sûreté nouvelle le tracé de la double route de Nicopolis à Satala (Carte XXIII). La première, évitant d'abord la vallée du Lycus, qui au-dessus de sa jonction avec le Shéer-sou coule dans un défilé presque infranchissable, remontait à travers la plaine riche et peuplée de l'Ashkar-Ova, passait sans peine par la vallée de l'Ezbider-sou, dans la dépression du Soushéhir, au bord de laquelle est Aïvanus, puis côtoyait le Tchobanlu-Sou au moins jusqu'au point où il s'enfonce, en face de Boughdatchor (p. 323), dans une gorge resserrée. Traversant alors les montagnes par une passe encore indéterminée, elle rejoignait la vallée du Lycus, qui n'est distante que d'une quinzaine de kilomètres, et la suivait alors jusque près de Satala (Sadagh). Si les distances de l'Itinéraire sont exactes, Dracones doit être cherché près du confluent du Kelkid et du Sheïran-sou et Haza dans les environs de Tersun.

L'autre voie qui n'en formait qu'une avec la précédente jusqu'à Aïvanus, s'infléchissait alors vers le sud en remontant sans doute

---

([1]) Ramsay, *Histor. geogr.*, p. 56. — La Table de Peutinger, qui place le carrefour des voies à Dracones au lieu de Carsaga, est si brouillée ici que je préfère ne pas faire usage de ses données.

([2]) Cf. *infra*, p. 327.

le cours du Tchobanlu-Sou jusqu'à Guerdjanis (Roufayé). Nous la retrouverons au delà de ce point (p. 325).

Olotœdariza, placé à la bifurcation des deux routes, était un point stratégique important : aussi la Notitia nous apprend qu'il était gardé par une aile de cavalerie ([1]), et Justinien fit encore restaurer ce fortin, lorsqu'il voulut assurer la défense de la frontière d'Arménie ([2]). Il n'en subsiste rien, semble-t-il, à la surface du sol.

Le Soushéhir, comme l'indique son nom de « Ville des Eaux », est un bassin humide où plusieurs étangs s'étendent entre des rives plates, inondées ou desséchées au gré du soleil et de la pluie, comme un estran selon la marée. Entre les roseaux et les plantes aquatiques voguaient et s'ébattaient des tribus de canards et d'oies sauvages. Le Soushéhir est drainé à l'est par le Tchobanlu-Sou, rivière importante, qui descend de Guerdjanis ([3]) et décrit une vaste courbe pour aller enfin se jeter dans le Kelkid-Irmak après s'être frayé un passage vers le nord à travers une cluse étroite (p. 323). Nous le passâmes à gué au hameau musulman de *Nogoupert* pour monter sur les collines de la rive droite.

([1]) Notit. Dignit., *Or.*, XXXVIII : *Ala Rizena, Aladaleariza*. Il n'est pas douteux que l'*Adaleariza* (var. : *Aladoleariza, Aladadeariza*) de la Notice ne soit identique à l'*Olotoedariza* (var. : *Aladoleariza, Aladadeariza*) de l'Itinéraire. La forme exacte est inconnue. La deuxième partie est le mot ou suffixe *arič*, qui se trouve dans un grand nombre de noms de lieux arméniens ; cf. J. Marquart, *Untersuchungen zur Geschichte von Eran*, II, 1905, p. 132, n. 2. — Aussi serait-il téméraire de vouloir identifier Olotoedariza avec le château de Βαϛγοιδάριζα, l'une des « gazophylacies » de Mithridate Eupator dans la Petite Arménie (Strabon, XII, 3, 38, p. 555 C ; cf. Marquart, 133).

([2]) Procope, *De Aedif.*, III, 4 (p. 253, 16, éd. Bonn) : τὸ Λυσίορμον ἀνενεώσατο πεπονηκὸς ἤδη σὺν τῷ Λυταραρίζων. On a depuis longtemps assimilé Lytarariza à Oloetodariza. L'identification est vraisemblable ; cf. Ramsay, p. 56.

([3]) On l'appelle aussi à sa partie supérieure Guerdjanis-sou et plus bas Soushéhir-sou.

Nous fûmes surpris d'y rencontrer toute une théorie de villageois grecs en habits de fête qui, le papas en tête, venaient célébrer une « panégyrie ». Ce jeudi 31 mai était le jour de l'Ascension orthodoxe, et les campagnards allaient processionnellement prier à l'ombre d'un grand arbre au pied d'un rocher d'où tombait un filet d'eau, symbole, disaient-ils, du lait intarissable de la Théotokos. La cérémonie religieuse accomplie, les paysans ont coutume de demeurer le reste du jour dans ce lieu saint à boire, manger et se divertir. Les choses ne devaient pas se passer très différemment quand leurs ancêtres païens venaient y adorer une source divine au pied d'un arbre sacré (1).

Sur le plateau médiocrement élevé que contourne le Tchobanlu-Sou, près de *Kamétash,* un rocher saillant, profondément creusé, portait une croix : c'est sans doute un ancien tombeau rupestre. A *Altkendi*, village turc situé sur la rivière au débouché d'un défilé, un fragment insignifiant d'inscription (n° 374) était encastré dans une muraille, et de l'autre côté du plateau, dans le cimetière de *Boughdatchor,* une colonnette de marbre gris portait une épitaphe grecque (n° 370). En face de Boughdatchor le Tchobanlu-Sou après avoir reçu un gros affluent, le Tchat-Sou, qui s'échappe d'une vallée à l'est, s'enfonce vers le nord dans une gorge sauvage entre de hautes parois de calcaire, pour aller bientôt se perdre dans le Kelkid-Irmak. La chaussée d'Endérès à Erzingiân passe à l'ouest de Boughdatchor, à *Yeni-Keuï,* et profite d'un point où le plateau est ensellé, pour en gagner le sommet par une douce montée. Elle redescend alors vers le sud-est pour atteindre Roufayé. Auparavant elle est rejointe par une autre route, récemment construite, qui vient de Sivas et traverse le Tchobanlu-Sou à Altkendi (2).

(1) Festins sacrés des païens, cf. *supra*, p. 272. — Culte des sources, cf. *supra*, p. 171.

(2) Je donne ces détails parce que cette seconde route n'est pas encore indi-

Nous parvînmes au terme de notre étape en traversant *Aladjakhan, Djivelli* et *Kurd-Keuï*. Nous tombâmes ici sur une troupe de musiciens ambulants, qui suivirent, en jouant du fifre et du tambour, l'allure cependant assez vive de nos chevaux.

§ 29. — DE ROUFAYÉ A MÉLIK-SHÉRIF (Carte XXIV). — A Roufayé, qu'on appelle aussi Guerdjanis, réside dans un konak neuf un kaïmakam dépendant du vali d'Erzeroum. Ce fonctionnaire, un réfugié Crétois, fit son possible pour nous être utile, mais Roufayé est certainement un des plus misérables chefs-lieux de canton qui nous aient herbergés. Il ne fut même pas possible d'y trouver du pain levé et nous dûmes nous contenter de la galette azyme des paysans. Ce bourg a été récemment promu au rang de siège des pouvoirs publics, et sa situation au confluent de deux rivières et au point de jonction de routes qui rayonnent vers Endérès, Sivas, Erzingiân et Kémakh, favorisera sans doute son essor. Mais le climat y est rude : l'altitude est de plus de quinze cents mètres, et la neige couvre le sol pendant six mois de l'année. Nous étions le 1er juin et le blé pointait à peine dans les emblavures, tandis qu'à Purkh les moissons approchaient de la maturité.

Un peu au delà de Roufayé, nous entrâmes dans la vallée du Boulgar-Sou, dont la chaussée turque suit la rive droite. De l'autre côté, au village musulman de *Zipti*, on nous montra un fragment d'une grande stèle, ornée d'une croix, et l'on nous apprit qu'on avait emporté récemment de là une « pierre écrite » pour construire l'église grecque de *Kondilia* à une lieue dans la montagne. En effet, dans la chapelle de cette pauvre paroisse, une belle colonne milliaire supportait la table d'autel (inscr. 476). A la lueur des *keria* offerts par les fidèles, nous y déchiffrâmes une dédicace à Hadrien, gravée en surcharge sur une autre, mar-

quée sur la carte de Kiepert (*Blatt* : Sivas), et le tracé de la première, qui n'était pas terminée en 1900, n'est pas tout à fait exact.

telée, qui devait remonter au règne de Domitien. Elle donnait, très clairement, le chiffre XXXXV. Le nombre de milles était certainement calculé à partir de Nicopolis : nous mesurons le long de la chaussée moderne de Purkh à Zipti 68 kilomètres et 45 milles valent 66,6 kilomètres. La construction de la route de Nicopolis à la frontière par Domitien fit partie des immenses travaux de voirie exécutés en Asie Mineure sous les Flaviens ([1]), et qui eurent, pour l'empire Romain, la même importance que pour la Russie les chemins de fer du Turkestan ou de Sibérie. Ces grandes voies de pénétration, à la fois commerciales et stratégiques, établirent des communications rapides et commodes à travers la péninsule anatolique jusqu'à la frontière d'Arménie, dont les princes vassaux étaient d'une fidélité souvent chancelante. La vallée du Boulgar-Sou est le chemin de beaucoup le plus aisé pour atteindre du Pont par l'Acilisène les districts de la haute Arménie. Il fut certainement fréquenté, bien avant la conquête impériale, par les armées, par les marchands et même par les simples pèlerins, qui se rendaient à Ériza au temple fameux d'Anaïtis (§ 31), de même qu'il continua à être suivi au moyen âge par les caravanes se rendant de Sivas à Erzeroum et en Perse ([2]).

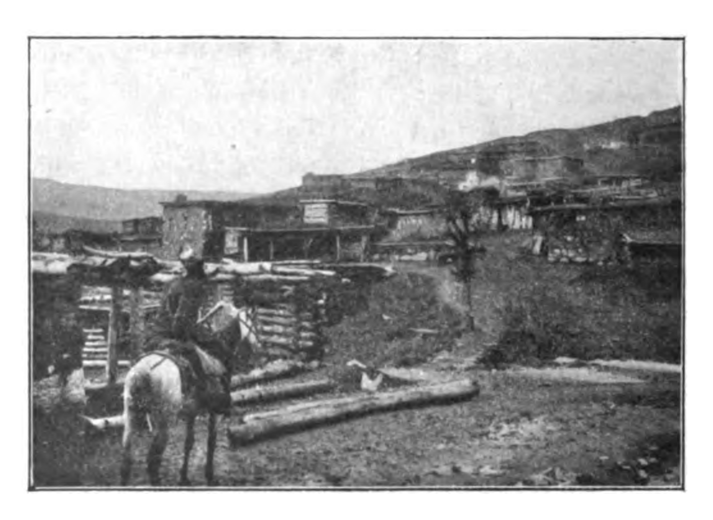
D'après le milliaire de Kondilia, nous nous trouvions près de Zipti à 45 milles de Nicopolis. Or l'Itinéraire d'Antonin place à 48 milles de cette ville la station de Carsaga, où se réunissaient deux voies romaines ([3]). Nous devions donc rencontrer cette station à une heure de là.

([1]) Cf. *Le gouvernement de Cappadoce sous les Flaviens* (*Bull. Acad. de Belgique*, 1905), p. 197 ss.

([2]) Au XIV[e] siècle « the high road to Persia from Ak-Shahr [cf. *supra*, p. 135, n. 3] went on in three stages to Arzanjân [Erzingian]. » (Le Strange, *op. cit.*, p. 147, 23; cf. Evliya-Effendi dans Ritter, *op. cit.*, p. 193).

([3]) Cf. *supra*, p. 321.

A environ trois kilomètres de Zipti est niché dans un recoin de la montagne le hameau d'*Aladjak* (fig.), construit presque entièrement en poutres entrecroisées, suivant le vieil usage du pays ([1]). En dehors de ceci, il n'offre rien d'intéressant. Mais presque en face s'ouvre un large vallon, arrosé par un ruisseau coulant du nord; il abrite le gros bourg arménien et turc de



ALADJAK

Mélik-Shérif. Nous passâmes le Boulgar-Sou, qui n'a guère qu'une quinzaine de mètres de large et dont la pente depuis Roufayé est presque insensible, et nous remontâmes jusqu'à Mélik-Shérif, qui est bien plus considérable et plus ancien que son chef-lieu administratif Roufayé. On est frappé dès l'abord par une vieille construction turque dans le cimetière, un élégant *turbé* octogonal de marbre blanc, aujourd'hui à demi écroulé. Mais l'importance de cette bourgade est antérieure à la domination musulmane. Nous étions parvenus à l'endroit où,

([1]) Cf. *supra*, p. 278.

suivant les chiffres de l'Itinéraire, devait se trouver Carsaga [1], et nous y découvrîmes en effet des preuves indubitables qu'un établissement romain avait occupé cet emplacement.

Plusieurs grands blocs de marbre gris étaient engagés dans la rude maçonnerie des maisons, et à l'église arménienne étaient déposés les débris d'une importante inscription latine récemment exhumée du sol : une dédicace à Septime Sévère, consacrée après la guerre contre les Parthes par une cohorte montée de citoyens romains (inscr. 376). Mais Mélik-Shérif a fourni un document plus remarquable encore : la plus ancienne pierre milliaire trouvée à l'est de l'Halys. Boré [2] avait autrefois pris une mauvaise

---

[1] Carsat ou Carsagis, Itin. Ant., 208, 215 (cf. *supra*, p. 320). Cette dernière forme est un ablatif qui donne le nominatif Carsaga ou Carsagia (*-orum*). Carsaga est probablement le Eregarsina de la table de Peutinger et le Χορσαβία de Ptolémée, V, 6, 20 (Ramsay, *Histor. geogr.*, p. 71; Müller à Ptolémée, p. 885, 4). — C'est aussi ce nom qu'il faut, pensons-nous, restituer dans Pline, *Hist. Nat.*, VI, 5, § 36 : *Oppida celebrantur in Armenia* (*minore*) *Caesarea, Aza* [= *Haza*, Itin.], *Nicopolis*. Il n'y a pas de Césarée dans ce pays. *Caesarea* semble être écrit pour *Carsaga*. — Peut-être Carsaga est-elle mentionnée aussi dans une épître de S[t] Basile (278, Migne, *P.G.*, p. 1016) : Ἐγὼ τὴν εὐγένειάν σου κατὰ τὴν Ὀρφανηνήν (var. Ὀρφανήν; peut-être l'Ορσηνή de Ptolémée, V, 6, § 18) γενόμενος ἐπεθυμοῦν ἰδεῖν · προσεδόκων γάρ σε ἐν Κορσαγαίνοις (lire Κορσαγηνοῖς ?) διάγοντα, μὴ ὀκνήσειν πρὸς ἡμᾶς διαβῆναι ἐν Ἀτταγαίνοις (var. Ἀταΐνοις). — On ne peut identifier sûrement Carsaga avec aucun des sièges épiscopaux créés au IX[e] siècle dans cette région. Ce ne peut guère être celui de Κορτζηνή ou Κορζανηνή (Gelzer, *Georgius Cyprius*, p. 181, et *Notitiae episcop.*, Abhandl. Akad. Munich, XXI, 1900, p. 181) ni celui de Βαρζανίσση Φαρζανίσση [Καρζανίσση?] qui suit celui d'Arauraca (Gelzer, *Notitiae episcop.*, p. 569, 565).

[2] Boré (*Corresp. et Mém. d'un voyageur en Orient*, t. I, 1840, p. 369) : « la tradition rapporte que Mélik-Shérif fut autrefois une ville romaine nommée Erzez ou Anourgia (?). Il est certain que j'y ai vu l'emplacement d'un fort et d'un édifice en marbre qui devait être un temple, et que sous l'escalier du konak j'ai déchiffré sur le fragment d'une colonne de granit ces caractères... » — On ne nous montra ni fort, ni temple, mais les habitants qui nous témoignèrent

copie de son inscription, et nous la retrouvâmes sciée en deux (inscr. 477). Cette belle colonne de calcaire noir, découverte à quelque distance en amont de Mélik-Shérif, à ce qu'on nous affirma, fut gravée sous Vespasien, en 76 après Jésus-Christ, par le légat Cn. Pompeius Collega, et porte comme chiffre très distinctement III γ'. Elle appartient donc manifestement à une autre voie que la pierre de Zipti, numérotée XXXXV. Cette voie est certainement celle qui longeait la frontière jusqu'à Satala et venait se souder à Carsaga ou Mélik-Shérif à l'ancien chemin de Nicopolis à Ériza (Erzingiân), chemin à partir duquel les milles sont comptés. Elle fut construite par le légat de Cappadoce, Pompeius Colléga, presque aussitôt après l'annexion, et faisait partie de ce vaste réseau routier, sillonnant tout le plateau d'Anatolie, dont le plan fut conçu par Vespasien et qui fut exécuté surtout sous le règne de ses fils Titus et Domitien (1). Cette section fut sans doute achevée une des premières : elle devait assurer les communications entre les postes échelonnés le long de la nouvelle frontière. Les deux stations d'Arauraca et de Suissa étaient encore au Ve siècle des places fortes garnies de troupes (2). La route remontait vers le nord par la vallée dont Mélik-Shérif occupe le débouché, mais nous connaissons si mal l'orographie de cette région qu'il est impossible d'en déterminer le tracé à travers les montagnes jusqu'au camp de Satala. C'est une tâche qui reste à accomplir par les explorateurs futurs.

La situation d'Arauraca pourra sans doute être fixée sans peine. Les Actes de St Eustratius, qui était originaire de

---

beaucoup de méfiance et hostilité, peuvent bien ne pas avoir voulu nous y conduire.

(1) Cf. *Le gouvernement de Cappadoce sous les Flaviens* (*Bull. Acad. de Belgique,* 1905), p. 218 ss.

(2) Itin. Ant., 207, 216; Notit. Dignit., *Or.*, XXXVIII, n° 23 : *Ala prima Ulpia Dacorum, Suissa*; n° 29 : *Cohors miliaria Bosporiana, Arauraca.*

cette petite ville (1), placent celle-ci à deux jours de marche de Satala sur la route de Nicopolis (2) ce qui concorde bien avec la distance de 50 milles notée dans l'Itinéraire d'Antonin (3). Cette passion nous apprend en outre que le bourg était bâti près du camp occupé par les troupes (4). Le saint stipula dans son testament que ses restes et ceux de ses compagnons de martyre seraient enterrés dans sa ville natale, ce qui fut fait (5). Comme à Euchaïta (6), la possession de ces reliques vénérées assura au moyen âge le développement d'Arauraca. Celle-ci est plusieurs fois citée comme le lieu de naissance d'Eustratius (7), et elle fut, au IXe siècle, élevée au rang d'évêché suffragant de Kémakh (8).

---

(1) Migne, *P.G.*, CXVI, col. 474 D : Ἐκ τῆς Ἀραυρακηνῶν ὥρμημαι πολίχνης. Cf. 478 B (Εὐγενιός τις ἐκ τῆς Ἀραυρακηνῶν καὶ αὐτὸς ὑπάρχων πολίχνης) et 470 B.

(2) *Ibid.*, col. 479 A : Ὁ δοὺξ ἐπὶ τὴν Νικοπολιτῶν ἐπείγεσθαι ἐπηγγείλατο πόλιν ... καὶ μετὰ δύο ἡμέρας εἰς τὸ πλησίον Ἀραυράκων κατηχθῆσαν κάστρον.

(3) Itin. Anton., § 216 — ou seulement 45 milles selon le § 208. Cf. *supra*, p. 320.

(4) Cf. *supra*, n. 2 et *P.G.*, *l. c.*, col. 482 B : Πλησίον τοῦ κάστρου ... ἐν τῷ κάστρῳ. Une *Cohors Bosporiana* y était cantonnée ; cf. *supra*, p. 328, n. 2.

(5) *Ibid.*, col. 502 B : Εἰς τὴν Ἀραυρακηνῶν πολίχνην ἐν τόπῳ τινὶ καλουμένῳ Ἀναλιβόζορα (*lat.* : Analicozora). Eustratius aurait légué un fonds de terre à Arauraca (τὸ ἐν Ἀραυράκοις κτῆμα) pour l'entretien du martyrion.

(6) Cf. *supra*, p. 9.

(7) Constant. Porphyr., *De Themat.*, p. 31, 13, Bonn (τὴν Ἀραβρακηνῶν πόλιν) ; Glose à Théophane, éd. de Boor, p. 19, l. 7 ; Nicéphore, *Hist. Eccl.*, VII, 14 (*P.G.*, CXLV, col. 1233 C). — Ramsay (*Histor. geogr.*, p. 286) identifie avec Arauraka *Sarabraka*, qui suivant certains mss. de Ptolémée (V, 6, § 13), serait un autre nom de Salambria en Cappadoce. — Müller croit que la région de Petite Arménie dite Αἰρετική est en réalité une Ἀραυρακή (ad Ptolem., V, 6, 18). — Enfin une autre localité appelée Arauraca aurait été située près de Nicée d'après le *Synax. Constantin.*, p. 216, 38, éd. Delehaye ; mais je présume que le nom aura été emprunté par l'hagiographe aux Actes de St Eustratius.

(8) Ὁ Ἀραβράκων, *Notit. episc.* (éd. Parthey), III, 641 ; X, 719. Cf. Gelzer, *Georgius Cyprius*, p. 82, n° 1750 et *Abhandl. Akad. Munich*, XXI (1900), pp. 559, 565.

La conquête seldjoucide dut provoquer sa ruine, mais il serait étonnant que rien n'indiquât plus aujourd'hui l'emplacement du camp romain ni celle de l'église byzantine.

§ 30. DE MÉLIK-SHÉRIF A ERZINGIAN. — Au delà de Carsaga, qui était la dernière station romaine, la vallée du Boulgar-Sou se resserre, et devient par endroits un véritable défilé, serpentant entre de hautes montagnes pauvrement boisées de conifères. La pente s'accentue, et le ruisseau franchit parfois avec fracas des seuils de rochers. La route est déserte : nous rencontrons seulement un immense troupeau de buffles que des bouviers conduisent lentement, patiemment, à travers toute l'Anatolie jusqu'au marché de Constantinople. A deux heures de Mélik-Shérif, on aperçoit cependant à gauche un pauvre hameau, *Dermendérès*, caché dans un vallon latéral. Une lieue plus loin se détache à droite un chemin menant à Kémakh par les hauteurs, puis une montée assez douce conduit au col du Tchardaklu-Bel (2060 mètres) qui sépare le dernier sous-affluent du Lycus de ceux de l'Euphrate et le bassin de la Mer Noire de celui du Golfe Persique.

Nous fûmes obligés de nous arrêter vers le soir près du sommet, une de nos montures s'étant échappée et une autre bête ayant glissé sous sa charge au milieu d'un gué. Une pluie froide tombait en abondance. La nouvelle chaussée turque, tracée mais non empierrée encore, était transformée en un interminable bourbier où les chevaux enfonçaient jusqu'aux genoux, et nous fûmes contraints de chercher un refuge à *Yéni-Keuï,* hameau composé de deux ou trois groupes de huttes de bois dispersées sur le versant de la montagne au-dessus de la passe. Nous y parvînmes à la nuit noire grâce à l'instinct merveilleux de nos chevaux, qui nous guidèrent sans faillir à travers rochers et torrents jusqu'à une terrasse naturelle, occupée par quelques cabanes, à 2125 mètres.

A l'aurore (2 juin) un spectacle éblouissant nous fit oublier

nos déboires. En face de nous, si distincts qu'on les eût dit a quelques pas, les monts du Dersim, qui sont parmi les plus élevés de l'Arménie, dressaient vers le ciel leur immense muraille crénelée. Le soleil levant teintait de rose et de lilas leurs cimes glacées, tandis que leurs bases puissantes plongeaient dans une buée sombre, qui voilait sous sa traînée indécise le cours profond de l'Euphrate.

Durant tous les mois d'hiver, la neige bloque la passe même du Tchardaklu et rend le massif que nous traversions à peu près impraticable ([1]). Il faut alors pour parvenir à Erzingiân faire un grand détour au sud par Kémakh. On comprend que Vespasien ait fixé ici la frontière de l'empire, qui depuis Samosate au sud du Taurus, suivait le cours de l'Euphrate jusqu'à ces montagnes. Ce rempart naturel était une protection bien plus efficace que ne l'eût été le fossé du fleuve, qui à cette hauteur n'est plus qu'un cours d'eau de médiocre importance.

On ne sait pas encore exactement quel était le système défensif de cette frontière ([2]), mais il ne semble pas avoir comporté d'ouvrages considérables. Aucun voyageur n'a relevé de traces d'un *limes* ou d'un *vallum* continu, analogues à ceux qu'on trouve en Europe et en Afrique, et pareil rempart n'a probablement jamais existé : il eut fallu le faire passer sur des crêtes presque inaccessibles. De plus, comme on l'a fait observer ([3]), la situation politique, à cette extrémité de l'empire, était très différente de celle des provinces de Germanie ou de Numidie.

([1]) Le Cte de Cholet (*Arménie, Kurdistan et Mésopotamie,* 1892, p. 127), décrit avec entrain les accidents auxquels on s'expose en voulant passer le Tchardaklu-Bel en janvier. Son récit donne une idée de l'aspect boréal qu'offre en hiver toute cette région.

([2]) La meilleure étude sur ce sujet est celle de Yorke, *Roman roads and defences on the upper Euphrates* (The geographical Journal, VIII), 1896, p. 470 ss.

([3]) Yorke, *l. c.*, p. 472.

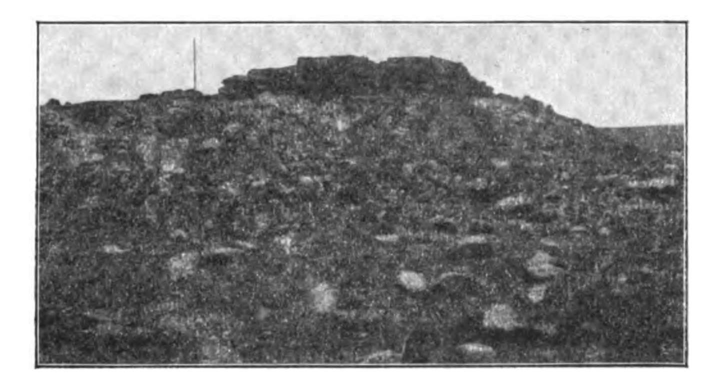
L'Arménie fut toujours en théorie, et généralement en fait, un état vassal de Rome, servant de tampon entre celle-ci et la Perse; des troupes romaines y occupèrent même certains points stratégiques (inscr. 407 ss.), et le pays soumis aux Césars ne s'arrêtait point en réalité au territoire gouverné par le légat de Cappadoce. Il est probable qu'on se contenta d'établir dans ce pays une série de fortins, qui gardaient les passes de la montagne, comme en Arabie on échelonna des postes à la lisière du désert. Les nécessités de la défense étaient similaires dans ces deux régions si différentes : les vastes solitudes, comme les hautes chaînes, ne se traversent avec une armée que par des itinéraires obligés, et les pistes qui réunissent les points d'eau sont semblables à des défilés. Nous allons pouvoir peut-être signaler des restes de cette ligne de fortifications.

Avant d'atteindre le point culminant de la haute terrasse qui a valu son nom au Tchardaklu-Bel ([1]), la chaussée, récemment ouverte au trafic, abandonne l'ancien chemin qui descendait dans un ravin pour remonter ensuite le long d'un ruisselet. Près de l'endroit où ce chemin s'engage dans le ravin, se trouvent les ruines d'un bâtiment considérable qu'on nous dit appartenir à un vieux caravansérail, « *eski-khân* », mais on désigne souvent ainsi dans le pays les ruines dont on ne connaît pas la destination, et l'endroit où était placé cet édifice détruit, me parut lui assigner plutôt une origine militaire. Cette conjecture se trouva corroborée par une découverte ultérieure.

Après avoir traversé un plateau pierreux et stérile, la route s'engage dans la gorge du Tchardaklu (Tchardaklu-Boghaz), dont elle suivra jusque près d'Erzingiân le boyau tortueux. A son entrée, le défilé est presque barré par un monticule que contourne la chaussée. Ce mamelon était couronné par les ruines d'une construction analogue à celle que nous avions aperçue plus

([1]) « Tchardak », en turc = terrasse, balcon.

haut (fig.). Les murs bâtis en blocs régulièrement taillés et réunis par un ciment formé de chaux et de gravier avaient plus d'un mètre d'épaisseur. Un pan de maçonnerie était resté debout vers le sud et l'on reconnaissait sans peine le plan général à la ligne des fondations : celles-ci dessinaient un rectangle d'une cinquantaine de mètres de long sur une vingtaine de large, et, au coin sud-est, on distinguait les vestiges d'un bastion circulaire faisant saillie. Toute la partie supérieure de la colline était



RUINES D'UN FORT

occupée par les restes d'autres bâtisses entourées d'un mur d'enceinte, et ses pentes étaient couvertes d'un éboulis de pierres, détachées des murailles, et d'une quantité de tessons de tuiles.

Leur position comme leur disposition semblent prouver que ces ruines sont celles d'un fort d'arrêt placé sur la route d'Ériza (Erzingiân). Mais à qui remonte l'établissement de ce poste? aux Romains, aux Byzantins, aux Seldjoucides? Des fouilles que nous ne pouvions entreprendre permettraient seules d'en décider. Il paraît peu probable qu'il faille faire remonter son origine jusqu'à l'époque des Césars. La frontière passait vraisemblablement en deçà de ce point, et elle était couverte par les hauts sommets que nous venions de traverser. Mais lorsque Théodose

et Arsace se furent en 441 partagé l'Arménie, toute la haute vallée de l'Euphrate fit partie du territoire romain, et sous Justinien la défense en fut assurée par une système d'importantes forteresses ([1]). C'est peut-être à ces grands travaux militaires qu'il faut rattacher la fondation sur le Tchardaklu d'un château, qui barrait une voie de communication de première importance.



RUINES D'UN KHAN

Au delà de ces ruines, le Tchardaklu-Sou s'engage dans un ravin resserré entre de hauts escarpements de trachyte. Le torrent roule et bondit en écumant entre les blocs de pierres qui encombrent son lit. La chaussée suit la rive gauche, écornant parfois pour passer un redan du rocher. Aucun être vivant ne demeure dans cette gorge sauvage et mal famée. Les villages, invisibles, sont disséminés par delà les forêts sur les plateaux

([1]) Procope, *De Aedif.*, III, 3-4. Noter surtout p. 251, 6, éd. Bonn : Ἐν τοῖς στενωποῖς ὀχυρώματα τε ἀξιοθέατα καὶ στρατιωτῶν φρουρὰν ἀνανταγώνιστα καταστησάμενος ἄβατον βάρβαροις τὴν χώραν διεπράξατο παντάπασιν εἶναι.

alpestres, mais parfois les Kurdes qui les habitent descendent sur la grand' route pour y détrousser le voyageur mal gardé.

A une heure et demie de l'entrée de la gorge, celle-ci s'élargit un peu, et d'étroits champs de blé en occupent le fond. Il s'est établi ici un méchant caravansérail, tenu par un *khândji* à mine patibulaire qu'on dit de connivence avec tous les brigands d'alentour; il s'approvisionne au village de *Besh-Gheuz*, caché au nord dans les bois sur un affluent du Tchardaklu-Sou. Puis le défilé et la descente reprennent. Cinquante minutes plus loin, dans un autre évasement du ravin, une construction ruinée s'élève de nouveau au bord de la chaussée (fig.). Elle est bâtie en moellons irréguliers, soudés par un mortier où de la brique pilée se mêle à du gravier. On reconnaît deux grandes salles réunies par un passage et des dépendances en partie recouvertes par les terres éboulées des hauteurs. Ce sont, nous dit-on encore, les restes d'un vieux caravansérail, *Aramoglou-khân,* et cette fois la tradition est probablement véridique. Le mode de construction comme la situation nullement stratégique de ces ruines diffèrent de ceux du château supposé que nous avons relevé plus haut, et semblent leur assigner une date plus récente.

Durant une heure et demie encore, on chemine entre le torrent et le rocher puis, après avoir franchi un dos de terrain, soudain le regard embrasse toute la plaine d'Erzingiân. Elle s'étalait immense, jusqu'à la ville, dont la silhouette indécise semblait flotter dans les brumes de l'orient, et elle se confondait au loin avec les racines des montagnes. Le long de leurs flancs sillonnés de coupures parallèles se traînaient des nuages moutonneux, et au-dessus, leurs pics élancés, couronnés de neige, formaient un amphithéâtre étincelant. On distinguait à peine la fissure par laquelle l'Euphrate a cherché une issue vers le midi, et cette vaste dépression ovale semblait un bassin clos : c'était certainement autrefois un grand lac tranquille, et le sol parfaitement plane est encore rempli de cailloux roulés. Les torrents, qui dévalent

de tous côtés des hauteurs ravinées, serpentent à leur gré dans un lit énorme, constamment déplacé, et leurs dépôts, qui se déploient en éventail, ressemblent à de larges moraines. Mais ces alluvions fécondent la terre qu'elles ont lentement formée. Celle-ci est d'une fertilité étonnante, produisant à foison grains, légumes et fruits. Autour des champs, clôturés de buissons épineux, bestiaux et chevaux, dispersés dans la plaine, y trouvent une abondante pâture. Les vergers sont par endroits si serrés que de loin on dirait une forêt, et une verte ceinture de jardins, fermés par des murs de briques séchées au soleil, entourent les villages bâtis en pisé. Malgré l'altitude (1400 m.), les arbres fruitiers, dans cette cuvette abritée, sont aussi productifs qu'à Tokat ou à Amasie, et l'on admire surtout des noyers glorieusement épanouis, qui permettent aux ménagères de confectionner d'innombrables gâteaux de *helva*.

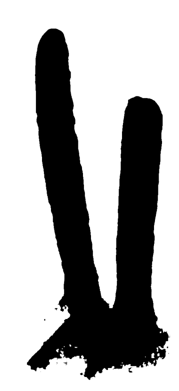
Une chevauchée de trois heures nous conduisit à travers la plaine unie par *Tchukour-gourdjou* et *Djanalousvor* jusqu'à Erzingiân.

§ 31. D'ERZINGIAN A SADAGH (Cartes XXV-XXVI). — L'hospitalité princière que nous réserva le gouverneur d'Erzingiân, Hadji-Assaf Pacha, nous engagea à y prendre quelque repos. Cette ville bien bâtie, qui compte de vingt à trente mille âmes, doit son importance actuelle surtout à sa forte garnison. C'est ici que siège depuis la dernière guerre russo-turque le commandant (*muchir*) du IV[e] corps d'armée, et une quantité de blanches constructions récemment édifiées, casernes spacieuses, hôpital, casino, ainsi qu'un beau konak neuf, prouvent le rang élevé que ce chef-lieu occupe dans la hiérarchie militaire et civile. Mais sa prospérité récente a, comme de coutume, fait disparaître les derniers vestiges de son passé. Il ne reste même rien de la vieille forteresse où Taylor vit, en 1866, des inscriptions coufiques et des sculptures chrétiennes ([1]). D'ailleurs Erzingiân a été tant de

([1]) Taylor, *op. cit.*, p. 334.

fois détruite et reconstruite ([1]), qu'on ne peut plus guère espérer découvrir à la surface du sol des monuments anciens.

Le gouverneur nous fit cependant apporter quelques curieux débris dont la destination primitive nous échappe. Ce sont des cylindres de terre cuite au sommet arrondi, brisés à la partie inférieure et hauts actuellement d'environ 50 centim. (fig.). La surface en est parsemée de protubérances et recouverte en partie d'un émail bleu ou noir. On a déterré récemment près de la ville de quoi charger « cent arabas » de ces fragments de céramique ([2]).



FRAGMENTS DE TERRE ÉMAILLÉE

En dehors de ces morceaux énigmatiques, nous ne trouvâmes comme antiquité à Erzingiân qu'une statuette de bronze, représentant sans doute Persée, et qui provenait, nous dit-on, de Sadagh ([3]), et une épitaphe grecque d'une dame (Χατοῦνα) du XIVe siècle, qui avait la dignité de « presbytérisse » (inscr. 407). Aujourd'hui la communauté orthodoxe de la ville est insignifiante.

La pénurie archéologique de ce site contraste avec la gloire des souvenirs qui s'y attachent. Erzingiân est l'ancienne Ériza

---

([1]) Détruite en 1242 par les Mongols (Ritter, *Erdkunde,* X, 770), ses murailles furent restaurées à la fin du XIIIe siècle par 'Alâ-ed-Dîn Kaykubâd ; *they were built of well-cut jointed stone masonry* (Le Strange, *Lands of the eastern caliphate,* p. 118). Combien de blocs antiques ont dû y être enfouis ! — La dernière catastrophe qui ait atteint Erzingiân, est, le 28 juillet 1667, un tremblement de terre qui fit écrouler la moitié de la ville.

([2]) Les Turcs crurent que c'étaient des phallus provenant de l'ancien culte païen d'Anâhita (cf. Luc., *De dea Syra,* 16), mais nous ne sommes pas tout à fait convaincus de la justesse de cette interprétation.

([3]) Achetée chez un marchand du bazar ; aujourd'hui au Musée du Cinquantenaire (Inv. A 966) ; publiée *Revue archéol.,* 1905, I, p. 189.

ou Érez, où s'élevait un des sanctuaires les plus considérables de l'Arménie, celui de la déesse persique Anâhita ou Anaïtis, à laquelle était consacré tout le pays environnant, l'Acilisène ([1]). Ce temple opulent n'était pas situé dans une ville close mais dans un vaste village, peuplé de prêtres et d'hiérodules ([2]). A défaut de fortifications, la vénération superstitieuse dont il était entouré le protégait contre toute attaque. Toutefois elle n'empêcha pas Antoine de mettre ses richesses au pillage en 34 ap. J.-C., et la statue d'or de la déesse assura au soldat qui osa porter la main sur elle, une honnête aisance pour le reste de ses jours ([3]). Le culte licencieux d'Anaïtis avait retrouvé toute sa splendeur au temps de Strabon ([4]), mais il fut définitivement aboli au III[e] siècle par S[t] Grégoire l'Illuminateur, l'apôtre de l'Arménie. Il ne reste pas la moindre trace du temple autrefois fameux ([5]).

Après l'annexion de l'Acilisène à l'empire sous Théodose, Ériza ne devint pas une cité : elle dépendait de Léontopolis (Justinianopolis), construite à deux jours plus à l'est, près de Bizana ([6]). Ce n'était donc au début de la période byzantine qu'une bourgade de deuxième ordre; mais déjà au X[e] siècle, elle était devenue, sous le nom de Κιλτζηνή, abréviation d' Ἀκιλισηνή, une forteresse

([1]) Le culte d'Anâhita en Arménie a été étudié le plus exactement par Gelzer, *Sitzungsber. Ges. Wiss. Leipzig*, 1896, p. 111 ss. Nous avons ajouté quelques notes à ce propos *Rev. archéol.*, 1905, p. 25 ss.

([2]) Agathange, éd. de Lagarde, p. 14, l. 52 (ἐν τῇ κώμῃ τῇ καλουμένῃ Ἔρηζ) et p. 67, l. 88 (ἐν κωμοπόλει Ἔρηζ).

([3]) Pline, *H. N.*, XXXII, 82-83.

([4]) Strabon, XI, p. 532 C.

([5]) Cependant Taylor (*op. cit.*, p. 383) signale dans le coin est de la plaine, où nous n'avons pas passé, *some artificial mounds*. Serait-ce des *tells* sacrés? Cf. *supra*, p. 249.

([6]) Les évêques de Justinianopolis prennent parfois le titre de ἐπισκόπος Ἰουστινιανοπόλεως ἤγουν τοῦ κλίματος Ἐκκλησινῆς (d'Acilisène). Cf. Lequien, *Or. christ.*, I, p. 436.

considérable, entourée de faubourgs étendus, et son évêque fut élevé au rang de métropolitain ([1]). Le développement d'Erzingiân se continua durant la période musulmane, quand la route d'Erzeroum à Sivas, sur laquelle elle se trouvait, devint une voie de communication de première importance ([2]).

Si les monuments de l'époque païenne ont totalement disparu, le site de l'ancienne Ériza parle encore fortement à l'imagination. A la vérité, l'Euphrate n'a pas ici l'aspect grandiose qu'il offre dans la traversée du Taurus. Il est divisé en deux bras, dont le plus large n'atteint pas cent mètres, et que traversent les ponts de fer de la route d'Erzeroum. On ne comprendrait pas ici la dévotion superstitieuse qu'inspirait le fleuve au temps où il était adoré comme un dieu qui manifestait son courroux par des crues soudaines et violentes et sa bienveillance par le calme de ses flots et où l'on observait anxieusement, pour en tirer des présages favorables ou funestes, l'aspect de ses tourbillons ([3]). Mais si l'Euphrate ne produit pas ici cette impression profonde qu'ont ressentie ailleurs ceux qui ont visité ses bords ([4]), toute la nature

---

([1]) Cf. Gelzer, *Notitiae episcopatuum* (Abhandl. der Bayer. Akad. der Wissenschaften, XXI), 1900, p. 580 ss.; cf. 641. — Il eut durant une courte période jusque vingt-et-un suffragants.

([2]) Le Strange, *op. cit.*, pp. 147, 231.

([3]) Plutarque, *Vita Lucull.*, 24; cf. *Revue archéol.*, *l. c.* — Le culte de l'Euphrate remonte à l'ancienne Babylonie (Scheil, *Rev. hist. religions*, 1897, p. 204). En dehors du texte de Plutarque, beaucoup d'autres témoignages prouvent que ce culte était encore général sous les Romains. Le passage du fleuve est marqué par des prodiges et des sacrifices quand Crassus (*Obsequens*, c. 124; Plutarque, *Vita Crass.*, 19) ou Tiridate (Tacite, *Ann.*, VI, 36) le franchissent. — L'Euphrate est sculpté en Commagène sur un rocher qui domine sa vallée (Chapot, *Mém. de la Soc. des antiquaires de France*, LXII, 1903, p. 116). — Mosaïque avec Βασιλεὺς ποταμὸς Εὐφράτης (*Byzant. Zeitschr.*, 1905, p. 58). — La vénération pour les fleuves était d'ailleurs générale dans le Pont comme en Arménie, cf. *supra*, p. 171.

([4]) Cf. Hogarth, *A Wandering Scholar in the Levant*, Londres, 1896 : *We*

qui l'entoure est puissamment évocatrice. Le climat de cette plaine féconde a dû porter les hommes à ces rites impudiques qui font l'étonnement de Strabon. Abritée par le haut écran de ses montagnes, elle ne souffre pas durant l'hiver de froids rigoureux, comme l'âpre contrée qui l'environne ; dès le printemps, dans cette cuve profonde, cerclée de neiges et de glaces, la température s'échauffe, et la vie commence à fermenter. L'atmosphère y devient suffocante en été ; durant la canicule, les orages sont presque quotidiens, et dans cette immense serre, chaude et humide, la végétation se développe avec une exubérance surprenante à pareille altitude. On ne pourrait s'imaginer un site plus approprié au culte sensuel de la « Grande Mère » de la nature.

Aujourd'hui rien ne rappelle plus le passé dans le campement de troupes ottomanes qu'est devenu Erzingiân. Mais aux environs, dans les prairies qu'arrose le fleuve coulant à pleins bords, paissent encore en liberté, comme du temps de Lucullus (1), les troupeaux de buffles autrefois consacrés à Anaïtis, la déesse Tauropole.

Le 5 juin, nous quittions Erzingiân pour remonter vers le nord et regagner la côte presque en droite ligne. Après plusieurs tentatives infructueuses les officiers du génie ont réussi à faire passer à travers le Sipikor-Dagh une route militaire qui relie Erzingiân à Trébizonde. Mais même depuis l'établissement de cette chaussée, la passe est impraticable aux véhicules durant les mois d'hiver, et, bien que la saison fût avancée, nos arabas eurent encore grand' peine à la traverser. Ce n'est pas sans motif que les

---

were all more than a little sorry to travel no longer by the side of the Euphrates. A ceaselessly moving water exercises a strangely stimulating effect on the imagination. We were conscious that for some reason, half understood, no march during the past two months had ever been utterly weary so long as it led us within sight and sound of the Great River.

(1) Plutarque, *l. c.*

Romains choisirent comme frontière une chaîne dont même les cols les moins élevés sont, durant presque toute l'année, infranchissables à aucune armée.

La route, après avoir passé près de vastes casernes d'artillerie, atteint le pied des montagnes au village de *Wasgirt*, où se trouvent des fabriques importantes; elle s'élève alors au-dessus d'une gorge par laquelle un torrent, le Roumseraï-sou, se précipite en cascades dans la plaine, puis traverse un plateau stérile, et

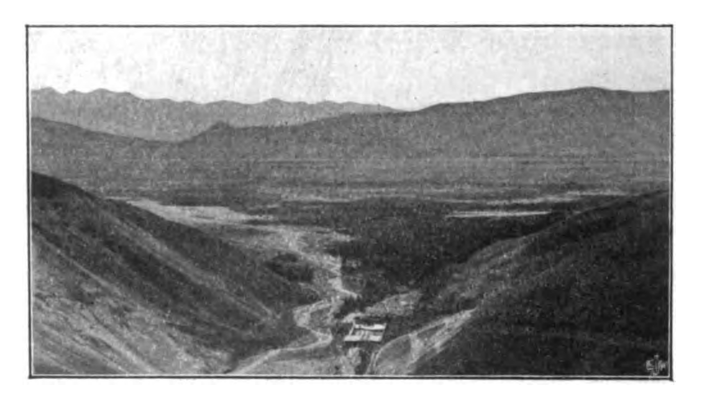


LA PASSE DU SIPIKOR

descend au hameau de Roum-seraï dans une oasis de verdure enclose entre des hauteurs arides. De là, elle monte rapidement vers le col du Sipikor à 2250 mètres d'altitude. A cheval on met plus de deux heures de Wasgirt à Roum-seraï, une heure de là au sommet.

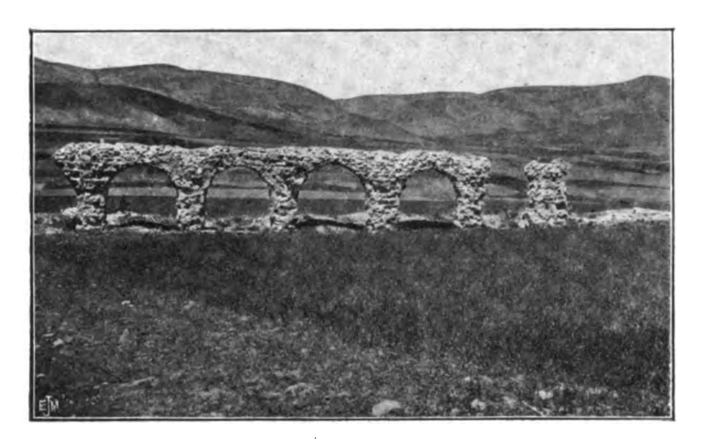
Le paysage est d'une grandeur austère (fig). Autour de soi, on n'aperçoit que des crêtes chauves et désolées, sans ombre, sans arbres et presque sans mousse. Tous les orages y ont tracé leur sillon, et, creusées sans cesse par les avalaisons, les montagnes montrent à nu leurs flancs rougeâtres, déchirés de longues blessures. Entre leurs déclivités, la vue suit le torrent qui dévale jusqu'à l'immense plaine, où il court rejoindre le fil d'argent de

l'Euphrate. On domine de plus de mille mètres Erzingiân et les champs verts de l'Acilisène (fig.). Au delà, à mesure qu'on s'élève, les neiges s'amoncellent sur les chaînes successives qui ferment l'horizon vers le sud, et, dès qu'on atteint le faîte, une brusque échappée montre au nord un panorama d'autres neiges sur des cimes étagées derrière des rochers qui se heurtent en désordre — tout le massif côtier où nous devrons cheminer durant six jours avant d'atteindre la mer.



L'ACILISÈNE VUE DU SIPIKOR

La descente sur le versant nord est très raide, et c'est ici surtout que les ingénieurs ont dû recourir à des travaux d'art remarquables. La chaussée, appuyée sur de longs murs de soutènement, s'abaisse en interminables lacets sur la pente abrupte. En deux heures environ on atteint Sipikor, à sept cents mètres au-dessous de la passe. Le village compte une centaine de maisons entourées de quelques champs de blé. Puis on suit pendant une heure une vallée commode, arrosée par un gros ruisseau, jusqu'à *Bandolar,* et au bout d'une autre heure, toujours en descendant la même vallée, on aperçoit dans un cirque de montagnes sur les collines de l'ouest le village de Sadagh et l'aqueduc ruiné de l'ancienne Satala.



AQUEDUC DE SATALA

X. SATALA ET TRAPÉZUS

§ 32. SADAGH (Carte XXVII). — Les ruines de Satala occupent une dépression, entourée d'un amphithéâtre de montagnes (1). Ce lieu dut son importance à ce que les Romains y établirent un grand camp permanent, qui, avec ceux de Mélitène et de Samosate, gardait la frontière de l'Euphrate. La position n'est pas naturellement très forte, comme le remarque déjà Procope (2), et cet emplacement fut choisi pour d'autres raisons stratégiques. Il se trouve à l'endroit où la route militaire qui, de Trapézus à Samosate, assurait les communications le long de l'Arménie, atteignait la frontière de l'empire. C'est par la

(1) Cf. Procope, *Bell. Pers.*, I, 15 (p. 75, 11, éd. Haury) : Λόφοι πολλοὶ Σατάλαν τὴν πόλιν ἐν πεδίῳ κειμένην κυκλοῦσι. Cf. n. 2.

(2) Procope, *De aedif.*, III, 4 (p. 252, 15, Bonn) : Σατάλα πόλις ἐν δαπέδῳ χθαμαλῷ κεῖται, λοφοῖς δὲ πολλοῖς ἀμφ' αὐτὴν ἐπανεστηκόσιν ὑποκεῖται, περιβόλων τε αὐτῇ διὰ ταῦτα ἔδει τοῖς ἐπιβουλεύουσιν ἀμηχάνων ἑλεῖν.

mer que la place se ravitaillait ([1]), avant que l'achèvement, sous Domitien et Nerva, des grandes voies qui traversaient l'Asie Mineure ([2]), lui eût permis de tirer aisément des subsistances et des renforts de la vaste péninsule : deux routes la réunirent alors à Nicopolis (p. 321), d'où une série d'autres rayonnaient dans toutes les directions. Sa situation se recommandait encore par d'autres avantages : le camp était abondamment pourvu d'eau, et pouvait recevoir de l'Acilisène tous les fruits d'une terre féconde ; placé près du débouché de la passe du Sipikor, il interdisait du côté d'Ériza l'accès du territoire romain ; situé à proximité des hautes vallées de l'Euphrate et de l'Acampsis, il les surveillait efficacement, et il fermait l'entrée de la grande ligne du Lycus.

Cette position dut être occupée et fortifiée dès l'annexion de la Petite-Arménie sous Vespasien et peut-être déjà sous Néron ([3]). Trajan y reçut l'hommage des princes du Caucase et de l'Euxin ([4]), et ce fut sans doute cet empereur qui appela du Danube la *legio XV Apollinaris* et qui, après son expédition d'Arménie, l'établit à Satala, où sa présence est signalée depuis le règne de son successeur Hadrien ([5]). C'est alors que durent être construits les grands

---

([1]) Tacite. *Ann.*, XIII, 39. Cf. *infra*, § 34.

([2]) Cf. *supra*, p. 328.

([3]) Néron établit des garnisons le long de la côte de la Mer Noire (Josèphe, *Bell. Iud.*, II, 16, 4 ; cf. von Domaszewski, *Rhein. Mus.*, XLVII, 1892, p. 208).

([4]) Dion Cass., LXVIII, 19. — Marinus de Tyr, qui vécut sous Trajan et Hadrien, avait déterminé les coordonnées de Satala. Cf. Ptolémée, I, 15, 10.

([5]) Arrien, *Adv. Alan.*, 3 ; cf. *CIL*, III, 6052 ; Dessau, *Inscr. sel.*, 2288 ; Itin. Ant., § 185, 3. — Hadrien vint probablement lui-même à Satala inspecter ces troupes en 124 (Durr, *Reisen des Kaisers Hadrian*, p. 52) ; cf. notre Inscr. n° 34 (II[e] siècle ?) d'un soldat στρατευσάμενος ἐν Σατάλοις. — L'on a supposé qu'avant la *leg. XV Apollinaris*, la *leg. XVI Flavia* aurait tenu garnison à Satala, mais c'est une hypothèse sans fondement. Cf. *Bull. Acad. Belg.*, 1895, p. 210.

castra stativa qu'elle devait occuper jusqu'au Ve siècle de notre ère [1]. Elle a laissé à Sadagh des vestiges innombrables de son long séjour sous la forme de briques, portant la marque LEG · XV ou LEG · XV · AP ·, dont les débris jonchent le sol.

Autour du camp, comme il arriva toujours, une ville naquit, mais aucun document ne nous permet de suivre le développement et d'apprécier l'action de cette cité romaine qui grandit aux confins orientaux de l'empire. Nous apprenons seulement par une novelle de Théodose II [2] que les villageois des environs avaient obtenu la concession d'une étendue considérable de terres impériales moyennant certaines corvées et prestations dont ils cherchaient à s'affranchir. Déjà à l'époque de Ptolémée [3], Satala était un centre important, et une communauté chrétienne s'y organisa de bonne heure, puisque son église était représentée par un évêque au concile de Nicée [4].

Cependant les ruines qui subsistent encore du camp, ne paraissent pas antérieures au VIe siècle. En 530 les Perses, qui avaient brusquement franchi la frontière, furent défaits sous les murs de Satala [5], mais l'alarme avait été chaude, et, pour mettre la ville à l'abri d'une surprise, Justinien fit raser les vieilles fortifications, et en construisit de nouvelles « si hautes qu'elles semblaient dominer les montagnes d'alentour », et épaisses en proportion [6]. Elles se composaient d'un mur d'enceinte (περί-

---

(1) Notit. dignit., *Or.* XXXVIII, 5 et 13, p. 83, Seeck.

(2) Nov., V, 3 (441 ap. J.-C.).

(3) Ptolémée, V, 6, 20; cf. VIII, 17, 4; I, 15, 10.

(4) *Nomina patrum Nicaen.*, éd. Gelzer-Cuntz, p. 26. Cf. Harnack, *Ausbr. des Christentums*, II², p. 167 s. — Suivant les Actes de St Eustratius (*P.G.*, CXVI, col. 470 B, 483 C), le nombre des chrétiens y aurait déjà été considérable sous Dioclétien, et le bourg d'Arauraca devait aussi posséder une église à cette époque (col. 470 B). Cf. *supra*, p. 329.

(5) Procope, *Bell. Pers.*, I, 15.

(6) Procope, *De aedif.*, III, 4 (p. 252, Bonn).

βολος) et d'une ligne avancée, qui entourait toute la place (προτείχισμα ἐν κύκλῳ). L'espace compris entre les deux retranchements devait, suivant les principes de la construction militaire en vigueur sous Justinien ([1]), servir de refuge en cas d'attaque aux gens de la campagne. C'est à ces ouvrages byzantins qu'appartiennent certainement la plupart des murailles restées debout. Il suffit d'un coup d'œil jeté sur notre plan (carte XX) pour se convaincre que celui-ci n'a aucune analogie avec celui des camps du haut empire, où une disposition quadrangulaire est constante en Asie, comme en Afrique et en Europe ([2]). D'ailleurs Procope dit expressément que Justinien « fit disparaître entièrement » ce qui existait avant lui, et d'autre part, peu de temps après la mort de l'empereur, la ville fut détruite. Prise une première fois par les Perses sous Héraclius ([3]), elle semble avoir été ruinée par la première invasion musulmane : son nom n'est plus mentionné par les historiens du moyen âge ([4]). Les restes des grands travaux du VIe siècle purent ainsi se conserver dans la solitude de cette vallée écartée.

Pour autant que nous puissions en juger par les ruines visibles à la surface du sol, la citadelle occupait une sorte d'éperon de

---

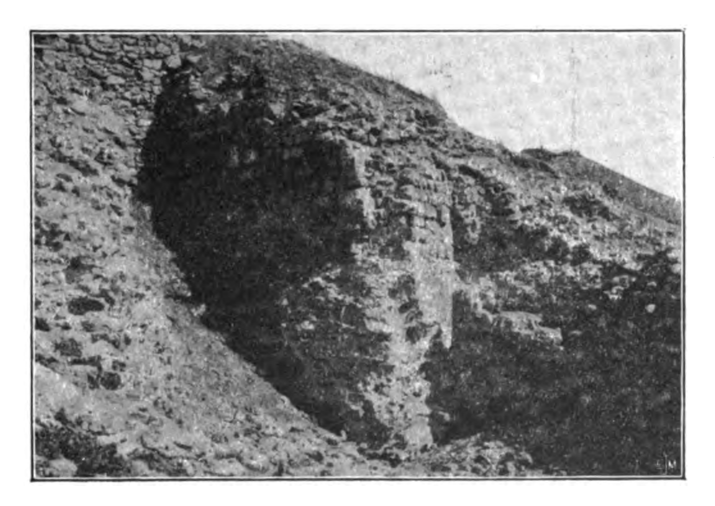
([1]) Diehl, *L'Afrique byzantine*, p. 145.

([2]) Voyez notamment les relevés des camps des *limes* d'Arabie par von Domaszewski, *Provincia Arabia*, t. II, pl. XLI ss. Cf. Strzygowski, *Mschatta*, 1904, p. 226.

([3]) En 607-608 ap. J.-C. — Sebêos, *Hist. d'Héraclius*, trad. Macler, p. 62.

([4]) Lequien, *Oriens christianus*, p. 443, connaît par les signatures des conciles sept évêques de Satala, dont le dernier serait de l'époque de Photius (IXe siècle); mais c'était, pensons-nous, des prélats *in partibus* qui ne résidaient plus. Le maintien de ὁ Σατάλων parmi les suffragants du siège de Sébaste dans les listes épiscopales, au moins jusqu'au XIe siècle (Gelzer, *Georgius Cyprius*, p. 13, n° 231 ; p. 66, n° 1367, et *Abhand. Bayer. Akadem.*, XXI, 1900, p. 553, n° 256 etc.) ne prouve rien non plus pour l'existence de la ville à cette date.

montagne, qui, à l'est du village actuel, s'avance dans la plaine entre deux ruisseaux. Tout le sommet de cette hauteur escarpée, aujourd'hui inhabitée, est couvert de débris, et au moment où nous y étions, les fouilles des paysans venaient de mettre au jour à l'angle sud-est une importante construction (fig.) : c'était la base d'une tour massive, hexagonale, de huit mètres environ de



RESTES D'UN BASTION A SATALA

largeur. Les murs, en appareil régulier, étaient formés d'assises de blocs équarris alternant avec des rangs de briques plates séparés chacun par une couche épaisse de ciment. Un passage incliné conduisait de ce bastion vers le haut de colline, dont la muraille suivait le bord. On trouve dans de nombreuses constructions de Justinien des tours d'angles polygonales faisant saillie et rattachées, comme la nôtre, à l'intérieur de la forteresse par un couloir [1].

[1] Ainsi au château d'Aïn-el-Bordj en Afrique (Diehl, *L'Afrique byzantine*, p. 219, fig. 50); cf. *supra*, p. 333.

Au nord, un mur séparait cette acropole d'une enceinte rectangulaire, établie sur un terrain qui s'abaisse vers l'est de 3 mètres environ et dont la déclivité est rachetée au moyen de terrasses. On peut suivre le rempart extérieur, qui sert aujourd'hui à soutenir les terres des champs, sur une longueur de près de deux cents mètres à l'orient et de quatre cents au nord. Il est formé, comme dans la plupart des constructions de Justinien, d'une



MURS DU CAMP DE SATALA

courtine interrompue par la saillie des tours carrées qui la flanquaient. Les angles étaient protégés par des bastions plus puissants : celui du nord-est est partiellement conservé. Au milieu, un chemin creux qui traverse le mur marque sans doute la place d'une ancienne porte.

En dehors de cette enceinte une seconde terrasse, en contrebas de cinq mètres, est entourée par une autre muraille sans tours visibles. C'est sans doute la ligne avancée (προτείχισμα) dont parle Procope. Elle longe au nord le cours d'un ruisseau, qui devait fournir l'eau au fossé ([1]).

([1]) Ce ταφρός est habituel, cf. Diehl, *op. cit.*, p. 146.

Des pans de murs étendus s'élèvent encore à une hauteur respectable, notamment vers l'ouest (fig.), mais ils ont été dépouillés du parement qui les recouvrait, et il ne reste qu'un conglomérat de pierrailles et de débris de tuiles solidement amalgamés dans un mortier résistant. Il serait impossible de dire quelle a été la destination des subdivisions établies à l'intérieur du camp par des murs de refend. Des fouilles pourraient seules nous éclairer sur ce point, et, si l'on en juge par la quantité de débris de tout genre mêlés au terrain, aujourd'hui cultivé, on pourrait augurer très favorablement de ces recherches archéologiques.

Le monument le plus ancien qui soit en partie conservé, est certainement l'aqueduc, dont les quatre arches, se profilant sur les montagnes, frappent le regard quand on approche du village (fig. p. 343). Il se dirige du nord au sud, et était destiné à amener à la place les eaux captées en amont dans la vallée du Sadagh-tchaï. Il ne subsiste de l'ancienne architecture qu'une masse rugueuse de libage noyé dans un ciment très solide, dans lequel entre une forte proportion de gravier mais sans mélange de briques concassées. Le revêtement de pierres taillées, qui recouvrait ce noyau, a presque partout été arraché vers le milieu du XIX[e] siècle pour bâtir à Erzingiân. Les voûtes, dont le diamètre dépasse cinq mètres, ont néanmoins résisté jusqu'ici, mais elles sont condamnées maintenant à une destruction rapide. Taylor, en 1866, vit encore sept arches au lieu des quatre que nous avons trouvées debout ([1]).

([1]) Taylor (*Journal Geogr. Society*, 1868, p. 289) : « About a mile south-east of the village are the remains of seven arches forming a semi-circular building, probably a bath (!), with opposite corresponding buttresses, at a distance of 11 paces from the former. The turkish Government made use of the old cut stones found here to construct the government buildings at Erzindjan. » — On peut inférer de cette description que l'aqueduc faisait alors une courbe plus accentuée qu'aujourd'hui. Le consul de France Courtois, qui accompagna Taylor, s'est malheureusement borné à publier un rapport très sommaire dans



Nous ne fîmes dans le pauvre village de Sadagh, qui comprend aujourd'hui 150 maisons, aucune trouvaille comparable à celle de la célèbre tête de bronze aujourd'hui au British Museum ([1]). Cette belle œuvre de l'époque hellénistique dut être transportée à Satala de quelque temple d'Asie Mineure. Des antiquités nombreuses sont encore là pour attester le luxe de la cité disparue. Un paysan me montra dans un réduit, où il entassait sa provision de glands, une mosaïque très fine, formée de méandres et de rinceaux compliqués avec une fantaisie tout orientale ([2]); des débris de mosaïque avaient aussi servi ailleurs à paver l'âtre d'une chaumière. Dans une maison, un masque grimaçant (H. $0^{m},10$) servait de bouche de fontaine (fig.); dans les murs



BOUCHE DE FONTAINE

BAS-RELIEF

d'autres cabanes étaient encastrés d'anciens chapiteaux, et le cimetière contenait les fragments de plusieurs fûts de colonne. Une grande plaque de grès jaunâtre, abandonnée dans un champ, portait un bas-relief malheureusement très fruste (fig.); il figurait

le *Moniteur* du 17 décembre 1866. — Tournefort qui passa par Sadagh signale aussi (t. II, p. 422, éd. 1718) « sur la gauche de la vallée les restes d'un vieux aqueduc à arcades arrondies ». — Depuis Taylor et Courtois, M. Yorke (*The geographical Journal*, VIII, 1896, p. 460), est, pensons-nous, le seul voyageur qui ait parlé des ruines de Sadagh, qu'il visita avec M. Hogarth en 1894.

([1]) S. Reinach, *Recueil de têtes antiques*, pl. 139 et p. 108. Sur la date, cf. Lechat, *Revue critique*, 1903, II, p. 88.

([2]) C'est probablement la même mosaïque que Taylor vit en meilleur état et qu'il proclame (p. 288) « a magnificent specimen of that beautiful art ».

la partie supérieure d'une femme ailée, penchée en avant, qui s'avançait le bras gauche élevé, sans doute une Niké portant une palme : la déesse de la victoire a dû compter beaucoup de dévots dans cette place de guerre.

Les villageois nous offrirent en vente une quantité de monnaies romaines et byzantines, mais le nombre des inscriptions recueillies jusqu'ici est assez restreint (nos 384 ss.). Un fait remarquable cependant, qui ressort de l'étude de cette petite série, c'est que tous les documents les plus anciens sont latins. Les textes grecs sont chrétiens, et ne paraissent pas antérieurs à Justinien. Satala qui s'est formée et développée autour d'un camp romain, semble être restée, durant tout le haut Empire, une ville de culture essentiellement latine. Bien caractéristique est l'épitaphe métrique d'une femme (Inscr. 389) rappelant que, née à Rome, elle trouva un séjour hospitalier dans cette terre d'Arménie où elle mourut :

Roma mihi tellus, genus inde, sed hospita sedes.

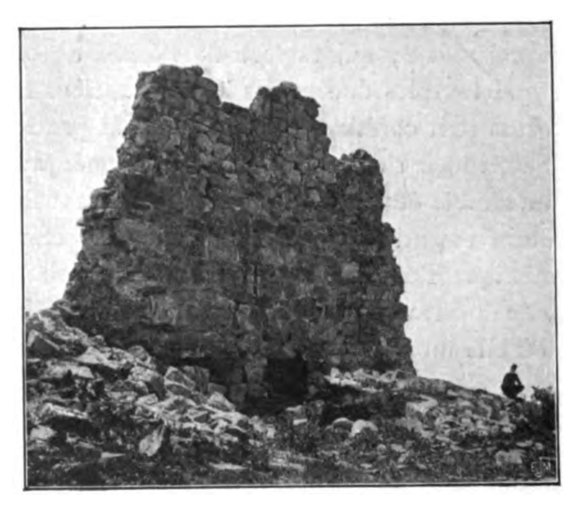
§ 33. DE SADAGH A TRÉBIZONDE. (Carte XXVI). — Satala était réunie à Trapézus par une voie militaire qui, tout au moins dans sa dernière partie, suivait le tracé de la chaussée moderne ([1]), puisque le nom de la station de Zigana, que mentionne l'Itinéraire d'Antonin ([2]), s'est conservé jusqu'à nos jours sans altération.

De Sadagh coule vers le nord un ruisseau, le Sadagh-tchaï, dont on descend le cours pendant une heure. Avant *Kilidjé*, il s'infléchit vers l'ouest pour aller se jeter dans le Kelkid-Irmak, et le chemin l'abandonne pour remonter un de ses affluents. A

([1]) Au moment où nous y passâmes on travaillait à son achèvement entre Satala et Keussé. Nous n'avons fait de relevés précis que jusqu'à Keussé. Au delà, notre carte se borne à donner la direction générale.

([2]) Itin. Ant., § 216, 6.

quarante minutes de Kilidjé, sur une éminence, un monceau de ruines, où des pierres taillées se mêlent à des restes de poterie, marque encore la place d'une construction disparue, dont le plan ne put être déterminé. Notre guide nous assura qu'à une heure de Sadagh, près du village de Zégniân, un lieu dit *Khân-déressi* devait son nom à un autre « *eski khân* », dont les murs étaient



RUINES D'UN POSTE MILITAIRE

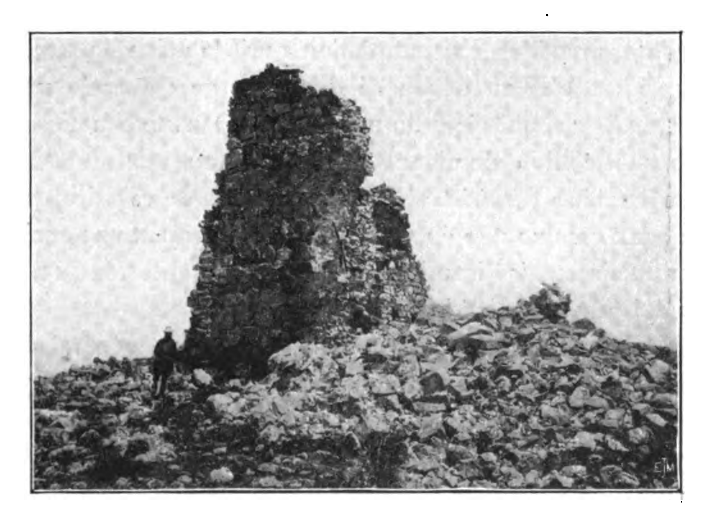
encore debout. Sont-ce vraiment les restes de caravansérails seldjoucides ou ottomans? Il est bien vrai qu'une route de caravanes d'Erzeroum à Tokat passait par Sadagh ([1]). Mais une découverte que nous fîmes à une heure de ces bâtiments détruits tendrait à leur faire attribuer un autre caractère.

Remontant un ravin, nous atteignîmes bientôt la ligne de faîte d'où nous aperçûmes à droite un mamelon couronné de hautes ruines ébréchées qui attirent de loin le regard (fig.). Leur masse

---

([1]) Celle qu'a suivie Tournefort, *Voyages*, t. II (1717), p. 420 ss. Cf. Morier, *Voyage en Perse* (traduction fr.), 1813, t. II, p. 117.

à demi écroulée a dû être imposante. C'était autrefois un édifice rectangulaire d'environ 11 mètres de long sur 9 de large. Les murs qui mesurent 1 1/2 m. d'épaisseur sont formés de moellons bruts ou mal équarris, plus gros vers la surface, plus menus à l'intérieur, que maintient un mortier abondant. On voit à l'entour des traces de bâtiments, rasés au niveau du sol, et même celles



TOUR DU POSTE

d'un mur circulaire entourant le sommet de la colline. La tour, qui a encore une hauteur de près de dix mètres (fig.), était certainement un poste d'observation capable de résister à une attaque. De ce sommet la vue s'étend sans obstacle jusqu'à la vallée du Kelkid-Irmak, qu'on peut surveiller sur une grande distance. A quelle époque remonte la bâtisse actuelle qui est d'une solidité médiocre? on ne saurait le dire. Encore au XV[e] siècle, du temps des Commènes de Trébizonde, la vallée du Lycus dut avoir une importance stratégique. Ce château sans doute a été plusieurs fois détruit et reconstruit, car la position garda toujours ses avantages. Peut être l'un des forts construits par Justinien dans cette

région ([1]) s'élevait-il ici, et même auparavant un corps de troupes romaines y gardait-il la frontière.

Nous redescendîmes à travers les longues ondulations d'un versant mamelonné vers le Lycus, que nous retrouvions ici près de sa source après l'avoir quitté au-dessous de Kara-Hissar douze jours auparavant. La vallée entre *Aoudjus* et *Keussé* a près d'une lieue de large, et dans ce fertile terrain d'alluvion mûrissent d'abondantes récoltes, partout où l'on a pris la peine de semer.

Keussé est bâti au débouché d'une gorge traversée par un affluent du Lycus qui vient du nord-ouest. Dans le cimetière, qui occupe une colline dominant le village, on me montra une « pierre dressée » (*dikili tash*). Cette colonne de calcaire, trouée par les eaux comme une éponge, était certainement une ancienne pierre milliaire, mais l'inscription ou bien était enterrée ou n'avait jamais été gravée mais bien peinte.

Il est difficile de savoir si, comme on l'admet généralement, la voie romaine remontait au delà de Keussé la vallée du Lycus, pour passer ensuite dans celle de l'Acampsis ([2]), et revenir enfin dans la direction du nord-ouest vers Tekké et Ardasa. Il ne serait pas impossible qu'au lieu de faire un pareil détour, elle eût suivi le Sadagh-Tchaï jusqu'à son confluent avec le Kelkid-Irmak pour remonter, comme la chaussée actuelle, la gorge de Keussé, et que ce village occupât l'emplacement de l'ancienne Domana ([3]).

([1]) Cf. Procope, *De Aedif.*, III, 4 : Καὶ φρούριον Σατάλων οὐ πολλῷ ἄποθεν ἐχυρὸν ἄγαν ἐν χώρᾳ 'Οσροηνῶν (lire 'Ορσηνῶν, Ptolémée, V, 6, 1) καλουμένῃ ᾠκοδομήσατο.

([2]) On identifie d'ordinaire la station de Domana avec Tomna. Mais il faut admettre alors une erreur de chiffres aussi bien dans l'Itinéraire que dans la Table de Peutinger. Ils donnent tous deux comme distance XVIII milles, et Keussé est déjà à près de 20 kilom. de Sadagh.

([3]) Ptolémée, V, 6, 20; Itin. Ant., 217, 3; Table de Peutinger; Géog. Ravennas, p. 74, 15 (éd. Parthey). La Notit. dignit., *Or.* XXXVIII, place au *castellum* de Domana des *equites sagittarii*. — Kiepert sur sa dernière carte (feuille Erzeroum) adopte cette manière de voir et identifie Domana avec Keussé.



Mais aucun vestige de la voie antique n'a été relevé, que nous sachions, dans ces montagnes, de sorte que la position des stations qui sont mentionnées, reste fort incertaine. La Table de Peutinger offre à partir de Domana une série de noms toute différente de celle de l'Itinéraire, et le chemin qu'elle indique doit être parvenu à la mer d'un autre côté que la route militaire. Actuellement encore les caravanes de Perse gagnent souvent Trébizonde par d'autres vallées que la chaussée turque ([1]).

Cette chaussée, récemment achevée au prix de grandes difficultés, est peut-être la mieux construite que nous ayons parcourue en Asie Mineure. Elle s'élève à partir de Keussé dans un défilé, bordé de hauts rochers de porphyre et de granit noir, dont elle doit souvent entailler les parois, et elle franchit sur de solides arches de pierre les ruisseaux qui se précipitent des hauteurs. Au bout de deux heures nous atteignîmes un poste de zaptiéhs, qui assure la sécurité de la passe, et, coupant alors à travers bois, nous franchîmes la crête du Keussé-Dagh pour aller retrouver sur l'autre versant la grand-route, qui est obligée de descendre par de longs lacets la pente très accusée. Elle suit alors, accrochée au flanc de la montagne, un torrent profondément encaissé jusqu'à *Gerekly*, au confluent de ce torrent avec un cours d'eau plus considérable. La gorge s'élargit et quelques cultures apparaissent de loin en loin. Traversant le village de *Pilachmet*, qui possède un khân, on atteint la vallée du Charsiotes (Kharshout-Irmak) et la route d'Erzeroum une demi-lieue avant *Tekké*. Si Keussé est Domana, la station que l'Itinéraire ([2]) place à XXIV milles de Domana, Sedissa, a dû se trouver nécessairement aux environs de Tekké, et, comme Sédissa était à la frontière du Pont, on peut en conclure que cette frontière était marquée par le cours supérieur du Charsiotes. Le village, massé sur un promontoire rocheux

([1]) Par Souméla ou par le Kolat-Dagh, cf. Wilson, *Handbook*, p. 206 ss.
([2]) Itinéraire, § 217, 2 : *Sedissa fi(nes) Ponti.*

qui domine le fleuve, semble de loin une haute forteresse crénelée. Un vieux tombeau sur le bord du chemin et, sur l'autre rive, les ruines d'une tour commandant l'entrée du défilé, où s'engage ici le Kharshout, prouvent l'antique importance de cette position.

Nous suivons l'étroite vallée du fleuve sur la rive gauche. Au bout d'une heure, nous passons en face des maisons de *Sorda*, semées dans des jardins le long de la berge opposée. Peu après, on aperçoit sur la hauteur à gauche le dôme blanc du monastère « stavropégiaque » de *Choutoura*, qui possède, nous dit-on, des chrysobulles des Comnènes ([1]). En approchant de la côte, nous rentrons en pays grec.

Une demi-heure plus loin, de beaux vergers, remplis de poiriers et de pommiers, et une série d'agréables maisons de campagne annoncent la proximité de *Gumush-Hané*, la Ville de l'Argent (Ἀργυρούπολις). Les mines autrefois célèbres auxquelles elle a dû son nom et sa prospérité, ont cessé d'être exploitées ([2]), et l'émigration a réduit sa population qui n'est plus en majorité grecque ([3]), mais, malgré sa décadence, elle reste le siège d'un mutessarif turc et de l'archevêque de Chaldie, de qui relève tout le pays métallifère. Ce siège épiscopal est d'institution moderne, il ne figure dans aucune liste du moyen âge, et, bien que les anciens aient affiné le plomb argentifère des montagnes du Pont, ils ne paraissent pas avoir connu les gisements de Gumush-Hané ([4]).

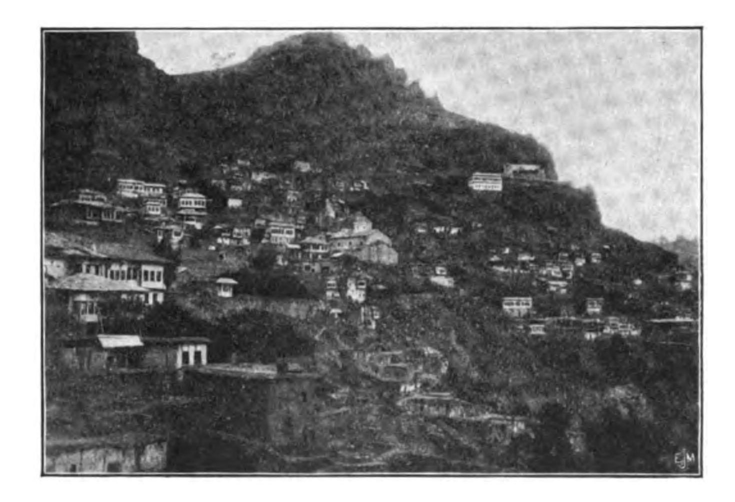
([1]) Cf. cependant la note de Papadopoulos-Kérameus, *Byzant. Zeitschr.*, 1905, p. 388.

([2]) Sur la décadence de cette industrie dès le XVIII[e] siècle, cf. Ritter, *Erdkunde*, XVIII, p. 832. Lors du passage d'Hamilton (1836) une seule mine était encore ouverte. Il décrit avec sa précision habituelle les procédés d'exploitation employés (*Researches*, I, 234 ss.); cf. aussi Cuinet, *Turquie d'Asie*, I, 127.

([3]) On nous assura que les Grecs ne possédaient plus que cent cinquante maisons sur cinq cents; mais il leur reste six églises.

([4]) Strabon, I, 2, § 39; XII, 3, § 19; cf. Blümmer, *Technologie*, IV, p. 31 ss.;

La ville occupe à une demi-heure du Kharshout une situation extraordinaire de pittoresque (fig.). Elle s'est réfugiée au fond d'une sorte de conque immense, coupée par un torrent qui tombe en cascatelles. Quelques maisons se sont massées au bord de l'eau, les autres, escaladant les pentes abruptes, s'accrochent comme des nids d'hirondelle aux aspérités de la montagne. Les escaliers et



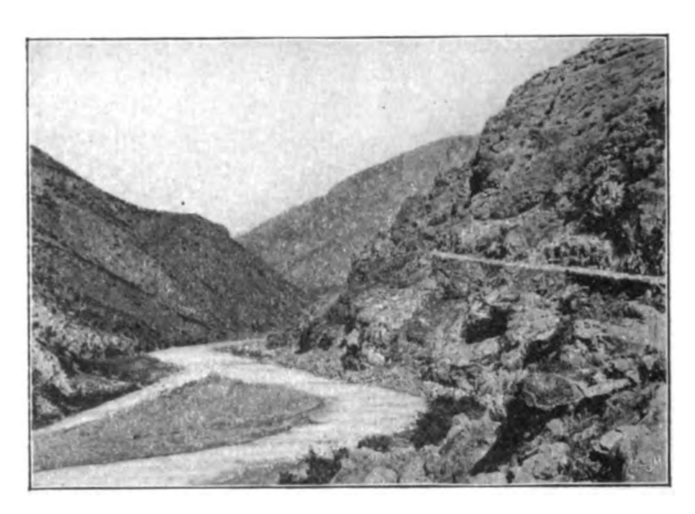
GUMUSH-HANÉ

les ruelles courent de biais ou en zig-zag sur la déclivité raide. Partout où un peu de terre a pu être retenue, un jardinet verdoie sur une terrasse. Au-dessus se dresse un amphithéâtre de sombres roches volcaniques, qui semblent de gigantesques châteaux aériens. Une tour ruinée, qui surmonte une de leurs pointes, semble mesquine à côté de leurs bastions formidables.

On ne put nous signaler aux environs de Gumush-Hané aucun

Th. Reinach, *Mithridate Eupator*, p. 231, n. 3. — Le plomb argentifère se trouve en abondance dans la chaîne pontique. On en a reconnu plus de cent gisements; cf. Cuinet, *op. cit.*, I, p. 18.

monument de l'époque gréco-romaine. Les forêts du Paryadrès servaient de retraite à des tribus pillardes Tibarènes, Chaldes, Sannes et Colques, restées voisines de la barbarie ([1]). Même de nos jours les populations n'ont pas tout à fait abandonné leurs vieilles habitudes de brigandage. Sous les Byzantins, qui constituèrent un thème de Chaldie, soumis à Trapézus, ces montagnards



ENTRE GUMUSH-HANÉ ET ARDASA

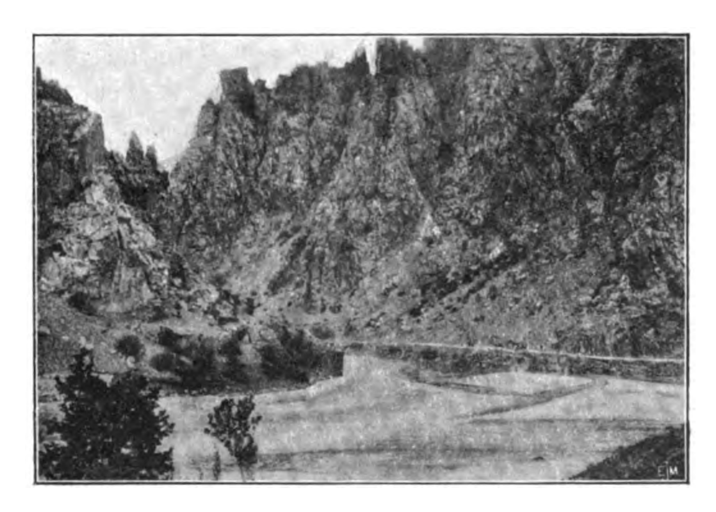
belliqueux fournirent de vaillants soldats aux armées impériales. Rome, qui levait aussi parmi eux des milices irrégulières de lanciers ([2]), semble s'être contentée d'assurer les communications entre Satala et la mer, sans chercher à assimiler ces peuplades. On ne connaît dans toute cette région d'autres bourgades antiques que les relais et stations des voies militaires. Si les chiffres de l'Itinéraire d'Antonin sont exacts, Thia doit être située entre

([1]) Strabon, XII, 3, § 18. Voyez ce qu'Arrien (*Péripl.*, 11 [15]) et Procope (*De aedif.*, III, 6) disent des Sannes ou Tzanes; cf. Reinach, *Mithridate Eupator*, p. 235 ss.

([2]) Arrien, *Ectaxis*, c. 7.

Gumush-Hané et Ardasa. Kiepert la place par conjecture à *Besh-Kilissé,* et la position de ce village, sur un éperon de montagne couronné d'arbres, était en effet favorable à l'établissement d'un poste militaire ([1]).

La route de Gumush-Hané à Trébizonde est bien connue. Elle est une des plus fréquentées de l'empire ottoman. Sans cesse elle



ROCHERS PRÈS D'ARDASA

est parcourue par les caravanes portant à la côte les tapis et les denrées de la Perse, et beaucoup de voyageurs l'ont suivie et décrite ([2]). Nous pouvons donc nous dispenser de noter les détails de nos dernières étapes. Si, au lieu d'une relation scientifique nous avions prétendu écrire un voyage pittoresque en Turquie,

([1]) On n'a pas trouvé jusqu'ici dans les montagnes une seule inscription ; on nous signala cependant une « pierre écrite » à Konnaka (ou Kormaka) Mahallé dans le Toroul, mais nous n'avons pu vérifier l'exactitude de ce dire.

([2]) Wilson, *Handbook*, p. 202 ss.; Yorke, *op. cit.* — La dernière description est probablement celle de Lynch, *Armenia, Travels and Studies*, t. II, p. 240 ss.

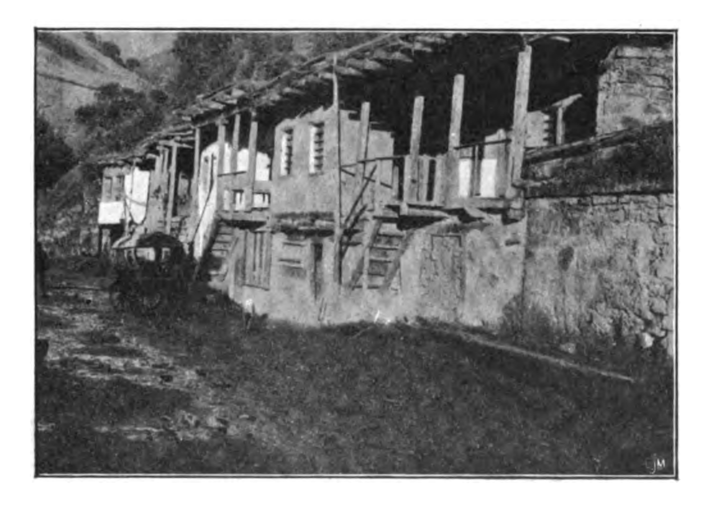
aucune région peut-être ne mériterait davantage de nous retenir longuement. La nature semble s'y être plu à étonner par ses contrastes. Ce sont d'abord les défilés grandioses par lesquels le Kharshout force le passage de montagnes chaotiques, suite d'âpres gorges où l'œil n'aperçoit que l'eau et la pierre, mais l'eau toujours vivante et mouvante, et la pierre dressée et découpée en murailles fantastiques et teintées de nuances multicolores (fig. p. 359); puis *Ardasa,* sans doute l'Aradasé byzantin ([1]), et les ruines de son château médiéval, planté sur un redan de rocher pourpre, que contourne en fer à cheval le fleuve écumant; ensuite une interminable ascension sur un versant aride avec la perspective du Kharsout qui, à une profondeur vertigineuse, fuit vers Tiréboli, et de la hauteur paraît remonter vers sa source dans l'enchevêtrement de montagnes glabres et sèches mais diaprées de chaudes couleurs (fig.).



LE KARSHOUT DES HAUTEURS DE ZIGANA

([1]) L'identification semble due à Yorke (*l. c.*, p. 462). Le siège épiscopal d'Aradasè est mentionné dans certains Taktika byzantins comme dépendant de celui de Néocésarée, transféré à Cérasonte (cf. Parthey, *Hierocl. synecd.*, Not. III, 225; X, 346; XIII, 206). Le bourg turc porte à côté de celui

Enfin on parvient à Zigana, dont le nom est resté inaltéré depuis l'antiquité (1); ce n'est plus qu'une réunion de misérables khans (fig.), mais son ancienne importance commerciale et militaire est attestée encore par les ruines étendues d'un caravansérail et d'une forteresse. Du premier, on voit encore huit piliers, écartés de 5 mètres, qui supportaient les voûtes d'une grande salle



KHANS DE ZIGANA

construites en briques plates. La plupart des pierres du pont de Zigana ont été empruntées à cet important édifice. Un peu en aval sur une arête de rocher, se trouve le château fort. Il subsiste les fondations d'une tour ronde à l'extrémité de la crête que suivait l'enceinte. Au pied, jaillit une source ferrugineuse.

---

d'Ardasa, le nom de Toroul, qui est proprement celui du district. — Ardasa dut être une des six places fortes du thème de Chaldie, cf. Gelzer, *Genesis der Themenverfassung*, p. 103.

(1) Itin. Ant., § 216, 6; Notit. dignit., *Or.* XXXVIII, 37, *Cohors secunda Valentiana Ziganne.* Un évêque de Zigana (Ζιγάνεως) est mentionné dans les *Notitiae*, I, 468; VII, 238; VIII, 517; IX, 428, éd. Parthey; cf. Gelzer, *Georg. Cyprius*, 467 : ὁ τῆς Ζιγανέων.

Depuis l'époque du Xénophon, on franchit près d'ici, à 2000 mètres d'altitude, le massif puissant qui entoure Trébizonde d'un demi cercle protecteur. Dès qu'on a traversé la passe, voisine des cimes neigeuses, à la stérilité sauvage de la vallée du Kharshout succède tout à coup sur l'autre versant une végétation luxuriante, qui s'épanouit dans la tiédeur humide de l'atmosphère

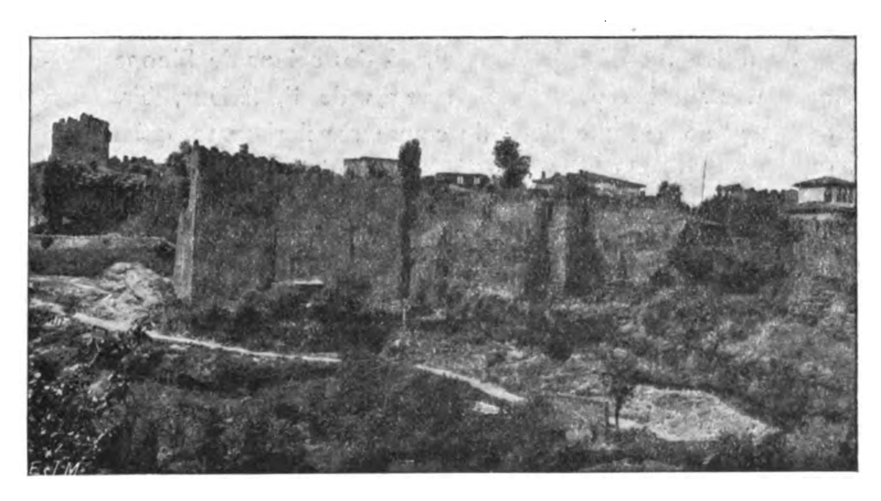


MASSIF DE RHODODENDRONS

marine. Sous des futaies touffues de hêtres et de sapins, au milieu d'un tapis de fines fougères, fleurissent de toutes parts les rhododendrons éclatants et les azalées jaunes aux fortes senteurs (fig.). La fraîcheur des bois, la limpidité des eaux, les lignes hardies des crêtes rocheuses, comme les villages coquets, les églises et les chapelles disséminées sur les coteaux, feraient songer à quelque canton des Alpes, si des chariots primitifs aux formes étranges, les longues files de chameaux précédés de l'ânon qui les guide, ne rappelaient qu'on se trouve ici à une des portes de l'Orient.

La chaussée atteint à *Djévislik*, qui répond certainement à la

station Ad Vicesimum, de l'Itinéraire [1], le confluent du Deirman-Sou (l'ancien Pyxites) avec le Miramana-Sou. La route était désormais sans obstacle; nous hâtions instinctivement notre marche en approchant de Trébizonde, et ce fut au galop que nous gravîmes la dune qui borde le rivage. Il n'est aucun voyageur qui, en descendant vers cette côte, n'ait entendu retentir en lui le cri joyeux des Dix Mille à la vue de la mer.



MURAILLES DE TRÉBIZONDE

§ 34. Trébizonde. — De l'antique colonie grecque de Trapézus, il ne subsiste plus rien que la « Table » à laquelle elle doit son nom, masse de rochers au sommet aplani entourée de ravins qu'on traverse sur des ponts. C'est aujourd'hui la vieille ville turque, ceinte de murailles lézardées et branlantes (fig.), dont les redents et les créneaux émergent d'une végétation touffue,

(1) Djévislik est précisément à 20 milles romains de Trébizonde, chiffre fourni par l'Itinéraire, § 166, 4. — La Table de Peutinger place à la même distance Magnana mais peut-être, comme nous l'avons dit (p. 355), ce chemin passait-il par une autre vallée.

et son aspect pittoresque comme ses monuments ont été souvent décrits ([1]). Trébizonde doit sa réputation archéologique surtout à ses belles églises byzantines, auxquelles M. Millet avait consacré peu avant notre voyage une étude détaillée ([2]), qui nous dispense d'en reparler ici. Nous nous attachâmes surtout à rechercher les antiquités de l'époque antérieure, qui sont bien peu nombreuses malgré l'incontestable prospérité de la ville sous l'empire romain.

Primitivement simple comptoir où des colons de Sinope trafiquaient avec les peuplades sauvages de l'intérieur, Trapézus devint peu à peu une place de commerce florissante, qui frappa monnaie depuis le IVe siècle ([3]). Bien qu'elle fût « enfermée par une vaste montagne » ([4]), sa situation à l'extrémité orientale de la côte du Pont Euxin ([5]) était avantageuse. Ce n'était cependant encore au temps de Strabon qu'un port de médiocre importance, qui était loin d'être comparable à Amisos. On y écrivait le grec et l'on y sculptait la pierre avec une rudesse barbare ([6]). Son grand développement date du jour où les Romains étendirent leurs conquêtes jusqu'à l'Arménie, et, en construisant la route militaire de Satala, percèrent pour ainsi dire le mur qui emprisonnait la ville, et ouvrirent une voie de pénétration commode

---

([1]) Ritter, *l. c.*, p. 852 ss.; Hamilton, I, pp. 159, 242; Fallmerayer, *Fragmente aus dem Orient* (1845), I, p. 39 ss. etc. — La description la plus récente est, à notre connaissance, celle de Lynch, *Armenia*, I, 1901, p. 8 ss., qui donne un plan nouveau de la ville et des fortifications et une bonne bibliographie.

([2]) Millet, *Les monastères et les églises de Trébizonde* (Bull. Corr. hell., t. XIX), 1893, p. 419-459; cf. Strzygowski, *Les chapiteaux de Ste Sophie de Trébizonde* (Ibid., p. 517 ss.), et *Kleinasien*, 153 ss., 175.

([3]) Babelon et Reinach, *Recueil des monnaies d'Asie Mineure*, I, p. 108 ss.

([4]) Pline, VI, § 11 : *Oppidum monte vasto clausum*.

([5]) Tacite, *Hist.*, III, 47 : *In extremo Ponticae orae conditam*.

([6]) Arrien, *Peripl.*, 1, 1.

vers la vallée de l'Euphrate et le plateau d'Asie Mineure. Entre Polémonium et le Phase, aucune autre voie ne franchissait la longue chaîne côtière. Ce fut déjà par Trapézus que se ravitailla l'armée de Corbulon durant l'expédition d'Arménie en 62, ap. J.-C. (1), et c'est en se servant de cette base maritime que les légions de Cappadoce continuèrent plus tard à s'approvisionner et à se munir. Il est remarquable que les rares inscriptions antérieures à l'époque byzantine, qui aient été découvertes à Trébizonde, soient exclusivement latines et militaires (inscr. 415 ss.).

La valeur stratégique de cette place la fit choisir, dès son annexion à l'empire, comme port d'attache de la flotte pontique *(classis Pontica)* (2), et Hadrien, qui l'inspecta en 124, améliora ses installations : il ferma sans doute par un môle la rade qui était auparavant intenable par les gros temps (3). La cité reconnaissante lui éleva en vue de la mer, qu'elle montrait du doigt, une statue qui témoignait plutôt de son loyalisme que de son goût artistique (4). Cependant Trapézus, naguère insignifiante, s'embellissait de luxueux monuments de marbre, et devenait une métropole populeuse et opulente (5).

Cette prospérité fut anéantie par les premières invasions. En 257, les Goths s'emparèrent une nuit de la ville par escalade, la mirent à sac, et emmenèrent sur leurs vaisseaux tous ses habitants en esclavage. Cette catastrophe clôt la première partie de son histoire (6).

Bientôt après le christianisme triomphait — Trapézus envoya

(1) Tacite, *Ann.*, XIII, 39.

(2) Erm. Ferrero, *Ordinamento delle armate romane* (Mém. Acad. Turin), 1899, p. 71.

(3) Arrien, *Peripl.*, XVI, 5. — On a douté à tort de l'exactitude de ce renseignement, cf. Patsch, *Beiträge zur alten Gesch.*, IV (1904), p. 71 ss.

(4) Arrien, *Peripl.*, 1, 1.

(5) Zosime, I, 33.

(6) Zosime, *l. c.*

un évêque au concile de Nicée ([1]) —, et les temples furent affectés au culte nouveau. Une notice de Procope nous apprend que Justinien les restaura, en même temps qu'il construisit un nouvel aqueduc pour remédier à la pénurie d'eau dont souffraient les habitants ([2]).

Ce ne fut cependant ni l'assaut des barbares ni la transformation chrétienne qui provoqua la disparition des édifices païens, mais bien la grandeur de la ville aux XIIIe et XIVe siècles. Les Commènes de Trébizonde furent des bâtisseurs fastueux, et il faudrait chercher les substructions des anciens temples sous leurs églises, transformées aujourd'hui en mosquées. Des dédicaces aux dieux et aux empereurs romains sont probablement cachées dans l'épaisseur des remparts qui entourent la forteresse. On remarque encore des débris antiques engagés dans les constructions du moyen âge. Deux grandes colonnes ioniques, à demi enfoncées dans le sol, supportent la toiture et deux autres le portique de l'ancienne cathédrale de la Panaghia Chrysoképhalos, qui s'élève au cœur de la citadelle, probablement sur l'emplacement d'un ancien sanctuaire païen ([3]). Un chapiteau et deux colonnes de marbre gris ont été réemployés dans la construction de l'élégant portique placé devant le narthex de Ste Sophie. Trois autres colonnes ornent la chapelle de St Basile, où l'on a transporté une inscription de Justinien (inscr. 418), et l'on pourrait sans doute signaler

([1]) *Nomina patr. Nicaen.*, éd. Gelzer-Cuntz, p. 30 ss.; cf. Harnack, *Ausbreitung*, II², p. 177. — Sur l'histoire de l'évêché, plus tard archevêché, cf. Lequien, *Oriens christianus*, pp. 509, 1341 ; Gelzer, *Notit. episcop.* (Abhandl. Akad. München), 1900, p. 576.

([2]) Procope, *De aedif.*, III, 6, p. 260, Bonn. — Cet aqueduc, appelé aqueduc de St Eugène, est peut-être celui qui alimente encore Trébizonde. Il est creusé dans le rocher le long de la route qui remonte vers le Deirman-Sou. — Cf. Ritter, *Erdkunde*, XVIII, 902, et l'inscription en l'honneur de Justinien (n° 418).

([3]) Millet, *op. cit.*, p. 422.

ainsi beaucoup d'épaves de la vieille culture romaine dans la ville turque actuelle.

Les dieux adorés particulièrement à Trapézus étaient, d'après la numismatique de la cité, Hermès (1), auquel on construisit un temple sous le règne d'Hadrien en même temps qu'au héros Philésios son descendant (2); Sérapis (3), qui passait pour originaire de Sinope et qu'on honorait particulièrement aussi à Amasie (4); Dionysos, vénéré comme protecteur des vignobles qui étaient une des richesses du pays (5). Mais la divinité dont l'image est reproduite de beaucoup le plus fréquemment sur les monnaies est le perse Mithra (6), qui devait être considéré comme le génie tutélaire de la cité. Le tradition hagiographique de Trapézus rapportait qu'au temps de Dioclétien, St Eugène avait abattu une idole de ce dieu mazdéen sur la montagne (7) qui encore au moyen âge s'appelait « colline de Mithra » (Μιθρίος βουνός). Or le mont Mithrios, qui dominait la citadelle de Trébizonde du côté de l'Orient (8), est, on l'a depuis longtemps reconnu, celui qui porte aujourd'hui le nom turc de Boz-Tépé (9). Tous les touristes vont y visiter la chapelle rupestre de la Vierge Théosképastos,

(1) Babelon-Reinach, p. 111, n° 27.

(2) Arrien, *Peripl.*, 2. — On a eu tort de confondre ce dieu σύνναος d'Hermès avec l'Apollon Philésios de Didyme.

(3) Babelon-Reinach, p. 110, nos 21, 36.

(4) *Supra*, p. 166; cf. *Vita S. Basilisci* (*Act. SS.*, Mart. t. I), p. 238.

(5) Babelon-Reinach, 31, 35; 51, 53.

(6) Babelon-Reinach, *l. c.*; cf. nos *Monum. Myst. de Mithra*, t. II, Mon. 3bis; t. I, p. 235, n. 4.

(7) Les textes sont republiés d'après l'édition de Papadopoulos-Kérameus (*Fontes Hist. Trapezunt.*, 1897) dans nos *Monum. Myst. de Mithra*, t. I, p. 362 s.; cf. t. II, p. 55 C.

(8) *Monum. Myst. de Mithra*, t. I, p. 363 : Βουνὸς μέγας ὃς πρὸς ἕω τοῦ ἄστεος Τραπεζοῦντος ὑπερκαθέζεται.

(9) Ritter, *l. c.*, p. 887.

décorée de fresques du XIVe siècle, qu'une restauration barbare a défigurées (1) (fig.). Cette chapelle appartient à un couvent de femmes qui est adossé aux flancs escarpés du Boz-Tépé. La grotte dont les parois sont cachées en partie par des murs décorés de



CHAPELLE RUPESTRE DE LA PANAGHIA THÉOSKÉPASTOS

peintures, était une cavité irrégulière de vingt-cinq pas de profondeur et de quatre mètres environ d'élévation qui s'enfonçait en se recourbant dans l'épaisseur du rocher. Son orifice, orienté vers l'ouest, a pu avoir une dizaine de mètres de largeur. Du côté droit, vers le milieu de la caverne, une source, filtrant à travers le

(1) Millet, *l. c.*, p. 437.

calcaire, fournit une eau excellente ([1]). Il n'est pas douteux qu'il faille reconnaître dans cet antre le temple païen, dont parle la vie de S[t] Eugène : on sait en effet que les sectateurs de Mithra avaient coutume de lui consacrer des *spelaea*, grottes naturelles ou artificielles, où devait couler une source vive ([2]). Comme à S[t] Clément de Rome, une église a remplacé l'oratoire souterrain du dieu perse. Le culte des sources et la vénération pour les grottes se sont d'ailleurs perpétués, en prenant une apparence chrétienne, dans la dévotion populaire de ce pays ([3]).

D'autres excavations rupestres ont eu, semble-t-il, dans l'antiquité une destination différente. La chapelle de S[t] Saba, reste de l'ancien monastère de ce nom, est taillée dans un énorme rocher

---

([1]) Suivant une tradition que rapporte Ritter (*op. cit.*, t. XVIII, p. 888), cette eau serait une eau de jouvence, qui donnerait ou du moins prolongerait la jeunesse et la beauté.

([2]) *Monum. Myst. de Mithra,* t. I, p. 55, 297.

([3]) Culte païen des sources, cf. *supra,* p. 171 et p. 323. — Cf. Ritter, *Erdkunde,* t. XVIII, p. 902 (d'après Indjidjân) : A une heure de Trébizonde, près du couvent arménien Amjenaprgitsch, *befindet sich eine für heilig gehaltene Quelle schönsten Wassers* (Lusaghpiur *d. i. Lichtquelle von den Armeniern genannt*), *deren lange Verehrung eine alte armenische Inschrift in den Felsen bezeugt.* — Plus loin au lieu dit Delikul-Tash, *findet sich eine kalte Quelle Gylgyldshur genannt, ein Gegenstand aberglaübischer Verehrung der Bauern.* — A deux heures de la ville, sur le Boz-Tépé, se trouve une troisième source « la source du dragon » (Δρακοντοπηγάδι), ainsi appelée parce que suivant la tradition elle aurait été gardée par un dragon monstrueux (Ritter, *l. c.*, p. 903 ; cf. *Monum. Myst. de Mithra,* t. I, p. 363). La légende du serpent gardien d'une source est un thème mythologique commun à beaucoup de peuples ; cf. Frazer, note à Pausanias, IX, 5, 10 (t. V, p. 44 s.). — Une quatrième source miraculeuse dite Ayasma (ἁγίασμα) se trouve près de la chapelle de S[t] Georges, cf. Ritter, p. 887. — Vénération pour les grottes : les églises des nombreux monastères sont établies dans des grottes situées dans des vallées sauvages ; ainsi près de Trébizonde à Souméla, près de Kara-Hissar à Migramana (p. 296).

isolé, qui domine le cimetière orthodoxe actuel. Au-dessus, un escarpement presque vertical est creusé de plusieurs cavités artificielles. La plus vaste, à laquelle on accède par un couloir incliné percé dans la montagne ([1]), est décorée de peintures du XVe siècle. D'autres se composent d'une simple chambre, dont la porte cintrée donne sur un étroit balcon naturel. Nous en avons compté une



VALLÉE PRÈS DE VAZÉLÔN

douzaine dont plusieurs sont inaccessibles. La similitude de leur position élevée et de leur mode de construction avec tout ce que nous avons observé à Comane (p. 253), à Tavra (p. 277) et ailleurs, prouve clairement que ces caveaux sont d'anciennes sépultures rupestres, analogues à celles qu'on rencontre dans le reste du Pont. Seulement au moyen âge, elles ont, à peu près comme la « Grotte du Miroir » à Amasie ([2]), servi de cellules ou de chapelles aux moines de St Saba. Malheureusement la roche,

([1]) Un plan de cette grotte est donné par Millet, *l. c.*, p. 442; cf. p. 439.
([2]) Cf. *supra*, p. 160 et à Samsoun le « Monastiri », p. 114.

où ces vieux tombeaux sont établis, est maintenant exploitée comme carrière, et il est à craindre qu'on ne fasse bientôt sauter à la mine ces monuments, les plus anciens de tous ceux dont Trébizonde puisse s'enorgueillir.



COUVENT DE PÉRISTÉRA

Si presque toutes les œuvres antiques ont disparu dans la cité des Comnènes, des manuscrits intéressants se sont conservés dans les couvents orthodoxes des environs ([1]). Ces couvents se cachent dans les replis boisés de la chaîne pontique, où l'hellénisme chrétien a résisté à toutes les oppressions. Nous consacrâmes quelques jours à visiter ces monastères, dont les murailles, épaisses comme les remparts d'une forteresse, et la situation presque inabordable rappellent la longue insécurité du pays : Vasélôn, collé, comme un gigantesque pigeonnier, à une muraille de calcaire au fond d'une forêt; Péristéra, juché sur une aiguille inaccessible (fig.) et surtout

([1]) Nous avons publié quelques notes sur les livres et documents qu'ils renferment : *Revue de l'instruction publique en Belgique*, 1903, p. 16 ss.; 1905, p. 1 ss.; cf. *Byzant. Zeitschr.*, XIV, 1905, p. 382 et Papadopoulos-Kérameus, *Ibid.*, p. 386 s.

Souméla, suspendu au-dessus d'un torrent, on ne sait comment, à une énorme paroi de rocher presque verticale (1). Dans ces retraites inviolables se sont conservées depuis le moyen âge des bibliothèques encore précieuses, bien que les voyageurs européens y aient prélevé maints tributs. Nous eussions volontiers prolongé notre séjour dans ce coin de terre, si riche en beautés naturelles et en souvenirs historiques, mais un cas de peste s'étant déclaré à Trébizonde, nous dûmes nous embarquer le 21 juin sous la menace de quarantaines, quittant à regret cette contrée attachante, une des plus romantiques de toutes celles que peuplent encore les enfants des Grecs.

---

(1) Le couvent de St Georges de Péristéra dont nous reproduisons une photographie, a été détruit par un incendie au mois de janvier dernier; mais les manuscrits, assure-t-on, ont été sauvés. — Nous avons donné une vue de Souméla dans l'article cité plus haut (*Revue de l'instruction publique en Belgique*, 1905); on en trouvera une autre dans Lynch, *op. cit.*, II, p. 239. — La description enthousiaste que Fallmerayer (*Fragmente aus dem Orient*, I, p. 131) a composée de la vallée de Souméla, n'est guère exagérée.

TEMPS EMPLOYÉS

POUR PARCOURIR

LES ITINÉRAIRES TRACÉS SUR LES CARTES

Les chiffres inscrits entre deux localités indiquent le temps employé pour passer de l'une à l'autre, les arrêts étant défalqués. Les trajets ont été parcourus à cheval, généralement à un pas rapide, mais l'allure a été naturellement plus lente sur les pentes qu'en plaine, dans les sentiers que sur les routes. Il a été tenu compte de ces différences, dans la mesure du possible, en dressant les cartes.

Carte XI. — 15 avril.

Kavsa. — 40 m. — Ak-Djamam-Mamoud. — 63 m. — Eskiviran. — 55 m. — Kieunek. — 2 h. 20 m. — Vézir-Keupru.

Carte XI. — 17 avril.

Vézir-Keupru. — 2 h. — Stavro-Keupru. — 1 h. 5 m. — Kieunek. — 1 h. 15 m. — Tachna. — 3 h. — Kavsa.

Carte XII. — 21 avril.

Mersivan. — 1 h. 10 m. — Yakoub. — 50 m. — Turnouk. — 15 m. (?). — Ghelghiraz. — 1 h. 40 m. — Mersivan.

Carte XIII. — 29 avril.

Amasia. — 1 h. 40 m. — Kapou-Kaya. — 1 h. 40 m. — Aksalar. — 3 h. — Badjilé. — 1 h. 20. — Téréboyan. — 1 h. 15 m. — Ziléh.

Carte XIV. — 1er et 2 mai.

Ziléh. — 2 h. — Tcheltek. — 2 h. 10 m. — Sillis. — 2 h. — Kouroutchaï. 3 h. — Soulou-Seraï.

Carte XV. — 5 et 6 mai.

Soulou-Seraï. — 2 h. 20 m. — Bayazid-Tekké. — 3 h. 10 m. — Ekidjik. — 1 h. 30 m. — Karakaya. — 2 h. 45 m. — Kavak.

Carte XVI. — 6 et 7 mai.

Kavak. — 1 h. 45 m. (1). — Yéni-Khân. — 4 h. — Yéni-Keui. — 3 h. 15 m. Sivas.

Carte XVII. — 11 mai.

Sivas. — 2 h. 50 m. — Borsouk. — 1 h. 35 m. — Kosmouch-Tekké. — 2 h. — Karghyn.

Carte XVIII. — 13 et 14 mai.

Karghyn. — 1 h. 50 m. — Arslan-Dohouch. — 1 h. 45 m. — Geuveshmek. — 1 h. 35 m. — Bolous. — 45 m. — Tchiflik. — 3 h. 10 m. — Tokat.

Carte XIX. — 16 et 17 mai.

Tokat. — 1 h. 35 m. — Comane. — 1 h. 45 m. — Omala. — 1 h. — Almushagir. — 2 h. 50 m. — Niksar.

Carte XX. — 19 et 21 mai.

Niksar. — 2 h. 45 m. — Argosti. — 2 h. — Aladjak-Yaïla. — 1 h. 55 m. — Bash-Tchiflik. — 3 h. 20 m. — Ma'adun-Kalessi. — 1 h. 50 m. — Tchermik. — 35 m. — Atjé-Oglou.

Carte XXI. — 22 et 23 mai.

Atjé-Oglou. — 1 h. 25 m. — Ereské. — 1 h. 35 m. — Mont Ichiklou. — 4 h. 30 m. — Afân. — 4 h. 30 m. — Koïlassa. — 1 h. 30 m. — Koïlu-Hissar.

Carte XXII. — 24, 25 et 27 mai.

Koïlu-Hissar. — 7 h. 30 m. — Zidana. — 5 h. — Kara-Hissar. — 3 h. 30 m. — Domana. — 2 h. — Rumlaïdjaktash. — 2 h. 10 m. — Endérès.

Carte XXII. — 28 et 29 mai (route directe).

Endérès. — 1 h. 15 m. — Purkh — 3 h. 30 m. — Ezbider.

Carte XXIII. — 30 mai et 1er juin.

Ezbider. — 1 h. 45 m. — Sevindouk. — 1 h. 35 m. — Yenikhân. — 1 h. 30 m. — Alvanus. — 2 h. — Kamétash. — 1 h. 15 m. — Altkendi. — 1 h. 20 m. — Boughdatchor. — 2 h. 35 m. — Roufayé.

Carte XXIV et XXV. — 2 et 3 juin.

Roufayé. — 1 h. 20 m. — Zipti. — 50 m. — Kondilia. — 1 h. 35 m. —

---

(1) Dans le texte p. 215, l. 9, au lieu de « trois quarts d'heure », lire : « une heure trois quarts ».

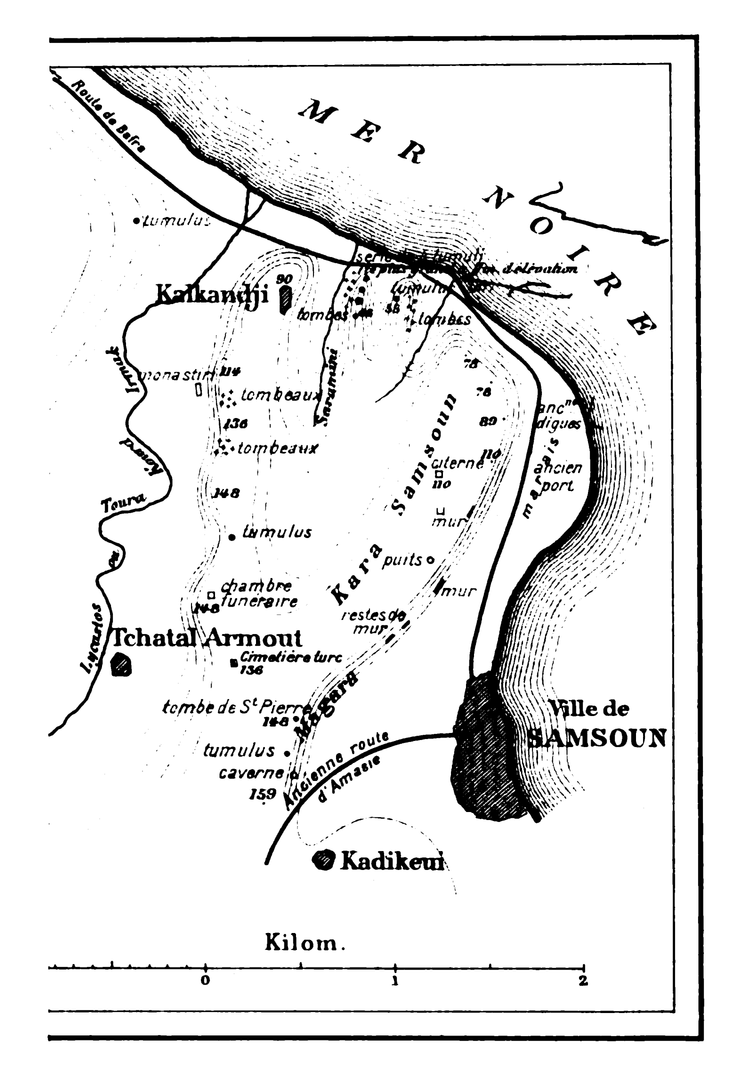
Mélik-Shérif. — 3 h. — Bas-Yénikeuï. — 2 h. 30 m. — Beshgueuz (khân). 6 h. 30 m. — Erzingiân.

Carte XXV. — 5 juin.

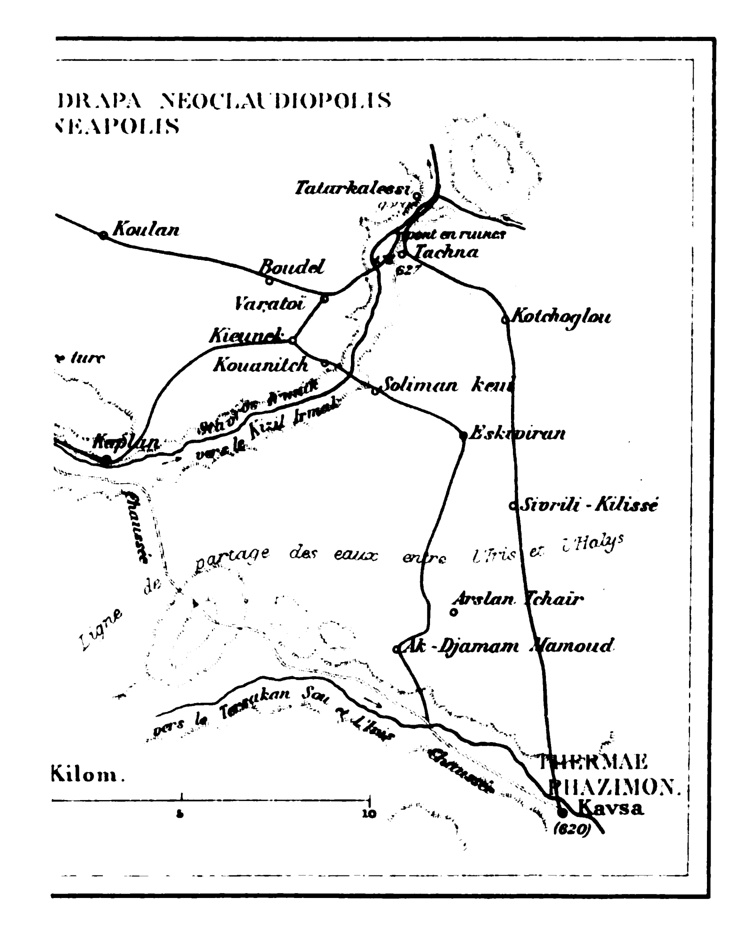
Erzingiân. — 1 h. 10 m. — Wasgirt. — 2 h. 10 m. — Roum-Seraï. — 2 h. 50 m. — Sipikor.

Carte XXVI. — 6 et 8 juin.

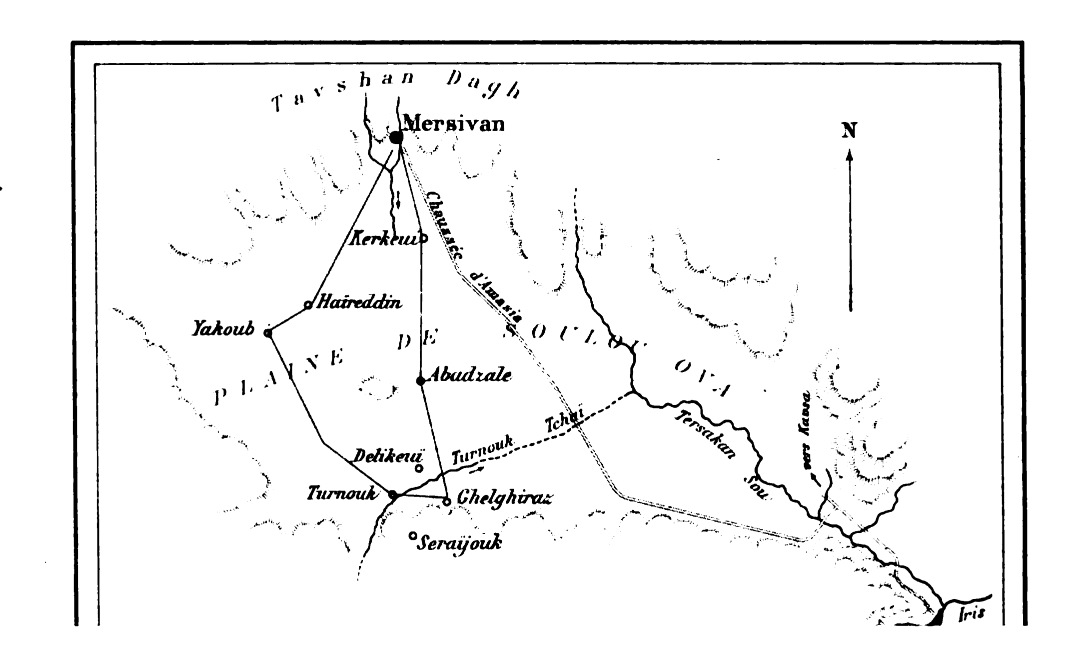
Sipikor. — 1 h. — Bandolar. — 1 h. 10 m. — Sadagh. — 1 h. 30 m. — Kilidjé. — 3 h. — Keussé. — 2 h. — Poste de police. — 6 h. 20 m. — Gumush-Hané.



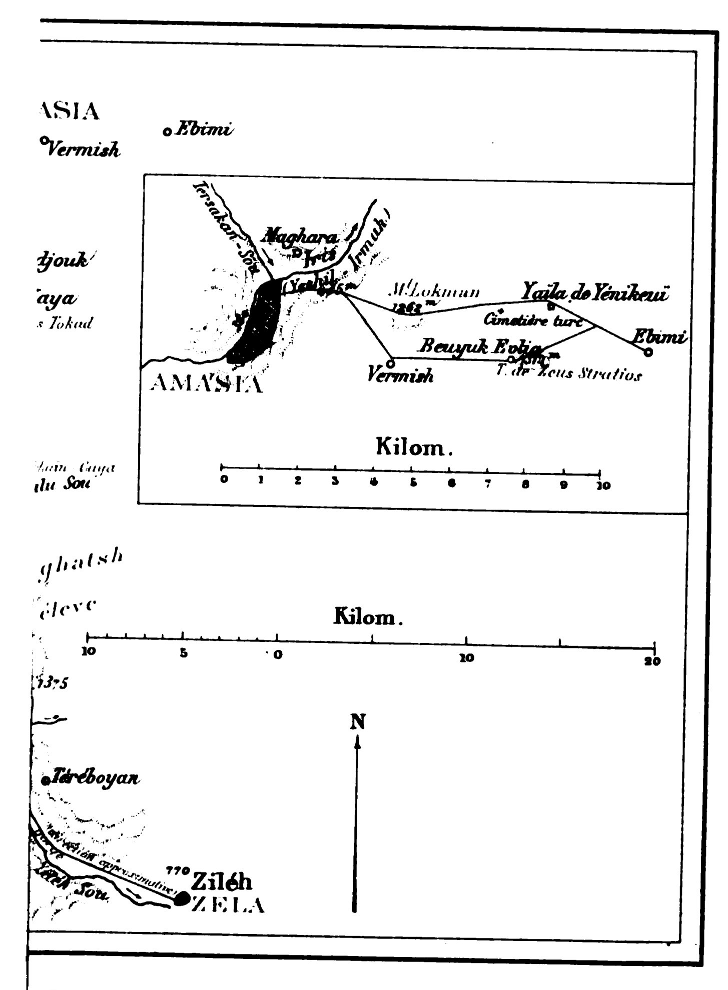
X. Amisos (Samsoun.)



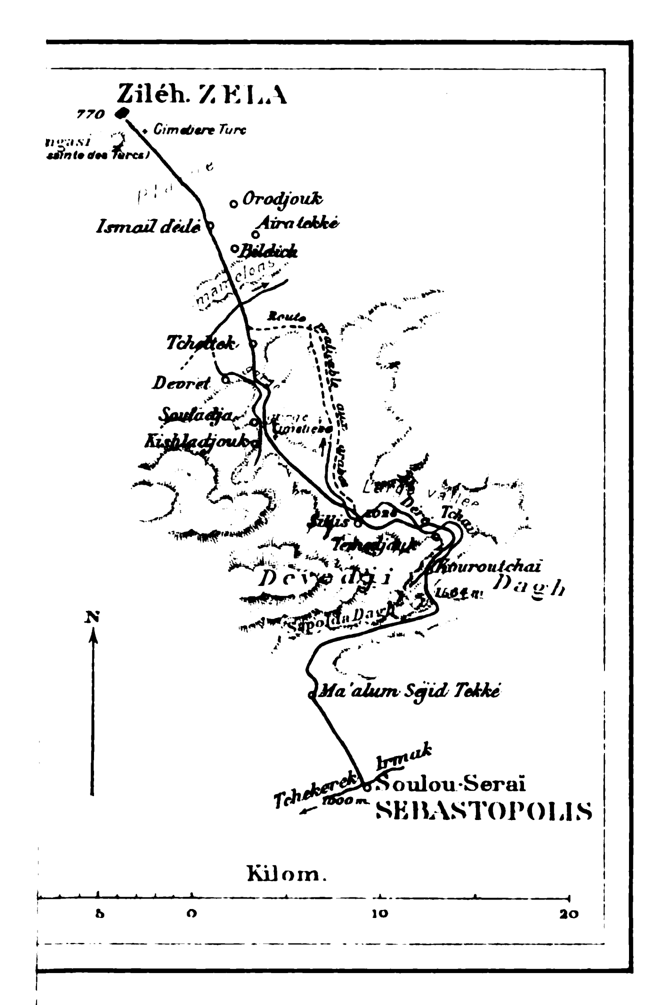
De Kavsa à Vézir-Keupru.



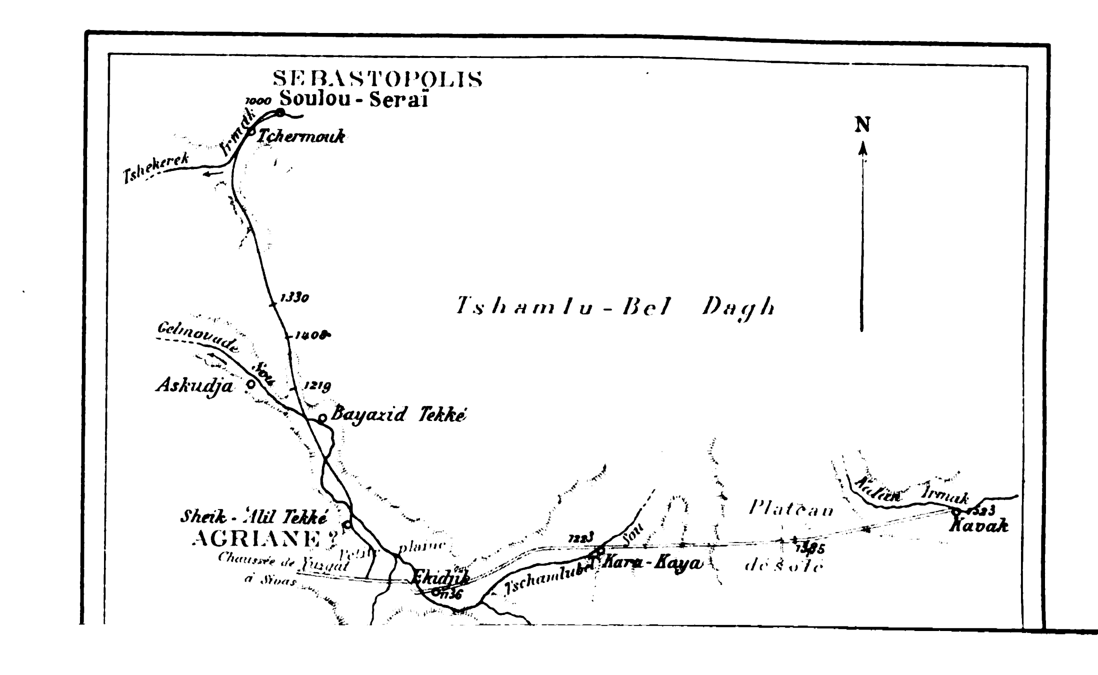
Tavshan Dagh
Mersivan
N
Kerkeuï
Chaussée d'Amasia
Haireddin
Yakoub
PLAINE DE SOULOU OVA
Abadzale
Turnouk Tchaï
Tersakan Sou
vers Kavsa
Delikeuï
Turnouk
Ghelghiraz
Seraïjouk
Iris



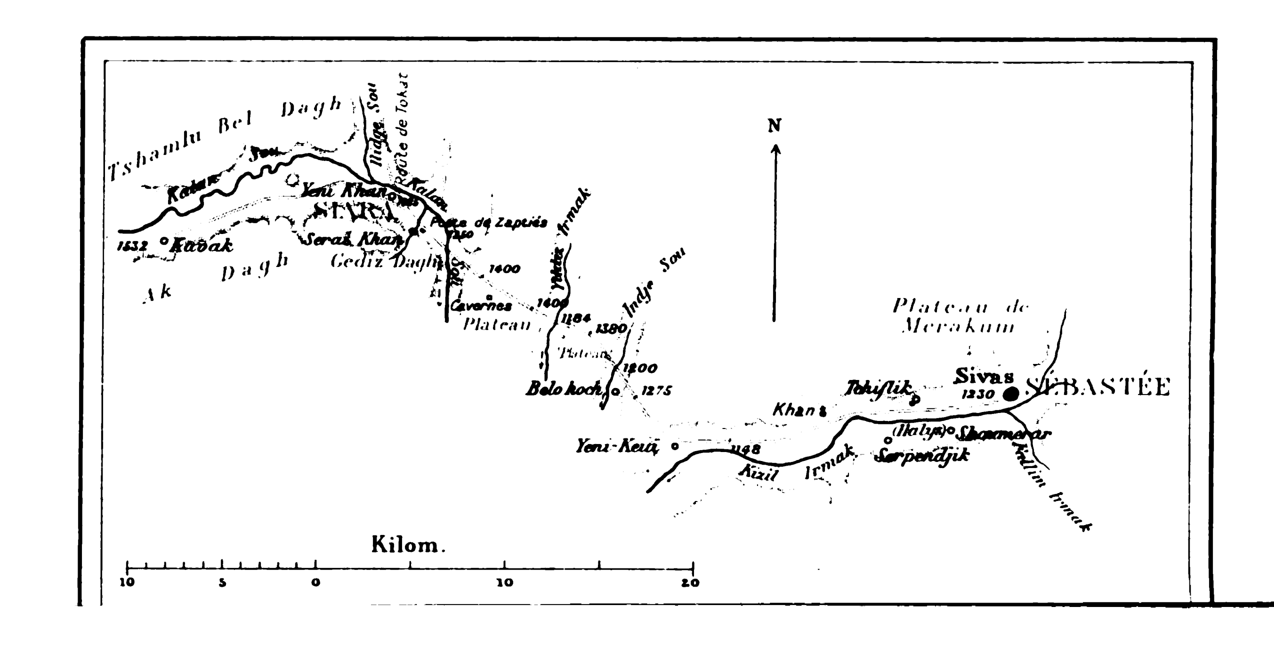
XIII. D'Amasia à Ziléh.



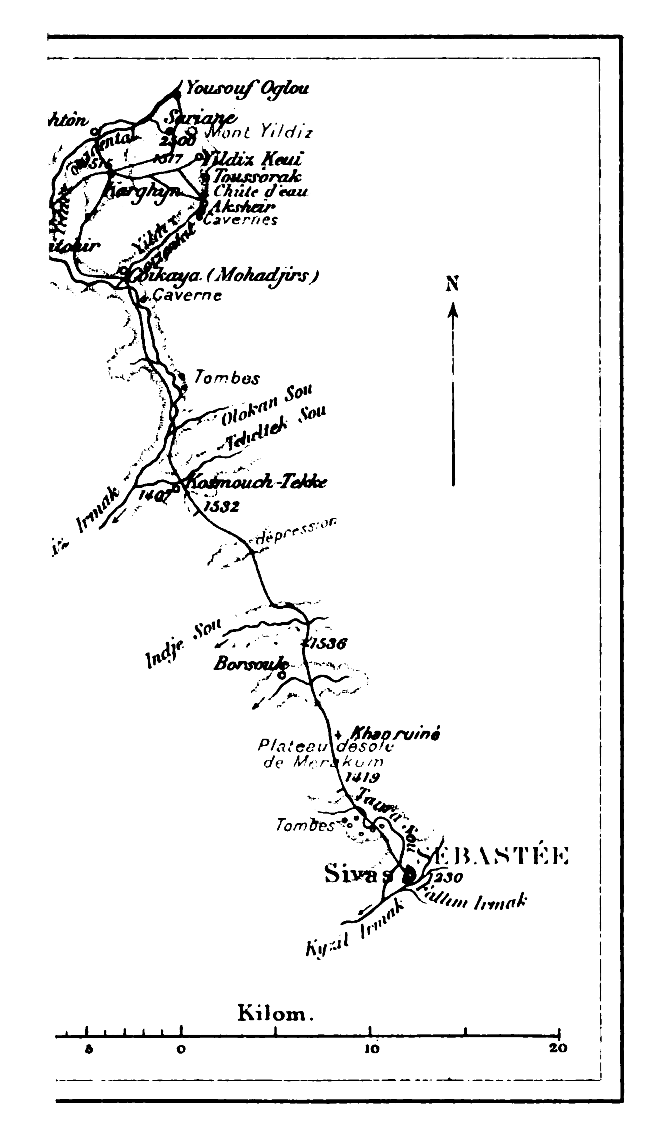
XIV. De Ziléh à Soulou Seraï.



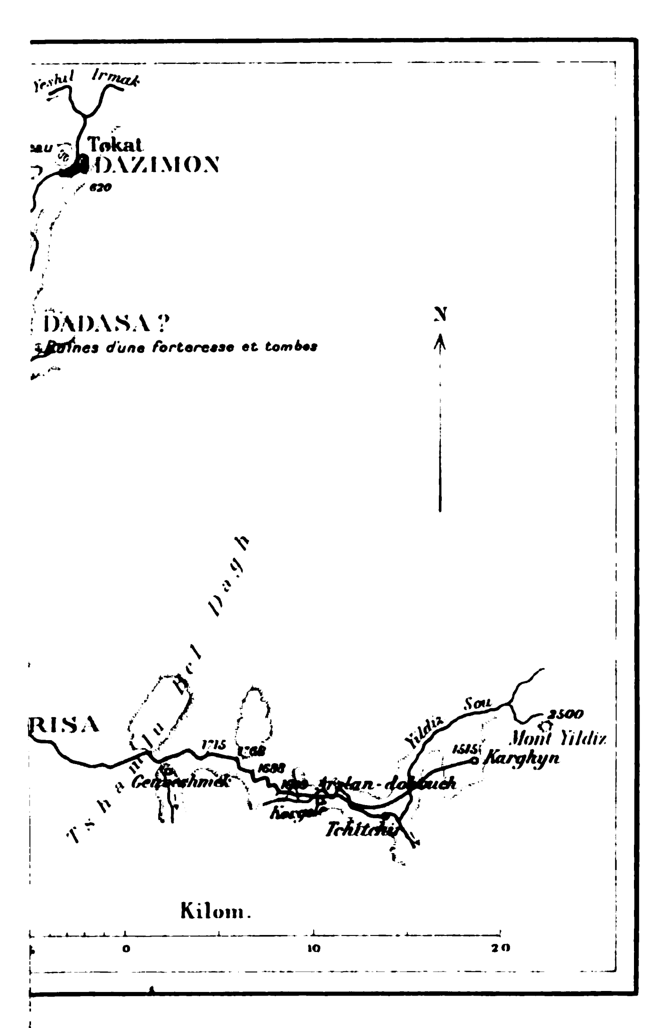
SEBASTOPOLIS
1000 Soulou - Seraï
Tchermouk
Irmak
Tshekerek
1330
1408
Tshamlu - Bel Dagh
N
Gelmovade
Sou
1219
Askudja
Bayazid Tekké
Sheik - Alil Tekké
AGRIANE ?
Chaussée de Yuzgat à Sivas
plaine
Ekidjik
1136
Tschamlubel
1223
Sou
Kara - Kaya
Plateau
désolé
1395
Irmak
1523
Kavak



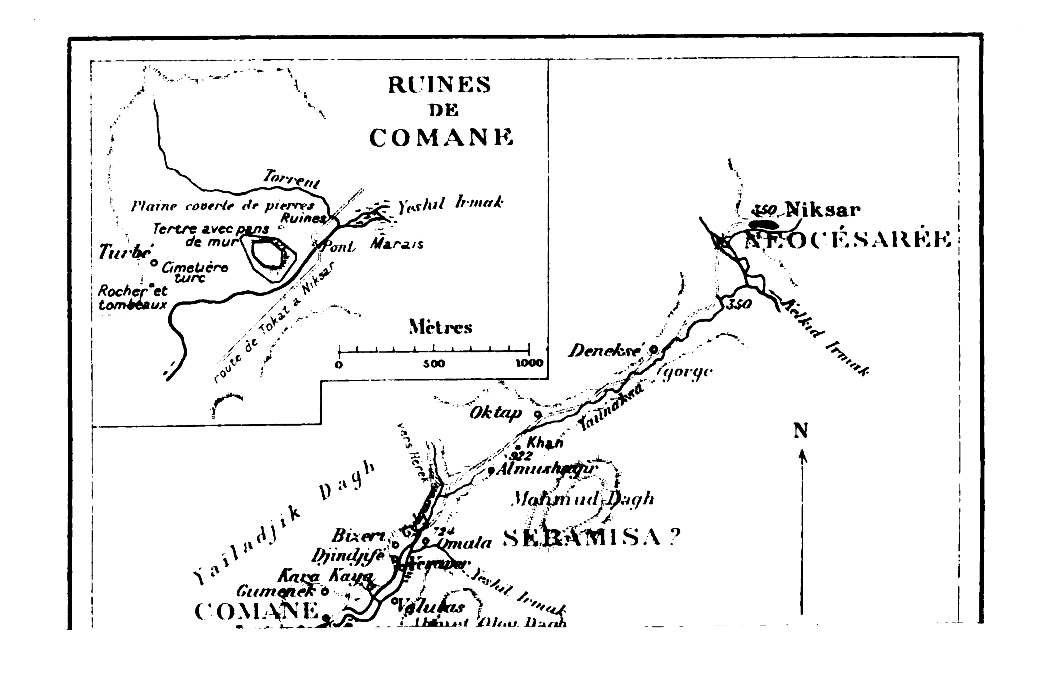
Tshamlu Bel Dagh
Ak Dagh
Kabak
1632
Yeni Khan
Serai Khan
Gediz Dagh
Ilidge Sou
Route de Tokat
Poste de Zapties
1400
Cavernes
Plateau
Irmak
1184
1380
1300
1275
Indje Sou
Belo koch
Yeni-Keui
1148
Kizil Irmak
Khans
Tchiflik
Sivas
1230
SÉBASTÉE
Plateau de Merakum
Serpendjik
N
Kilom.
10
5
0
10
20

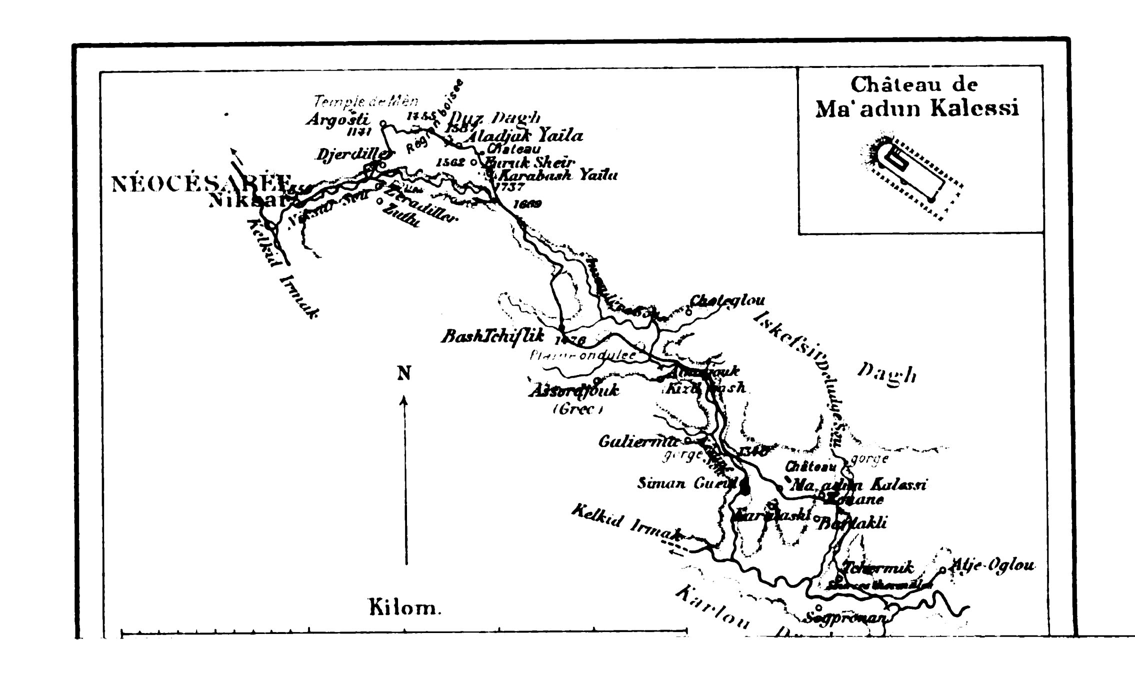


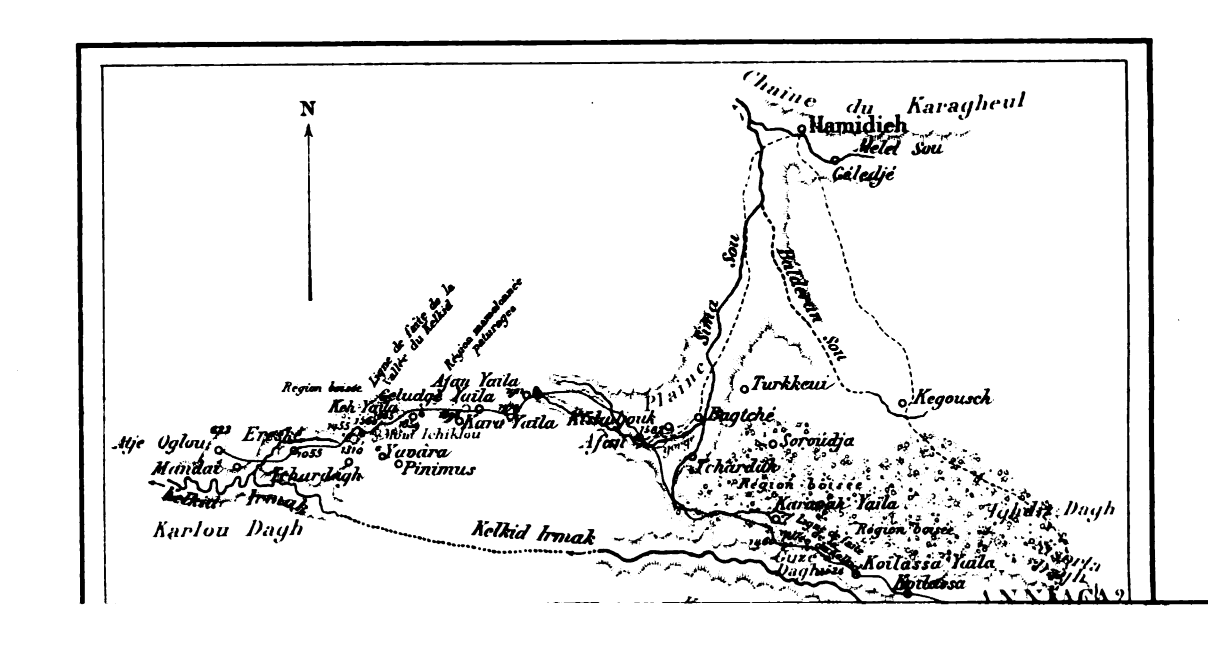
VII. De Sivas au Yildiz-Dagh.

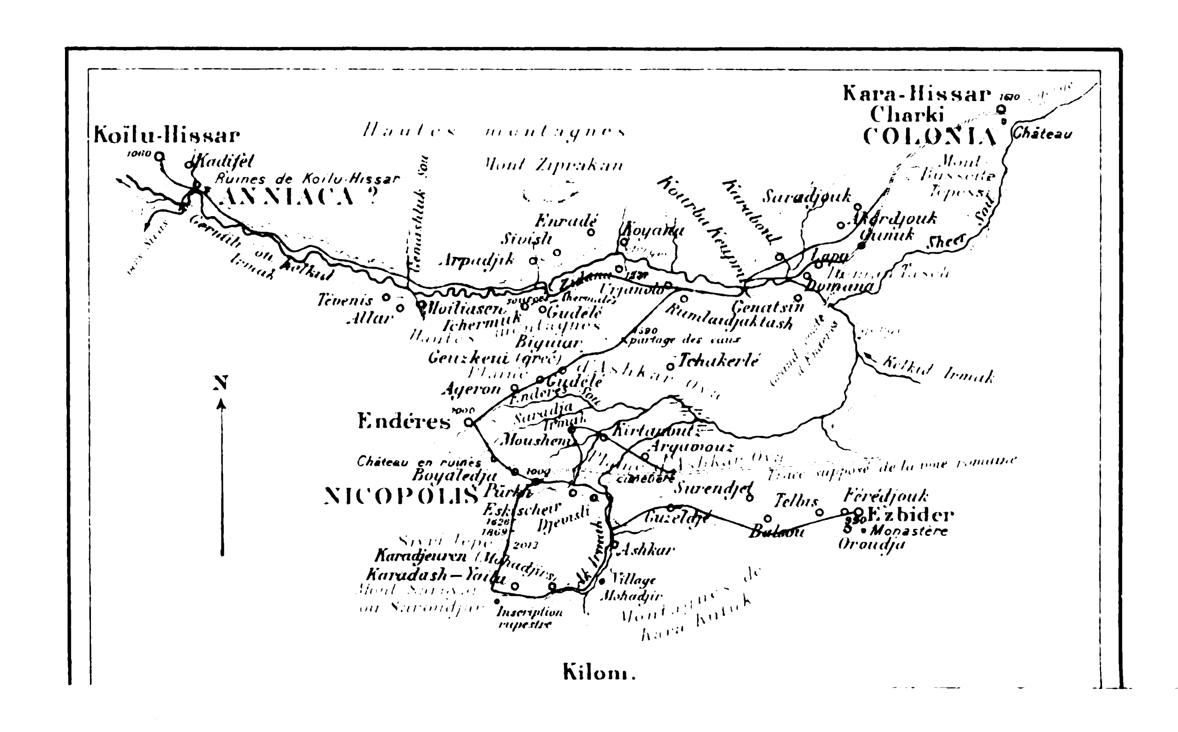


II. Du Yildiz-Dagh à Tokat.

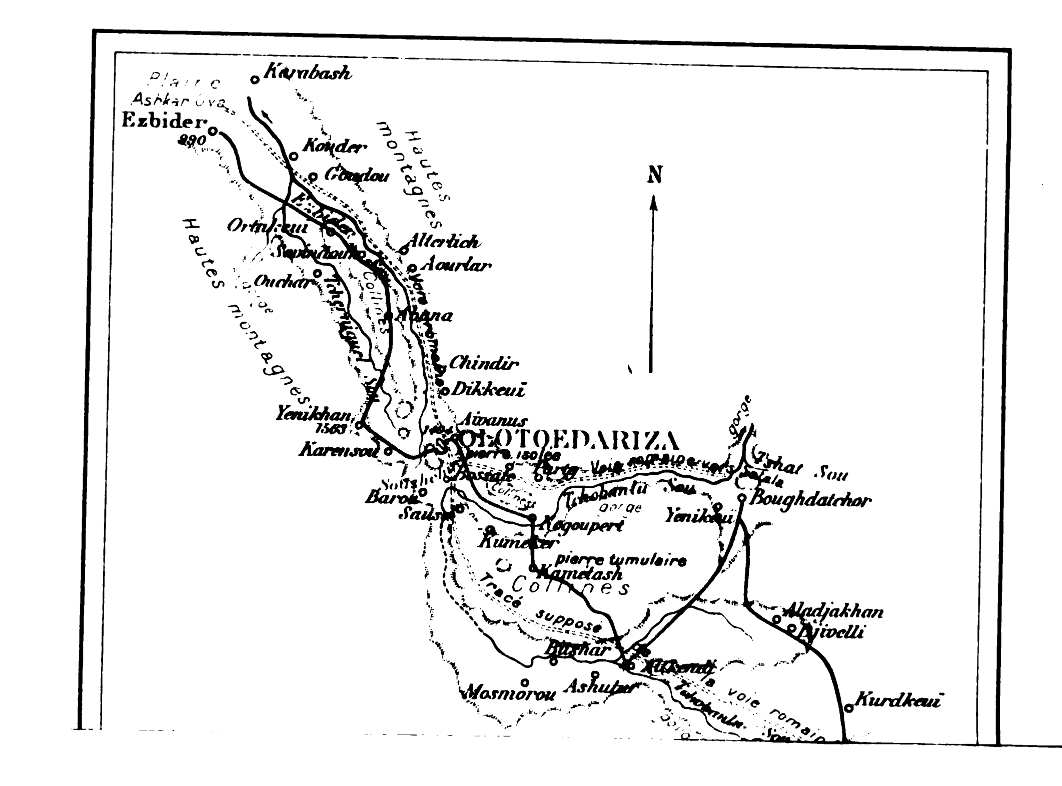

RUINES
DE
COMANE
Torrent
Yeshil Irmak
Plaine couverte de pierres
Ruines
Tertre avec pans
de mur
Pont
Marais
Turbé
Cimetière
turc
Rocher et
tombeaux
route de Tokat à Niksar
Mètres
0
500
1000
350 Niksar
NÉOCÉSARÉE
350
Kelkid Irmak
Denekse
gorge
Oktap
Khan
322
Almushagir
Mahmud Dagh
Yailadjik Dagh
Bizeri
724
Omala
SEBAMISA ?
Djindjife
Kara Kaya
Gumenek
Yeshil Irmak
COMANE
Valukas
N


Château de
Ma'adun Kalessi
Temple de Mên
Argosti
1141
Duz Dagh
Aladjak Yaila
Château
Buruk Sheir
Karabash Yaila
1737
1669
Djerdiller
NÉOCÉSARÉE
Nikhar
Kelkid Irmak
Zuthu
BashTchiflik
Chateglou
Iskefsir
Dagh
Kizil Bash
Aïsoradjouk
(Grec)
Galiermu
gorge
Simun Guen
Château
Ma'adun Kalessi
Karabaski
Kelkid Irmak
Tchermik
Alje-Oglou
Sogpronan
N
Kilom.

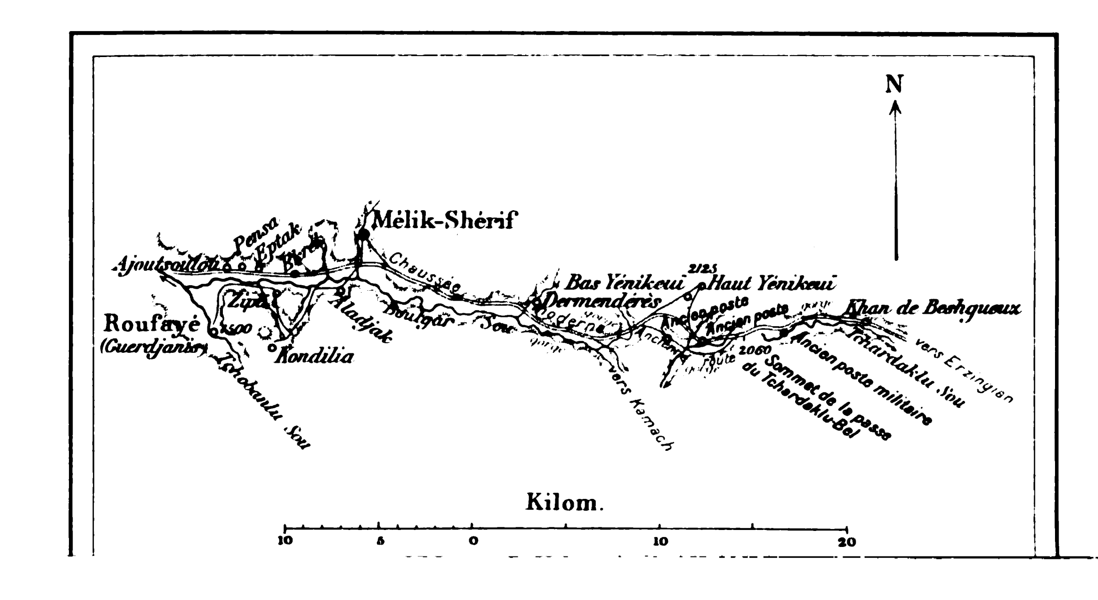

N
Chaîne du Karagheul
Hamidieh
Melet Sou
Céledjé
Sima Sou
Plaine
Turkkeui
Kegousch
Bagtché
Soroudja
Tchardak
Région boisée
Karagak Yaïla
Région boisée
Koïlassa Yaïla
Koïlassa
Dagh
Kelkid Irmak
Karlou Dagh
Atje Oglou
Mandat
Erseké
Tchurdagh
Yavâra
Pinimus
Koh Yaïla
Geludge Yaïla
Afan Yaïla
Kara Yaïla
Afsat
Region boisée
Ligne de faîte de la vallée du Kelkid
Région mamelonnée pâturages

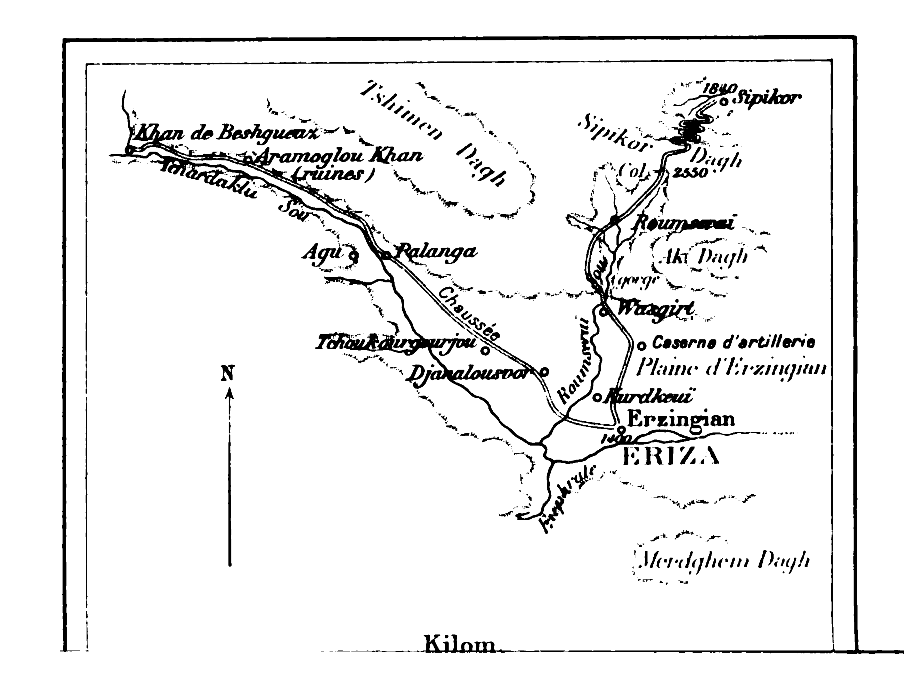


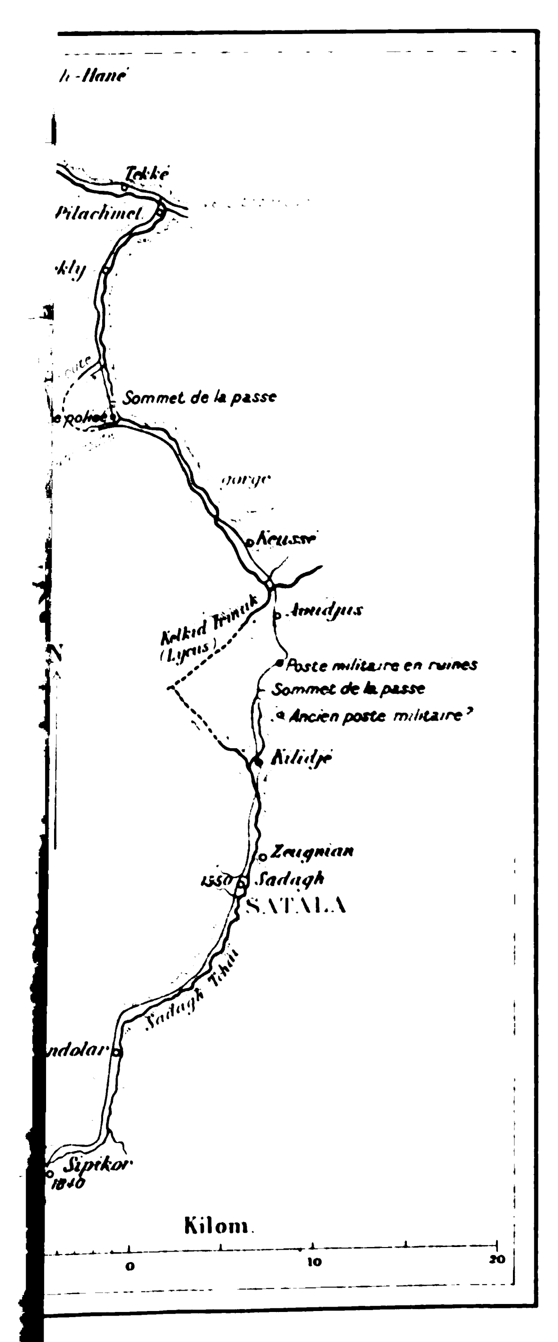
Koïlu-Hissar
Kadifél
Ruines de Koïlu-Hissar
ANNIACA ?
Hautes montagnes
Mont Ziprakan
Kara-Hissar
Charki
COLONIA
Château
Saradjouk
Akerdjouk
Lapa
Domana
Genatsin
Kumdaqjaktash
Enradé
Koyana
Sivisli
Arpadjik
Kelkid
Tévenis
Allar
Moïliasen
Gudelé
Biguiar
Geuzkeui (grec)
Tchakerlé
Ayeron
Endéres
Moushens
Kirtaoud
Argamouz
Château en ruines
Boyaledja
NICOPOLIS
Pürkh
Eskischeir
Djevisli
Karadjeuren
Karadash-Yaila
Surendjet
Telbis
Férédjouk
Ezbider
Monastère
Oroudja
Guzeldjé
Balaou
Ashkar
Village
Mohadjir
Montagnes de Kara Kutuk
Inscription rupestre
N
Kilom.



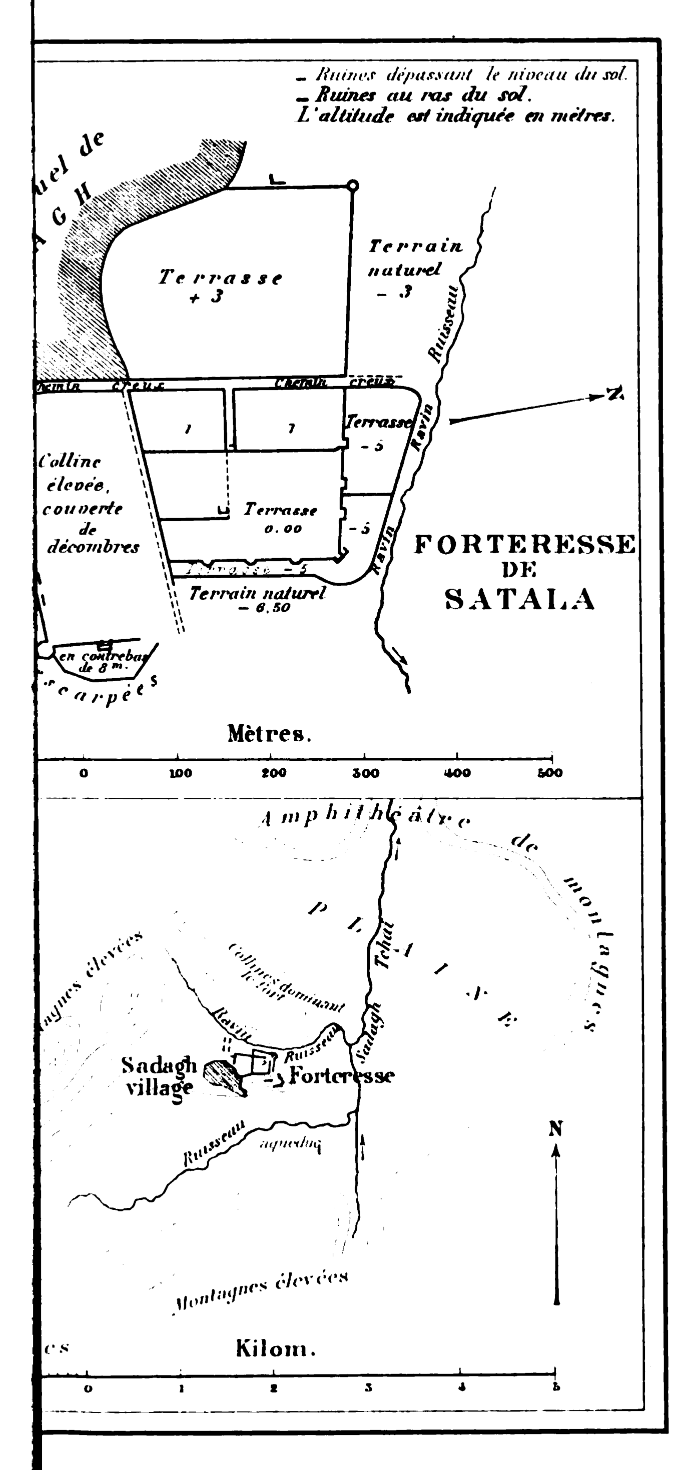
Kurubash
Ezbider
890
Konder
Goudou
Hautes montagnes
N
Ortakeui
Ouchar
Alterlich
Aourlar
Chindir
Dikkeui
Hautes montagnes
Yenikhan
1563
Karensou
Aivanus
OLOTOEDARIZA
pierre isolée
Porte
Collines
Baron
Saulsa
Tchobanlu
gorge
Yenikeui
Boughdatchor
Tchai Sou
gorge
Kagoupert
Kumeker
pierre tumulaire
Kametash
Collines
Tracé supposé
Aladjakhan
Djivelli
Mosmorou
Ashular
voie romaine
Kurdkeui


N
Mélik-Shérif
Pensa
Eptak
Ajoutsoulou
Roufayé
(Guerdjanis)
1500
Kondilia
Aladjak
Boulgar
Sou
Tchobanlu Sou
Chaussée
Bas Yénikeui
2125
Haut Yénikeui
Dermendérès
Moderne
Ancien poste
Ancien poste
2060
Sommet de la passe
du Tcherdaklu-Bel
Ancien poste militaire
Tchardaklu Sou
Khan de Beshgueux
vers Erzingian
vers Kamach
Kilom.
10
5
0
10
20

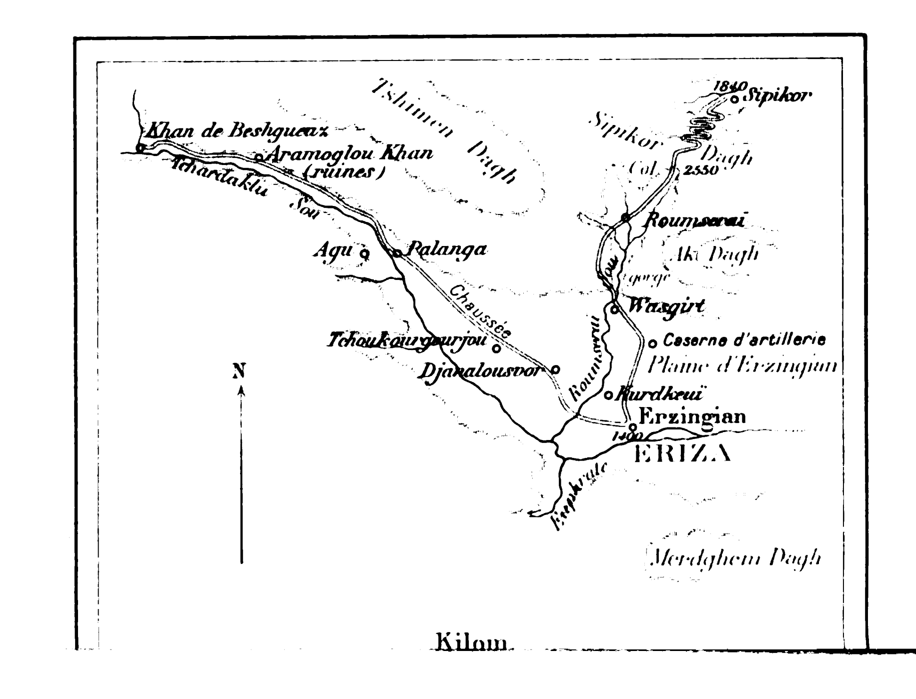

Khan de Beshgueux
Aramoglou Khan
(ruines)
Tshimen Dagh
Sou
Agu
Palanga
Chaussée
Djanalousvor
Sipikor
Sipikor Dagh
1840
Col
2550
Roumsou
Aki Dagh
gorge
Wazgirt
Caserne d'artillerie
Plaine d'Erzingian
Kurdkeuï
Erzingian
ERIZA
Merdghem Dagh
N
Kilom.



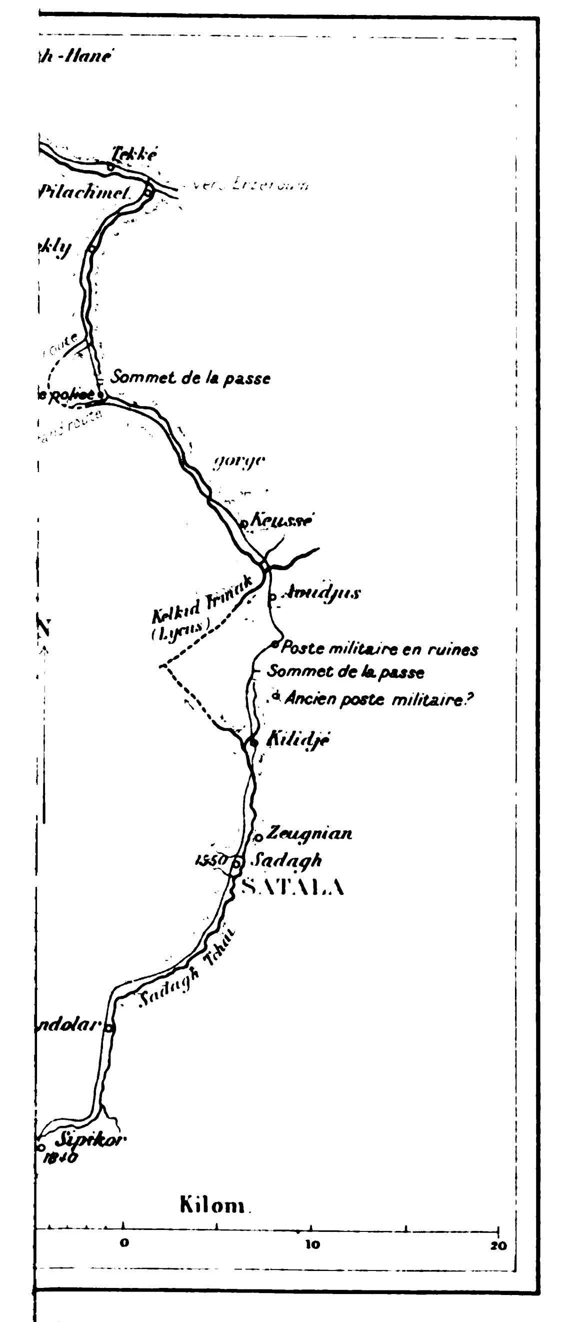
XVI. Du Sipikor à Gumush Hané



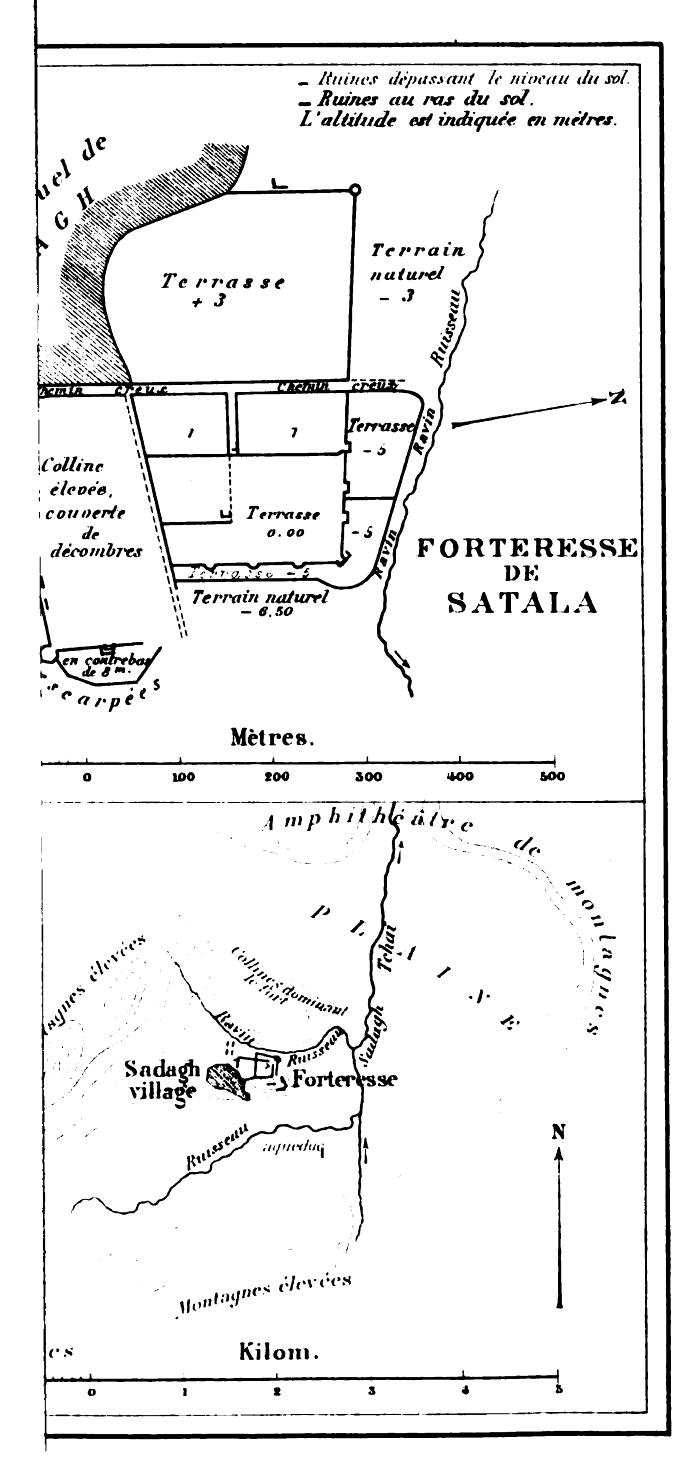
XXVII. Ruines de Satala.



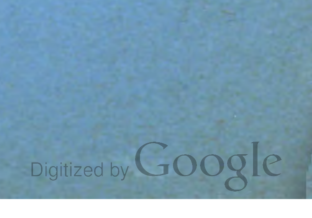
Khan de Beshgueaz
Aramoglou Khan (ruines)
Tchardaklu Sou
Tshimen Dagh
Agu
Palanga
Chaussée
Tchoukourgourjou
Djanalousvor
Sipikor
Sipikor Dagh
1840
Col 2550
Roumserai
Ak Dagh
gorge
Wasgirt
Caserne d'artillerie
Plaine d'Erzingian
Roumserai
Kurdkeuï
Erzingian
1400
ERIZA
Merdghem Dagh
N
Kilom.



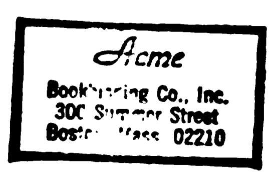
XVI. Du Sipikor à Gumush Hané



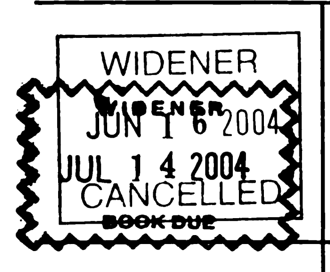
XXVII. Ruines de Satala.



BRUXELLES, IMPRIMERIE POLLEUNIS ET CEUTERICK, RUE DES URSULINES, 37. — TÉL 3309


Acme
Co., Inc.
Street
02210


3 2044 024 601 205


WIDENER
WIDENER
JUN 1 6 2004
JUL 1 4 2004
CANCELLED
BOOK DUE



